This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

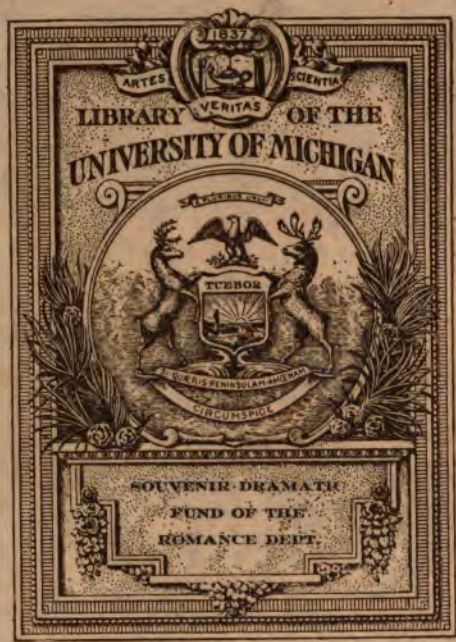
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



SOUVENIR DRAMATIC
FUND OF THE
ROMANCE DEPT.

848
S43
1874

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

EUGÈNE SCRIBE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

RÉSERVE DE TOUS DROITS

DE PROPRIÉTÉ LITTÉRAIRE

En France et à l'Étranger.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

EUGÈNE SCRIBE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PROVERBES

NOUVELLES

ROMANS

PIQUILLO ALLIAGA

OU

LES MAURES SOUS PHILIPPE III

II

E. REIBER, inv.

PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL, 17-19, GALERIE D'ORLÉANS

V. — 4

1874

Paris. — Impr. PAUL DUPONT, 41, rue Jean-Jacques-Rousseau. (Cl). 88, 5-4.

PIQUILLO ALLIAGA

OU

LES MAURES SOUS PHILIPPE III

ROMAN

Siècle. — Mars-Septembre 1846.

PIQUILLO ALLIAGA

OU

LES MAURES SOUS PHILIPPE III

TROISIÈME PARTIE

I

LE DÉPART.

En proie à toutes les réflexions qui venaient l'assaillir, Piquillo se répétait avec désespoir qu'à coup sûr, un commerçant, un manufacturier n'accueillerait pas mieux que le grand seigneur un enfant inconnu qui, après vingt ans, lui tombait du ciel. A coup sûr, il serait dédaigné, repoussé, peut-être même chassé, comme il l'avait été déjà... mais sa mère le voulait.

D'ailleurs, grâce au ciel, le royaume de Valence était loin de Madrid; Piquillo serait seul témoin de l'humiliation qui l'attendait, il ne s'en vanterait pas, n'en parlerait à personne, ni avant, ni après.

Son plus grand chagrin était son départ. Il était si heureux de passer sa vie avec Carmen, Aïxa et même Juanita! A l'idée seule de renoncer pour quelques semaines à cette gracieuse existence, à ce monde enchanté où s'arrêtaient et se

bornaient tous ses vœux, il sentait faiblir son courage et se repentait de son serment.

Mais il avait promis à sa mère!... à sa mère, qui n'était plus et qui ne pouvait lui rendre sa parole... Il fallait donc la tenir, c'était un devoir, et Piquillo ne savait point transiger avec ses devoirs.

Il fit ses adieux à ses jeunes amies, les priant de ne pas l'interroger sur le but de son voyage, et de lui pardonner une discrétion dont plus que jamais, cette fois, il comprenait la nécessité. Il promit de revenir bientôt... le plus tôt possible; d'autant qu'on attendait Fernand d'Albayda, qui avait annoncé son retour à Madrid comme très-prochain, et Piquillo comptait, pour son avenir, bien plus sur l'amitié de Fernand que sur la réception plus que douteuse de sa nouvelle famille.

— Adieu, lui avait dit Aïxa, n'oubliez pas les amis que vous laissez à Madrid. N'oubliez pas qu'ils partageront toujours vos joies et vos chagrins.

— Et vous, avait répondu Piquillo, et vous, Aïxa! en quelque lieu que je sois, quelque danger qui me menace, quelque fortune qui m'attende, si jamais j'étais assez heureux pour que vous eussiez besoin de moi, dites un mot... je quitterai tout, je reviendrai.

Aïxa ne lui répondit pas, mais elle lui tendit la main avec un sourire de reconnaissance qui voulait dire :

— J'y compte.

Jetant un regard, non devant lui, mais en arrière, le jeune pèlerin partait avec peu d'espérance dans le cœur et beaucoup de regrets. Il ne songeait point à ce qui l'attendait, mais à ce qu'il venait de quitter, et, cette fois, nulle idée ambitieuse, nul rêve de fortune ou de puissance n'abrégea pour lui les ennuis de la route.

Il avait près de quatre-vingts lieues à faire, et se dirigea vers Valence, en prenant, à l'est, par la province de Cuença.

Le chemin qu'il parcourut d'abord n'était que trop en harmonie avec les sentiments qu'il éprouvait. Rien de plus

triste, de plus aride que les environs de Madrid et une grande partie de la Nouvelle-Castille. Le pays qu'il traversait lui semblait inhabité, tant sa population, indolente et oisive, offrait peu de mouvement et d'activité.

Nulle part on n'apercevait la charrue du laboureur, les troupeaux des bergers, le mouvement du commerce ou de l'industrie ; nulle part on n'entendait le bruit d'une manufacture ou d'une fabrique, ou les chants de l'ouvrier. Tout était mort et silencieux.

Mais le troisième jour, au moment où il mit le pied dans le royaume de Valence, on aurait dit qu'un magicien, étendant sa baguette, venait de réveiller toute cette population endormie, et de lui rendre tout à coup l'âme et la vie.

A l'aspect de ce jardin continuel, où l'air était imprégné du parfum des orangers et des citronniers, de ces moissons de froment, de chanvre et de maïs qui s'élevaient en amphithéâtre, de ces forêts de mûriers, de caroubiers, d'oliviers et de figuiers qui couronnaient les hauteurs, Piquillo s'arrêta, stupéfait et ravi, sur un petit tertre qui dominait de vastes prairies, et se mit à l'ombre sous un berceau de grenadiers et d'aloès, le long desquels s'élevaient des guirlandes de vignes dont les grappes dorées retombaient en festons au dessus de sa tête.

Jamais rien de pareil ne s'était offert à ses yeux ou à son imagination. Ni les campagnes froides et humides de la Navarre, ni les plaines de la Castille, les seuls pays qu'il eût vus, n'avaient pu lui donner idée d'une nature aussi riche, aussi splendide, aussi féconde ; et partout le travail et l'industrie, portés au plus haut point, étaient venus seconder ce luxe de la végétation.

On ne pourrait de nos jours s'imaginer tout ce que les Maures du royaume de Valence avaient déployé d'art, et même de génie, dans l'agriculture, si les travaux créés par eux, et qui subsistent encore en partie, ne venaient jeter comme un défi à leurs vainqueurs, qui n'ont pu les surpasser, ni même les imiter.

Ils avaient, entre autres, établi un système d'irrigation admirable, dont j'emprunterai la description à un voyageur moderne *.

« Les eaux du Turia, qui se jettent dans la mer un peu au-dessous de Valence, ont été soutenues par une digue à deux lieues environ de son embouchure, et sept coupures principales, dont trois sur une rive et quatre sur l'autre, vont distribuer dans la plaine ces eaux qui s'étendent en éventail et fertilisent toute la Huerta, contenue et comme embrassée entre leurs deux branches intérieures. Sur chacune de ces sept artères principales, le même système est répété en petit, et une multitude innombrable de veines secondaires viennent prendre l'eau et la porter au plus humble carré de terre caché au centre de la plaine.

« Ce système, dont l'idée est fort simple, offrait néanmoins dans l'exécution une complication dont les difficultés n'ont pu être résolues que par la prévoyance la plus ingénieuse.

« Une de ces difficultés se trouvait dans la nécessité d'observer partout une telle graduation de niveau, que tous les terrains, sans exception, pussent jouir à leur tour des bienfaits de l'irrigation. Or, la plaine, bien qu'assez égale, ne présentait pas cependant ce nivellement parfait et géométrique ; on y a suppléé par de petits canaux et des ponts aqueducs.

« En se promenant dans la plaine, on voit à chaque instant de petits canaux qui passent sur les grands, et je ne sais

* Il m'a semblé que, dans un moment où la Chambre des députés et la France entière s'occupent enfin de lois et de travaux sur les irrigations, premières sources de la richesse agricole, il serait peut-être intéressant de mettre sous les yeux de nos lecteurs un système inventé, il y a huit cents ans, par les Maures de Valence. Cette description est empruntée à l'excellent *Voyage en Espagne* de M. Gueroult, un de nos littérateurs les plus distingués, et fils de notre ancien et bien-aimé professeur de rhétorique au lycée Napoléon. Je suis heureux de reconnaître ici tout ce que je dois au fils et au père.

combien d'aqueducs en miniature, construits les uns sur les autres, pour porter à quelques perches de terre un volume d'eau trois fois gros comme la cuisse. Ailleurs, vous voyez, au milieu d'un terrain tout plat, le chemin s'élever tout à coup de quatre pieds, et vous obliger de suspendre, pendant douze pas, le trot de votre cheval : c'est un aqueduc souterrain qui passe par là. Tout ce travail est peu apparent : la plupart du temps, il se cache sous terre ; mais il est plein de sagesse et de prévoyance.

« Une autre difficulté, c'était de répartir les eaux équitablement, afin que chacun pût en jouir à son tour ; car pour faire monter les eaux d'une *acequia* (c'est le nom des canaux), il faut presque mettre les autres à sec.

« Après le travail de l'ingénieur, venait donc le travail de l'administrateur et du légiste.

« Ce travail a également été fait par les Arabes, et subsiste encore aujourd'hui tel qu'ils l'ont laissé.

« A chacune des sept branches-mères correspond un jour de la semaine ; ce jour-là, elle emprunte l'eau de ses voisines pour élever les siennes au niveau voulu ; le tout, bien entendu, à charge de revanche ; ce jour-là, tous les petits filets qui s'alimentent des eaux de la grosse artère sont également ouverts ; mais comme leur nombre est immense, et qu'en venant la sucer tous à la fois, les eaux ne pourraient se maintenir à la hauteur nécessaire, chacun d'eux a son heure dans la journée, comme la branche-mère a son jour dans la semaine.

« Voilà près de huit siècles que ces détails minutieux sont fixés, que chaque filet d'eau a son heure et sa minute assignées. Quand cette heure arrive, un des colons intéressés défait en trois coups de pioche la digue de gazon qui ferme sa rigole, l'eau monte, et à mesure qu'elle vient à passer devant chaque pièce de terre, chaque colon, qui l'attend la pioche à la main, lui donne accès chez lui par le même procédé ; alors la terre est submergée et couverte de plusieurs pouces d'eau pendant un temps déterminé.

« Le lendemain les choses se passent de la même manière dans une autre partie de la Huerta, et au bout de la semaine, toute la campagne a été imprégnée à son tour de ces eaux fécondantes. »

Si de pareils travaux excitent de nos jours l'admiration du voyageur, jugez de ce qu'ils durent produire sur Piquillo, qui descendit cette riche plaine en marchant de prodige en prodige. Cette nature riante et animée avait banni ses idées sombres.

Le soleil, qui s'était levé radieux, commençait à devenir brûlant ; l'air du matin et une marche de quelques heures avaient excité l'appétit du jeune voyageur : il aperçut devant lui, avec un certain plaisir, une hôtellerie propre et élégante, chose des plus rares en Espagne, nouveau miracle réservé au pays où tout excitait sa surprise.

L'hôte et les servantes avaient un air de bonne humeur, signe de contentement et de prospérité. Une énorme marmite bouillonnait devant une large cheminée, tandis que plusieurs broches de différentes dimensions, et placées en amphithéâtre, offraient aux ardeurs d'un brasier étincelant une moitié de mouton, une demi-douzaine de belles poulardes et une vingtaine de perdreaux qui, par un mouvement de rotation lent et régulier, se coloraient successivement d'une teinte dorée et appétissante.

Des voyageurs de bonne mine, des commerçants, des ouvriers étaient assis à différentes tables, non pas selon leur appétit, mais selon leur rang et selon leur bourse.

Lorsque Piquillo parut dans l'hôtel du Faisan-d'Or, un homme habillé de noir et qui avait l'air d'un alguazil, tournait le dos à la porte et achevait de régler son compte avec l'hôte.

Il jeta généreusement une poignée de maravédis pour les garçons et les servantes de l'hôtellerie, et sortit presque au moment où Piquillo entrait.

Celui-ci eut à peine le temps de l'entrevoir, et sentit à sa vue comme un mouvement de crainte, comme un frisson in-

volontaire dont il ne pouvait se rendre compte. Il lui semblait qu'il venait de passer à côté d'un ennemi ; il crut avoir reconnu dans la taille, dans les manières, dans les traits de ce voyageur, quelque chose de son ancien maître, le damné capitaine Juan-Baptista Balseiro.

Mais comment supposer que le capitaine fût devenu alguazil et qu'il eût passé dans les rangs de ses ennemis naturels ? ce n'était pas probable, et notre jeune voyageur s'était trompé sans doute. En tout cas, l'inconnu, quel qu'il fût, n'avait pu reconnaître Piquillo, dont la taille et les traits étaient bien autrement changés depuis sept années.

Tourmenté cependant par cette idée, il interrogea l'hôte du Faisan-d'Or, le seigneur Manuelo, persuadé qu'un hôtelier devait tout connaître. Celui-ci lui répondit que c'était la première et probablement la dernière fois qu'il voyait ce voyageur ; que, d'après ce qu'il lui avait entendu dire à lui-même, il était alguazil, et se rendait, par ordre supérieur et pour affaires de sa profession, à Valence, où il devait s'embarquer.

Piquillo respira, tout en regrettant néanmoins que, dans un pays comme le royaume de Valence, il y eût des alguazils. La vue de celui-là lui avait gâté le paysage !

Peu à peu cependant la gaieté revint à Piquillo ; quant à l'appétit, il ne l'avait jamais perdu, et il se disposa à faire honneur à la volaille que son hôte venait de placer devant lui et qui répandait au loin un fumet exquis.

Il commença par déboucher une bouteille de petit vin blanc de Benicarlo, et il venait d'en boire un verre au souvenir de ses amis, quand, de la fenêtre près de laquelle il était placé, et qui, vu la chaleur, était restée ouverte, il vit arriver, pâle, exténuée et se traînant à peine, toute une famille de pauvres gens.

La mère portait un enfant dans ses bras ; deux autres la suivaient en tenant son jupon, dont les lambeaux couraient risque de rester dans leurs mains ; le fils aîné soutenait ses deux sœurs, et le père, dont les traits présentaient les tra-

ces de la souffrance et de la maladie, s'appuyait sur l'épaule d'un garçon de quinze à seize ans qui le regardait les yeux pleins de larmes.

Ils étaient tous debout devant les fenêtres de l'hôtellerie, ne se plaignant pas, ne demandant rien, mais regardant! regardant, eux qui avaient faim, des gens qui mangeaient!

Piquillo allait porter à sa bouche une aile de cette volaille si tendre et cuite si à point. Il vit les yeux de la pauvre mère attachés sur les siens. Le morceau lui tomba des mains. Soudain, et comme par un effet magique, il crut se voir... il se vit quelques années auparavant, souffrant et maladif, assis sur le pavé, dans les rues de Pampelune, et dévorant avidement des côtes de melon jetées au coin d'une borne.

L'apparition qu'il venait d'avoir rendait encore plus vif et plus présent à sa mémoire ce premier souvenir de son enfance.

— Senor Manuelo, cria-t-il à l'hôtelier du Faisan-d'Or, n'y a-t-il pas dans cette large marmite qui bout devant votre feu de quoi faire une soupe copieuse et une bonne olla podrida pour cette brave famille qui ne demande rien, mais qui acceptera bien, je l'espère, dit-il, en se penchant vers la fenêtre, le repas que leur offre un ami?

La mère lui jeta un regard de reconnaissance et fit un pas vers lui; le père, qui était le plus près de la fenêtre, restait immobile et hésitait encore.

Piquillo devina ce qui se passait dans son cœur.

C'était un malheureux qui, à coup sûr, ne l'était pas depuis longtemps, et chez qui la souffrance n'avait pas encore éteint la fierté.

Piquillo avança donc par la fenêtre sa main, qu'il lui tendit, et il ajouta :

— Vous pouvez accepter ce que vous offre un ami qui naguère était comme vous... et qui n'en rougit pas.

A ces mots, prononcés noblement et sans affectation, tous ceux qui étaient dans la salle levèrent les yeux sur Piquillo. Il y eut un murmure d'approbation. Le pauvre homme pressa

contre son cœur la main qu'on lui tendait, et le seigneur Manuelo s'empressa de servir sur l'herbe, et en dehors de l'hôtellerie le dîner de la famille, pour qui ce secours venait bien à point ; ils tombaient de faiblesse, excepté les petits enfants, qui riaient et battaient des mains à l'aspect de l'immense plat d'olla podrida qu'on venait de leur apporter.

On y avait joint du pain blanc, du vin et des fruits, et Piquillo, après avoir dîné lui-même, se mit à causer avec le chef de la famille.

Sidi-Zagal était Maure d'origine, et il était venu avec tous les siens s'établir dans la Nouvelle-Castille ; il avait loué auprès de Cuença, dans un assez mauvais terrain, une métairie que le marquis de Pobar, qui en était propriétaire, lui avait affermée très-cher pour une quinzaine d'années.

Par son industrie, par son travail, par celui de sa femme et de ses enfants, il avait fini par rendre fertile cette terre, dont il avait doublé la valeur. Il commençait à prospérer et à recueillir enfin le fruit de ses peines, lorsqu'en vertu des derniers édits, on était venu l'arrêter et le jeter dans les prisons de Cuença, lui et les siens, sous prétexte qu'aucun d'eux n'avait été baptisé, ce qui était vrai.

Mais le pauvre homme, exaspéré par la captivité et par la persécution qu'on lui faisait endurer, avait refusé de recevoir le baptême et de se convertir. On l'avait tenu prisonnier pendant près d'une année, et alors les supplications de sa femme, les pleurs et la misère de ses enfants, avaient fait sur lui ce que n'avaient pu faire la menace et les tourments. Il avait avoué que la foi venait tout à coup de l'éclairer, et avait consenti, pourvu qu'on lui rendît la liberté, à subir, ainsi que toute sa famille, la religion catholique apostolique et romaine.

L'évêque de Cuença avait fait grand bruit de cette conversion, dont le grand inquisiteur Sandoval l'avait félicité, mais dont l'archevêque de Valence, Ribeira, avait été extrêmement jaloux, car il y avait rivalité entre tous les prélats du

royaume : c'était à qui, de gré ou de force, obtiendrait le plus de conversions.

Quoi qu'il en soit, le nouveau chrétien Sidi-Zagal avait été, après un an de prison, renvoyé dans la métairie qu'il tenait du marquis de Pobar, un des premiers gentilshommes de la chambre du roi.

Mais pendant son année de captivité, les terres étaient restées en friche. Il n'avait pu faire de récolte et par conséquent payer son seigneur et maître, qui, aux termes du bail, pouvait, dans ce cas, rompre avec son fermier et le renvoyer; ce qu'avait fait le noble gentilhomme, attendu que la terre ayant doublé de valeur par les soins de Sidi-Zagal, il pouvait maintenant louer sa métairie beaucoup plus cher à un autre.

Quant à l'année d'arrérages que lui devait son malheureux fermier, il la lui avait fait payer, en vendant à vil prix son troupeau, ses instruments aratoires et tout le matériel de sa ferme.

C'est ainsi que le pauvre Maure et toute sa famille avaient quitté Cuença et se rendaient dans le royaume de Valence, convertis et chassés, chrétiens, mais ruinés.

Sidi-Zagal avait à peine achevé ce récit, que Piquillo, se levant, paya sa dépense et celle de ses pauvres convives; tous les voyageurs qui avaient dîné dans l'hôtellerie s'étaient successivement remis en route, et Piquillo en allait faire autant.

— Que comptez-vous faire ? dit-il au Maure.

— Chercher de l'ouvrage pour moi et les miens. On dit que dans le royaume de Valence, il y en a toujours pour nous autres enfants d'Ismaël.

Nos frères qui sont riches nous font travailler et nous pardonnent d'être chrétiens. Ils savent bien que ce n'est pas notre faute.

Comme il disait ces mots, une voiture s'arrêtait à la porte, et plusieurs individus entrèrent dans l'hôtellerie en faisant un bruit proportionné à leur importance. C'était à ne pas s'entendre.

— Un bon dîner, de bon vin, ce qu'il y aura de mieux ! cria l'un des voyageurs d'une voix haute.

— Voici, messeigneurs, dit humblement l'hôtelier.

— Quels sont ces nouveaux venus ? demanda tout bas Piquillo.

— Des gens du fisc.

— Et celui qui est à leur tête, ce gros homme ?

— Le receveur de la province de Valence, don Lopez d'Orihuela.

Piquillo salua.

Le gros homme avait les bras trop courts pour atteindre jusqu'à son chapeau, car il ne salua pas, et n'eut pas l'air d'apercevoir Piquillo. Mais il jeta un regard de mépris et d'étonnement sur Sidi-Zagal et sa famille.

— Qu'est-ce que c'est que cela ? dit-il à l'hôtelier, en les montrant du bout de sa canne à pomme d'or.

— Des Maures, ou plutôt de nouveaux chrétiens, qui viennent de la Nouvelle-Castille, et se rendent dans le royaume de Valence.

— Eh bien... ont-ils payé le droit de mutation ?

— Comment cela ? dit Piquillo.

Don Lopez d'Orihuela ne le regarda pas davantage, et continua, sans répondre à personne :

— Ne savez-vous pas que des Maures, fussent-ils des chrétiens de fraîche date, ne peuvent point passer d'une province dans une autre et s'y établir... sans payer des droits au gouvernement ?

— Quelle tyrannie ! s'écria Piquillo, à qui l'hôtelier faisait vainement signe de se taire.

— Hein !... qu'est-ce ? qui a parlé ? continua le gros homme. C'est trois ducats par tête. Vous êtes neuf : vingt-sept ducats à payer au roi, représenté par moi.

Et il tendit la main.

— Mais, monsieur, dit Piquillo, ces malheureux sont sans un maravédis.

— Ça ne me regarde pas. Il paieront ou rebrousseront

chemin, et n'entreront point dans le royaume de Valence.

— Et s'ils s'adressaient à votre générosité...

— Je ne répondrais qu'un mot : Je ne suis point payeur, mais receveur du roi. J'ai acheté ma charge assez cher, et Murvieo, mon secrétaire, ici présent, vous dira que je suis moi-même gêné, que le duc de Lerma nous demande toujours des versements en avance.

— Et votre Excellence est en retard des deux derniers, ajouta le secrétaire.

— On ne vous demande pas cela, répliqua sèchement don Lopez. Grâce au ciel, j'ai du crédit.

— Mais vous n'en faites point, s'écria Piquillo : et si l'on était pour vous aussi impitoyable que vous l'êtes pour les autres...

— Qu'est-ce à dire ? répliqua le receveur furieux. Je n'ai besoin de personne... moi !

— Peut-être ! s'écria une voix forte et vibrante qui partait de l'autre extrémité de la salle.

Tous les yeux se tournèrent de ce côté, et l'on vit, enveloppé dans un manteau, un beau jeune homme de vingt-huit à vingt-neuf ans, adossé contre la muraille, immobile comme une statue, et qui, entré depuis quelques instants, n'avait pas perdu un mot de cette conversation.

II

LES RENCONTRES.

L'arrivée et la voix de l'inconnu avaient surpris tous les assistants, mais le receveur des finances, don Lopez d'Orihuela, fut celui sur lequel cette apparition produisit le plus d'effet.

Il oublia le dîner qu'on venait de lui servir, se leva sur-le-champ d'un air interdit, et ce qu'il y eut de plus étonnant, ses bras s'étaient tellement allongés par l'effet de la frayeur, qu'il ôta facilement son chapeau, et s'inclina même avec une souplesse que l'ampleur de son ventre rendait peu vraisemblable.

— Le seigneur Yézid! s'écria-t-il.

— Lui-même, seigneur don Lopez d'Orihuela. Remettez votre chapeau, et n'interrompez pas pour moi votre dîner, répondit le jeune homme, qui semblait grandir en ce moment de toute l'humilité du receveur. Vous demandiez, je crois, vingt-sept ducats pour ces pauvres gens... y compris les enfants... c'est beaucoup.

— Certainement... dit don Lopez en balbutiant, je n'avais pas vu qu'il y avait des enfants.

— N'importe! personne plus que nous ne respecte les droits du roi et du fisc... Il faut rendre à César ce qui appartient à César.

Et il jeta sur la table les vingt-sept pièces d'or.

— Quoi! vous daignez, seigneur Yézid, vous occuper d'une misère pareille... Nous aurions réglé cela demain ensemble... car je me rendais de ce pas chez vous.

— Epargnez-vous cette peine ! ni mon père ni moi n'avons maintenant d'affaires à traiter avec vous.

— Quoi ! ce crédit que vous daigniez m'ouvrir...

— Ce jeune homme avait raison, dit Yézid en montrant Piquillo, pourquoi vous ferait-on crédit, vous qui n'en savez point faire? Vous aurez, de plus, la bonté d'acquitter cette semaine les sommes que vous nous devez. Nous avons attendu trop longtemps.

— Mais je perdrai ma place !... elle sera donnée à un autre...

— Qui l'exercera peut-être avec moins de rigueur.

En ce moment l'hôtelier rentra dans la salle, et cria d'une voix haute :

— Le seigneur don Lopez d'Orihuela est servi.

— Que je ne retarde point votre dîner... je pars, je continue ma route, mais j'ai auparavant deux mots à dire à ces braves gens.

Et Yézid, prenant à part Sidi-Zagal, se mit à causer avec lui à voix basse, tandis que le financier, tour à tour pâlissant, rougissant, voulait et n'osait implorer de nouveau l'inflexible Yézid. Il hésitait s'il se jetterait à ses pieds ou s'il battrait en retraite.

On le regardait; il prit ce dernier parti et sortit fièrement, quitte à s'abaisser plus tard, en tête à tête, ou par écrit.

Pendant le peu de temps qu'avait duré cette scène, Piquillo, frappé de surprise, avait vainement cherché à rappeler ses idées. L'aspect de Yézid, ses traits et surtout sa voix l'avaient jeté dans un trouble inexprimable.

Ce n'était pas la première fois que sa physionomie belle et imposante avait frappé ses yeux. Ce n'était pas la première fois que les accents de cette voix avaient retenti à son oreille et fait vibrer dans son cœur de nobles et généreux instincts. Lui aussi voulait courir et s'écrier : « Qui êtes-vous ? d'où viennent l'émotion et les souvenirs que votre vue réveille en moi ? » Mais Yézid venait d'adresser quelques paroles de bienveillance à la pauvre mère et à ses enfants.

Il avait serré la main de Sidi-Zagal, dans laquelle, sans que personne le vît, il avait laissé tomber sa bourse, et, comme celui-ci voulait le remercier, Yézid s'était élancé sur un cheval qu'un écuyer tenait en main à la porte de l'hôtellerie, et, quelques secondes après, le maître et le domestique étaient déjà bien loin.

Mais en voyant fuir ainsi devant lui le jeune Arabe emporté sur son rapide coursier, Piquillo venait de retrouver tous ses souvenirs.

Cette scène venait de lui rappeler celle de la forêt, et la nuit où, dans la sierra de Moncayo, et dans une circonstance à peu près pareille, Yézid lui était apparu pour la première fois.

— C'est lui ! s'écria-t-il, c'est mon bienfaiteur !

Et se tournant vers l'hôtelier, qui descendait en ce moment :

— Le connaissez-vous ? savez-vous qui il est ?

— Sans doute, dit l'hôtelier en souriant, et le seigneur don Lopez, son débiteur, le sait encore mieux que moi.

— Son nom... son nom ! dites-le moi, par grâce !

— Demandez-le à tous les pauvres, à tous les malheureux ! le premier venu vous le dira.

En effet, Sidi-Zagal, les larmes aux yeux, s'écria :

— C'est le noble, c'est le généreux Yézid. Il nous a dit : « Venez tous, vous serez reçus chez mon père ; vous y trouverez du travail et du pain... et surtout des amis ! ».

— Il a dit cela ! reprit Piquillo, en se rappelant qu'autrefois, dans la forêt, Yézid lui avait adressé à peu près les mêmes paroles ; il a dit cela !

— Il a fait plus : il m'a donné de quoi achever le voyage, et au delà. Voyez plutôt cette bourse ! Oui, ma femme ; oui, mes enfants, vous n'avez plus rien à craindre du malheur et de la misère... Yézid d'Albérique vous protége !

— D'Albérique !... s'écria Piquillo ; quel nom avez-vous prononcé ?

— Le sien ! c'est le fils de Delascar d'Albérique.

— Delascar! dit Piquillo en poussant un cri.

— Qu'avez-vous, seigneur étranger ? dirent Sidi-Zagal et ses enfants, en le voyant chanceler et pâlir.

— Ce n'est rien, mes amis... ce n'est rien; j'espère bientôt vous revoir.

Et il se remit en route, assailli par une foule de nouvelles pensées.

Quoi! ce noble jeune homme, le premier qui avait éveillé en lui des sentiments d'honneur et de vertu, celui qui l'avait réconcilié avec lui-même en lui disant : « Courage, tu seras un honnête homme! » celui enfin qu'il avait aimé et admiré dès le premier moment qu'il l'avait vu... c'était son frère! ou du moins ce pouvait être son frère!.... oui... oui, son cœur le lui disait. Ce devait être... c'était là sa famille, car il éprouvait de ce côté autant d'entraînement et de sympathie qu'il avait ressenti de répulsion et d'éloignement pour le duc d'Uzède et les siens.

Après cela, quelle preuve donner?... quel droit faire valoir?... aucun ! N'importe ! il marchait d'un pas plus hardi, il s'avançait maintenant avec plus de confiance.

D'après ce qu'il connaissait de Yézid, son père Delascar d'Albérique devait être un cœur noble et bon ; il ignorait quel accueil était réservé à lui, Piquillo, enfant inconnu, mais, à coup sûr, on ne le mettrait pas à la porte, on ne le ferait pas chasser par des valets, comme avait fait le duc d'Uzède.

Cependant, à mesure qu'il s'avançait dans la Huerta ou plaine de Valence, et lorsque, frappé d'admiration et de surprise à la vue de ces champs si bien cultivés, de ces riches moissons, de ces nombreux troupeaux, de ces riantes fabriques qui s'élevaient de toutes parts, il s'écriait, comme avait fait la reine, sept ans auparavant : A qui tous ces trésors ? et que chaque laboureur, chaque berger, chaque ouvrier lui répondait : Au Maure Delascar d'Albérique, Piquillo, découragé et effrayé de tant de richesses, se disait à part lui : Il est impossible qu'un pareil homme puisse faire

attention au pauvre Piquillo et laisse tomber sur lui un regard de bienveillance.

Il y en a tant d'autres (et il pensait au receveur don Lopez d'Orihuela), qui sont durs, dédaigneux et orgueilleux à meilleur marché !

Il n'était plus qu'à quelques lieues du Val Paraiso, ou Vallée du paradis, habitée par le Maure et par sa famille, et plus il approchait du but de son voyage, plus il sentait redoubler son hésitation et ses craintes.

S'il avait osé, il serait retourné en arrière ; et pour se reposer, ou plutôt pour différer encore de quelques heures son arrivée, il s'arrêta à une jolie petite hôtellerie située sur le penchant d'un coteau et qui avait pour enseigne la Corbeille de Fleurs.

La vérité habite rarement les enseignes ; mais cette fois du moins le voyageur n'était pas trompé, car de la fenêtre ouverte sur laquelle il s'appuyait, Piquillo voyait de tous les côtés s'élever autour de la posada des touffes de fleurs qui embaumaient l'air et réjouissaient la vue.

Il contemplait les campagnes ravissantes qui se déroulaient devant ses yeux, paradis terrestre où il semblait si facile d'être heureux ! Il ne manquait à ce riche paysage qu'une personne... une seule... et sa bouche murmurait tout bas le nom d'Aïxa.

Absorbé dans ses réflexions, il ne s'apercevait pas que lui-même était l'objet d'une attention toute particulière.

A quelques pas au-dessous de lui, en dehors de la posada, un homme vêtu de noir ne détournait point ses regards de la fenêtre sur laquelle était appuyé Piquillo. Celui-ci à la fin baissa les yeux, et reconnut l'alguazil qu'il avait rencontré l'avant-veille au Faisan-d'Or.

Etait-ce ou non le capitaine Juan-Baptista Balseiro ?... C'est ce dont il voulut s'assurer. Il le regarda à son tour attentivement, et d'un œil si décidé et si ferme que, malgré son aplomb et son audace, l'inconnu parut éprouver quelque embarras.

Piquillo, en le rencontrant quelques jours auparavant, n'avait pu se défendre d'un mouvement de surprise et même de terreur, tant les premières impressions de la jeunesse sont fortes et durables, et Piquillo avait eu autrefois une telle peur du capitaine, qu'il n'était pas étonnant qu'il lui en restât quelque chose. Mais il avait trop de cœur et trop de raison pour céder plus longtemps à une crainte absurde dont il rougissait; ce n'était pas à lui, c'était au capitaine de trembler; et, décidé à éclaircir cette affaire, il ferma la fenêtre, descendit l'escalier, sortit de la posada et se dirigea vers l'endroit où il avait laissé le prétendu alguazil.

Il avait disparu : Piquillo eut beau regarder, il ne vit personne.

Il pensa que cette seule manifestation avait mis en fuite l'observateur.

Il rentra en riant, se fit servir à déjeuner, et seul devant une table dans la salle basse de l'hôtellerie, il achevait son repas, quand une voix claire, nette et stridente prononça derrière lui ce seul mot :

— Piquillo!

Il se retourna vivement pour voir qui l'appelait.

— C'est bien lui, dit la même voix ; c'est tout ce que je voulais savoir.

Piquillo saisit un couteau qui était sur la table et se leva. Il aperçut l'homme noir qui venait de franchir la croisée de la salle basse. Il s'enfuyait à travers la campagne, et disparut bientôt derrière un bois d'orangers et de citronniers.

Piquillo eut un instant l'idée de le poursuivre; mais il ne connaissait pas le pays, et puis ce n'était pas pour le capitaine Juan-Baptista, si toutefois c'était bien lui, qu'il était venu à Valence.

Sa mission n'était pas de le faire arrêter, juger et condamner; les rapports mêmes qu'il avait eus autrefois avec lui ne pouvaient, s'ils étaient divulgués, que lui faire du tort auprès de sa nouvelle famille, et la recommandation du

capitaine n'était pas un bon moyen de se faire accueillir par elle.

Il ne parla donc de cette rencontre, ni au maître de la posada ni à aucun de ses gens, et continua sa route. Mais, sans être faible ni superstitieux, il ne pouvait se dissimuler à lui-même que cette aventure, que la vue de Juan-Baptista, son persécuteur et son mauvais génie, étaient de fâcheux augures pour l'entreprise qu'il allait tenter, et tout lui disait que ce voyage devait lui porter malheur.

Préoccupé de ces idées, il faisait à peine attention aux sites enchanteurs qui, de tous les côtés, s'offraient à ses regards, et lorsqu'il arriva en vue de la ferme ou plutôt du palais de Delascar d'Albérique, il se frotta les yeux comme un homme qui s'éveille.

Il semblait qu'il n'eût rien vu de la route, et qu'il se trouvât transporté là comme par enchantement.

Enchantement était bien le mot, car cette habitation, dont nous avons fait la description lors du voyage et du séjour de la reine, paraissait à Piquillo, qui n'avait aucune idée de l'architecture mauresque, un édifice magique bâti par les fées. Il arrivait aussi le soir, au soleil couchant, et s'arrêta pour jouir du délicieux spectacle que présentait la vallée.

Il attendit que les ombres eussent couvert les jardins, la ferme et le palais. Il aimait mieux n'entrer qu'à la nuit dans cette riche habitation.

S'il devait en être chassé, personne du moins ne verrait sa honte. Il se glissa donc furtivement et en tremblant le long des murs, et, arrivé à la porte principale, il leva d'une main timide un marteau d'airain qui, retombant avec fracas, le fit tressaillir.

III

LE TOIT PATERNEL.

Au bruit que fit le marteau, on entendit les chiens aboyer, on vit briller des lumières, et un jeune homme grand et fort, leste et bien découplé, aux yeux vifs et noirs et au teint basané, parut à la grille et demanda :

— Qui va là?

— Un étranger.

— Que voulez-vous ?

— Un asile.

La grille s'ouvrit, et le jeune Maure, d'une voix douce et franche s'écria :

— Que l'étranger soit le bienvenu ! il est ici chez lui, il est chez Delascar d'Albérique !

— Puis-je lui parler ? dit timidement Piquillo.

— C'est l'heure de la prière. Il est enfermé avec son fils et tous les siens ; mais ce ne sera pas long. Entrez et asseyez-vous au foyer ; vous voilà de la maison.

— Sans savoir qui je suis ?

— Notre maître vous le demandera demain, quand vous vous en irez.

— Mais aujourd'hui?...

— Aujourd'hui, vous êtes son hôte et son ami, et j'ai ordre de vous traiter comme tel.

En parlant ainsi, le jeune Maure ouvrit un salon élégant, richement éclairé, entouré de divans pour reposer les membres fatigués du voyageur. Sur une table de marbre,

on voyait briller, dans des flacons de cristal, des liqueurs rafraîchissantes ou fortifiantes.

Le Maure prit un vase et le présenta à Piquillo.

— C'est la coupe de l'hospitalité, lui dit-il en souriant, et dès que tes lèvres y auront touché tu seras sacré pour nous.

Mais Piquillo tenait la coupe, regardait le jeune Maure, et sa main tremblait.

— Qu'as-tu donc? es-tu un ennemi, un traître?... alors, s'écria le Maure avec un accent qui partait d'un noble cœur, hâte-toi de boire! hâte-toi, tu n'auras plus rien à craindre : c'est nous qui te défendrons.

Et il remplit la coupe jusqu'aux bords; mais, au lieu de boire, Piquillo s'appuya d'une main sur la table de marbre, tandis que de l'autre il tenait la coupe vacillante. Son cœur paraissait oppressé, des larmes roulaient dans ses yeux, et, dans un trouble inexprimable, il s'écria :

— Frère, frère, si je me trompe, ne me réponds pas.

— Et pourquoi?

— C'est qu'il me semble que c'est toi... et si je m'abuse, rien ne me consolera.

Il posa la coupe sur la table de marbre, saisit le jeune Maure par la main, écarta les cheveux noirs qui retombaient en boucles épaisses sur son front, le regarda encore une fois avec un œil incertain et avide, puis d'une voix émue et haletante, il s'écria :

— Pedralvi!

— C'est moi, c'est mon nom! qui te l'a dit?

— Mon cœur qui n'a pas changé comme mes traits. As-tu donc oublié ton jeune ami, celui qui ne t'a plus revu depuis la nuit où, pour le délivrer, tu franchissais les murs du Soleil-d'Or?

— Piquillo! s'écria son ancien camarade, en se jetant dans ses bras.

— Oui, c'est moi!... Et Juanita notre protectrice?

— Morte! s'écria Pedralvi... morte ou perdue à jamais.

— Non, vivante! et sauvée par moi!

— Que dis-tu?

— Qu'elle t'aime toujours... qu'elle te pleure, qu'elle t'attend.

— Où est-elle donc depuis cinq ans?

— Dans les cachots de l'inquisition!

— Comment la délivrer?

— C'est déjà fait, elle n'y est plus!

Les deux amis, assis sur un divan, s'interrogeaient mutuellement et à la fois. Une demande n'attendait pas l'autre. Ils eurent bien de la peine à mettre quelque ordre dans le récit de leurs aventures.

Celles de Piquillo, le lecteur les connaît, et celles de Pedralvi n'étaient pas longues.

Depuis le jour, ou plutôt la nuit, où Piquillo avait été emmené par le capitaine Juan-Baptista, laissant son camarade à cheval sur le chaperon du mur de l'hôtellerie du Soleil-d'Or, Pedralvi s'était enrôlé dans les marmitons de l'hôtel pour ne pas quitter Juanita, la servante.

Deux ans plus tard, lorsque le barbier Gongarello était parti avec sa nièce pour Madrid, Pedralvi, commençant à comprendre qu'il ne savait rien et qu'il n'était bon à rien, avait résolu en lui-même de faire fortune; mais ne sachant ni lire ni écrire, il n'avait qu'un parti à prendre... celui de se faire soldat ou matelot. Cette chance-là ne lui était pas même permise.

Comme Maure, il ne pouvait porter les armes; ne pouvant servir ni dans les armées, ni dans les flottes du roi, il serait mort de faim à Valence, où il était venu pour s'embarquer, s'il n'avait trouvé à se placer dans la marine marchande, à bord d'un vaisseau richement chargé, qui appartenait au Maure Delascar d'Albérique.

Yézid, le fils du maître, l'avait distingué à cause de son zèle et de son travail. Il l'avait pris avec lui, l'avait élevé, lui avait témoigné affection et estime; bien plus, il lui avait donné sa confiance, et Pedralvi, qui s'était dévoué

corps et âme aux d'Albérique, ne demandait qu'une chose au ciel, c'était une occasion de se faire tuer pour eux, seul moyen qu'il eût de leur prouver sa reconnaissance.

— On dit qu'ils sont bien riches ? lui demanda Piquillo avec inquiétude.

— Riches comme le roi ! Mais ils emploient mieux que lui leur fortune ; car ils donnent de l'ouvrage à tout le monde, et surtout à leurs frères opprimés et malheureux.

Aussi Delascar et son fils sont regardés comme les chefs et les soutiens des Maures. Eux seuls, peut-être, n'ont pas été baptisés.

— Et le duc de Lerma ne les inquiète pas ?

— On n'oserait. Plutôt que d'y souscrire, ils quitteraient le pays, et si Delascar d'Albérique fermait ses ateliers, tous les ouvriers se révolteraient.

— Est-il marié ? demanda Piquillo avec crainte.

— Il est veuf depuis bien des années ; et quoique sa croyance lui permette non-seulement de se remarier, mais d'avoir plusieurs femmes, il s'est consacré à son fils et au bonheur des siens.

— Et tu dis qu'il est noble et généreux ?

— Tu le verras par toi-même si tu as quelque chose à lui demander.

En ce moment la prière du soir venait de finir.

Delascar d'Albérique allait se mettre à table avec son fils, les chefs de ses ateliers et les principaux employés de sa maison, — table immense et patriarcale, présidée par lui.

C'était un grand honneur d'y être admis, un châtiment d'en être exclu. Mais chacun se soumettait, sans murmurer, aux décisions du vieillard.

Les Arabes conservèrent longtemps de leurs anciennes mœurs ce respect, cette soumission, cette obéissance passive de la famille pour son chef. Autrefois, chaque père, dans sa maison, avait presque les droits du calife * ; il jugeait sans

* Cardonne, *Histoire d'Afrique.*

appel les querelles entre ses femmes, entre ses fils; il punissait sévèrement les moindres fautes, et pouvait même infliger la peine de mort pour certains crimes.

L'âge seul donnait cet empire. Un vieillard était un objet sacré.

Sa présence arrêtait le désordre; le jeune homme le plus fougueux baissait les yeux à sa rencontre, écoutait patiemment ses leçons, et croyait voir un magistrat à l'aspect d'une barbe blanche.

Cette puissance des mœurs, qui vaut bien celle des lois, existait encore dans la maison d'Alami Delascar d'Albérique; tous ceux de sa tribu se regardaient comme ses enfants, et le respectaient comme le chef de la famille.

— Maître, lui dit Pedralvi, voici un étranger qui réclame l'hospitalité, et qui, en outre, a une grâce à te demander.

— Et moi, je lui en demande une, répondit le vieillard, c'est qu'il veuille bien s'asseoir à ma table.

— Cet étranger n'en est pas un! s'écria Yézid en le reconnaissant; car avant-hier, à la posada du Faisan-d'Or, chez Manuelo, il a pris la défense de ce pauvre Sidi-Zagal, dont je vous ai parlé, mon père.

— Oui, dit le vieillard... Sidi-Zagal... à qui tu donneras la ferme de Xativa. C'est un de nos frères.

— C'est un des miens! s'écria Piquillo avec fierté; moi aussi je suis Maure!

— Et pourquoi alors, répondit Delascar, demandes-tu l'hospitalité, quand tu es chez toi? Assieds-toi là, mon frère, entre mon fils et moi. Et vous, dit-il aux domestiques, servez-nous.

Delascar avait à peine soixante ans, et sa vieillesse était verte et vigoureuse; ses yeux pleins de feu brillaient d'un éclat juvénile, sa voix était mâle et sonore, son esprit étendu et cultivé.

Pendant le repas Yézid mit la conversation sur les Maures, leurs ancêtres, sur leur domination et leurs lois, quand ils étaient maîtres de Grenade et de Cordoue. Delascar répon-

dait à la fois à son fils et à son nouvel hôte, qui l'interrogeait sur le glorieux Abdérame et sur Al-Manzor, et Piquillo, encouragé à son tour par l'air affable du vieillard, par son sourire gracieux et approbateur, sentit bientôt sa crainte se dissiper.

Il se crut en famille, et, sans cesser d'être modeste, se montra si aimable et si instruit, que plus d'une fois le vieillard et son fils se regardèrent entre eux avec contentement et presque avec orgueil, en voyant un des leurs posséder, si jeune encore, tant de goût, de sagacité et de jugement.

Le plus étonné était Pedralvi, qui, debout derrière son ancien camarade, dont il était fier, l'écoutait avec tant de ravissement qu'il oubliait souvent de le servir.

Quant à Piquillo, il osait à peine, durant le repas, lever les yeux sur Delascar; mais il était attiré vers Yézid par un attrait irrésistible, et, que ce fût ou non son frère, il sentait que son cœur était à lui pour toujours.

Lorsque le souper fut terminé, le vieillard, Yézid et Piquillo passèrent dans une salle particulière.

— Parlez maintenant, dit Delascar, je vous écoute.

Yézid, par discrétion, se leva pour se retirer.

— Non, seigneur Yézid, s'écria Piquillo, je vous supplie au contraire de vouloir bien rester.

— Que pouvons-nous pour vous? lui dit gracieusement Delascar. Piquillo voulut parler et s'arrêta tremblant.

— Qui êtes-vous, du moins? poursuivit le vieillard en voyant son embarras. Maintenant, notre hôte, nous pouvons vous le demander.

— Qui je suis... quel est mon nom?

Il balbutia, à demi-voix, celui d'Alliaga.

— Alliaga, dit vivement le vieillard, c'était le nom d'un brave soldat qui combattit avec nous dans les Alpujarras... Moins heureux que moi, il ne rencontra pas pour le sauver un ami comme don Juan d'Aguilar... et fut, dit-on, massacré.

— C'est la vérité, reprit Piquillo... je suis de son sang.

— Ah ! c'était votre parent... dit Delascar en lui prenant la main, vous devez alors avoir connu sa fille ?

— Oui, seigneur, répondit Piquillo en tressaillant.

— Pauvre jeune fille ! s'écria Delascar avec tristesse ; je t'en ai parlé plus d'une fois, Yézid, dit-il en se tournant vers son fils.

Oui, j'étais libre alors, et elle m'aimait !... je le croyais du moins ; mais la vanité, le désir de briller, et surtout sa mère, l'ont perdue... Il m'a fallu abandonner celle qui me trahissait ! Depuis, j'ignore ce qu'elle est devenue.

Et vous, ajouta-t-il en s'adressant à Piquillo, le savez-vous ?

— Oui, seigneur.

— A-t-elle besoin de moi ? parlez ! dit vivement Delascar.

— Non, seigneur.

— En quels lieux, du moins, existe-t-elle ?... dites-le-moi.

— Elle n'existe plus !

— Ah ! pauvre Giralda ! s'écria le vieillard en croisant les mains.

Il garda quelques instants le silence et semblait comme absorbé dans quelques souvenirs du passé. Pendant ce temps deux grosses larmes roulaient dans ses yeux, et glissèrent le long des rides qui sillonnaient ses joues.

— Ainsi, dit-il à Piquillo, ce n'est pas pour elle que vous venez ?

— Pour elle, au contraire, reprit Piquillo avec émotion... pour elle !... pour lui obéir... car moi, seigneur... je ne demande rien... je ne veux rien... que vous remettre cette lettre... qui est écrite de sa main.

— De Giralda ? s'écria le vieillard ; donnez, donnez !

Et il prit la lettre d'une main tremblante. Il s'assit pour la lire dans un fauteuil, contre lequel Yézid était appuyé, et, pendant ce temps, Piquillo, debout derrière lui, se cacha la tête dans ses mains.

Le vieillard lut la lettre lentement et avec une émotion qu'il s'efforçait vainement de cacher.

Quand il eut fini, il la donna à Yézid en lui disant :

— Mon fils bien-aimé, je n'ai pas de secret pour toi, lis.

Se levant alors, il s'approcha de Piquillo, qui, toujours debout, toujours la tête baissée, attendait en tremblant son arrêt.

Delascar posa sa main sur l'épaule du jeune homme ; Piquillo tressaillit, et le vieillard lui dit d'une voix lente et solennelle :

— Tu ne serais que le fils d'Alliaga...

Mais le généreux Yézid ne le laissa pas achever. Il se précipita dans les bras de Piquillo, en s'écriant :

— Mon frère, mon frère ! moi, je te regarde comme tel ! et vous, mon père, vous ne me désavouerez pas !

— Non, Yézid, non, mon fils, j'aurais gardé chez moi, j'aurais adopté l'enfant d'Alliaga, à plus forte raison, celui que tu nommes ton frère !

Piquillo tomba à leurs genoux, pressant contre ses lèvres leurs mains, qu'il baignait de ses larmes.

— Sois le bienvenu parmi nous ! dit le vieillard. Si le ciel nous abuse, ton cœur du moins ne nous trompera pas ! Aime Yézid comme ton frère, car c'est le plus noble et le plus généreux des hommes.

— Je le sais, je le sais ! s'écria Piquillo.

— Jure-moi de le respecter comme l'aîné, comme le chef de la famille, de le défendre et de mourir pour lui s'il le faut.

— Je le jure !

— C'est ton devoir, mon fils.

— Et ce devoir, je le remplirai. Je le jure devant Dieu et devant vous ! je le jure par l'honneur, par le nom sacré que vous me permettez de vous donner ! ce nom, ajouta-t-il en hésitant, que ma bouche n'ose encore prononcer.

— Et que j'attends, répondit le vieillard en souriant.

— Mon père ! s'écria Piquillo.

Delascar le reçut dans ses bras, et Yézid, le faisant asseoir entre eux deux, le traita dès ce moment comme le fils de la

maison, comme l'enfant de retour sous le toit paternel après un long voyage.

— Voyons, frère, lui dit-il, raconte-nous ce qui t'est arrivé pendant ton absence.

Et Piquillo attendri, Piquillo, qui comprenait tout ce qu'il y avait de délicat et de généreux dans chaque mot de Yézid, se mit à raconter tout ce qu'il se rappelait de sa vie, jusqu'à leur rencontre dans la sierra de Moncayo; comment quelques paroles de Yézid avaient contribué à le diriger dans la bonne voie, et à faire de lui un honnête homme; comment, par malheur, il n'avait pu profiter de ses offres généreuses.

— Je le crois bien! s'écria Yézid; vous rappelez-vous, mon père, la bourse et les tablettes qui m'ont été rapportées par ce prétendu marin, la fable qu'il nous a faite de cet enfant, enlevé par nos frères, les Maures d'Afrique?

— Oui, dit le vieillard, et le millier de ducats que nous lui avons donnés pour le rachat, l'éducation et l'établissement de cet enfant.

— Et c'est moi qui suis cause que l'on vous a ainsi rançonnés et pillés! s'écria Piquillo.

— Il vaut mieux que cela soit ainsi, répondit Yézid, puisque te voilà.

Piquillo, continuant alors son récit, leur raconta comment il avait sauvé don Juan d'Aguilar; comment, recueilli par ce digne seigneur, il avait été élevé par lui près de ses deux filles, Carmen et Aïxa; comment il avait découvert à Pampelune la Giralda, sa mère, et comment, protégé par Fernand d'Albayda, il avait attendu de lui son état et son avenir, jusqu'au jour, le plus heureux de sa vie, où il venait de trouver une noble famille qu'il n'osait encore dire la sienne; mais, plus tard, ajouta-t-il, grâce à sa tendresse et à son dévouement, il espérait bien ne pas mourir insolvable, et se montrer digne des cœurs généreux qui daignaient le reconnaître et l'adopter.

Pendant ce récit, qu'il avait écouté avec la plus vive émotion, Yézid s'était levé plusieurs fois; plusieurs fois il

avait voulu interrompre Piquillo; mais, retenu par un regard de son père, il se rasseyait, se calmait et continuait à écouter.

Quand Piquillo eut terminé, la nuit était avancée, et, fatigués des émotions de la journée, tous avaient besoin de repos. Delascar appela, et, toujours le premier à obéir au moindre signal de ses maîtres, Pedralvi parut.

— Voici, lui dit le vieillard en lui montrant Piquillo, voici, mais pour toi seul, car c'est encore un secret, le fils de la maison, le jeune senor Alliaga, ton nouveau maître.

Pedralvi, hors de lui, ouvrait les yeux et les oreilles. Il croyait avoir mal entendu.

— Oui, répéta Yézid en souriant, c'est mon frère.

Pedralvi se mit alors à sauter de joie, ravi de ce changement inattendu.

— Le présent ne me fera pas oublier le passé, dit Piquillo, en tendant la main à son ancien camarade.

Delascar donna ordre au fidèle serviteur de conduire son jeune maître dans son appartement. Adieu, mes fils, dit-il, aux deux jeunes gens. Il embrassa Piquillo, qui se retirait, et il fit signe à Yézid de rester avec lui.

— Imprudent! lui dit-il en souriant.

— Qu'ai-je donc fait, mon père?

— Tu allais, comme à l'ordinaire, n'écouter que ton cœur. Tout semble prouver qu'Alliaga est un noble et généreux jeune homme qui mérite ce que nous faisons pour lui; mais nous ne connaissons encore ni sa prudence ni sa discrétion, et j'ai vu le moment où, dans l'excès de ta confiance, tu allais...

— Tout lui dire, c'est vrai! tout lui confier, comme à un frère! nos projets, nos secrets, ceux de notre famille, celui de nos richesses...

— Attends, mon fils, attends encore... que le temps nous ait permis de l'éprouver. Je crois à sa loyauté; mais sait-on à son âge garder un secret? Un jeune homme ne peut-il pas le trahir, même à son insu, par étourderie, par légèreté et

surtout par amour ! Ces secrets, d'ailleurs, et tout ce qui s'y rapporte, nous appartiennent-ils à nous seuls ?

— Vous avez raison, mon père, dit vivement Yézid en pensant à la reine ; ils compromettraient bien d'autres que nous !

— Et tu livrerais à une jeune tête, que nous connaissons à peine, un secret que tu n'as même pas confié à Fernand d'Albayda, ton ami d'enfance et notre protecteur !

— Pardon, mon père, aujourd'hui comme toujours la prudence a parlé par votre bouche. Quelque tendre affection que je ressente pour Alliaga, je ne lui dirai rien que vous ne me l'ayez permis.

— Bien, Yézid. Maintenant, va te reposer.

Et le jeune homme se retira.

Alliaga, conduit par Pedralvi, venait d'entrer dans l'appartement qui lui était destiné. Pedralvi s'était dit : c'est le fils de la maison... c'est un secret que l'on a confié à moi, à moi seul !... Et, certain de n'être pas désavoué, il avait conduit son ancien camarade et son nouveau maître dans la chambre la plus somptueuse après celles de Yézid et de son père.

Si la reine d'Espagne avait été étonnée de l'élégance de son appartement, qu'on juge de la surprise de Piquillo, qui n'était pas habitué, même chez le vice-roi de Navarre, à un luxe pareil.

Il osait à peine fouler aux pieds ces tapis soyeux, ces bouquets de fleurs, travail admirable, chef-d'œuvre d'industrie et de magnificence. Quand Pedralvi s'approcha de lui pour le déshabiller, il le repoussa de la main.

— A quoi penses-tu ?... à quoi pensez-vous, mon maître ? dit le jeune Maure en se reprenant d'un air respectueux.

— Je pense, dit Alliaga, au jour où, assis tous les deux au coin d'une borne dans la rue de Pampelune, nous étions bien heureux d'un rayon de soleil et d'une côte de melon.

Puis, faisant signe à Pedralvi de s'asseoir à côté de lui, les

deux amis causèrent encore longtemps du passé... et de l'avenir, qui maintenant s'offrait à eux si riant et si doux!

Alliaga enfin demeura seul; enfoncé dans de riches et moelleux coussins, sous des rideaux de damas aux franges d'or, il retrouva, plus charmants et plus gracieux encore, les songes que, dans la sierra de Moncayo, il avait dus autrefois à son frère Yézid.

Cette fois du moins, il ne trouva pas à son réveil l'horrible figure du capitaine Juan-Baptista, mais près de lui, à son chevet, en ouvrant les yeux, il vit les traits vénérables de Delascar d'Albérique.

Pour la première fois de sa vie, il s'entendit saluer de ces douces paroles :

— Bonjour, mon fils!

A ces mots, Piquillo sentit tout son cœur tressaillir, et ses yeux se tournèrent avec une expression de bonheur et de reconnaissance vers celui qui les lui adressait. Un instant après, Yézid entra et vint lui donner l'accolade fraternelle.

— Mon fils, dit le vieillard... Il y avait dans la manière dont il prononçait ce nom une expression qui équivalait presque à une caresse; il le répétait souvent, et à dessein, comme pour dédommager celui qui avait été si longtemps sans l'entendre.

— Mon fils, lui dit d'Albérique, j'ai pensé toute cette nuit à toi et à ton avenir. Tu es venu à nous dans un temps d'épreuve et de malheur; la persécution nous menace, et si la main puissante qui nous soutient encore se retirait de nous, je ne sais ce qui arriverait de nos destinées, de nos fortunes, de nos jours peut-être!

— Je suis donc venu au bon moment! s'écria Alliaga; mon sort ne se séparera plus du vôtre.

— Oui, au jour du danger nous t'appellerons, et tu viendras, j'en suis sûr, dit le vieillard en voyant l'ardeur qui brillait dans les yeux d'Alliaga.

— Tu viendras nous défendre, ajouta Yézid.

— Ou mourir avec vous, mon frère, répondit Piquillo.

— Bien, mes enfants, mais d'ici là, continua d'Albérique, et dans ton intérêt même, gardons pour tout le monde, excepté pour Pedralvi, notre fidèle serviteur, et pour don Fernand, notre ami, le secret de ta naissance. Quelle que soit la carrière où t'appellent ton éducation et tes talents, ton origine te serait plus nuisible qu'utile sous le ministère du duc de Lerma. Auprès de Fernand d'Albayda, premier baron de Valence, et dont la famille a toujours protégé les nôtres, ce sera un titre de plus à son amitié ; auprès de tout autre, ce serait un titre de proscription.

— Eh ! qu'importe ?

— Il importe, mon fils, dit gravement le vieillard, de ne pas braver un danger inutile. Il s'en présentera assez d'autres qu'on ne pourra peut-être pas éviter.

Que Fernand, par son crédit, t'élève à une position avantageuse et solide, c'est tout ce que je veux pour toi !... et pour nous aussi, ajouta-t-il en souriant ; cette dernière considération te décidera peut-être à m'écouter.

Le pouvoir que tu pourras acquérir viendra en aide à nous et à nos frères. Tu les serviras plus utilement à la cour qu'ici dans nos travaux d'agriculture ou d'industrie, où les bras ne nous manquent point. Ce qui nous manque, ce sont des gens influents dans les hautes classes, et, d'après ce que je sais de toi, c'est par la plume ou la parole que tu défendras nos droits.

Pars donc ; aie de l'ambition, sinon pour toi, au moins pour nous. Ne songe qu'à ton élévation, et ne t'inquiète pas de ta fortune : elle est faite, puisque nous sommes riches. Chaque année, mon cher enfant, nous te donnerons...

— Tout ce qu'il voudra, interrompit vivement Yézid, comme vous le faites pour moi ! A quoi bon lui fixer une pension ?

— Il a raison, dit d'Albérique, tu demanderas à ton père ou à Yézid, le chef de la famille après moi, toutes les sommes dont tu auras besoin pour ton bonheur, tes plaisirs ou même tes caprices...

— C'est trop, c'est trop mille fois! s'écria Alliaga, confondu de tant de bontés et ne trouvant plus de termes pour exprimer sa reconnaissance.

Il fut convenu que, trois ou quatre jours après, Alliaga retournerait à Madrid, où Fernand d'Albayda devait être de retour, et quelque fût le bonheur qu'éprouvât Piquillo au sein de sa nouvelle famille, il discuta moins cette fois, et se soumit, après une légère résistance, aux ordres de son père.

— Bien! dit le vieillard, il se forme, il commence à obéir.

Ce que n'avouait pas l'heureux Alliaga, c'était son impatience de revoir Aïxa, de lui apprendre que lui aussi se trouvait maintenant dans une position riche et honorable; de lui déclarer enfin ce que jamais il n'avait osé ni avouer, ni même laisser entrevoir, ses rêves, ses projets et son amour.

Pendant les trois jours qui s'écoulèrent encore, Yézid menait chaque matin son frère dans les riches plaines de Valence, dans ces champs fertilisés par leurs soins, dans ces nombreuses fabriques où l'industrie étalait ses prodiges.

Il lui montrait les trésors créés et renouvelés chaque jour par le travail; et quand Alliaga ne pouvait retenir ses cris d'étonnement et d'admiration, Yézid lui serrait la main, et lui disait à demi-voix avec un air de contentement :

— Tout cela est à toi, frère.

— Non, non, jamais!

— Eh bien, à nous... si tu l'aimes mieux.

Le soir, ils rentraient tous les deux près du vieillard. Au repas de famille succédaient les longs entretiens et les doux épanchements du cœur.

Combien alors Alliaga découvrait dans son père d'indulgence et de bonté, jointes à un savoir et à une raison si supérieurs! Combien il appréciait dans Yézid cette généreuse franchise, cette grâce chevaleresque, cette noblesse de sentiments, et surtout cette amitié si naturelle, si vive, si expansive, à laquelle on ne pouvait résister, et qui semblait dire : Aimez-moi, car je vous aime.

Aussi, et excepté son amour pour Aïxa, jamais Alliaga n'avait éprouvé d'affection plus douce et plus tendre que celle qui le portait vers son frère Yézid.

Déjà même, clairvoyant par amitié, il s'était aperçu qu'au milieu de toutes les richesses et de toutes les jouissances qui l'environnaient, Yézid n'était pas complétement heureux.

Parfois un nuage obscurcissait son front, parfois un sourire triste et mélancolique errait sur ses lèvres.

Un jour, dans une allée où il se croyait seul, Yézid avait tiré de son sein une fleur de grenade desséchée, qu'il avait portée à ses lèvres.

En vain d'Albérique pressait son fils de faire un choix et de se marier : toujours bon et gracieux, Yézid ne discutait point avec le vieillard; il lui répondait en souriant : Nous verrons, mon père. Mais les jours, les années s'écoulaient, et Yézid n'avait pu encore se décider à choisir.

— Il aime, se disait en lui-même Piquillo, il aime sans espoir. J'en suis sûr, je m'y connais ! j'étais comme lui, autrefois, car maintenant je suis heureux !

Il n'osait, par discrétion, rien demander à Yézid. Il respectait son secret, mais, s'il fût resté un jour de plus, il lui aurait dit le sien ; il lui aurait dit : J'aime Aïxa ! persuadé que sa confiance eût attiré celle de son frère.

IV

LES ALGUAZILS.

Enfin arriva le jour du départ, et, malgré la joie qu'il éprouvait de revoir celle qu'il aimait, Alliaga était désolé de quitter de si bons et de si tendres parents.

Heureusement, pour calmer ses regrets, il ne partait pas seul.

— Emmène-moi avec toi, lui avait dit Pedralvi.

Alliaga l'avait demandé, et on s'était empressé de lui donner, pour l'accompagner, ce fidèle serviteur.

Pedralvi voulait aller passer quelques jours à Madrid pour servir d'escorte à son maître, et puis aussi pour revoir Juanita, ses amours, qui, placée près de la reine, ne pouvait quitter le palais.

Montés tous deux sur de bons chevaux, ils venaient de quitter la vallée du Paradis, la riante habitation d'Albérique. Piquillo avait senti couler ses larmes en embrassant Yézid et son père qui lui avaient reproché sa faiblesse.

— A bientôt, lui disaient-ils tous les deux.

— Oui, bientôt, répétait Yézid, moi aussi j'irai à Madrid pour affaires importantes.

— Hâte-toi de réussir, lui criait le vieillard ; acquiers les honneurs et la puissance.

— Et aime-nous toujours, ajoutait Yézid.

Alliaga, comblé de leurs caresses, les poches remplies d'or, les quittait avec un serrement de cœur et une tristesse inexprimables. Il lui semblait que ces joies de la famille, que ces

lieux enchantés où il les avait connues, ne faisaient qu'apparaître à ses yeux, et, qu'éloigné de ce nouvel Éden, il ne devait plus y rentrer.

La gaieté intarissable, l'insouciante philosophie et les saillies de Pedralvi eurent bientôt dissipé ces nuages.

Les deux amis, sans distinction du maître et du valet, cheminaient côte à côte, se rappelant leur bon temps, c'est-à-dire le mauvais. Heureux de leur jeunesse, heureux du soleil, heureux surtout de leurs espérances, ils causaient et riaient à voix haute sur la grande route.

Puis il y avait des moments où, plus heureux encore, ils se taisaient tout à coup, et gardaient le silence pendant des demi-heures entières, croyant n'avoir point cessé de causer. L'un rêvait à Juanita, et l'autre à Aïxa, qu'il allait revoir.

Depuis deux jours ils marchaient ainsi, s'arrêtant dans les meilleures hôtelleries, se faisant servir en princes, demandant partout les plus riches appartements, la meilleure chère, les vins les plus délicats, faisant payer à la fortune le capital et les arrérages du bonheur qu'elle leur avait dû si longtemps!... Ils étaient sortis de la province de Valence, étaient entrés dans la Nouvelle-Castille, et le soir du quatrième jour, ils se dirigeaient vers Tolède.

Ils avaient encore six ou sept lieues à faire pour y arriver, et se trouvaient aux environs de la petite ville de Madrilejos. Ils délibérèrent s'ils y passeraient la nuit, ou s'ils continueraient leur route, car la nuit était superbe et leur promettait quelques heures d'un voyage délicieux. Ils avaient pris ce dernier parti et marchaient sans défiance sur le grand chemin, où passaient de temps en temps des groupes de paysans qui revenaient du marché.

Tout à coup, d'un angle que formait le chemin, déboucha une troupe d'alguazils qui, pendant quelque temps, marcha à côté de nos voyageurs. Ils étaient assez nombreux, et ne disaient mot.

— Allez-vous comme nous à Tolède, seigneurs alguazils?

demanda au chef de la troupe Pedralvi, qui était d'humeur causante et interrogative, surtout en voyage.

Au lieu de lui répondre, celui à qui il venait d'adresser la parole lui saisit brusquement le bras droit; un autre alguazil en fit autant du bras gauche, pendant que la même opération s'exécutait sur Piquillo, et, avant que nos deux héros eussent pu se mettre en défense, ils avaient été désarmés, et on venait de leur lier les bras derrière le dos.

Il ne leur restait que la voix, et ils s'en servirent pour s'élever contre un pareil traitement, en en demandant la cause et en réclamant justice.

Comme on ne leur répondait pas, ils se mirent à appeler à leur secours les paysans qui passaient alors sur la grande route; ceux-ci s'arrêtèrent et semblaient disposés à leur venir en aide. Mais un des alguazils dit gravement : Prenez garde, mes seigneurs, nous agissons au nom du roi ; ce sont deux malfaiteurs dont nous avons le signalement détaillé et que nous venons d'arrêter.

— Par saint Jacques ! s'écria Pedralvi, à la nuit close il est facile de se tromper, et nous sommes, je le vois, victimes de quelque erreur ; daignez nous écouter, seigneurs alguazils.

— Tout s'éclaircira au point du jour, répondit le chef ; marchons toujours ! de par le roi, messieurs !

A cette phrase sacramentelle et redoutable, les paysans s'éloignèrent.

Tous ceux que l'on rencontra, et que Pedralvi ou Piquillo appelaient, recevaient la même réponse et s'éloignaient de même.

Bientôt personne ne passa plus ; la nuit devint obscure, et les alguazils, entourant leurs captifs, les fouillèrent et les dévalisèrent.

Dieu sait pour eux quelle bonne aubaine, car nous avons dit que les poches de Piquillo étaient pleines d'or.

— Patience, mes drôles, disait Pedralvi furieux, à la prochaine ville, au prochain corrégidor, nous réclamerons ; on

reconnaîtra l'erreur, on vous châtiera, on nous rendra justice... et peut-être même notre argent, ajoutait-il à part lui avec un soupir mêlé de crainte.

Mais, au lieu de marcher vers la ville, on s'en éloignait, et l'on se dirigeait vers les montagnes de Tolède.

Pedralvi commençait à s'inquiéter. Un mouvement que fit l'escorte en entrant dans la montagne rapprocha le cheval de Pedralvi de celui de son camarade.

— Que penses-tu de ces gens-ci ? dit-il à voix basse.

— Je crains que ce ne soient pas de vrais alguazils.

— Qui te le fait présumer ?

— D'abord, ils m'ont volé...

— Moi aussi... Mais ce ne serait pas une raison.

— Allons donc ! des alguazils ?

— Pourquoi pas ? il y en a qui s'en mêlent, et des plus honnêtes.

Un alguazil enveloppé d'un manteau noir vint se placer entre eux deux et interrompit leur conversation.

Depuis le commencement de cette expédition, cet homme n'avait pas prononcé une parole ; mais il n'avait jamais quitté Piquillo des yeux, et s'était constamment tenu à portée de lui, surveillant tous ses mouvements.

Piquillo, qui n'avait pas oublié sa rencontre au Faisan-d'Or et à l'hôtellerie de la Corbeille de Fleurs, n'était pas sans inquiétude. Cet alguazil, qui ne le perdait pas de vue, lui rappelait, par sa taille et par sa tournure, le capitaine Juan-Baptista.

Un instinct de terreur lui disait que c'était lui, et bientôt il n'eut plus de doute à cet égard.

— Piquillo !... lui dit une voix que, malgré le temps et l'absence il lui était impossible de ne pas reconnaître ; c'était bien celle de Juan-Baptista.

Le capitaine regarda son prisonnier avec un sourire moqueur et continua :

— Piquillo est plus riche à présent qu'au temps où nous travaillions ensemble. Il voyage en gentilhomme... Il a de

l'or plein ses poches, ou plutôt plein les miennes, dit-il d'un ton ironique, en frappant sur les pièces d'or qui, maintenant, étaient en son pouvoir.

— Bandit ! que veux-tu de plus ?

— Rien, que causer avec toi pour charmer les ennuis de la route et apprendre tes secrets pour faire fortune ; tu me dois bien cela, toi, mon élève ! il n'est pas juste que tu vives en grand seigneur, tandis que ton bon et ancien maître est obligé de se faire alguazil !

— Infâme !

— C'est justement ce que je voulais dire. Infâme métier, qui ne vaut pas l'autre... Notre ancien état était à coup sûr plus honorable ; mais quand un honnête homme n'a pas le choix, il faut le plaindre. Rassure-toi, cependant, car je tiens à ton estime ; je suis passé dans les rangs ennemis, j'ai pris leurs couleurs, dit-il en frappant sur son habit noir, mais j'ai gardé mes principes.

Le capitaine disait vrai.

L'habit d'alguazil n'était qu'une ruse de guerre, un coup hardi, un trait d'imagination et de génie. Après la dispersion de sa troupe et l'incendie de l'hôtellerie de Bon-Secours, le capitaine n'avait plus rien trouvé à faire dans la Vieille-Castille et dans la Navarre. Le rapport et les réclamations de Fernand d'Albayda, et surtout la rumeur publique, avaient enfin forcé le duc de Lerma à s'occuper un peu de la sûreté des grandes routes.

Il avait pris des précautions, ou plutôt des alguazils, et augmenté considérablement le nombre des officiers et soldats de la Sainte-Hermandad, troupe oisive, qui ne voyait rien, n'empêchait rien, se promenait au soleil et touchait avec assiduité les nouveaux appointements dont on venait de grever l'État.

C'était un autre moyen de piller le royaume, moyen bien plus sûr, et en outre légal et régulier.

Le capitaine, qui venait alors de toucher, au nom et pour le compte de Piquillo, une somme considérable de la maison

Delascar d'Albérique de Valence, comprit que, vu la circonstance, il y aurait simplicité et niaiserie de sa part à lever et à solder, comme autrefois, une troupe de bandits qui courait le risque d'être endommagée, inquiétée, poursuivie et même condamnée.

Il leva une troupe d'alguazils, et dès ce moment il jouit du monopole paisible de la grande route.

Au lieu de se cacher, il se montra; au lieu de ne sortir que de nuit, il marchait en plein jour, voyait, examinait par lui-même les coups à faire ou les entreprises à tenter.

Il avait abandonné la Navarre et la Vieille-Castille, mais il exploitait tranquillement la Nouvelle, et poussait de temps en temps sa surveillance jusque dans les provinces voisines, celles de Murcie et de Valence. Sa troupe, composée des anciens compagnons qu'il avait ralliés, ou de nouveaux qu'il avait enrôlés, avait trouvé dans l'uniforme d'alguazil, non-seulement impunité, mais appui, protection et estime.

Dans telle maison, telle métairie où ils venaient de voler, on s'adressait à eux, le soir, pour poursuivre et saisir les voleurs. On les traitait, on les hébergeait le reste de la nuit. Plus d'une fois, il était arrivé au capitaine de dresser procès-verbal du rapt qu'il venait de commettre, procès-verbal qu'il se faisait payer très-cher, car il était inflexible sur les droits.

Du reste, il s'était fait aimer de ses autres confrères, les véritables alguazils, par l'aménité de ses manières et la générosité de ses procédés.

Dès qu'il y avait rencontre entre deux brigades, c'étaient des salutations, des politesses, dont les Espagnols sont très-avides. Juan-Baptista ôtait toujours son chapeau le premier, et cédait le haut du pavé à la brigade payée par le gouvernement.

Si l'on se trouvait près d'une hôtellerie, il offrait même à boire à ses confrères les fonctionnaires publics, qui ne refusaient jamais, et de plus il les aidait loyalement dans leurs recherches, en leur indiquant avec franchise tous les endroits où l'on venait de voler.

C'est ainsi que depuis plusieurs jours il avait suivi, épié et enfin arrêté Alliaga, avec qui il avait un ancien compte à régler. Certain maintenant de sa proie, que rien ne pouvait plus lui enlever, le capitaine continua la conversation.

— Te souvient-il, Piquillo, il y a sept ou huit ans de cela pour le moins, mais moi je n'oublie rien! te souvient-il de la sierra de Moncayo et du chêne où je t'ai laissé?... Il y faisait chaud, je crois.

Piquillo fit comme alors : il ne répondit rien; il n'avait rien à répondre.

— Te souvient-il de la déclaration de guerre que tu me fis? guerre à mort entre nous deux! disais-tu; j'ai accepté, car je suis beau joueur, et pendant longtemps, je l'avoue, j'ai cru avoir gagné la partie.

— Mais le ciel m'est venu en aide, s'écria Piquillo; il m'aidera encore.

— Je ne crois pas, répondit avec ironie le capitaine, le ciel ne se mêle pas de parties de ce genre, et je crois que définitivement celle-ci est perdue pour toi. Vois-tu la gorge de montagnes où nous allons entrer ! .. c'est là que je me déferai d'un ancien élève dont les révélations indiscrètes pourraient me nuire dans mon nouvel état d'alguazil, un état où il faut apporter de la considération, si on veut en avoir, car on n'en trouve guère.

Piquillo jeta sur lui un regard de mépris et continua à garder le silence.

Ce n'était pas le compte du capitaine. Il était cette fois bien fermement décidé à tuer Piquillo; mais auparavant il voulait le faire parler. Il reprit donc :

— Si cependant Piquillo voulait, il pourrait encore sauver ses jours et ceux de son compagnon.

Piquillo leva la tête. Il pensait à Aïxa et tenait à vivre.

— Il n'aurait pour cela, poursuivit le faux alguazil, qu'à m'expliquer ses relations avec Delascar d'Albérique et me donner les moyens de pénétrer dans cette maison, qui renferme, dit-on, des tonnes d'or.

— S'il n'y a pas d'autres moyens de sauver ma vie, répondit froidement Alliaga, tu auras bientôt un crime de plus à te reprocher.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne te dirai rien. Tu es maître de mes jours.

— J'aimerais mieux être maître du trésor. Faute de mieux, c'est toujours quelque chose que de se venger d'un ennemi, et ce plaisir-là du moins ne pourra pas m'échapper.

— Peut-être ! dit Alliaga en regardant le chemin creux où ils venaient de s'engager.

Une lueur rougeâtre, la lueur de plusieurs torches, se dessinait sur les rochers et les arbres qui, des deux côtés, bordaient la route. On entendait le bruit confus de plusieurs voix, le pas des chevaux et même le bruit des armes.

— A moi ! cria de toutes ses forces Pedralvi, à qui ce secours, même éloigné, venait de rendre l'espoir et le courage.

— A moi ! à mon aide ! à mon secours !

— Nous aurions dû le bâillonner, se dit le capitaine; on ne pense jamais à tout; empêchez-le de crier.

— Impossible, répondirent les alguazils, son compagnon se met aussi de la partie.

— Et l'écho de la montagne qui s'en mêle ! pensa Juan-Baptista avec rage en entendant les cris des deux captifs répétés au loin.

— Cassez-leur la tête, et que ça finisse.

Mais avant qu'on osât exécuter cet ordre, des cavaliers avec des flambeaux apparurent sur la route. Ils précédaient deux carrosses que suivaient plusieurs gens armés.

Il n'y avait pas moyen de combattre; l'avantage du terrain, des armes et du nombre était pour les nouveaux arrivants. Aucun moyen de fuir, aucun moyen, dans cet étroit passage, d'éviter la rencontre.

D'ailleurs Pedralvi, que rien n'aurait pu contraindre au silence, continuait à crier de toutes les forces de ses poumons :

— Qui que vous soyez, seigneurs cavaliers, délivrez-nous de ces bandits, de ces faux alguazils qui nous ont arrêtés et dépouillés, contre toutes les lois divines et humaines.

— Qu'est-ce qui vient ainsi me réveiller en sursaut? dit un homme vêtu de noir qui dormait dans la première voiture, assis seul sur les coussins de derrière, tandis que trois prêtres, extrêmement serrés vu leur corpulence, étaient entassés sur la banquette de devant. — Eh bien! mon grand vicaire, qu'y a-t-il? me répondrez-vous?

— Permettez, Monseigneur, je ne sais pas bien de quoi il s'agit. Je vois des alguazils, ils sont sept et emmènent deux jeunes gens bien mis et de bonne mine qui se réclament de Votre Grâce.

— Interrogez-les sans descendre de voiture, car la nuit est noire et froide. Baissez la glace! rien qu'une! je suis enrhumé.

Alors, le grand vicaire s'adressant aux deux captifs :

— Sa Grâce monseigneur don Ribeira, patriarche d'Antioche et archevêque de Valence, me charge de vous demander qui vous êtes et ce que vous voulez.

Pedralvi, qui eût été un avocat excellent, et très-rare, expliqua l'affaire en deux mots. Arrêtés et dépouillés sans motifs, ils demandaient qu'on les remît en liberté et qu'on punît les alguazils.

— Et vous, demanda le grand vicaire à Juan-Baptista, qu'avez-vous à répondre?

Le capitaine avait entendu parler du fougueux prélat, avec lequel nos lecteurs ont fait connaissance dans les premiers chapitres de cette histoire lors de la *consulta* du roi.

C'était l'adversaire le plus implacable des Maures, l'ennemi le plus pieusement acharné à leur conversion ou à leur perte. Tuer ou convertir tout ce qui n'était pas chrétien lui paraissait l'action la plus sainte et la plus méritoire, et il était tellement consciencieux et de bonne foi dans sa cruauté, qu'il eût mis le feu à son palais pour brûler un hérétique.

N'ayant pu encore, comme il le désirait, réussir à expulser les Maures en masse, il tenait du moins à les convertir en détail; c'était la grande affaire, la grande vanité de sa vie, et, malgré sa piété, il n'avait pu dernièrement dissimuler son dépit en apprenant le succès de l'évêque de Cuença, qui avait persuadé, convaincu et baptisé le Maure Sidi-Zagal et toute sa famille, y compris trois enfants en bas âge, dont un ne parlait pas encore.

Cette affaire avait fait grand bruit dans la Nouvelle-Castille : Juan-Baptista, en sa qualité d'alguazil, qui devait tout savoir, en avait entendu parler, et, connaissant le faible du prélat, il s'avança près de la portière avec respect, et, ôtant son chapeau, car il ne craignait pas, lui, de s'enrhumer :

— Ces deux jeunes gens, dit-il, sont des Maures qui n'ont pas été baptisés.

A ce mot seul, Ribeira bondit sur les coussins de sa voiture.

— Conformément aux nouvelles ordonnances publiées, à la demande de notre pieux archevêque, monseigneur l'archevêque de Valence, patriarche d'Antioche, par don Sandoval y Royas et la Sainte Inquisition, j'ai appréhendé ces hérétiques au corps.

— Bien ! dit l'archevêque, du fond de sa voiture.

— Je les ai dépouillés de tous les bijoux et ornements impies qu'ils n'avaient pas le droit de porter.

— Très-bien ! dit l'archevêque.

— Et je les conduisais dans les prisons de la Sainte-Hermandad.

— Non pas, s'écria vivement le prélat, non pas, seigneur alguazil !

— Il faut cependant qu'ils soient punis.

— Je ne dis pas non, mais avant tout, il faut qu'ils soient convertis et baptisés. C'est moi que cela regarde. Je m'en charge.

— Permettez, monseigneur, dit Juan-Baptista, dont cette conclusion dérangeait un peu les projets... permettez...

— Silence ! répliqua avec autorité le prélat, toujours du fond de sa voiture. Monsieur mon grand vicaire, dit-il à son substitut, qui était resté à la portière à tenir l'audience, achevez d'interroger sommairement ces hérétiques, et partons, car la nuit est froide.

— Vous êtes donc un Maure ? dit le grand vicaire à Pedralvi.

— Oui, seigneur.

— Et vous n'êtes pas baptisé ?

— Au contraire... je le suis.

— Qu'est-ce qu'il dit ? s'écria l'archevêque avec humeur, ce n'est pas vrai !

— Je vous le prouverais si j'avais les mains libres.

— Qu'on leur ôte ces liens, dit le grand vicaire.

Et Pedralvi, maître de ses mains, tira de sa poche un papier sans lequel il ne voyageait jamais, portant le sceau de l'archevêché, et constatant que, dans la cathédrale de Valence, il avait reçu, il y avait sept ans, lui cinquantième, le baptême, des mains de Sa Grâce monseigneur Ribeira.

Il ne parla pas du premier baptême qu'il avait reçu autrefois et qui avait coûté la vie à sa mère ; il ne pouvait pas prouver celui-là, et d'ailleurs, c'était assez d'un.

Le prélat, avec un désappointement qu'il ne prenait pas la peine de cacher, s'écria :

— De quoi vient-on alors me parler ? Qu'il s'en aille ! qu'on le mette en liberté !

— Et mon compagnon ? demanda Pedralvi.

— A-t-il aussi une attestation ? est-il aussi baptisé ? car je crois en vérité qu'ils le sont tous ! murmura le prélat entre ses dents. Qu'il le dise ! qu'il le prouve !

Alliaga garda le silence.

— Il a, comme moi, un parchemin scellé aux armes de l'évêché, dit hardiment Pedralvi.

— Jurez-le ! jurez-le ! répéta le vicaire.

— Je le jure ! dit Pedralvi sans hésiter.

— Et vous, dit le vicaire à Alliaga, votre serment ?

Piquillo continua à se taire.

— N'êtes-vous pas chrétien? n'avez-vous pas été baptisé?

— Non, monseigneur!

— Quand je le disais! s'écria le capitaine alguazil d'un air de triomphe.

— A la bonne heure, au moins, dit l'archevêque avec satisfaction; qu'on arrête d'abord le Maure, chrétien parjure, qui n'a pas craint de faire un faux serment.

Le grand vicaire fit signe de la main de s'emparer de Pedralvi; les alguazils et les gardes de l'archevêque se retournèrent et ne virent plus personne.

En entendant la courageuse et imprudente déclaration de son jeune maître, Pedralvi avait compris qu'en restant il se compromettait sans le servir; qu'il valait mieux encore se conserver libre, pour secourir Piquillo, que de se laisser emmener avec lui.

Il s'était donc prudemment retiré de quelques pas en arrière; favorisé par la nuit et lâchant la bride à son bon cheval arabe, il était déjà loin de l'archevêque et de son grand vicaire quand ceux-ci pensèrent à lui. Toute la sollicitude du prélat se concentra donc sur le seul Alliaga, qui devenait son bien, sa propriété, sa chose, et qu'il n'aurait cédé à aucun prix.

— Ainsi donc, répéta le grand vicaire à Piquillo, et pour être plus sûr de son fait, vous n'êtes point baptisé?

— Non.

— Très-bien! dit l'archevêque... Mais sans doute vos yeux fermés à la lumière ne demandent qu'à s'ouvrir, et vous désirez, vous demandez l'eau du baptême?

— Non, répondit froidement Piquillo.

— Encore mieux! répéta le prélat. Voilà une conversion qui pourra, je m'en flatte, nous faire quelque honneur. Que ce Maure descende de cheval, dit-il d'un air de bonté: faites-le monter dans ma voiture de suite, avec mes deux aumôniers.

— Mais, monseigneur... hasarda encore Juan-Baptista d'un air interdit.

— Ce n'est plus votre prisonnier, seigneur alguazil, c'est le mien; j'en réponds et je m'en charge.

— Ah! ah! murmura Alliaga à voix basse au capitaine en descendant de cheval, la partie n'est pas encore perdue pour moi comme vous l'espériez.

— Ma foi, répondit celui-ci avec un sourire de joie, tu n'es pas, grâce au ciel, en meilleures mains, et je ne sais pas si tu gagneras au change.

— J'y gagnerai du moins de te faire connaître et de te faire pendre, dit à voix haute Piquillo.

— Qu'est-ce? demanda à ce bruit le grand vicaire.

— Cet hérétique qui nous menace, répondit le capitaine, et qui, pour nous punir de l'avoir arrêté, prépare les plus insignes calomnies contre nous autres chrétiens...

— Toi chrétien! s'écria Piquillo avec indignation.

— Oui, plus que toi!... plus que personne au monde, répondit avec une sainte indignation le digne capitaine, en pensant aux douze ou quinze baptêmes qu'il avait autrefois successivement reçus.

— Ne craignez rien, seigneur alguazil, dit l'archevêque; vous et vos gens suivrez mon escorte et recevrez demain à Tolède la récompense qui vous est due pour avoir découvert et livré un Maure, un hérétique, à la Sainte Inquisition. De plus, je veux vous recommander au corrégidor de Tolède, un homme supérieur, le seigneur Josué Calzado de Las Talbas, que le duc de Lerma a placé à Tolède à ma recommandation. En route, messieurs, la nuit est froide.

— Et monseigneur se sera enrhumé, dit le grand vicaire en toussant.

— Je ne le regretterai point, dit avec exaltation le prélat, puisque Dieu m'a donné une occasion de convertir un hérétique ou de l'offrir au ciel en holocauste!

Il fit le signe de la croix, se rejeta au fond de la voiture et se rendormit. Alliaga, monté dans la voiture de suite, se

trouva avec les deux aumôniers et le majordome de monseigneur. Les deux carrosses, entourés des cavaliers armés et des valets qui portaient des torches, partirent au grand galop.

Juan-Baptista, ainsi qu'on le lui avait ordonné, prit la suite du cortége.

Mais à un demi-quart de lieue de là, à un détour de la route, il s'arrêta, fit faire volte-face à ses gens, et disparut, peu soucieux d'aller toucher à Tolède la récompense promise, et surtout d'être recommandé au corrégidor Josué Calzado, qui aurait eu de la peine à découvrir à quelle brigade de la Sainte-Hermandad il appartenait.

L'or qu'il avait pris à Alliaga était pour lui une capture suffisante; il n'eût jamais espéré de la munificence de son ancien élève un pareil capital.

Il ne voulait d'abord que se venger de lui, et quoi qu'il arrivât, cette vengeance était désormais assurée, puisque le pauvre Piquillo était présentement dans les mains de l'impitoyable archevêque de Valence et avait en perspective un asile dont on ne sortait pas, les cachots de l'Inquisition.

V

LA MAITRESSE DU ROI.

Le duc de Lerma, désormais tranquille du côté de la reine, qui avait tenu sa parole et n'avait point cherché à se rapprocher du roi, le duc de Lerma avait pris sur son maître un tel empire, que rien ne semblait désormais pouvoir le renverser.

Quelques audacieux osaient cependant former ce rêve, et s'occupaient lentement et sourdement des moyens de le réaliser.

La comtesse d'Altamira et son conseil privé, le révérend père Jérôme, Escobar et le duc d'Uzède, avaient reconnu qu'une seule influence au monde pouvait balancer celle du favori, c'était la séduction et la toute-puissance d'une favorite.

Comme le disait très-bien la comtesse, on est dévot et on a des passions, quitte à leur résister, et c'est là le mérite, ou à capituler avec elles, et c'est là l'affaire du confesseur.

Telle était la situation du roi.

Il avait eu, avant le carême, quelques entretiens avec le révérend père Jérôme, son prédicateur ordinaire. Les idées mises en avant par celui-ci avaient d'abord étonné le roi, mais ne lui avaient pas déplu. Il n'en avait parlé ni au duc de Lerma ni au frère Cordova, son confesseur. C'était bon signe.

Il avait donc un secret pour eux, un secret qu'il avait quelque plaisir à garder pour lui, et qu'il craignait de con-

fier à ses confidents ordinaires. En revanche, il ne craignait pas le duc d'Uzède, qui, suivant l'expression de la comtesse, s'était mis à sa portée, et qui n'avait pas eu beaucoup à se baisser pour cela, vu qu'ils étaient presque de niveau.

Aussi, dès le soir même, le roi raconta au duc la conversation et les idées du père Jérôme. Pour des idées, le roi en avait peu, mais il avait des sens, et il suffisait d'éveiller ceux-ci pour faire naître les autres. Pendant plusieurs soirées ce fut là le sujet des entretiens du roi et du duc, et le roi y prenait un plaisir qui semblait aux conjurés du plus favorable augure.

Il lui restait pourtant encore quelques scrupules que le père Jérôme aurait eu besoin de vaincre; mais le saint temps du carême était passé. Il ne pouvait se montrer au palais sans faire naître les plus grands soupçons, et un jour que dans le jardin de Las Delicias le roi se promenait incognito avec le duc d'Uzède, lui faisant part de son trouble, de ses doutes, de ses hésitations, celui-ci dit au roi :

— Tenez, sire, voici un moine qui vient à nous. Votre Majesté ne pense pas le connaître?

— Non, vraiment.

— Et il ne nous connaît ni l'un ni l'autre. Posons-lui la question sous des noms supposés.

— Soit, dit le roi en tremblant d'émotion.

Ce moine, c'était Escobar.

Le duc d'Uzède lui expliqua le cas dont il s'agissait, lui demandant en son âme et conscience une solution.

L'habile casuiste réfléchit un instant et répondit :

— Vous me dites que c'est un bourgeois de Madrid?

— Oui, mon père.

— Qu'il est marié?

— Oui, mon père.

— Et vous m'assurez que sa femme, qu'il aime... le repousse et se refuse à ses vœux?

— Précisément, dit le duc. Peut-il adresser ses vœux à d'autres?

— Le peut-il sans péché? demanda timidement le roi.

— S'il y avait péché, répondit gravement Escobar, il ne retomberait point sur lui, qui est innocent, mais sur sa femme, qui en serait la cause première.

— Alors, dit le roi avec un peu d'hésitation, il peut donc à la rigueur...

— S'il le peut! s'écria Escobar avec chaleur, s'il le peut!!! Je ne crains point d'affirmer qu'il le doit... sous peine de manquement aux lois de l'Église et aux arrêtés des conciles.

— En vérité! reprit vivement le roi, si vous pouvez, mon révérend, nous prouver cela...

— Très-facilement! Que dit l'Écriture sainte? Vous connaissez comme moi ses commandements, mes frères! vous savez ce qu'elle nous ordonne, quelle est l'œuvre qu'elle nous prescrit (en *mariage seulement*, il est vrai). Mais le bourgeois de Madrid dont vous me parlez est dans ce cas, il est marié. Il doit donc, ayant reçu le sacrement de mariage, en remplir tous les devoirs.

Vous me répondrez qu'il ne le peut, par le fait de sa femme!

Mais parce que la femme désobéit aux commandements de Dieu, cela ne donne point au mari le droit d'en faire autant. Si sa femme est coupable en s'abstenant, il le devient en faisant comme elle. Voulez-vous savoir si un exemple est bon ou mauvais à suivre, posez-vous cette question : Si tout le monde l'imitait, qu'adviendrait-il?

Or, dans l'espèce dont il s'agit, si tout le monde s'abstenait, les volontés de Dieu, l'ordre de l'univers et les lois de la création seraient évidemment violés; donc on ne peut, donc on ne doit point s'abstenir; *quod erat demonstrandum!* ce qu'il fallait prouver.

— C'est inconcevable, dit le roi tout étourdi, je ne m'étais jamais fait cette suite de raisonnements. C'est clair, décisif!

— Logique et irréfutable! s'écria le duc.

— Ainsi, dans ce cas-là, continua le roi, dont les yeux brillaient de plaisir, il est donc permis, sans offenser le ciel et sans pécher...

— Permettez ! s'écria Escobar avec une véhémence et une force de conviction qui firent frémir le duc, permettez ! nous ne sommes point gens si faciles, et avant tout, nous mettons des conditions et des restrictions.

Règle générale, le péché n'est jamais dans le fait, mais dans l'intention ; et, dans l'espèce dont il s'agit, comme dans beaucoup d'autres, il faut bien prendre garde : la limite est délicate et scabreuse.

Le ciel permet de pareils contentements, à la condition expresse que ce ne sera point dans une intention coupable ; à condition que ce ne sera point par désordre ou scandale, mais seulement pour obéir au vœu de la nature, aux intentions du Créateur et aux commandements de Dieu, ce qui est bien différent !

— Je comprends ! je comprends ! s'écria le roi, ravi de la sévérité d'Escobar et émerveillé de la subtilité de ses distinctions. C'est une doctrine admirable. Votre nom, votre nom, mon révérend ?

— Il est bien obscur et bien inconnu encore... Escobar !...

— Il deviendra célèbre, je vous en réponds : et s'il ne tient qu'à moi...

Le roi allait se trahir si un regard du duc ne l'eût arrêté. Ils prirent congé du révérend, qu'ils remercièrent avec effusion, et continuèrent leur promenade.

Après un raisonnement aussi péremptoire, aussi victorieux, il n'y avait plus moyen de conserver des doutes ou des scrupules. Le roi n'en avait plus, et, fidèle aux conséquences déduites par Escobar, il était décidé à prendre une maîtresse pour rester fidèle... aux lois de l'Église. Cette nouvelle, transmise à la comtesse et au père Jérôme, les remplit de joie. Le point le plus difficile venait d'être emporté.

Il était évident, d'après le caractère du roi, qu'il s'enflam-

merait aisément, et que la première jeune femme douée de quelques attraits que l'on offrirait à ses regards d'une manière imprévue, piquante, romanesque, ferait promptement sur lui une profonde impression.

La grande difficulté, c'était le choix de cette favorite ; ce choix demandait la réunion de tant de qualités !

Il fallait qu'elle fût jeune, jolie, agréable ; qu'elle eût de l'esprit, et cependant pas trop ! qu'elle n'eût aucune ambition, une extrême docilité, une grande douceur, et surtout une confiance entière et aveugle dans la comtesse d'Altamira et dans le père Jérôme, qui se chargeraient de la diriger.

La comtesse, après avoir longtemps cherché, étudié, calculé, crut enfin avoir trouvé ce trésor.

C'était tout uniment Carmen, sa nièce.

L'idée de livrer au déshonneur une jeune fille qui lui était confiée, sa plus proche parente, la fille de son frère, rien de tout cela ne l'arrêta. C'eût été sa fille, qu'elle n'eût point hésité. Les gens de cour ont une conscience à eux, une manière d'envisager les choses qui leur fait voir la gloire et l'illustration où de simples bourgeois ne verraient que la honte et l'infamie. Le tableau change avec le cadre, et la comtesse, en élevant sa nièce au rang des reines d'Espagne, se croyait presque des droits à sa reconnaissance.

Le duc d'Uzède trouva l'idée admirable. Carmen était la fiancée de Fernand d'Albayda son ennemi, et cette combinaison servait à la fois sa vengeance et sa fortune.

Quant au père Jérôme et à Escobar, le choix leur était indifférent. Ils ne pensaient loyalement qu'à l élévation de leur ordre, à la chute du duc de Lerma, à l'abaissement de l'Inquisition ; et, pour arriver à ce but, tous les moyens leur étaient bons.

L'important, dans une pareille conspiration, c'était la promptitude et la discrétion ; c'était que le coup fût frappé avant que le duc de Lerma et le grand inquisiteur fussent en mesure de s'y opposer. Après tout, qui aurait pu exciter leurs soupçons ? Personne n'approchait le roi et ne vivait

dans son intimité; personne, si ce n'était le duc d'Uzède, qui ne le quittait pas; et comment un père pouvait-il se défier de son fils? Il fallait pour cela habiter la cour, et même en ce pays l'histoire offre rarement des exemples pareils.

Cette perversité exceptionnelle, ce fait rare, curieux et extraordinaire était, à défaut d'autres, réservé au règne de Philippe III.

Il s'agissait donc, avant tout, sans que personne s'en doutât, pas même Carmen, de la faire voir au roi. Il y avait bien les bals de la cour, les fêtes, les galas; mais Carmen n'avait pas encore quitté le deuil qu'elle portait depuis la mort de son père, elle n'allait point dans le monde, n'avait pas été présentée à la cour, et passait toutes ses journées avec sa sœur Aïxa.

Depuis le départ de Piquillo, elle ne voyait personne du dehors, si ce n'était parfois Juanita, qui apportait aux deux jeunes amies des nouvelles de la reine et du palais.

On essaya alors de faire trouver Carmen à la chapelle du roi, un jour où il entendrait la messe; mais ce jour là, le roi, renfermé dans sa stalle, ne pouvait être vu et ne voyait rien. Humble et la tête baissée, il ne levait pas un instant les yeux, et la foule admirait le pieux recueillement de Sa Majesté.

Le roi pensait alors aux idées du père Jérôme, et surtout à sa dernière conversation avec le révérend Escobar.

Il ne vit donc point Carmen, et tout en rêvant au bonheur, il passa à côté de lui sans s'en douter.

Un autre jour, le roi devait assister à une revue, et la comtesse d'Altamira s'arrangea pour se trouver avec sa nièce sur un balcon placé en face du balcon royal.

Le duc d'Uzède, qui ne quittait point Sa Majesté, devait lui faire remarquer cette charmante jeune personne, lui demander son avis, et, selon la réponse du roi, entamer le second chapitre d'un roman dont Jérôme et Escobar avaient déjà préparé le premier.

Par malheur il faisait ce jour-là un soleil ardent, une chaleur accablante; le roi pensa que ses soldats auraient bien

chaud, et lui aussi. Il décommanda la revue, préférant rester seul dans ses jardins et rêver sous l'ombrage de ses arbres à sa passion future, à la jeune fille qui d'avance lui faisait battre le cœur.

La comtesse et ses amis, contrariés dans leur projet, attendaient qu'une occasion favorable se présentât, et les choses en étaient là quand surgit pour eux un nouvel obstacle.

Don Fernand d'Albayda, envoyé par le duc de Lerma au quartier général de Spinola, revint enfin de la Hollande.

Son retour fut le signal d'une grande allégresse pour tout le royaume.

Il ne rapportait point la paix, mais une trêve de douze ans avec les Pays-Bas insurgés. L'Espagne, épuisée, ne pouvait plus continuer la guerre, et cependant le duc de Lerma ne voulait point faire la paix avec des rebelles. C'eût été un affront pour l'orgueil espagnol, c'eût été surtout reconnaître de droit l'indépendance que les Provinces-Unies avaient conquise et possédaient de fait.

Le duc de Lerma avait, comme toujours, choisi un terme moyen qui ne terminait rien et laissait les choses dans le même état, une trêve de douze ans qui donnerait à tout le monde le temps de respirer.

Il ne voyait pas que c'était consolider à jamais la puissance de la Hollande, et lui permettre d'augmenter sa marine qui, déjà florissante et redoutable, le serait plus encore à cette époque. Il ne voyait qu'une chose, c'est qu'il avait douze ans devant lui.

Une existence de douze ans est beaucoup pour un ministre médiocre et pour une renommée viagère qui ne compte point sur la postérité.

Quoi qu'il en soit, cette fin de la guerre, car cette trêve n'était pas autre chose, causa un grand enthousiasme à la cour et une joie extrême à Carmen et à Aïxa : à la première, parce qu'elle allait revoir Fernand, à la seconde, parce que son amie était heureuse.

Dès le soir même de son arrivée, après avoir remis ses

dépêches au ministre, Fernand courut à l'hôtel d'Altamira et se présenta chez sa cousine : c'était la première fois qu'il la voyait depuis la mort de son père.

A la vue des habits de deuil que portaient encore les deux jeunes filles, Fernand ne put retenir ses larmes.

— Mon oncle ! s'écria-t-il en levant les yeux au ciel, mon oncle, tu as reçu mes serments, et je les tiendrai.

Carmen lui tendit la main et mêla ses larmes aux siennes; mais ces larmes n'avaient plus pour la jeune fille la même amertume; Fernand était près d'elle et pleurait avec elle!

Le lendemain Fernand revint, et tous les jours qui suivirent, il fut exact au rendez-vous. Il arrivait chaque soir avec un battement de cœur et un trouble inexprimables dont lui-même, sans doute, ne se rendait pas compte.

En vain la cour offrait les bals les plus brillants, les fêtes les plus splendides; en vain chaque soir Calderon de la Barca qui était alors à l'aurore de son talent, dotait de ses chefs-d'œuvre tous les théâtres de Madrid; rien ne pouvait tenter don Fernand, ni l'attirer; rien ne valait pour lui la douce et tranquille soirée qui l'attendait à l'hôtel d'Altamira, près des deux jeunes filles.

C'était tout naturel : il allait voir Carmen, sa cousine, sa fiancée, qu'il aimait et dont il était adoré. Il ne pouvait plus vivre sans elle, et cependant quand Aïxa avait à travailler ou à écrire, quand elle était indisposée et qu'elle restait par hasard dans sa chambre, il lui semblait que quelque chose lui manquait.

Carmen, il est vrai, était moins expansive en l'absence de son amie, et Fernand, seul avec la jeune fille, était également plus froid, plus réservé : c'était dans les convenances.

Aussi Carmen préférait qu'elle fût là; Fernand était du même avis.

Loin de leur ressembler, Aïxa saisissait tous les prétextes de s'absenter, et quand son amie lui en faisait reproche :

— C'est tout simple, lui disait-elle, je crains de vous gêner.

— Mais au contraire, c'est quand tu n'es pas là que nous sommes gênés et embarrassés; viens... je t'en prie!

Aïxa revenait, et la soirée était charmante.

Fernand leur racontait ses campagnes contre Maurice de Nassau, les prodiges de valeur, les traits de courage de ses ennemis ou de ses compagnons d'armes; il n'oubliait rien, que lui. Les jeunes filles le lui reprochaient. Aïxa, souriant, traitait sa modestie d'orgueil; s'oublier si complétement était un moyen de se faire remarquer.

Carmen admirait toujours; Aïxa discutait; Carmen n'avait jamais qu'un avis, celui de Fernand; Aïxa avait le sien à elle, qu'elle défendait, et parfois Fernand en changeait et passait dans le camp ennemi, bravant les éclats de rire des deux jeunes filles, qui raillaient le transfuge.

Combien dans ce moment Fernand appréciait le bonheur dont Piquillo lui avait parlé pendant leur voyage de Pampelune à Madrid! ces douces conversations que minuit venait interrompre, quand on croyait qu'elles commençaient à peine! Combien il comprenait alors ce charme inexprimable qu'Aïxa répandait sur tout ce qui l'entourait!

Aussi, dans tous les plans de bonheur qu'il formait avec Carmen, il était bien entendu qu'Aïxa ne les quitterait jamais; Aïxa les écoutait en souriant, mais d'un sourire triste et sans espoir; elle semblait croire à leur bonheur et non au sien.

Un soir que Fernand avait devancé l'heure, Carmen n'était pas encore sortie de son appartement; Aïxa était seule au petit salon où ils se réunissaient d'ordinaire.

Elle tenait à la main une lettre, et s'empressa de la serrer à l'aspect de Fernand, auquel ce mouvement ne put échapper.

Aïxa était en proie à une vive émotion, à un trouble visible qu'elle fit ses efforts pour réprimer.

— Eh mon Dieu! senora, quelque malheur serait-il arrivé? s'écria don Fernand.

— Aucun; Carmen va venir, ne vous effrayez pas de son

absence, répondit Aïxa en reprenant son doux sourire. Elle se porte bien.

— Mais vous, senora ?

— Moi, je n'ai rien.

— Je craignais... pardonnez mon indiscrétion, que vous n'eussiez reçu quelque fâcheuse nouvelle.

—Ah ! dit Aïxa froidement, cette lettre... je vous remercie, seigneur don Fernand, mais rassurez-vous : c'est une lettre d'affaires... des affaires de famille !

Fernand n'en était pas convaincu, et le doute qu'il éprouvait lui causait un malaise, une sensation qu'il ne s'expliquait point. Aïxa, maintenant calme et tout à fait revenue à elle-même, avait pris son ouvrage, sur lequel elle tenait ses yeux attachés.

Il y eut un moment de silence. Fernand se leva, alla à la cheminée, regarda quelque temps Aïxa, qui travaillait toujours, puis se rassit près d'elle, et dit en montrant l'ouvrage dont elle s'occupait :

— Voilà un travail admirable !

Aïxa leva les yeux d'un air étonné. Il était évident que don Fernand avait regardé, sans le voir, l'ouvrage admirable dont il parlait. C'était un ruban bleu, dont Aïxa essayait de faire un nœud.

— C'est un nœud de ruban, lui dit-elle en souriant, qui mérite peu votre admiration, et qui n'a pas grand prix.

— Et moi je suis sûr, répondit Fernand d'un ton ému, je suis sûr qu'il est des personnes pour qui il en aura beaucoup.

— Pour qui donc ?

— Eh ! mais, continua Fernand en balbutiant et essayant de sourire plusieurs fois, pour le jeune et beau cavalier à qui peut-être vous le destinez.

— Ce jeune et beau cavalier, répondit Aïxa gaiement, c'est Carmen, votre prétendue.

— Carmen ! s'écria Fernand.

— Il faut bien s'occuper de ses parures pour le moment où elle quittera le deuil et marchera à l'autel.

Il y eut encore un long silence, qu'aucun d'eux ne savait comment rompre. Heureusement Carmen entra.

Aïxa fut charmante comme à l'ordinaire, bonne, aimable et prévenante pour tous les deux. Fernand fut rêveur et silencieux.

Dans le cours de la soirée, Carmen demanda gaiement à ses amis :

— Y a-t-il quelques nouvelles?

— Aucune, répondit froidement Aïxa.

Elle ne dit pas un mot de la lettre qu'elle avait reçue. Fernand était trop délicat ou trop discret pour en parler; mais lui, toujours si bon et si gracieux, fut dès ce moment brusque, impatient et irritable.

Au lieu de défendre, comme à l'ordinaire, ses opinions en riant, il semblait, sans s'en apercevoir et comme malgré lui, mettre de l'aigreur dans chaque discussion, surtout contre Aïxa, qui, à son tour, lui répondait avec sécheresse; et Carmen, s'amusant de leur animosité, fut obligée plusieurs fois de clore les débats.

Le lendemain, Fernand revint, et, presque honteux de sa conduite de la veille, il chercha à la faire oublier en redoublant de soins et de prévenances pour les deux sœurs, qui déjà lui avaient pardonné.

Mais la pauvre Carmen s'inquiétait en lui voyant des moments de rêverie et de tristesse qu'il n'avait pas autrefois. Elle faisait part de ses craintes à Aïxa, qui s'efforçait de la rassurer.

— Peut-être quelque passe-droit, quelque injustice qu'on lui aura faite à la cour.

— Tu crois?

— Le duc d'Uzède est son ennemi.

— C'est vrai... et c'est pourtant l'ami de ma tante, dona Altamira.

— Que veux-tu ! on ne conçoit rien aux haines et aux amitiés de la cour! Ne t'inquiète pas de cela, ma bonne Carmen! que nous importe à nous, pourvu que nous nous aimions?

— Et pourvu qu'il m'aime, lui !

— Et j'espère que tu n'as pas là-dessus le moindre doute? dit vivement Aïxa.

— Oh non !... Il n'est heureux qu'ici ; il me le disait encore dernièrement. Et, dans ses actions, dans ses regards, dans ses moindres discours, il y a tant d'affection et de tendresse...

— Tant mieux, tant mieux! s'écria sa compagne avec un accent qui partait du cœur.

— Et que je te raconte un trait de lui qui m'a vivement touchée.

— Dis-le vite !

— C'est un rien... un enfantillage... mais il me semble, à moi, que c'est dans ces petites choses-là que l'amour se révèle. Hier matin, en venant apporter à la comtesse une invitation de bal pour le soir, Fernand est entré dans ma chambre. J'étais devant ma toilette avec Juanita en train de me coiffer.

— Je suis indiscret, s'est-il écrié, je me retire.

— Non, mon cousin, lui ai-je dit, restez. J'ai fini. Je suis à vous. Je ne veux pas perdre votre visite.

Il s'est alors promené derrière moi dans l'appartement, et, dans la glace de ma toilette où je le regardais, sans rien dire, je l'ai vu s'arrêter devant un petit meuble, où étaient plusieurs bagatelles que je porte d'ordinaire, des ajustements de femme. Il y avait entre autres un simple nœud de ruban... ces rubans bleus que tu m'as arrangés l'autre jour...

— Eh bien? dit Aïxa en pâlissant.

— Eh bien ! il l'a pris tout doucement, l'a porté à ses lèvres et l'a caché vivement dans son sein. Et moi, craignant, je ne sais pourquoi, que Juanita ne l'aperçût, je me sentais troublée et charmée à la fois, je me sentais les joues brûlantes, et j'étais rouge... rouge... tiens, comme toi, Aïxa, dans ce moment.

En effet, Aïxa était pourpre et se soutenait à peine.

— Je le crois bien, dit-elle en portant la main à son front, il fait ici une chaleur !... je ne sais pas comment tu y tiens,

avec ce brasero ardent dont la vapeur monte à la tête.

— C'est vrai, dit Carmen.

Et elle appela pour faire enlever le brasero.

Fernand revint le soir, mais Aïxa ne parut pas. Elle était malade, et resta dans sa chambre.

— C'est ma faute, dit Carmen à son cousin, c'est la suite de ce qui est arrivé ce matin. Il faisait trop chaud ici, cela lui a donné la migraine.

Le lendemain encore, Aïxa ne descendit pas au salon, et Fernand, inquiet et troublé, s'informa d'elle, avec un intérêt si vrai que Carmen en fut touchée, et l'en remercia vivement. Elle admirait sa bonté, et puis elle aimait tant Aïxa, qu'elle savait gré de l'amitié qu'on lui portait, et en était reconnaissante.

Le troisième jour Aïxa parut enfin ; mais elle n'avait plus les belles couleurs vermeilles qui avaient inquiété Carmen. Elle était pâle, elle était changée, elle était méconnaissable.

— Qu'as-tu donc? lui dit Carmen avec effroi.

— Un grand chagrin... une inquiétude que tu partageras ainsi que don Fernand... car il est notre ami.

— Qu'est-ce donc?... parle! répéta vivement Carmen.

— Eh bien... je viens de voir Juanita; elle avait su par un message, une lettre qu'elle avait reçue d'un nommé Pedralvi, que Piquillo Alliaga, qui revenait de Valence, avait été arrêté dans la Nouvelle-Castille, entre Madrilejoz et Tolède, par les ordres de Ribeira. Pedralvi, malgré ses recherches, n'a pu encore découvrir ses traces, et il craint qu'il n'ait été transporté à Madrid et jeté dans les cachots de l'Inquisition.

— O ciel! s'écria Carmen toute tremblante.

— Et de quel droit? que lui reproche-t-on? dit Fernand avec chaleur.

— Il est Maure d'origine, répondit Aïxa; il n'a pas reçu le baptême.

— Eh bien, comme tant d'autres de ses frères, il protestera au fond du cœur et devant son Dieu, contre la violence qu'on veut lui faire, et il cédera.

— Il ne cédera pas! reprit Aïxa avec désespoir.

— Et pourquoi?

— Parce que je le connais... et, s'il faut vous le dire, parce qu'il me l'a juré.

— A vous! s'écria Fernand en pâlissant.

— Oui, à moi... le pauvre Piquillo ne sait pas manquer à un serment.

— C'est vrai, dit Carmen.

— Il se fera tuer, continua Aïxa, plutôt que de manquer à ce qu'il regarde comme son devoir, comme son honneur. Vous ne savez pas à quels supplices, à quelles tortures on expose ceux qui refusent d'abjurer.

— Si!... si, je le sais! dit don Fernand.

— Et peut-être déjà n'est-il plus! Nous n'avons d'espoir qu'en vous, seigneur don Fernand!

— En moi! s'écria celui-ci.

Et il contemplait Aïxa; il remarquait son agitation, son trouble, sa pâleur, et la chaleur avec laquelle elle plaidait pour Piquillo. Il se rappelait tout ce que celui-ci lui avait dit autrefois de la jeune fille et l'enthousiasme avec lequel il parlait d'elle.

Il sentit alors comme un frisson convulsif parcourir tout son être, puis une fièvre ardente fit bouillonner son sang dans ses veines, tandis qu'un dard glacé le frappait au cœur. « Ils s'aimaient... ils s'aiment! » se dit-il en lui-même, et il poussa un cri de rage qui effraya les deux jeunes filles.

Apercevant alors Carmen qui lui tendait les bras, il leva les yeux au ciel et crut voir don Juan d'Aguilar; il entendit les dernières paroles du vieillard qui lui recommandait sa fille. Toute sa colère tomba.

Le noble jeune homme fit taire le mouvement impétueux qui s'élevait en lui. Il prit la main de Carmen, et, tendant l'autre à Aïxa, il lui dit d'une voix tremblante d'émotion :

— Que puis-je pour vous, senora? parlez, disposez de moi... Piquillo est mon ami... puisqu'il est le vôtre.

— Bien vrai? s'écria-t-elle.

— Je le jure ! répondit-il avec fierté, et vous verrez que Piquillo n'est pas le seul qui sache tenir un serment.

Soit que la voix, soit que les yeux de Fernand eussent trahi ce qu'il éprouvait et les combats intérieurs qui venaient de se livrer en lui, Aïxa les avait devinés sans doute, car ses joues si pâles s'animèrent tout à coup, un rayon céleste brilla dans ses yeux, illumina son front, et, semblable à l'ange qui, après la peine, apporte la récompense, elle saisit la main de Fernand et s'écria :

— Bien... bien, Fernand ! Je t'estime et t'honore, car tu es un noble cœur !

VI

LE PAVILLON DU PARC.

La cour partait le lendemain pour Valladolid. Elle y allait souvent; le but du duc de Lerma, en multipliant ces voyages, était d'habituer peu à peu le roi à s'y fixer, ce qui finit par arriver, et le siége du gouvernement y fut définitivement transporté pendant le ministère du duc de Lerma.

Le ministre, et surtout son frère Sandoval y Royas, le grand inquisiteur, préféraient ce séjour à celui de Madrid. Une grande capitale, oisive et railleuse, les gênait. Ils y étaient trop en vue. A Valladolid, ils se croyaient chez eux, grâce surtout aux magnifiques et nombreux couvents dont les habitants formaient la moitié de la population.

Valladolid est situé au fond d'une immense vallée qui semble avoir été formée par quelqu'une des grandes convulsions du globe; les flancs des collines qui l'environnent sont escarpés et découpés en formes si bizarres, qu'ils ont été sans doute ravagés par quelque force volcanique.

Le tout donne un aspect sombre et triste à la ville, qui avait alors l'air d'une immense chartreuse.

La cour s'éloignant de Madrid, la comtesse d'Altamira était obligée de la suivre, puisqu'elle était attachée au service de la reine; et Carmen, ainsi qu'Aïxa, devaient accompagner la comtesse, car il avait été décidé que, jusqu'à l'époque de son mariage, Carmen ne quitterait point sa tante.

Fernand aurait bien voulu partir avec sa fiancée; mais il venait de promettre à Aïxa de faire toutes les démarches né-

cessaires pour découvrir les traces de Piquillo, et, une fois ce premier point obtenu, d'employer tous ses amis et tout son crédit pour le délivrer.

Aïxa comptait bien aussi un peu sur la reine, mais, avant d'avoir recours à elle, il fallait d'abord savoir où était le prisonnier, et quel genre de danger le menaçait.

Don Fernand resta donc à Madrid, et les deux jeunes filles partirent pour Valladolid avec la comtesse.

Quoique attachée au service de Sa Majesté, la comtesse était rarement au palais et n'y séjournait que pour son plaisir. Ses fonctions se bornaient à peu de chose; la reine ne l'appelait presque jamais, et, au lieu de demeurer à Valladolid même, elle habitait, non loin de Medina et sur les bords du Duero, un antique château, dont le parc était traversé par cette rivière. Son onde pure et fraîche, tantôt coulait doucement sur un lit de blancs cailloux, tantôt bouillonnait avec fracas sur des rochers aigus.

Ce lieu solitaire et pittoresque séduisit tout d'abord les deux jeunes filles. Ce qui est rare dans ce pays, les environs en étaient fort boisés, et une forêt, qui s'étendait assez loin, entourait le château, placé dans un ravin assez profond, qui augmentait encore l'aspect mélancolique du lieu.

Carmen n'avait pas besoin d'occupation; dans les allées du parc ou dans celles de la forêt, elle rêvait à Fernand; cela lui suffisait. Aïxa, qui, sans doute, ne voulait rêver à personne, ne restait pas un instant oisive; elle faisait de longues promenades, parcourait les environs, allait surtout à une ferme voisine, d'où l'on découvrait des points de vue admirables : elle emportait ses crayons et ses pinceaux, et passait des heures entières à dessiner ou à peindre.

La fermière, qui n'était pas riche, avait de nombreux enfants, une fille, entre autres, qu'elle aurait bien voulu marier.

Aïxa s'occupait déjà des moyens de réaliser ce rêve; elle avait pensé à la dot, au trousseau; elle y travaillait elle-même; enfin cette âme ardente et noble, qui croyait tout possible à une volonté ferme et courageuse, sentait sans

doute que quelque danger la menaçait, et, décidée à combattre, décidée à triompher d'elle-même et de ses pensées, elle savait les éloigner et les vaincre par le travail, par l'étude, par les distractions qu'elle demandait à la bienfaisance; et ses combats, à elle, étaient encore des vertus.

Non loin de cet asile si pur et si chaste, dans le palais de Valladolid, s'agitaient bien d'autres passions. Le duc de Lerma avait, depuis quelque temps, remarqué chez le roi, d'ordinaire si calme et si tranquille, une espèce d'agitation et d'effervescence qui l'inquiétait.

— Qu'est-ce donc? avait-il demandé à son fils, le duc d'Uzède. Qu'y a-t-il?

— Rien! une vague inquiétude qui a besoin d'air et de mouvement, et il reste toujours renfermé dans l'enceinte de ce palais.

— C'est juste, il faudrait organiser...

— Quoi donc?

— Quelque cérémonie religieuse... quelque procession qui lui donnât un peu de bon temps et de distraction.

— Je ferais mieux.

— Auriez-vous une idée?

— Oui... une partie de chasse.

— Exercice trop fatigant, auquel Sa Majesté n'est pas habituée.

— Aussi nous suivrons seulement la chasse en voiture, dans les bois de Medina.

— C'est possible.

— Par une belle journée... un beau soleil... quand le roi verrait de la verdure et des arbres...

— Oui, dit le ministre, ici à Valladolid... il n'y a pas de danger.

Et une partie de chasse fut ordonnée pour le lendemain.

Elle se passa sans incidents, et, au bout de deux ou trois heures de promenade en voiture, le roi rentra enchanté de son expédition. Il avait vu galoper des chevaux, entendu le bruit des cors, l'aboiement de la meute; il avait surtout humé

un air vif et pur. Il dîna avec un grand appétit, ce qui n'arrive pas toujours aux estomacs royaux, et, quelques jours après, par les avis du duc d'Uzède, il voulut recommencer.

Le duc de Lerma et le grand inquisiteur, après en avoir délibéré en conseil, n'y virent aucun inconvénient.

Cette fois, le roi voulut suivre la chasse à cheval, toujours par l'avis du duc d'Uzède. Comme cette idée lui était venue presqu'au moment du départ, on n'avait pas eu le temps d'en délibérer, et l'on partit.

La journée était avancée lorsqu'on se mit en chasse. Le matin, le ciel était sombre, et l'on avait voulu attendre, pour plus de sûreté, que le soleil eût dissipé les nuages et fût dans toute sa force; d'ailleurs, la chasse devait, comme la première fois, ne durer que quelques heures.

Il en fut autrement. Le cerf y avait mis de la mauvaise volonté et n'avait pas voulu se laisser forcer; le jour baissait, et le roi, qui était resté un peu en arrière avec le duc d'Uzède, paraissait fatigué de sa journée.

— Eh bien! Sire, abandonnons la chasse.

— Et le cerf qui n'est pas forcé!

— Votre Majesté y tient-elle infiniment?

— Pas beaucoup, c'est trop long.

— Laissons ce soin à vos piqueurs, et retournons à Valladolid.

— Mais que dirons-nous en arrivant?

— Que nous nous sommes égarés, que nous avons perdu la chasse.

— C'est une idée, dit le roi en souriant.

— Justement nous sommes loin de votre suite; on ne nous voit pas. Prenons cette allée à gauche.

— Tu la connais, duc?

— Parfaitement, Sire, elle nous conduira hors du bois.

Les deux cavaliers s'y élancèrent. Au bout de quelques minutes, le duc tourna à gauche, puis à droite, puis encore à gauche, et on ne voyait pas apparaître la grande route.

— C'est singulier! dit le roi, il me semble que nous tournons le dos à Valladolid.

— Je ne le crois pas, Sire.

— Tu n'en es donc pas sûr?

— Je suis sûr de mon chemin, répondit le duc (qui le connaissait parfaitement), quand il fait jour; mais voici la nuit arrivée, et je ne sais plus où je suis.

— Ah mon Dieu! fit le roi avec un peu de crainte.

— Et personne dans ce bois pour demander la route! Depuis longtemps nous n'entendons plus ni le bruit des chevaux ni le son des cors.

— Mais, duc, dit le roi en s'efforçant de sourire, nous sommes donc égarés?

— C'est probable, Sire.

— Égarés réellement?

— Grâce au ciel qui aura voulu nous épargner un mensonge; et en le disant, comme nous en étions convenus, il se trouvera que nous dirons la vérité.

— Cela vaut mieux, dit le roi. Cependant, j'aimerais autant que ce ne fût pas... car enfin, seuls ainsi dans une forêt, à sept ou huit heures du soir!

— Plus que cela, Sire, huit heures et demie. L'Angélus est sonné.

— Tu vois bien, cela ne m'est jamais arrivé!

— Eh bien! Sire, ce sera dans votre vie un incident, une aventure de roman.

— C'est vrai!... Mais c'est que j'ai faim, et une faim très-vive, mon cher duc.

— Ah! voilà qui est moins romanesque! Mais, tenez, Sire, au milieu de ces bois, ne voyez-vous pas là-bas, là-bas, briller une lumière?

— Je la vois, dit le roi vivement.

— Dirigeons-nous de ce côté, nous sommes sauvés!

Le roi, dont cet incident venait de ranimer la gaîté, lança son cheval au galop et suivit une longue allée verte.

— Tu as raison, duc, disait-il en riant, tu as raison. Vivent

les aventures ! c'est charmant ! c'est délicieux ! Je ne voudrais pas pour beaucoup que celle-ci ne me fût pas arrivée.

Mais tout à coup il arrêta son cheval, et dit en baissant a voix d'un air inquiet :

— Je ne vois plus la lumière.

— C'est vrai, Sire; elle a disparu.

— Alors, qu'allons-nous devenir?

— Marchons toujours. Cela prouve qu'il y a de ce côté des habitations... quelque chaumière, quelque ferme.

— C'est juste.

— Et la lumière qui brillait tout à l'heure aura été éteinte par ce paysan ou par ce fermier.

— Ce qui prouverait, dit le roi avec inquiétude, qu'il est plus tard encore que tu ne le disais d'abord.

— Qu'importe ! nous ne pouvons plus maintenant espérer dîner à Valladolid.

— Ah ! fit le roi en poussant un cri de joie... je revois la petite lumière.

Un groupe épais de vieux arbres la leur avait cachée pendant quelque temps, et le roi sentit renaître sa gaîté.

— Oui, oui, c'est quelque chaumière, quelque ferme. Nous ferons un mauvais dîner, c'est égal.

— C'est bien plus piquant, Sire.

— Tu as raison, mon cher duc.

— Du lait et du pain bis.

— Repas dont j'ai entendu parler, mais que je ne connais pas.

— Vous ferez connaissance.

— Et puis le fermier ou le paysan ne saura pas qui nous sommes.

— Nous ferons de l'incognito.

— Ce sera charmant ! nous le ferons parler de ton père, le duc de Lerma.

— Dont il dira peut-être du mal.

— Cela m'amusera, et puis nous lui parlerons de moi-même, du roi !

— Vous entendrez leurs éloges, leurs bénédictions.

— Je le crois, dit le roi avec satisfaction, car moi je n'ai jamais voulu leur faire que du bien; ce sera, pour moi, une soirée charmante.

— Votre Majesté est-elle encore fâchée de s'être égarée?

— J'en suis ravi, au contraire!... mais cette allée est bien longue et ne finit pas.

— Nous approchons cependant.

— Oui, dit le roi, enfin nous y voici!

Le bâtiment devant lequel ils se trouvaient n'était ni une chaumière ni une ferme. C'était un pavillon gothique, tenant à un parc dont les murs semblaient avoir une lieue de tour. La lumière qu'ils avaient aperçue s'échappait d'un des volets du pavillon qui était entr'ouvert.

— Le roi appela, personne ne répondit. Il y avait au-dessous de la croisée une petite porte donnant sur la forêt.

Le roi frappa, personne ne vint.

Sa Majesté, qui d'ordinaire était obéie avant même d'avoir commandé, regarda le duc d'un air consterné. C'était comme un désastre, comme une révolution qui changeait toutes ses habitudes.

Un froid assez vif, l'air du soir et de la forêt, commençaient à les saisir; la gaîté du roi était dissipée. Pour comble de malheur, le ciel était sombre, nuageux, et une petite pluie fine se mit à tomber. Vue des fenêtres du palais, c'eût été à peine un brouillard, mais dans la forêt, c'était autre chose.

— Voici une averse horrible! s'écria le roi, qui n'aimait plus les aventures, c'est insupportable... on ne peut pas rester dans une position pareille.

Le duc avait frappé de nouveau à la petite porte, et paraissait lui-même fort déconcerté qu'on ne vînt pas lui ouvrir.

— Nous ne pouvons pas cependant passer la nuit dans cette forêt, dit le roi, totalement découragé, et, quant à remonter à cheval dans ce moment et avant de m'être reposé, cela m'est impossible.

— Attendez, Sire... attendez, dit le duc, il me semble que le volet de ce pavillon est entr'ouvert.

— C'est vrai, et la fenêtre n'est point fermée.

— Puisque personne ne répond, c'est qu'il n'y a personne.

— Eh bien, duc?

— Eh bien, si Votre Majesté y entrait, elle y trouverait, du moins, un abri contre le froid et la pluie. Moi, pendant ce temps, je remonterai à cheval, et rien qu'en suivant les murs de ce parc, quelque étendu qu'il soit, je finirai toujours par trouver la maison d'habitation, et je viendrai alors reprendre Votre Majesté.

— A merveille! j'approuve! Mais comment veux-tu que j'entre dans ce pavillon?

— Comme je vous l'ai dit, Sire, par cette fenêtre qui est entr'ouverte.

— Mais elle est à douze ou quinze pieds de terre.

— Dix tout au plus.

— C'est encore trop, sans échelle, pour un homme seul.

— Mais pour un homme à cheval.

— Que veux-tu dire?

— Si Votre Majesté veut le permettre, je vais descendre de cheval et ranger le sien le long de la muraille; il est extrêmement doux... et puis il est fatigué.

— Il n'est pas le seul, dit le roi.

— Je vais le tenir par la bride... je réponds qu'il ne bougera pas.

— Eh bien? dit le roi avec impatience.

— Eh bien! si Votre Majesté, tout en s'appuyant contre la muraille, veut monter debout sur la selle, elle se trouvera presque à la hauteur de la croisée, et en s'aidant un peu des mains...

— C'est ma foi vrai! reprit le roi d'Espagne qui, à mesure que parlait son conseiller, venait d'exécuter tout ce qu'il lui avait indiqué. C'est charmant, c'est comme qui dirait monter à l'assaut.

— En brave militaire, en fier Castillan... à l'escalade!

— Ça ne m'était jamais arrivé, dit le roi. M'y voici, ajouta-t-il en enjambant.

— A merveille, Sire, s'écria le duc en remontant à cheval. Que Votre Majesté se repose et m'attende; dès que j'aurai des nouvelles, dès que je saurai où nous sommes, je reviendrai vous avertir et vous reprendre, et, quand je frapperai fortement trois coups à cette porte, n'oubliez pas de descendre; c'est par là cette fois que Votre Majesté sortira, car je vais m'arranger, n'importe à quel prix, pour en avoir la clé.

Le duc partit au galop, emmenant son cheval et celui de Sa Majesté.

Le roi alors quitta la croisée qui donnait sur l'allée du bois et se retourna. Il était dans une espèce d'antichambre fort élégante, qu'éclairait une lampe d'albâtre, placée sur une table de marbre.

Une porte en bois des Iles habilement sculptée était à sa gauche; il l'ouvrit, et se trouva dans une pièce si brillamment illuminée, que l'éclat des bougies pensa l'éblouir, lui qui venait de l'obscurité. Cette salle, ornée de peintures rares et des meubles les plus précieux, offrait, entre autres singularités, une table sur laquelle on apercevait, non du lait et du pain bis, mais une splendide collation, avec un seul couvert.

Un feu brillant pétillait dans une cheminée de marbre.

Mais, du reste, personne, pas une âme.

Le roi étonné se frottait les yeux; il ne pouvait croire à ce qu'il voyait; plus que jamais, les aventures lui paraissaient agréables, et il se disait, en lui-même, que si elles ressemblaient toutes à celle-ci, il était bien dupe de n'avoir pas commencé plus tôt.

Cette jolie salle avait encore une autre porte; le roi, devenu intrépide, l'ouvrit hardiment. Personne encore!

La solitude et le silence, mais le réduit le plus joli, le plus coquet, ce que de nos jours on appellerait un boudoir. Des girandoles garnies de bougies brillaient de tous côtés, et, près de la cheminée, au brasier ardent, un large canapé

offrait à Sa Majesté, pour se reposer de ses fatigues, des coussins soyeux et rebondis.

Le roi commençait à croire à la magie, et se demandait si, lui, le roi catholique, pouvait rester plus longtemps dans ces lieux... quand vis-à-vis de lui, une porte cachée dans la tapisserie s'ouvrit tout à coup.

Une jeune fille d'un aspect ravissant, les yeux brillants de gaîté et le sourire sur les lèvres, parut devant lui.

Sa Majesté le roi d'Espagne et des Indes n'avait jamais rien vu de plus joli, de plus séduisant, de plus enchanteur que cette figure de jeune fille; il la regardait d'un œil à la fois étonné et ravi; il n'osait parler, de peur que cette apparition ne s'évanouît et ne se dissipât comme une ombre.

Étendant les bras vers elle pour la saisir et l'arrêter, il allait tomber à ses genoux; mais sa surprise redoubla, et il se releva en entendant ces paroles, qu'accompagnait une gracieuse révérence :

— Mille pardons, seigneur cavalier, de vous avoir fait attendre.

VII

EXPLICATIONS.

L'arrivée de don Fernand d'Albayda avait entravé, mais non arrêté les projets de la comtesse. Le père Jérôme et Escobar la pressaient chaque jour de les mettre à exécution. Pour eux, il y avait urgence.

Le duc de Lerma les eût volontiers laissés tranquilles, mais le grand inquisiteur et l'ordre des Dominicains, dont il était le chef, ne pardonnaient point aux révérends pères jésuites les frayeurs que plus d'une fois ils leur avaient causées. Sandoval, malgré la bonne opinion qu'il avait de lui-même, comprenait que les bons pères avaient, sinon plus de pouvoir, du moins plus d'adresse et d'esprit que l'inquisition. Il les voyait, malgré toutes ses précautions, croître et multiplier autour de lui.

Presque aux portes de Madrid, le couvent et l'Université d'Alcala de Hénarès étaient comme une immense pépinière qui se formait sous leur direction, et dont les produits se répandaient et s'implantaient dans toute l'Espagne.

Le frère Eusèbe, abbé instruit et révéré, supérieur de cette communauté, venait de mourir, et Sandoval avait juré de le remplacer par un moine à lui, Dominicain pur, dévoué à l'inquisition corps et âme.

C'eût été la ruine de la compagnie de Jésus. Aussi le père Jérôme et Escobar cherchaient-ils, pour s'y opposer, tous les moyens possibles ; le meilleur de tous était celui proposé par la comtesse, mais il fallait hâter l'entrevue du roi

et de Carmen. Il fallait, surtout, pour séduire du premier coup d'œil le timide souverain, une rencontre originale, romanesque, imprévue, un de ces événements qui font impression et bouleversent souvent des cerveaux mieux organisés que celui du faible monarque...

Le départ de la cour pouvait offrir une de ces occasions, bien plus aisées à rencontrer à Valladolid qu'à Madrid.

Que le roi vît Carmén et en devînt amoureux, c'est tout ce que demandait la comtesse; c'était là le point important, le plus difficile; le reste rentrait dans les intrigues ordinaires, et elle se faisait fort, avec l'aide de ses alliés, de brouiller Carmen et Fernand.

Il n'était pas bien sûr que, déjà, elle n'eût deviné l'espèce d'entraînement qui portait celui-ci vers Aïxa; tout cela pouvait s'exploiter, ainsi que la jalousie et le désespoir de sa nièce. Elle se réservait d'éveiller et d'exalter plus tard son ambition; quant aux principes et aux scrupules qui auraient pu rester à la jeune fille, ils ne résisteraient pas longtemps : elle lui avait donné Escobar pour confesseur.

Elle habitait, comme nous l'avons vu, le château du Duero. Il lui venait de la succession de son mari, le comte d'Altamira, qui avait privé sa propre famille de toute sa fortune, pour la laisser à sa femme.

De temps en temps la comtesse allait à la cour, où l'appelait son service; et, avec le duc d'Uzède, qui ne quittait point le roi, elle avait tout préparé, tout concerté, pour frapper enfin le grand coup qu'ils méditaient depuis si longtemps.

Quelques troubles venaient d'éclater en Portugal. On y parlait même de sourdes conspirations contre l'autorité du roi.

Il fallait, pour calmer les esprits, envoyer en ce pays un homme ferme à la fois et conciliant; Uzède fut le premier qui parla au roi et au duc de Lerma, son père, de don Fernand d'Albayda, dont la belle conduite dans les Pays-Bas méritait récompense.

Une telle proposition, de la part d'un ennemi, fit le plus grand honneur au duc d'Uzède. Le duc de Lerma consentit à la nomination de Fernand, d'abord pour plaire au roi, qui le lui demandait, ensuite pour donner à son fils une réputation de générosité, et puis il se trouvait par hasard que le choix était excellent.

Fernand, qui était resté à Madrid, ne demandant rien, ne sollicitant rien que des renseignements sur Piquillo, reçut l'ordre de partir immédiatement pour Lisbonne.

Tranquille ainsi au dehors, la comtesse ne s'occupa plus que de l'exécution intérieure de la conspiration. Son plan n'était pas bien compliqué; tout lui venait en aide.

Depuis quelques jours, Aïxa avait entrepris un tableau qui offrait de grands effets de lumière. C'était une vue prise de la ferme, un coteau hérissé de pins, de mélèzes et de rochers, au moment où le soleil, se levant derrière la montagne, venait en éclairer la cime de ses premiers rayons; mais, pour saisir le modèle au passage, il fallait être aussi matinale que lui et plus encore.

Aussi, pour être levée avant le jour, Aïxa avait pris le parti d'aller coucher à la ferme, où la bonne fermière, et surtout Mariquita, sa fille aînée, avaient d'elle tous les soins possibles.

Quand venait le soir, la comtesse et Carmen se trouvaient donc seules dans ce vaste château... circonstance dont fut prévenu le duc d'Uzède, qui se hâta d'agir en conséquence.

Le matin du jour dont nous venons de parler, et après avoir reçu un message de Valladolid, la comtesse fit de grands préparatifs, surtout dans un petit pavillon situé sur la lisière du bois, mais qui communiquait au château par une longue serre ou orangerie.

— Eh mon Dieu! ma tante, lui dit Carmen, pourquoi donc vous donner tant de peine?

— Est-ce que madame la comtesse attend quelque grand seigneur? ajouta Aïxa en souriant.

— Non vraiment, répondit la comtesse d'un air indifférent, j'attends mieux que cela.

— Et qui donc? demandèrent les jeunes filles avec curiosité.

— Un parent à moi, ou plutôt à feu mon mari, le seigneur don Augustin de Villa-Flor, un cousin.

— Je croyais, dit Aïxa, que madame la comtesse ne voyait aucun parent du côté de son mari.

— C'est vrai !... le comte d'Altamira, qui m'adorait, m'a laissé tous ses biens, et, sous prétexte que je les ai ruinés, ses parents croient tous devoir me détester... excepté don Augustin, qui, plus aimable ou plus juste, m'a promis de venir passer quelques jours dans ce château.

— Tant mieux ! dit gaîment Aïxa.

— Pourquoi ? lui demanda Carmen.

— Je ne sais... Il me semble que le seigneur don Augustin doit être amusant ! A la campagne, c'est quelque chose, et je le retiens pour moi.

— Je suis alors bien fâchée, dit la comtesse, de ne pouvoir vous donner ce divertissement : la lettre que je viens de recevoir m'apprend qu'à peine pourra-t-il disposer ce soir d'un moment.

— Voilà qui est fâcheux. Et comment cela ?

— Arrivé hier soir à Valladolid, obligé de repartir demain pour Burgos avec une mission importante... le roi l'a invité à le suivre aujourd'hui à la chasse.

— Par Notre-Dame-del-Pilar ! dit Aïxa en riant à Carmen, il paraît que notre cousin Augustin est bien en cour.

— De sorte, poursuivit la comtesse, qu'il ne pourra, il me l'écrit, venir que ce soir, entre huit et neuf heures, après la chasse.

— C'est trop tard, dit Aïxa, je serai partie.

— Et pourquoi vient-il, ma tante ? demanda Carmen.

— Pour faire connaissance avec nous, accepter en chasseur une légère collation, embrasser ses cousines et repartir aussitôt.

— C'est bien à lui.

— Et vous comprenez, ma chère enfant, continua la comtesse, de quelle importance il est pour moi de bien recevoir un parent de mon mari, le seul qui se rapproche de moi et qui me fasse des avances. Aussi je serais désolée de ne pas lui faire l'accueil le plus digne, le plus honorable, et surtout le plus affectueux.

— Vous avez raison, ma tante.

— J'espère bien, Carmen, que vous me seconderez.

— Je vous le promets, dit la jeune fille dans toute la sincérité de son âme.

Cela dit, la comtesse continua ses préparatifs, donna ses ordres et en surveilla elle-même l'exécution.

On devait placer la collation dans le pavillon, parce qu'il donnait sur la forêt, et qu'il serait plus facile et plus commode au chasseur d'entrer par la petite porte du parc que de faire une demi-lieue pour gagner la grande grille.

Les jeunes filles laissèrent faire la comtesse et ne s'occupèrent plus d'elle ; sans cela, elles se seraient peut-être étonnées de certaines précautions que prenait la dame châtelaine, des commissions qu'elle confiait ou des courses qu'elle donnait à presque tous ses gens pour une heure de la soirée où, au contraire, elle aurait besoin d'eux.

Carmen était rentrée chez elle avec son amie ; elles lisaient, elles causaient ; et, quand vint le soir, Aïxa embrassa Carmen, et se rendit à la ferme.

La comtesse se trouvait donc, dans cet immense château, seule avec sa nièce, ou à peu près ; car elle n'avait gardé près d'elles que deux domestiques qui lui étaient dévoués : une femme de chambre et un valet de pied.

Le matin, elle avait bien prétendu ressentir quelques maux de tête, des vapeurs, des mouvements fébriles, et comme cela lui arrivait souvent, les deux jeunes filles y avaient fait peu d'attention ; mais après le départ d'Aïxa, cette indisposition, d'abord légère, augmenta, devint plus grave et prit une telle intensité, que Carmen commença à s'effrayer.

Elle voulait envoyer à la ville prévenir un docteur. La comtesse s'y opposa formellement; cette idée seule redoublait son mal. Ce n'était qu'une crise nerveuse, des plus violentes, il est vrai, mais quelques heures de repos et de sommeil finiraient par l'apaiser.

On venait de la déshabiller et de la mettre au lit; huit heures sonnèrent.

— Ah! mon Dieu! s'écria Carmen, et le seigneur don Augustin de Villa-Flor que vous attendiez!

— C'est vrai! c'est vrai! dit la comtesse, je n'y pensais plus; et cette idée lui causa une rechute, une attaque de nerfs des plus violentes.

— Ma nièce, ma chère nièce, disait-elle à Carmen d'une voix douloureuse, il m'est impossible, tu le vois, de le recevoir dans l'état où je suis.

— Oui, ma tante, ne vous inquiétez pas, je vais le lui faire dire.

— Ah! par un de mes gens; c'est bien peu convenable. Il vaudrait mieux que ce fût toi-même...

— Oui, ma tante, rassurez-vous, je vais y aller.

— Et même, ne pourrais-tu pas recevoir sa visite... à ma place, pendant quelques instants seulement... C'est une fatalité! c'est si mal à moi, pour la première fois qu'il vient dans ce château visiter des parentes... car tu es sa parente aussi, cousine par alliance...

Et elle fit alors un mouvement convulsif et poussa un cri, en disant :

— Ah! mon Dieu! que je souffre!

— Calmez-vous, chère tante.

— Je ne le puis. La contrariété que j'éprouve en ce moment réagit tellement sur tout le système nerveux...

— Je ferai ce que vous voudrez. Je lui dirai combien vous êtes souffrante; je recevrai sa visite à votre place.

— Ah! je vais mieux, murmura la comtesse en serrant avec reconnaissance la main de sa nièce. Vas-y donc; voici l'heure où il doit arriver. Tiens-lui compagnie... et tu assisteras même à la collation qui lui est préparée...

— Croyez-vous que ce soit convenable, ma tante ?

— Ah ! fit la duchesse en tressaillant, je crains une nouvelle crise.

— J'obéis, ma tante, j'obéis.

La crise annoncée ne vint pas. La comtesse, essuyant avec un mouchoir la sueur qui coulait de son front et que l'exercice qu'elle venait de prendre ne justifiait que trop, la comtesse fit signe à sa nièce, en lui montrant la pendule, qu'il était l'heure de partir.

— Oui, oui, je m'en vais ; mais je crains de vous quitter.

— Je vais mieux... beaucoup mieux... et si seulement on me laissait dormir tranquille... pendant une heure... je suis sûre que je serais guérie...

Elle ferma les yeux. Carmen, marchant bien doucement sur la pointe du pied, sortit de l'appartement et descendit l'escalier.

Elle avait tellement hâte de se rendre au pavillon, que, malgré la petite pluie qui commençait à tomber, elle prit une allée du parc qui y conduisait directement.

Tout à coup elle vit venir une personne qui marchait vivement, et se trouva en face d'elle.

C'était Aïxa.

— Toi, en ce lieu, à cette heure ! d'où viens-tu ?

— De la ferme.

— Et pourquoi ?

— Un billet que j'ai reçu de Fernand.

— De Fernand... pour toi... à la ferme ! comment cela ?

— Parce que son messager, son valet de chambre de confiance, qui avait ordre de me remettre ce billet à moi-même, ne m'ayant pas trouvée ici est venu me rejoindre où j'étais.

— Que nous veut-il donc ?

— Tu vas le savoir.

Elles rentrèrent au château, montèrent dans la chambre de Carmen, et leur étonnement fut grand de ne rencontrer sur leur passage aucun domestique. Ils étaient tous absents.

La lettre de Fernand était ainsi conçue :

« Senora,

« Je viens de recevoir une mission fort honorable, sans « doute ; mais l'ordre exprès de partir à l'instant même et « l'insistance que l'on met à ce départ excitent en moi des « soupçons que d'autres indices semblent confirmer... J'ai « obéi ; tout le monde me croit sur la route de Lisbonne, « mais je viens d'arriver à Valladolid, et il faut ce soir que « je vous voie sans que la comtesse d'Altamira se doute de « ma visite ; il y va du repos de Carmen, de son honneur et « du mien. »

— Eh bien ! dit Carmen tremblante, qu'as-tu répondu à son message ?

— Que je ne pouvais recevoir don Fernand à la ferme.

— Pourquoi ? dit vivement Carmen.

— Pourquoi ? répondit Aïxa en rougissant... c'est qu'il me semblait plus convenable, puisqu'il s'agissait de toi, qu'il te confiât à toi-même ce secret important... et puis, ajouta-elle en balbutiant, n'a-t-il pas des adieux à te faire ?

Carmen lui serra la main.

— Mais, continua Aïxa, il ne pouvait venir ici, puisqu'il ne veut être vu ni des gens de la maison ni de la comtesse.

— Tous les domestiques sont sortis, et ma tante, malade, est renfermée dans sa chambre.

— Je l'ignorais, et j'ai fait dire à don Fernand, par son valet de chambre, que ce serait toi qui, vers huit heures, te rendrais à la ferme.

— Seule ! s'écria Carmen avec crainte.

— Et la fille de la fermière, cette bonne Mariquita qui m'a escortée et qui te conduira !... et puis, si tu le veux absolument, je ne te quitterai pas, je retournerai avec toi.

— Je l'aime mieux, dit Carmen. Viens, partons.

Elles descendirent ; mais à peine furent-elles dans le parc, où elles trouvèrent Mariquita qui les attendait, que Carmen s'écria :

— C'est impossible ! j'oubliais mon cousin Augustin de

Villa-Flor, que j'ai promis à ma tante de recevoir... là-bas dans le pavillon... Si tu savais comme elle y tient !

— Tu n'iras pas.

— Alors il est capable de venir au château... et ma tante verra que je lui ai manqué de parole.

— Il n'y a pas grand mal.

— Elle enverra à ma chambre, et elle saura que je suis sortie... pourquoi ?... pour quels motifs?... où aurai-je été ? que répondrons-nous ?

— C'est plus grave... mais s'il ne tient qu'à cela, ne t'en inquiète pas, et va retrouver Fernand qui t'attend. Je recevrai ton cousin, le seigneur Augustin.

— Ah ! la bonne idée !

— Il ne te connaît pas, n'est-il pas vrai ?

— Nullement. C'est sa première visite.

— Il perdra au change, dit Aïxa en souriant, mais enfin je ferai de mon mieux.

— Je t'en prie en grâce ! ma tante m'a si fort recommandé de lui faire bon accueil.

— Je serai aimable... je serai charmante ; va vite à la ferme.

— Et toi au pavillon.

— Tu me raconteras ton entrevue?

— Et toi la tienne ?

— Et les deux amies se séparèrent.

Carmen, s'appuyant sur le bras de Mariquita, sortit avec elle du parc. Aïxa courut au pavillon, où elle entra tout essoufflée, pour se préparer à recevoir le seigneur Augustin ; et, tout étonnée d'être reçue par lui, elle lui adressa les paroles que nous avons entendues :

— Mille pardons, seigneur cavalier, de vous avoir fait attendre.

VIII

LE TÊTE-A-TÊTE.

Cette jolie fille et son gracieux accueil avaient un peu déconcerté le roi, qui se dit à part lui :

— Il paraît que décidément, et sans m'en douter, j'étais attendu.

Mais cela ne lui expliquait, ni où il était, ni pour qui on le prenait, et son air troublé, inquiet et embarrassé rassura singulièrement la jeune fille, qui lui dit du ton le plus gracieux :

— Asseyez-vous donc, seigneur Augustin.

Le roi apprit ainsi son nom. C'était un premier point, un point très-important. Il s'assit en regardant Aïxa.

— Pour la première fois que ma tante, la comtesse d'Altamira a l'honneur de vous recevoir, continua la jeune fille, toujours avec son air gracieux, elle est bien malheureuse et bien désolée de ne pouvoir vous faire elle-même les honneurs de son château.

Pour le coup, le roi respira plus à l'aise. Il était chez la comtesse d'Altamira, une des dames d'honneur de la reine ; il était en pays de connaissance ; et de plus il apprenait que la charmante jeune personne qui venait d'exciter son admiration était la nièce de la comtesse. Il pouvait sans danger se donner, comme il le disait, les plaisirs de l'incognito ; ses joues, un peu pâlies par le froid et par un sentiment de timidité ou de crainte, reprirent leurs couleurs naturelles. Il s'enfonça avec satisfaction dans le bon et large

fauteuil dont il n'occupait que le bord, et étendit ses jambes vers le brasier, pendant qu'Aïxa continuait ainsi :

— La comtesse est obligée de garder la chambre ; elle est très-souffrante.

— J'espère que cette indisposition n'aura point de suite, et je vous prie de lui faire savoir combien j'en suis contrarié.

— Elle l'est plus que vous, seigneur Augustin; elle se faisait une fête de voir un parent de son mari, un cousin dont elle est fière.

— C'est vrai, dit le roi avec une hardiesse dont il fut étonné et ravi, nous sommes cousins.

— Et de très-près, à ce qu'elle nous a dit.

— Alors, balbutia le roi en hésitant un peu et en regardant Aïxa, nous devons être également parents.

— Oui, sans doute, dit gaîment la jeune fille, mais de plus loin, cousins par alliance.

— C'est beaucoup, dit le roi, enchanté de la parenté et surtout de la tournure que prenait la conversation. Il se trouvait joyeux et à son aise, heureux comme un prisonnier en liberté, comme un écolier en vacances ; et puis cette jeune fille aux beaux yeux noirs, à l'air insouciant, qui le traitait sans façon et sans cérémonie, donnait à cette aventure un piquant et une nouveauté qui le charmaient. Jamais Sa Majesté ne s'était trouvée dans une situation pareille, et l'extase qu'elle ressentait lui faisait tout oublier, même son appétit.

Aïxa le lui rappela.

— Avez-vous fait une bonne chasse, seigneur Augustin ? lui demanda-t-elle.

— Quoi ! ma cousine, lui dit-il d'un air interdit, vous savez...

— Oui, mon cousin, répondit-elle en riant, je sais par la comtesse, qu'arrivé hier soir à Valladolid, vous partez demain pour Burgos, et que cela ne vous a pas empêché de suivre aujourd'hui la chasse du roi... c'est là de l'activité ! aussi vous devez être fatigué.

— Un peu, ma cousine.

— Et vous avez peut-être faim ?

— Beaucoup, ma cousine.

— La comtesse a dû vous faire préparer une collation...

— Que j'ai vue en entrant.

— On m'a recommandé de vous en faire les honneurs, dit Aïxa, en lui offrant de passer dans l'autre pièce.

— Ma foi, cousine, je vous avouerai sans façon que je ne demande pas mieux !

— Et vous faites bien.

— Oui, dit le roi en lui-même, hâtons-nous, car si l'autre Augustin arrivait en ce moment...

Et, présentant la main à Aïxa, il se disait en regardant les doigts roses et effilés et le bras rond de la jeune fille :

— Ce seigneur Augustin est bien heureux d'avoir une cousine pareille !

Aïxa refusa de se mettre à table, comme le roi le lui offrait, mais elle le regardait manger et même lui versait à boire. Sa Majesté n'avait jamais eu de plus joli échanson.

— Vous avez donc suivi le roi, mon cousin ?

— Oui, sans doute, répondit gaîment Sa Majesté, en découpant une perdrix; j'étais avec le roi, je ne l'ai pas quitté.

— Vous avez dû bien vous ennuyer !

— Ah bah ! dit le roi tout étonné, et laissant tomber sur son assiette l'aile de perdrix qu'il venait d'enlever, m'ennuyer ! pourquoi cela ?

— Parce que le roi ne doit pas être amusant !

— Qui vous le fait croire ?

— D'abord, il est si dévot !

— Il est pieux !... dit le seigneur Augustin en baissant les yeux.

— Comme vous voudrez. Permettez-moi de vous verser à boire.

— Volontiers, ma cousine. Vous n'aimez donc pas le roi?

— Lequel, mon cousin?

— Est-ce qu'il y en a deux... en Espagne?

— A ce que tout le monde dit, du moins; car, moi, cela ne me regarde pas.

— Quels sont-ils donc? dit le monarque un peu déconcerté.

— Eh! mais, le duc de Lerma et Philippe III : l'un qui règne, et l'autre qui laisse faire. Beaucoup de gens détestent le premier.

— Et vous méprisez le second? dit le roi en rougissant.

— Mon cousin... je le plains, car on dit qu'il est bon, mais faible...

— C'est donc un grand crime que la faiblesse? s'écria le roi avec ironie.

— Pas chez les particuliers, tels que vous, seigneur Augustin; mais chez un prince qui devrait faire ses affaires lui-même...

— On dit que son ministre a du talent.

— Celui de s'enrichir.

— Il veut la gloire du pays, dit le roi en suçant une seconde aile de perdreau, il aime l'Espagne!

— Comme vous aimez les perdrix, mon cousin! lui dit-elle; mais, vous ne buvez plus.

Il est de fait que la bonne humeur du roi venait d'éprouver une rude atteinte. Lui, qui s'était fait un si doux rêve des plaisirs de l'incognito, venait d'entendre de dures vérités; et le plus cruel, c'est que la jeune fille avait parlé dans toute la franchise de son âme, et que, sans prévention comme sans haine, n'ayant jamais vu le roi, ne désirant point le voir, elle semblait n'avoir d'autre opinion que l'opinion générale.

Peu à peu cependant il se remit.

Aïxa était si jolie qu'il n'avait pas la force de lui en vouloir. Il était obligé de s'avouer qu'elle avait de l'esprit, et rien qu'en regardant ses yeux noirs pleins de feu, tout lui disait qu'elle avait de la fierté, de la tête et du caractère.

Les idées du père Jérôme, celles du duc d'Uzède lui revinrent à l'esprit, et tout en buvant coup sur coup et par

distraction deux verres de vin de la Frontera, il ne put s'empêcher de faire en lui-même le raisonnement suivant :

— Par saint-Jacques! s'il est dans ma destinée d'être gouverné, il vaudrait mieux l'être par une jeune fille comme celle-ci, que par un vieux ministre comme le mien.

Étonnée du silence que gardait le roi et de l'expression singulière avec laquelle il la regardait en ce moment, Aïxa lui dit :

— Qu'avez-vous donc, seigneur Augustin?

— Ma cousine, répondit le seigneur Augustin d'un air distrait, et cependant en suivant toujours son idée, êtes-vous mariée?

— Ah! mon Dieu, se dit Aïxa en elle-même, c'est peut-être un prétendu, et s'il vient avec des vues sur la main de Carmen, je ne peux pas usurper plus longtemps sa place. — Non, mon cousin, dit-elle en balbutiant, je ne suis pas mariée. Et vous?

— Moi, je le suis! dit le roi en poussant un soupir.

Rassurée par cette déclaration, Aïxa reprit toute sa franchise et son enjouement.

— Vous vous êtes marié bien jeune, mon cousin?

— Hélas! oui.

— Comment, hélas!... est-ce que vous n'êtes pas heureux?

— Moi, heureux! dit le roi avec un accent de profonde conviction, je ne l'ai jamais été.

— Est-ce que votre femme n'est pas jeune... jolie et aimable?

— Si, vraiment... mais elle ne m'aime pas.

— Ce n'est pas possible... vous avez l'air si bon!

— Il paraît que ce n'est pas une raison... au contraire... moi, d'abord, personne ne m'aime.

Il prononça ces derniers mots avec un sentiment de douleur si vrai et si profond qu'Aïxa en fut touchée. Dès qu'on souffrait, on ne lui était plus indifférent, et le malheur, pour elle, provoquait l'amitié. Elle jeta sur le pauvre roi un re-

gard de compassion et d'intérêt si tendre, qu'il en fut ému jusqu'au fond du cœur.

— Quel dommage, mon cousin, lui dit-elle, que vous partiez demain pour Burgos!

— C'est vrai, dit le roi, qui l'avait oublié, je pars pour Burgos.

— Sans cela, vous seriez venu nous voir; et ici, en famille, parmi vos cousines, on aurait tâché de vous distraire, de vous égayer... et peut-être de vous consoler... Moi, d'abord, j'y aurais fait mon possible, continua-t-elle, avec un sourire gracieux et caressant auquel on ne pouvait résister; et peut-être y aurais-je réussi; car, après tout, nos chagrins ne sont bien souvent que ce que nous les faisons, et les vôtres ne sont peut-être pas aussi terribles que vous le pensez.

— Ah! si vous les connaissiez! dit le roi... j'en ai de toutes sortes.

— Dans votre fortune?

— Non, je suis riche, très-riche même.

— Dans votre ambition... vous voulez parvenir?

— Non, j'ai une bonne place, très-bonne.

— Dans votre santé?

— Je me porte à merveille, malgré tous les médecins que j'ai.

— Et je viens de voir, ajouta Aïxa en riant, que vous soupez à merveille. Qu'avez-vous donc, mon cousin?

— Je m'ennuie.

— Qu'est-ce que je vous disais? comme le roi... Vous voyez bien que ça se gagne.

— Oui, je m'ennuie mortellement, et toujours... excepté aujourd'hui, ma cousine!

Et l'air ému dont il la regardait prouvait que ce n'était point là une vaine galanterie.

— Il faut vaincre ce mal-là, mon cousin, car on dit qu'on en meurt.

— Je le sens bien; et il n'y aurait qu'un moyen... un seul, que l'on m'a conseillé, et je crois qu'on a eu raison.

— Eh bien! ce moyen, il faut l'employer, et le plus tôt possible...

— Ma volonté ne suffit pas.

— Qu'est-ce donc? dites-le-moi, de grâce, mon cousin.

A cette question, faite si naïvement et avec tant de candeur, le roi demeura interdit et troublé. Pour rien au monde maintenant, il n'eût pu dire ce que le duc d'Uzède et le père Jérôme lui avaient conseillé.

— Voyez-vous, ma cousine, s'écria-t-il en balbutiant, il y a dans ma vie un rêve, un bonheur que je poursuis et que je ne puis atteindre... une idée sans laquelle je ne pourrais vivre... une idée trop ambitieuse sans doute...

— Parlez au roi, puisque vous êtes si bien avec lui.

— Cela ne dépend pas du roi, il ne peut rien.

— J'entends! comme je vous le disais tout à l'heure, cela dépend du ministre, et vous êtes mal avec lui.

— Du tout. Nous sommes très-bien ensemble.

— Cela dépend donc du grand inquisiteur Sandoval, qui a la haute main, et si vous n'êtes pas de ses amis...

— Il est des miens et ne me refuse rien.

— Est-il possible! fit Aïxa en poussant un cri de joie et de surprise.

— Qu'avez-vous donc? dit le roi en voyant l'émotion et le plaisir qui rayonnaient dans ses yeux.

— Le grand inquisiteur ne vous refuse rien! s'écria-t-elle.

— Non, vraiment.

Entre toutes ses bonnes qualités, Aïxa en avait une : c'était de ne jamais oublier ses amis, de s'en occuper sans cesse et en tous lieux, de profiter de toutes les occasions de leur être utile, ou même de faire naître ces occasions. Elle venait de penser au pauvre Piquillo, arrêté, prisonnier, gémissant dans les prisons de l'inquisition, et elle oublia les chagrins chimériques du seigneur Augustin, pour venir en aide au malheur véritable.

— Mon cousin, dit-elle en prenant un de ses plus sédui-

sants sourires, puisque vous prétendez avoir tant de crédit... et je n'en doute pas, j'aurais un service à vous demander.

— Parlez ! parlez ! dit le roi au comble de la joie.

— En tant, cependant, que cela ne pourra ni vous exposer, ni vous compromettre.

— Plût au ciel !... s'écria le prince avec une chaleur dont il ne fut pas le maître; puis, craignant de s'être trahi, il reprit avec plus de calme : Je serais si heureux, ma cousine, de reconnaître votre bon accueil et l'hospitalité que vous venez de me donner; je vous écoute.

— Eh bien, dit Aïxa, il y a un ancien serviteur de la maison d'Aguilar...

— Oui... oui, dit le roi, Juan d'Aguilar, votre père et le frère de la comtesse d'Altamira... Eh bien, cet ancien serviteur...

— Que l'on nomme Piquillo Alliaga, a été, dit-on, jeté dernièrement dans les prisons de l'inquisition.

— C'est grave, dit le roi.

— C'est-à-dire, on n'en est pas sûr... on n'en sait rien... parce que les cachots de l'inquisition sont bien sombres, et nul ne sait ce qui s'y passe...

— Je le saurai... je vous dirai s'il y est renfermé.

— C'est tout ce que je vous demande.

— Vous vous y intéressez donc beaucoup, ma cousine ?

— Infiniment.

— Et s'il est prouvé qu'il est prisonnier de l'inquisition... que ferez-vous ?

— Je tâcherai d'obtenir sa liberté... par la protection de quelques amis. J'en chercherai, du moins.

— Eh bien !... et moi, dit le roi avec une bonhomie qui n'était pas sans charme, ne suis-je pas là, ma cousine ?

— Ah ! c'est trop de bonté.

— Je n'ai pas beaucoup de crédit... mais enfin... j'en ai autant que d'autres... et je vous promets que je l'emploierai à faire délivrer Piquillo Alliaga, votre protégé.

Il écrivit ce nom sur des tablettes qu'il tira de sa poche.

Et Aïxa, touchée jusqu'au fond du cœur de ces offres d'amitié si simples, si franches et si loyales, devint naturellement et par reconnaissance aussi expansive, aussi aimable qu'elle avait promis à Carmen de l'être pour lui faire plaisir.

Le roi était ravi. Il n'avait pas idée d'une grâce et d'un charme pareils; la cour ne pouvait lui en offrir de souvenir ni de modèle, car l'étiquette se glissant même dans les relations les plus intimes, le roi était toujours le roi, tandis que là il n'était que le seigneur Augustin de Villa-Flor, le cousin de la plus jolie fille des Espagnes, et celle-ci se croyait obligée de payer en gracieusetés le service généreux qu'on promettait de lui rendre.

Aïxa plaisait sans le vouloir, à plus forte raison quand elle le voulait, et le pauvre monarque, hors de lui, enchanté, séduit par cette coquetterie de la reconnaissance, n'était déjà plus maître de sa tête ni de son cœur; il allait tomber aux pieds de sa cousine en lui disant : — Prenez pitié de moi... je suis le roi!

Par bonheur pour sa majesté royale, on frappa fortement à la petite porte du pavillon qui donnait sur la forêt, et on entendit le hennissement et le piaffement des chevaux.

— Qu'est-ce que cela? dit Aïxa.

— Ce sont mes gens et mes chevaux qui viennent me prendre.

— Partez donc... et adieu, mon cousin.

— Oui, je pars, dit le roi, qui restait toujours; veuillez dire à ma cousine, la comtesse d'Altamira, combien je suis touché de sa réception... c'est-à-dire de la vôtre. Dites-lui aussi que je n'oublierai jamais cette soirée... son souper à elle... et vos bons conseils à vous...

— Dites mon amitié, mon cousin.

— Oui... oui... dit le roi avec émotion... c'est de l'amitié... de l'amitié bien sincère... de ma part du moins... je vous le prouverai.

— Et j'en suis persuadée... Adieu donc!

— Oui, je pars, dit le roi... et il restait toujours. Dieu sait à présent quand je pourrai vous revoir.

— Quand vous reviendrez de Burgos.

— Oui... et ce ne sera pas long. Mais jusque-là... et puisque je vais partir...

Il avait l'air si timide et si confus, qu'il ne pouvait achever... il rougissait... et baissait les yeux.

— Qu'est-ce donc? dit Aïxa, ne comprenant pas son embarras. Que voulez-vous dire, mon cousin?

— Je veux dire que peut-être une cousine peut donner à son cousin le baiser du départ... J'ose du moins le réclamer, ajouta-t-il en balbutiant.

— Et moi, je l'accorde, dit gaîment Aïxa, en lui présentant franchement sa joue fraîche, rose et rebondie.

Les lèvres du roi effleurèrent cette peau fine et satinée, et il sentit au cœur une commotion si forte et si douce, qu'il pensa défaillir. Les trois coups qui retentirent de nouveau à la porte du parc, le firent revenir à lui.

— Adieu! dit-il, en mettant un instant sa main devant ses yeux, adieu, je pars cette fois.

Il retira sa main et fit quelques pas vers Aïxa. Elle venait de disparaître; sans cela, peut-être le roi ne serait pas encore parti. Il ne restait d'elle aucune trace... rien que son souvenir. Et le roi s'arracha enfin de ces lieux dangereux où il laissait sa raison et sa liberté.

IX

GUERRE A LA COUR. — BATAILLE RANGÉE.

Aïxa avait quitté le roi par la petite porte cachée dans la tapisserie et qui conduisait à l'orangerie. De là on se trouvait dans le parc.

Enchantée d'avoir tenu sa promesse envers Carmen et d'avoir si bien reçu le seigneur don Augustin de Villa-Flor, ravie surtout de ce qu'elle venait de tenter en faveur de Piquillo, Aïxa se rendait à la chambre de Carmen pour lui rendre compte de sa soirée.

Au détour d'un massif d'arbres qu'elle venait de franchir, elle aperçut un homme qui s'avançait en rêvant. Elle reconnut Fernand d'Albayda, qui sortait de chez sa fiancée.

Il tressaillit en apercevant Aïxa; mais il ne vit point sa pâleur soudaine; grâce au ciel, il faisait nuit.

Ce fut la jeune fille qui parla la première en cherchant à cacher l'émotion de sa voix.

— C'est vous, don Fernand; vous venez de quitter Carmen?

— Oui, senora, il m'a fallu lui dire ce qu'il eût peut-être été mieux de ne confier qu'à vous; mais vous n'avez pas voulu recevoir mes adieux.

— Me voici, dit-elle, en lui tendant la main avec noblesse. Je les reçois, seigneur Fernand, puissiez-vous être heureux, et pour que vos amis le soient aussi, revenez vite.

— Mes amis, répondit-il d'un air triste, vont accuser mon talent ou mon zèle, car je pars sans avoir pu remplir leurs ordres. Oui, senora, malgré les démarches et les recherches

les plus actives, je n'ai rien pu découvrir encore sur le sort de Piquillo.

— Que cela ne vous inquiète pas.

— Si, vraiment, car j'ai été obligé de partir. Je suis en ce moment, du moins tout le monde le croit, sur la route de Lisbonne ; j'y arriverai dans quelques jours, et comment vous servir d'aussi loin !

— Rassurez-vous, j'espère connaître par un autre moyen ce que je voulais savoir, et peut-être même obtenir la liberté du pauvre prisonnier.

Fernand tressaillit et dit avec amertume :

— Ainsi, je n'aurai pas même pu vous être utile, ni acquérir un droit à votre reconnaissance.

— Vous vous trompez... ma reconnaissance est la même que si vous aviez tout à fait réussi... croyez-le bien.

Elle fit un pas pour s'éloigner.

— Oui... oui, s'écria Fernand avec égarement, moi qui maudissais ce départ, je dois le bénir... c'est un bonheur, il ne pouvait m'arriver rien de plus favorable. Puisse cette absence durer toujours !

Aïxa, effrayée de cette espèce de délire, s'arrêta, et lui dit avec sa douce voix :

— Toujours ! seigneur Fernand, ce n'est pas possible ; les troubles pour lesquels on vous envoie à Lisbonne seront bien vite apaisés... Je m'en rapporte à votre habileté et à votre courage. Bientôt vous reviendrez près de vos amis, vous reviendrez pour tenir vos serments, pour épouser Carmen, qui vous aime tant, qu'elle perdrait la vie si elle perdait votre tendresse.

Ces mots, prononcés à demi-voix et comme une prière, allèrent droit au cœur de Fernand ; il éprouva une émotion qu'il ne chercha point à cacher, et s'il n'eût fait nuit, Aïxa eût vu les deux grosses larmes qui s'échappaient de ses yeux.

— Oui, vous avez raison, Fernand d'Albayda doit tenir sa parole... mais il y a des moments, murmura-t-il d'une voix sourde, où l'on voudrait mourir.

— Mourir est toujours facile, répondit Aïxa avec fermeté, ce qui l'est moins et ce qui est plus digne d'un noble cœur... c'est de rester et de combattre...

Puis, levant vers le ciel un regard plein de courage et d'espoir, elle ajouta :

— Et de vaincre.

Elle s'élança dans l'allée qui était devant elle et disparut. Elle trouva Carmen qui l'attendait tout inquiète, et qui se hâta de lui raconter que Fernand venait de la quitter.

— Je le sais... je l'ai rencontré... mais il n'a eu le temps de me rien dire ; que venait-il t'apprendre ?

— Les choses les plus singulières. Tout en m'avouant que s'il avait pu ne pas m'effrayer par une pareille confidence, il l'aurait fait, mais qu'il le fallait absolument, il me conjure, sans vouloir entrer dans aucun détail, de me tenir sur mes gardes. Il craint qu'on n'ait sur moi des projets ambitieux et dangereux, qui ne tendraient à rien moins qu'à nous séparer et à nous désunir. Est-ce possible ?

— En effet, comment cela ?

— Il n'avait pas assez de certitude pour affirmer... mais il craignait qu'il n'y eût quelque complot dont le but fût de me jeter dans les bras d'un autre ; voilà ses propres expressions.

— O ciel ! dit Aïxa.

— Et jusqu'à ce qu'il y eût des preuves plus évidentes, il me suppliait de me méfier du père Jérôme, qui vient si souvent à notre hôtel... du père Escobar, qui depuis quelque temps est mon confesseur.

— Don Fernand n'a peut-être pas tort.

— Enfin, ce que tu ne croirais jamais... tout en balbutiant et en hésitant beaucoup, il m'a conjurée de me défier... même de la comtesse d'Altamira.

— Ta tante ! s'écria Aïxa.

— Et la sienne aussi.

— Eh bien, dit Aïxa en réfléchissant, j'ai peu étudié la comtesse, je n'avais aucun intérêt à la connaître ; mais, dans

ce qui m'est apparu, j'ai cru entrevoir d'étranges choses, ne fût-ce que la présence continuelle de ce duc d'Uzède, ennemi mortel de don Fernand son neveu; et quand même ton fiancé se tromperait, dans le doute, vois-tu bien, je n'hésiterais pas un instant entre la comtesse d'Altamira et le noble Fernand d'Albayda, l'époux choisi par ton père.

— Tu as raison, tu as raison! s'écria Carmen en l'embrassant.

Il fut convenu entre les deux jeunes filles qu'on observerait, qu'on se tiendrait sur ses gardes, et que surtout on ne dirait rien à la comtesse des recommandations, ni de la visite nocturne de Fernand.

— Maintenant, dit Carmen, raconte-moi la réception que tu as faite à notre cousin Augustin; car ma tante ne manquera pas, demain matin, de m'interroger, et il faut que je puisse lui répondre avec détails.

Aïxa n'oublia rien et raconta à son amie tout ce qu'avait fait, tout ce qu'avait dit don Augustin de Villa-Flor, la manière dont il avait soupé, le baiser qu'il avait demandé, et enfin son départ pour Burgos.

Pendant ce temps, le roi galopait avec son fidèle confident, qui avait joué dans cette circonstance un rôle que la qualité du maître ennoblissait à ses yeux. Le roi ne pensait plus à l'humidité de la nuit, ni à la forêt qu'il fallait traverser. Il était gai, il était spirituel, il était brave : il était amoureux!

— Charmant, mon cher duc, charmant! Une aventure qui tient de la magie.

— Je viens d'apprendre, Sire, que ce château appartient à la comtesse d'Altamira.

— Je le savais déjà, dit le roi d'un air triomphant. Je viens de souper en tête à tête... c'est-à-dire non... j'ai soupé seul, mais je viens de passer une soirée délicieuse avec sa nièce.

— L'adorable Carmen.

— On la nomme Carmen? s'écria vivement le roi.

— Oui, Sire, et je la connais beaucoup.

— Tu la connais! Eh bien! n'est-il pas vrai qu'il n'y a rien au monde de plus frais, de plus gracieux, de plus séduisant?

— En effet, Votre Majesté me paraît séduite...

— Ma foi, j'en conviens... Si tu savais que de finesse, que d'esprit, que de bonté!... Elle m'a dit les choses les plus gracieuses... C'est-à-dire, pas toujours... mais c'était sans le vouloir. Elle croyait parler à son cousin... son cousin Augustin... Je te raconterai cela... C'est délicieux, l'incognito.

— Je vois, Sire, ce que vous ne me dites pas... que Votre Majesté a été fort aimable...

— Mais oui... Jamais, du moins, je ne me suis senti plus à mon aise... et puis, tu ne sais pas... tu ne le croiras jamais...

— Quoi donc, Sire?

— Je l'ai embrassée.

— En vérité!

— Moi-même!... et ce baiser, vois-tu bien... je crois le sentir encore; il me brûle, il me fait chaud aux lèvres et au cœur. Mon ami, mon cher duc... il faut que je la revoie encore, que je lui parle!

— Prenez garde, Sire...

— Il n'y a qu'à toi que je puisse me confier; toi seul peux me procurer ce bonheur.

— C'est si difficile! si l'on se doutait de quelque chose?

— On ne se doutera de rien.

— Votre Majesté me promet donc le plus profond silence avec le duc de Lerma, mon père, qui m'en voudrait...

— Je ne lui en parlerai pas...

— Avec Sandoval ou le père Cordova.

— A personne au monde, je te le jure. Toi seul es mon ami, mon véritable ami.

En effet, et comme cela arrive toujours en pareil cas, le roi ne pouvait plus quitter le duc d'Uzède, son confident, le

seul avec lequel il lui fût permis de parler de sa passion; car déjà c'en était une, et les obstacles devaient l'irriter encore.

L'absence du roi, qui s'était égaré à la chasse dans la forêt de Médina, fut pendant deux jours le sujet de toutes les conversations; puis on n'y pensa plus, et d'autres événements vinrent occuper la cour.

Dès le lendemain, la comtesse, qui était rétablie de son indisposition, se hâta d'interroger Carmen, et celle-ci raconta de son mieux les détails de la soirée qu'elle était censée avoir passée avec le seigneur don Augustin de Villa-Flor.

Vu le manque d'habitude, elle n'avait pu mentir aussi complétement sans se troubler et sans rougir un peu, ce qui parut à la comtesse d'un favorable augure.

— Tu l'as donc trouvé fort aimable ?

— Mais oui ! j'ai surtout admiré, dit Carmen en se rappelant le récit d'Aixa, sa franchise, sa bonhomie et sa timidité.

— Il t'a embrassée, cependant.

— Je n'ai pas cru devoir refuser au seigneur don Augustin, notre cousin...

— Tu as bien fait... très-bien, certainement... Et lui... comment t'a-t-il trouvée ?

— Ah ! je n'en sais rien.

On annonça en ce moment la visite du duc d'Uzède. Carmen se retira, enchantée de ce bon hasard qui mettait un terme aux questions assez embarrassantes de sa tante.

Le confident du roi venait annoncer à la comtesse le merveilleux effet produit par la visite de la veille.

Le roi était amoureux !

C'était tout ce que demandaient les conjurés.

Il fallait maintenant ménager avec art les retards et les refus, assez pour augmenter cet amour, pas assez cependant pour le décourager, et, en attendant, l'exploiter à leur profit et en tirer, contre leurs ennemis, tout le parti possible. Il fallait, surtout dans le commencement d'une pareille intrigue,

éviter de donner des soupçons au duc de Lerma, jusqu'au jour où l'ascendant de la favorite serait assez assuré pour qu'on n'eût plus rien à craindre.

Le roi demandait avec instance une seconde entrevue. Ce n'était pas possible. Il était nécessaire d'y préparer Carmen; la comtesse s'en serait bien chargée; mais une sortie du roi, une nouvelle absence serait remarquée, surtout à Valladolid : un roi ne se perd pas tous les jours. Il fut donc décidé qu'on attendrait le retour à Madrid, et l'impatience du roi fit tellement hâter le départ, que, la semaine suivante, Sa Majesté se trouvait réinstallée dans sa capitale, et la comtesse d'Altamira dans son hôtel.

Les instances du roi recommencèrent auprès du duc d'Uzède, qui, selon lui, ne menait pas cette affaire assez vivement, et cependant le duc prétendait avoir déjà fait un pas immense, car il avait, disait-il, mis dans ses intérêts la tante de Carmen. Et le monarque, dans l'effusion de sa reconnaissance, cherchait les moyens de s'acquitter envers la comtesse, décidé à ne rien lui refuser de ce qu'elle demanderait.

Il était impossible de s'exécuter de méilleure grâce; le roi, en échange, n'exigeait qu'une faveur, c'était de revoir Carmen avec sa tante, de loin, à la promenade; il promettait, si on l'exigeait, de ne pas lui parler; il ne voulait que la voir, mais il le voulait, et l'on ne pouvait le refuser.

Le conseil s'assembla à l'hôtel d'Altamira, et, cette fois, les révérends pères Jérôme et Escobar y assistaient.

Escobar et Jérôme étaient déjà au fait de la tournure favorable que prenait la conspiration, mais on avait besoin de leurs conseils et du secours de leurs lumières sur la marche à suivre.

Le roi demandait à voir Carmen, sans lui parler, sans même que celle-ci s'en doutât. Rien de plus innocent et de plus facile. Fallait-il y consentir?

— C'est mon avis, dit le duc d'Uzède.

— Ce n'est pas le mien, répondit le père Jérôme.

— Je suis de l'opinion du révérend, dit Escobar. Quand

on veut aller vite, il faut attendre; moins nous avancerons, plus le roi viendra à nous.

— Il ne faut rien accorder qu'avec des garanties, ajouta Jérôme, c'est plus sûr. Le roi peut changer, les garanties restent.

— Eh bien! dit la comtesse, que demanderons-nous? nous n'avons qu'à choisir, Sa Majesté accepte d'avance.

— Si j'exigeais qu'on me nommât du conseil privé! s'écria d'Uzède, je vous tiendrais au courant de toutes les délibérations.

— Si je réclamais la place de la duchesse de Candia, celle de camarera mayor? dit avec bonhomie la comtesse, je serais toujours là à la cour pour vous servir.

Le père Jérôme haussa les épaules de pitié, et répondit gravement :

— Dans une affaire aussi importante, il ne faut pas songer aux intérêts particuliers; ils trouveront plus tard leur place; l'essentiel, c'est de voir les choses de haut, de penser à l'avenir, et, si nous ne voulons pas voir nos espérances promptement renversées, de bâtir, non sur le sable, mais sur le granit.

Escobar approuva de la tête.

— Quel est le point de la question? Quels sont nos véritables ennemis? continua le révérend père : ce sont les dominicains, c'est l'inquisition, car le duc de Lerma lui-même n'existe que par l'appui de son frère, le grand inquisiteur.

Il faut donc élever et fortifier le seul ordre qui puisse tenir tête à l'inquisition, s'opposer à ses envahissements et défendre vos intérêts comme les siens. Cet ordre, c'est le nôtre, et il va être détruit si l'on place, comme le veut Sandoval, un moine qui lui est dévoué, à la tête de la communauté d'Alcala de Hénarès; le péril est imminent.

— Il n'est que trop vrai, dit Escobar avec un soupir, c'en est fait de l'ordre, qui cependant vous eût prêté en tout temps son appui...

— C'en est fait de nous-mêmes, qui serons obligés de quitter l'Espagne.

— Nous ne le souffrirons pas, dit la comtesse.

— Que faut-il faire pour l'empêcher? dit le duc d'Uzède.

— Demander au roi de nommer pour abbé, pour supérieur du couvent d'Alcala de Hénarès un révérend père jésuite.

— Et lequel? demanda le duc.

— Peu importe, répondit le père Jérôme d'un air détaché, pourvu qu'il ait de la foi et un zèle aveugle pour nos intérêts.

— Il me semble alors, dit Escobar d'un air paterne, que nul ne réunit à un plus haut degré que le révérend, toutes les qualités requises.

— C'est juste, répondit la comtesse, et le duc fut de son avis.

— Je n'accepterais, s'écria le révérend, qu'à une condition, à une seule, *sine quâ non*.

— Faites-nous-la connaître.

— C'est qu'on nommerait notre frère Escobar à la place de prieur du couvent et en même temps à celle de recteur de l'université de Hénarès, où il peut nous rendre les plus grands services.

— Comment cela?

— Par son influence sur les fils des premières maisons de Madrid qu'on envoie à Alcala.

— Je comprends bien, dit la comtesse; mais dans l'esprit du roi quel rapport cela peut-il avoir avec Carmen?

— Un très-grand, très-intime, répondit Escobar d'une voix douce et en baissant les yeux. On peut avoir besoin très-incessamment de diriger, vers un but essentiellement monarchique, les idées et la conscience de la senora Carmen, et alors, quoi de plus avantageux pour Sa Majesté que de pouvoir compter sur le père Jérôme et le frère Escobar, l'un directeur, l'autre confesseur de votre nièce!

— Admirable de raisonnement! s'écria la comtesse.

— Je crois seulement, dit Escobar avec modestie, que l'argument n'est point dépourvu de justesse.

Le duc d'Uzède ne manqua point de le faire valoir auprès du roi, en donnant à entendre qu'après cela il n'y aurait aucun obstacle à la promenade du lendemain.

— Escobar! dit le roi, en écrivant les noms qu'on lui dictait, n'est-ce pas ce moine que nous rencontrâmes dernièrement?

— Je crois que oui, Sire.

— Celui qui raisonne si habilement et tire des conséquences si imprévues... et si commodes?

— Oui, Sire... vous lui avez promis votre royale protection.

— Et nous la lui devons, c'est un homme de talent. Et nous le nommerons, dites-vous...

— Prieur du couvent et recteur de l'Université...

— C'est bien... il apprendra à raisonner à la jeunesse.

— Qui déraisonne si souvent, dit le duc en se mettant à rire.

Et le roi l'imita, comme si la plaisanterie eût été excellente; le duc était en faveur!

Mais le lendemain, la rumeur fut grande à l'hôtel du duc de Lerma et au palais de l'inquisition. Le roi, sans consulter personne, pas même son ministre, avait signé lui-même la nomination du père Jérôme comme abbé supérieur de la communauté de Hénarès; et un moine inconnu, nommé Escobar, avait été élevé à la dignité de prieur!

Le ministre se rendit chez le roi pour lui demander l'explication d'une pareille conduite.

— Est-ce que c'est important? dit le roi d'un air calme.

— Oui, Sire, à ce que prétend le grand inquisiteur.

— Tant pis! dit le roi... Je m'ennuyais... je n'avais rien à signer; et puis je me rappelle maintenant, c'est pour vous ce que j'en ai fait.

— Pour moi, Sire?

— Oui, j'ai cru voir, au carême dernier, que vous aviez peu de plaisir à l'entendre prêcher.

— C'en est fait de nous-mêmes, qui serons obligés de quitter l'Espagne.

— Nous ne le souffrirons pas, dit la comtesse.

— Que faut-il faire pour l'empêcher? dit le duc d'Uzède.

— Demander au roi de nommer pour abbé, pour supérieur du couvent d'Alcala de Hénarès un révérend père jésuite.

— Et lequel? demanda le duc.

— Peu importe, répondit le père Jérôme d'un air détaché, pourvu qu'il ait de la foi et un zèle aveugle pour nos intérêts.

— Il me semble alors, dit Escobar d'un air paterne, que nul ne réunit à un plus haut degré que le révérend, toutes les qualités requises.

— C'est juste, répondit la comtesse, et le duc fut de son avis.

— Je n'accepterais, s'écria le révérend, qu'à une condition, à une seule, *sine quâ non*.

— Faites-nous-la connaître.

— C'est qu'on nommerait notre frère Escobar à la place de prieur du couvent et en même temps à celle de recteur de l'université de Hénarès, où il peut nous rendre les plus grands services.

— Comment cela?

— Par son influence sur les fils des premières maisons de Madrid qu'on envoie à Alcala.

— Je comprends bien, dit la comtesse; mais dans l'esprit du roi quel rapport cela peut-il avoir avec Carmen?

— Un très-grand, très-intime, répondit Escobar d'une voix douce et en baissant les yeux. On peut avoir besoin très-incessamment de diriger, vers un but essentiellement monarchique, les idées et la conscience de la senora Carmen, et alors, quoi de plus avantageux pour Sa Majesté que de pouvoir compter sur le père Jérôme et le frère Escobar, l'un directeur, l'autre confesseur de votre nièce!

— Admirable de raisonnement! s'écria la comtesse.

si un nommé Piquillo Alliaga n'était pas enfermé dans les prisons du Saint-Office; demande, du reste, sans importance, mais qui prouvait qu'en ce moment le roi avait la manie inquiétante de s'occuper, de s'informer, et surtout de donner lui-même des places dont le ministre comptait disposer. Toutes ces innovations agitaient le duc de Lerma à un tel point, qu'il ne put s'empêcher de dire au duc d'Uzède, son fils :

— Vous qui ne quittez point Sa Majesté, savez-vous, mon fils, ce qui lui est arrivé? n'avez-vous pas remarqué quelque chose de nouveau?

— Rien, mon père, répondit froidement le traître.

Et il alla rejoindre son souverain, qui se préparait à sortir incognito pour la promenade.

C'était par une froide mais superbe journée d'automne.

Le soleil, qui depuis longtemps ne s'était pas montré, dardait ce jour-là ses plus éclatants rayons. Toute la belle société s'était donné rendez-vous au Buen-Retiro, résidence royale qui occupe avec ses jardins une grande étendue dans la partie orientale de Madrid. Le Buen-Retiro était alors la promenade plus particulièrement fréquentée par les personnes de la cour, comme le Prado l'était pour les bourgeois de la ville. Là, les nobles dames étalaient leurs riches toilettes, et les élégants de l'époque venaient se montrer avec leurs barbes pointues, le feutre à longs poils sur l'oreille, le pourpoint serré, le large haut-de-chausses à demi détaché et la fraise à la confusion.

C'était l'Espagne qui, pour les modes et l'élégance, donnait alors le ton à toute l'Europe ; la France, qui depuis a pris sa revanche, s'empressait en ce temps-là d'adopter et d'imiter tout ce qui venait de Madrid. C'était au Buen-Retiro que se donnaient tous les rendez-vous galants, que se lançaient toutes les coquettes œillades, que se glissaient tous les billets doux qui n'avaient pu être échangés, le matin, à l'église Saint-Isidore ou Sainte-Isabelle.

Depuis leur retour à Madrid, Carmen et Aïxa n'étaient

presque point sorties, et par cette belle matinée, par ce beau soleil, la comtesse d'Altamira n'eut point de peine à décider sa nièce à prendre l'air et à aller se promener au Buen-Retiro.

Carmen accepta sur-le-champ, pour elle et pour Aïxa; et, après vêpres, le carrosse de la comtesse conduisit les trois dames dans le palais du roi, dont les jardins servaient de promenade publique. Il était trois heures à peu près quand elles arrivèrent.

Deux hommes étaient arrêtés dans les allées latérales. Le froid qu'il faisait; ce jour-là, et surtout le désir de ne pas être reconnus, les avaient fait s'envelopper de larges manteaux. Un *sombrero* élégant retombait sur leur front et les cachait jusqu'aux yeux.

Depuis longtemps le plus jeune des deux cavaliers semblait attendre avec une vive impatience. Voyant enfin ces dames descendre de carrosse, il ne put maîtriser un léger cri de joie que son compagnon se hâta de réprimer; mais son trouble et son émotion furent tels, qu'il s'appuya contre un des arbres antiques qui les abritaient et formaient un des plus beaux ornements de la promenade.

La comtesse et les deux jeunes filles s'avancèrent dans l'allée du milieu, celle où se pressait la foule des promeneurs, et furent bientôt l'objet de tous les regards.

La noble dame ne perdait point de vue les deux cavaliers, enveloppés de manteaux, qui les suivaient assidûment et de loin dans les allées latérales; quant aux jeunes filles, elles ne se doutaient de rien, occupées du spectacle mouvant qui s'offrait à leurs yeux.

Plusieurs fois, se dégageant de la foule, la comtesse se rapprocha du bord de l'allée. Il y eut un moment où la mantille d'Aïxa effleura presque le manteau d'un des cavaliers; un groupe de promeneurs les sépara.

Depuis l'arrivée de ces dames, le roi n'avait pas adressé un mot au duc d'Uzède (on a deviné que les cavaliers mystérieux n'étaient autres que ces deux personnages) : l'émotion l'em-

pêchait de parler; il regardait et suivait tous les mouvements, tous les gestes d'Aïxa; il éprouvait un ravissement inconnu auquel le mystère ajoutait un nouveau charme. Heureux de la contempler de loin, ce bonheur lui suffit d'abord; mais bientôt, entraîné par un mouvement fébrile, par une agitation involontaire, il chercha à se rapprocher d'elle.

Une fois entre autres, et sans savoir ni ce qu'il faisait ni ce qu'il voulait, il s'élança témérairement dans la foule, et le duc d'Uzède, qu'il n'avait point prévenu, s'aperçut que son compagnon n'était plus près de lui. Il s'efforça de le rejoindre; le roi, s'avançant toujours, n'était plus qu'à deux pas d'Aïxa; il allait lui parler et se compromettre, se faire reconnaître sans doute au milieu de tout ce monde composé de personnes de la cour.

Par malheur, ou plutôt par bonheur pour Sa Majesté, le marquis de Miranda, président de l'audience de Castille, venait dans un sens opposé et s'était rencontré dans la foule avec la comtesse d'Altamira. Il la saluait et s'informait de ses nouvelles au moment où le roi arrivait derrière elle.

A la vue du marquis, le monarque, troublé et rappelé à lui-même, enfonça plus que jamais son chapeau sur ses yeux; tout interdit et étonné de sa hardiesse, il recula de quelques pas, et se sentit saisir rudement par le bras : c'était le duc d'Uzède, qui l'avait enfin rejoint et retrouvé, et qui jurait de ne plus le quitter.

Effrayé pour son propre compte de l'imprudence que le roi avait manqué de commettre, le duc l'aida à sortir de la foule, le reconduisit au palais, qui n'était qu'à deux pas, le laissa sur les premières marches de l'escalier dérobé qui menait à son cabinet et, sans écouter les réclamations ni les prières du monarque désolé, s'enfuit, craignant d'être rencontré lui-même par le duc de Lerma son père.

Mais le roi, quoique abandonné de son timide et prudent compagnon, n'avait nulle envie de rentrer chez lui. Ce n'était plus le même homme. Il voulait à toute force voir encore Aïxa et lui parler; et, à peine le duc se fut-il éloigné, re-

descendant les marches du petit escalier, il se trouva de nouveau dans les jardins du Buen-Retiro.

Les jours sont courts en automne. Le soleil venait de disparaître, le crépuscule arrivait; le roi n'en fut que plus rassuré. Mais craignant de ne plus rencontrer et reconnaître celle qu'il cherchait dans la foule de dames qui déjà quittaient la promenade, il n'hésita pas un instant, et se dirigea intrépidement vers l'hôtel d'Altamira.

Il était nuit quand le carrosse de la comtesse rentra à l'hôtel.

La comtesse descendit d'abord, puis Carmen; Aïxa, embarrassée dans sa mantille, resta dans la voiture quelques instants après elles. Elle s'apprêtait à les suivre et à monter le grand escalier de l'hôtel, quand un homme enveloppé d'un manteau lui prit la main. Elle allait crier; il lui fit signe de se taire et ôta respectueusement son chapeau.

— Don Augustin! dit-elle.

— Lui-même, senora.

— Que je croyais à Burgos.

— Revenu pour vous, pour vous servir.

Il lui glissa dans la main un petit papier, lui recommanda de nouveau le silence et disparut.

Aïxa, fort étonnée, monta à la chambre de Carmen, et lui raconta ce qui venait de lui arriver.

— Voyons, dit Carmen, voyons avant tout le billet.

— Le devons-nous?

— Sans doute!... d'abord il n'est pas cacheté.

Elle l'ouvrit et lut ces mots :

« Ma cousine, Piquillo Alliaga n'est pas dans les prisons « de l'inquisition, sans cela il serait déjà libre. Usez de moi « et de mon crédit; si je peux vous servir et vous prouver « mon affection, le plus heureux des hommes sera

« Votre cousin,

« Augustin DE VILLA-FLOR. »

— C'est singulier! dit Carmen.

— Oui, singulier et original... comme lui! répondit Aïxa. Mais il y a là une simplicité et une franchise qui me plaisent, sans compter qu'il m'a rendu, et bien promptement, le service que je lui demandais.

— Écoute-moi, dit Carmen en secouant la tête, j'ai une idée!

— Laquelle?

— C'est que notre cousin Augustin est amoureux de toi.

— Allons donc! il m'a à peine vue une soirée!

— Il n'en faut pas tant... un mot et un regard de toi ont bien du pouvoir.

— Y penses-tu? reprit Aïxa en riant. Voilà une phrase...

— Qui n'est pas de moi... elle est de don Fernand, et Fernand s'y connaît.

— Vous vous trompez tous deux, dit Aïxa en rougissant, car don Augustin est marié!

— C'est différent, ajouta Carmen naïvement, je n'y pensais plus.

Il fallait bien, à moins d'avouer toute la vérité à la comtesse, ne pas lui parler de cette lettre, qui d'ailleurs n'intéressait que Piquillo. C'est le parti que prit Aïxa.

Seulement, quand Juanita, la camarera de la reine, vint la voir, elle lui montra ce billet, et Juanita s'empressa d'écrire à Pedralvi, son ami : « Le pauvre Piquillo n'est point dans les prisons de l'inquisition, nous en sommes certaines. Où donc peut-il être? Cherche bien, Pedralvi. »

Et Pedralvi, au reçu de cette lettre, se remit de nouveau en campagne.

Le roi cependant était rentré au palais sans danger, sans encombre, et enchanté de son audace; mais depuis qu'il avait revu Aïxa, qu'il lui avait parlé, qu'il lui avait serré la main, rien n'égalait son impatience de la rejoindre encore; toute espèce de délai lui devenait insupportable.

Le roi, qui jusque-là n'avait jamais eu de volontés, en avait une maintenant ferme et inébranlable : il voulait plaire à Aïxa, il voulait s'en faire aimer, il voulait enfin qu'elle fût

à lui, et, avec l'égoïsme ordinaire de l'amour, tout le reste lui était indifférent.

Vainement le duc d'Uzède s'efforçait de lui démontrer que pour amener une jeune fille telle que Carmen à écouter les vœux même d'un roi, il fallait du temps et des précautions infinies; que Sa Majesté devait s'en rapporter au zèle et au dévouement de la comtesse d'Altamira et du pieux Escobar, qui déjà employaient à cette œuvre tous leurs soins et leur adresse.

A tout cela le roi ne répondait rien; mais, sans se l'expliquer, sans s'en rendre compte à lui-même, il était froissé et mécontent de tous les soins qu'on se donnait pour lui.

Il se rappelait la délicieuse soirée qu'il croyait avoir passée près de Carmen; il lui semblait que, s'il lui était seulement permis de la voir, il finirait par se faire aimer lui-même et sans l'aide de ses conseillers. Il aurait voulu, par une idée romanesque toute naturelle, ne pas se faire connaître pour le roi, et continuer, en qualité de don Augustin, l'intrigue si heureusement commencée sous ce nom. Mais c'était impossible.

Il sentait bien qu'il fallait que Carmen apprît tôt ou tard la vérité. Alors pourquoi ne pas se hâter? pourquoi ne pas présenter tout simplement la jeune fille à la cour? La voir, lui parler tous les jours, c'est tout ce qu'il voulait, tout ce qu'il demandait : pour le reste, l'amour-propre ou l'amour lui faisait croire à la réussite; et, pour mettre à exécution ce dessein, il n'attendit pas plus longtemps que le soir même.

La comtesse était venue au cercle de la reine. Il l'avait emmenée dans l'embrasure d'une croisée et lui parlait à voix basse et avec chaleur. La comtesse pendant ce temps voyait les yeux inquiets du duc de Lerma épier toutes les paroles du roi, comme s'il eût pu les saisir et les entendre du regard.

Le roi s'exprimait avec une telle passion, le moment semblait si favorable, si décisif, que la comtesse, ne prenant conseil que d'elle-même, résolut de brusquer les événements : il y a des occasions où l'audace est prudence; il lui

semblait d'ailleurs doublement piquant, pour son orgueil blessé et pour sa vengeance de femme, de préparer la chute du duc de Lerma, son ennemi mortel, en sa présence, devant lui, et pendant que le ministre, furieux et inquiet, la menaçait de loin.

— Oui, sire, répondit-elle à demi-voix, je comprends bien! Rien ne serait plus facile que de présenter ma nièce Carmen à la cour de Votre Majesté; à coup sûr, la fille de don Juan d'Aguilar, vice-roi de Pampelune, a des droits à cette faveur, autant qu'aucune autre noble dame d'Espagne; mais c'est justement à cause de son nom et de sa naissance, que je ne veux point l'exposer aux inimitiés et aux intrigues dont elle serait l'objet.

— Que voulez-vous dire?

— Qu'il y a ici, Votre Majesté ne l'ignore pas, un ennemi mortel à moi, lequel deviendrait bientôt celui de ma nièce.

— Et qui donc, s'il vous plaît?

— Que Votre Majesté veuille bien lever les yeux, elle le verra en face de nous, derrière le fauteuil de la reine, lançant sur moi et même sur Votre Majesté des regards où respirent la colère et la vengeance.

Le roi tourna les yeux dans la direction indiquée, et aperçut le duc de Lerma, qui rougit et pâlit tour à tour, en voyant, à n'en pouvoir douter, qu'il était question de lui.

— Vous aviez raison, dit le roi un peu inquiet et un peu effrayé lui-même de la frayeur de son ministre; mais croyez bien que le duc m'est dévoué, qu'il m'aime, et que les objets de mon affection deviendraient bientôt pour lui...

— Des objets de jalousie et de haine! Bientôt nous serions calomniées par lui près de Votre Majesté; l'influence qu'il exerce nous serait fatale.

— Ne le croyez pas.

— Je le crois tellement que, pour rien au monde, je ne voudrais y exposer Carmen.

— Que dites-vous?

— Qu'elle n'entrera dans ce palais que le jour où le duc n'y sera plus.

— Vous n'y pensez pas, madame la comtesse!

— Je vous jure, sire, que ce sera ainsi. Jusque-là, je vous demande en grâce qu'il ne soit question de rien entre nous et Votre Majesté.

— Silence! dit le roi, car voici le duc qui vient à nous. Plus tard vous aurez ma réponse.

En effet, irrité et impatienté d'une si longue conversation, dont il ne pouvait deviner le motif, car presque jamais le roi n'adressait la parole à la comtesse, le ministre, n'y pouvant plus tenir, s'avançait furieux et d'un air riant vers son souverain.

— Je vois Votre Majesté dans une discussion bien animée avec madame la comtesse.

Pâle et immobile, n'ayant ni assez de sang-froid pour cacher son trouble, ni assez d'habitude de la cour pour inventer à l'instant un mensonge agréable, le roi ne répondait rien, et se contentait de regarder les magnifiques rideaux de soie qui décoraient la croisée.

— Il m'a semblé, continua le ministre, que j'étais pour quelque chose dans la discussion... Est-ce une déclaration de guerre que nous faisait madame la comtesse?

— Ah! monsieur le duc, répondit celle-ci avec un calme admirable et le sourire sur les lèvres, voyez comme vous êtes injuste! je pariais pour vous contre le roi!

— En vérité! fit le ministre d'un air de doute.

— Sa Majesté prétendait, en regardant ces tentures, qu'elle regarde encore, que ce salon était la plus belle pièce du monde, et je soutenais, moi, en bravant pour vous, monsieur le duc, la colère de Sa Majesté, je pariais, moi, que ce salon ne pouvait pas même entrer en comparaison avec le vestibule de votre château de Lerma.

— C'est vrai... c'est vrai! dit vivement le roi, qui, pendant cette longue phrase, avait eu le temps de se remettre,

et avait cessé de regarder les rideaux du salon; c'est ce que me disait madame la comtesse.

— Et Votre Majesté pouvait le croire?

— Pourquoi non, monsieur le duc? dit le roi d'un air gracieux; chacun assure que le château de Lerma est une des merveilles du monde.

— Est-ce dix-huit millions de réaux qu'il vous a coûtés? demanda la comtesse.

— Est-il possible!

— Oui, sire, d'autres disent quinze seulement, mais à la cour on tend à tout déprécier, et je parierais, moi, pour dix-huit!

— Est-ce vrai? demanda le roi étonné.

— Non, sire, loin de déprécier, on exagère. Je ne suis pas en état de déployer un pareil luxe. Un peu de goût, voilà tout! et encore ai-je à peine le loisir de m'en occuper: les affaires me laissent si peu de temps!

— Justement ce que je disais, répliqua la comtesse en lançant au roi un regard significatif; c'est vraiment bien dommage de ne pas habiter plus longtemps un si beau château.

Cette dernière phrase ne rassura pas le ministre; au contraire, il connaissait l'audace de la comtesse, la faiblesse du roi, et, sans savoir au juste quel danger le menaçait, il comprit qu'il y en avait un, et mit tout en œuvre dès ce moment pour le deviner et le prévenir.

Quand la reine disait au duc de Lerma : « Le roi vous subit parce que vous lui êtes nécessaire, mais il ne vous aime pas, il n'aime rien, » elle avait raison.

Mais il aimait alors, et c'était encore plus terrible. Le renvoi de son ministre, qui en toute autre occasion l'aurait épouvanté, lui semblait alors tout naturel; l'intérêt de son amour le voulait; c'était le seul moyen d'avoir auprès de lui celle qu'il aimait.

Il avait répondu à la comtesse : « Plus tard vous aurez ma réponse. »

Mais cette réponse ne pouvait être douteuse, et la comtesse assembla son conseil pour lui faire part de l'heureuse situation de leurs affaires. D'Uzède, ravi, approuva tout; le père Jérôme réfléchit sans rien dire, et Escobar, secouant la tête, trouva que, dans sa précipitation, la comtesse avait agi...

— Trop brusquement! s'écria-t-elle.

— Non, trop franchement.

— Quel inconvénient? puisque je suis sûre de l'emporter.

— Puisque le succès est certain! s'écria le duc.

— Alors, dit Escobar gravement, alors, monsieur le duc, si vous êtes sûr du succès, il y a pour vous et pour vos intérêts un parti à prendre sur-le-champ.

— Et lequel?

Escobar s'arrêta, persuadé que le duc l'avait deviné; mais, voyant qu'il ne devinait rien, il ajouta froidement :

— C'est de prévenir votre père du complot.

— Y pensez-vous! s'écrièrent à la fois Uzède et la comtesse en poussant un éclat de rire.

— Monsieur le recteur s'égare, dit le duc; la joie de sa nouvelle place lui a fait perdre la raison.

Escobar le regarda d'un air où perçait une légère nuance de mépris, et il continua :

— Si vous tenez à la succession d'un homme que l'on dit plus riche que le roi d'Espagne; si vous tenez à l'opinion de quelques personnes timorées qui se formaliseront peut-être de voir le père renversé par le fils, il faut que ce soit le duc de Lerma lui-même qui, forcé de quitter le pouvoir, vous force à le prendre, espérant ainsi le continuer en vous.

— Escobar a raison, dit le père Jérôme en contemplant le moine avec admiration.

— Voilà pour vos intérêts, continua Escobar du même ton, lentement et gravement. Voici maintenant pour les nôtres. En avertissant le ministre qu'il y a un complot contre lui, sans entrer dans aucun autre détail, vous ne lui servez à

rien et vous conservez toute sa confiance. Il vous dira ce qu'il a fait, ou vous préviendra de ce qu'il compte faire; il est toujours utile et loyal de connaître le plan de son ennemi; quand on possède le secret de son adversaire, quand ce secret est connu de vous comme de lui, c'est ce que j'appelle combattre à armes égales.

Le père Jérôme se leva, prit la main d'Escobar qu'il serra en témoignage d'estime, et se retournant vers le duc, il lui dit :

— Croyez ses maximes et suivez-les.

— Quel dommage, mon père, dit la comtesse, que vous ne les réunissiez pas en un corps de volumes!

— Je m'en occupe, répondit froidement Escobar, et j'achèverai l'œuvre dans notre pieuse retraite d'Alcala de Hénarès.

Uzède suivit l'avis d'Escobar. Il se rendit le lendemain, de bon matin, chez le duc de Lerma, et le trouva prenant des mesures d'ordre pour un bal que le roi donnait le soir même à la cour.

— Qu'avez-vous donc, Uzède? dit le ministre, en lui voyant un air grave et sombre.

— Je crains, monseigneur, d'avoir de mauvaises nouvelles à vous annoncer, et je suis d'autant plus contrarié, que les appréhensions que j'éprouve ne reposent sur rien de réel et de positif. C'est un vague sentiment d'inquiétude, un instinct peut-être qui me fait craindre pour vous. Tenez-vous sur vos gardes... il y a quelque complot.

— Je le sais, dit à voix basse le ministre.

— En vérité! reprit Uzède avec terreur.

— Un complot de la comtesse d'Altamira.

— Ce n'est pas possible! dit le fils coupable en pâlissant.

— Allons, mon fils, vous voilà tout pâle et tout défait... ne tremblez pas pour moi, et rassurez-vous... je sais tout... ou presque tout!

— Ah! se dit le duc en lui-même, Escobar avait bien raison. La comtesse d'Altamira, poursuivit-il tout haut et en balbutiant, veut vous renverser... Quelques mots échappés

hier soir au roi... me l'ont fait supposer; voilà tout ce que j'ai pu découvrir.

— Et moi, je connais le reste. La comtesse veut donner au roi pour maîtresse sa nièce Carmen, la fille du loyal et brave don Juan d'Aguilar!... c'est indigne!

— C'est infâme! dit Uzède en tremblant, mais elle ne pourra réussir.

— Elle y était parvenue! elle demandait mon renvoi, et, ce que vous ne croirez jamais... car on ne peut pas imaginer combien il y a d'ingratitude à la cour!... Croiriez-vous, mon fils, s'écria-t-il en lui prenant la main, que le roi y consentait?

— Il a donné son consentement? dit Uzède.

— Mieux encore! il l'a signé. Je l'ai là dans ma poche, écrit de sa main.

— Voilà qui est bien singulier, balbutia Uzède. Et comment avez-vous eu le talent... et l'habileté?...

— Rien de plus simple!... Le roi n'écrit jamais... Hier une lettre de lui, écrite de sa main, adressée à la comtesse d'Altamira, a été envoyée...

— Comment le savez-vous?

— Par le valet de confiance chargé de la remettre et qui me l'a apportée. Depuis deux jours, mon fils, le roi est environné d'espions, et ne fait pas un seul pas dont on ne me rende compte.

— Mais songez que c'est vous exposer...

— A quoi?

— Il y va de la tête!

— Mais de l'autre côté... il y va du pouvoir!

— Et pour le conserver, vous sacrifieriez?...

— Tout au monde... tout! dit-il avec un accent qui fit trembler Uzède, à commencer par moi!

— Et cette lettre... que disait-elle?

— La voici, dit le ministre, elle n'est pas longue.

Il la tira de sa poche et lut :

« Madame la comtesse, je n'ai point oublié notre dernière

« conversation; si, pour vous convaincre de mon amour, si,
« pour obtenir celui de votre nièce, il ne faut que le sacri-
« fice exigé par vous, je tiendrai ma parole. Mais vous tien-
« drez d'abord la vôtre. Il y a demain un grand bal à la
« cour; jusque-là, et comme je vous l'ai promis, je ne ferai
« aucune tentative pour vous voir, mais vous, vous viendrez
« à ce bal, vous amènerez la charmante Carmen, et le len-
« demain, ainsi que vous le désirez, son ennemi et le vôtre
« ne sera plus au palais ; c'est à elle seule désormais à y
« régner. »

On comprend pourquoi le roi n'avait point parlé de cette lettre au duc d'Uzède, son confident.

Il y était question de la disgrâce et de la chute du premier ministre, et il ne pouvait venir à l'idée du roi, à l'idée de personne, que le fils fût d'accord avec la comtesse pour renverser son père.

— Eh bien! mon fils, dit le ministre en froissant la lettre, qu'en pensez-vous? est-ce assez clair?

— Très-clair...et comment espérez-vous déjouer cette trame?

— De la manière la plus simple. Je garde cette lettre. La comtesse, ne la recevant point et ignorant ce qu'elle contient, n'amènera pas ce soir sa nièce à ce bal. Je connais le caractère du roi, et je vois sa fureur.

Tout entier, comme les hommes faibles, à l'impétuosité du premier mouvement, il se croira joué, trompé; nous y aiderons s'il le faut... le reste nous regarde. C'est à nous de profiter de ce premier moment ; et, pour éviter les explications, nous éloignerons, dès demain, la comtesse et sa nièce.

— Par quels moyens?

— Ne vous inquiétez pas, vous dis-je. Sandoval et moi nous nous chargeons de tout, et en cas de besoin, nous aurions pour nous la reine, auprès de qui cette lettre ne nous serait pas inutile ; mais c'est le dernier moyen, et il faut, s'il est possible, n'y point avoir recours. Il suffit pour nous que Carmen ne soit pas présentée à la cour et ne vienne pas ce soir au bal.

— O Escobar, dit à part lui Uzède, tu avais bien raison!

Encore tout effrayé de ce qu'il venait d'entendre, il courut chez la comtesse et lui apprit tout. Il n'y avait pas de temps à perdre.

On était au milieu de la journée; on avait à peine le temps nécessaire pour préparer les costumes de bal, et tous ces apprêts devaient se faire en silence et dans le plus grand mystère, pour laisser l'ennemi dans la sécurité et dans la confiance de son triomphe.

La comtesse se rendit d'abord chez Carmen.

— Ma nièce, lui dit-elle, que cela vous plaise ou non, le temps de votre deuil est expiré depuis longtemps, il faut vous décider à paraître ce soir à la cour et à aller au bal.

— Moi, ma tante! s'écria Carmen interdite.

— Le roi le veut, le roi l'exige, il vient de me le faire dire par un page qu'il m'a envoyé exprès; il veut que la fille de don Juan d'Aguilar lui soit présentée ce soir, à lui et à la reine.

— D'où vient une invitation si prompte, si extraordinaire? et pour quel motif?

— Le roi le veut, ma nièce, il n'y a rien à répondre à cela.

La pauvre Carmen, désolée, vint raconter à Aïxa toutes ses douleurs. Aller à la cour pour la première fois, et sans Fernand d'Albayda, lui semblait, disait-elle, une chose absurde; elle avait compté n'être présentée qu'après son mariage.

— A coup sûr, c'eût été bien mieux, dit Aïxa en soupirant. Mais cependant, à ton âge, quelques heures passées au bal ne sont pas un si grand supplice, qu'il faille pour cela désobéir à son roi. L'as-tu déjà vu?

— Jamais, et l'idée seule me fait peur.

— On dit la reine si bonne, si affable! elle te protégera.

— Si encore tu pouvais, Aïxa, y venir avec moi!

— Cela est impossible! Moi, grâce au ciel, je ne suis pas invitée, mais j'aurai du moins un plaisir...

— Lequel?

— Celui de te faire belle et de m'occuper de ta toilette.

— Justement!... je n'ai rien de frais... ni d'élégant, ni de riche.

— N'est-ce que cela? dit Aïxa ; sois tranquille! aucune de ces belles dames ne t'éclipsera.

L'heure venait de sonner, heure importante, heure décisive, et la comtesse, comme un général qui va livrer un combat d'où dépendent sa fortune et sa renommée, éprouvait déjà ce qu'on nomme l'émotion du champ de bataille.

Elle tremblait maintenant que sa nièce ne fût pas assez brillante, assez séduisante. Le roi l'aimait, mais cela ne suffisait pas; il fallait que cet amour fût légitimé et doublé par l'admiration de tous.

Inquiète et impatiente, elle allait monter dans la chambre de Carmen, quand elle la vit descendre dans le salon. Elle portait une robe du tissu le plus précieux,. et sa tête, ses bras, sa poitrine étincelaient de diamants.

La comtesse poussa un cri d'admiration.

— D'où te vient donc cette riche parure? dit-elle en tremblant de joie.

Le roi pouvait seul en donner une pareille, et elle eut un instant l'idée qu'elle avait été envoyée par lui.

— De qui elle me vient? répondit Carmen, presque honteuse de sa beauté... c'est Aïxa qui me l'a prêtée.

— Donnée! s'écria celle-ci en l'embrassant. Je te la destinais pour le jour de tes noces. Il vaut mieux que ce soit pour aujourd'hui. Le roi t'en saura gré, et don Fernand n'en a pas besoin. Il t'aimera sans cela.

— Quoi! dit la comtesse stupéfaite et admirant les diamants, qui étaient de la plus belle eau et d'une valeur inappréciable, vous aviez, senora Aïxa, cette parure de reine?... Et où donc?

— Dans un tiroir, où elle ne me servait à rien... Voici la première fois qu'elle m'aura fait plaisir.

Et, se mirant dans son amie comme dans une glace :

— Voyez, madame, s'écria-t-elle avec fierté, voyez comme Carmen est belle!

En ce moment, on vint annoncer que la voiture était prête.

La comtesse porta la main à son cœur, et son émotion fut si vive qu'elle chancela.

— Qu'avez-vous donc, ma tante? dit, en la soutenant, la pauvre Carmen, qui ne voyait dans ce plaisir qu'un chagrin, celui de quitter Aïxa.

— Rien!... je n'ai rien, ma nièce, répondit l'ambitieuse comtesse... Allons, s'écria-t-elle en se levant, le sort en est jeté!

Carmen et sa tante montèrent en voiture : l'une calme, indifférente, paisible; l'autre agitée par la crainte et par l'espérance, et c'est à peine si on l'entendit quand elle cria au cocher d'une voix étouffée :

— Au palais du roi!

Les appartements resplendissaient de lumières et de l'éclat des parures. Toutes les premières familles d'Espagne étaient là, rivalisant de luxe, d'élégance et de brillants insignes. Une foule dorée se pressait dans les vastes et spacieux salons du Buen-Retiro.

La reine, douce et mélancolique comme à l'ordinaire, semblait se résigner au plaisir qui lui était imposé. Elle aussi regrettait sa retraite, et eût préféré, pendant cette bruyante soirée, demeurer dans son oratoire à lire, à prier, à penser peut-être.

Persuadée que tous ceux qui venaient au palais étaient aussi malheureux qu'elle, elle les accueillait avec une bonté pleine de compassion; elle croyait leur devoir de la reconnaissance pour l'ennui qu'ils venaient chercher.

Le duc de Lerma, fier et la tête haute, distribuant les saluts et les sourires protecteurs, parcourait les salons, redoublait de zèle et de prévenance pour ses amis, dont il semblait vouloir s'entourer et se faire un rempart. Mais tout en parlant de l'éclat du bal, de l'animation de la danse et de mille autres futilités, tout en adressant aux dames de gracieux

compliments sur leur beauté ou, faute de mieux, sur leur toilette, le ministre ne perdait pas de vue son souverain, et observait tous ses mouvements.

Quant au roi, il était dans une situation de corps et d'esprit qui excitait un étonnement général. Il avait l'air de s'amuser, ou du moins de prendre part à tout ce qui l'environnait.

Au lieu de rester dans son immobilité et dans son silence ordinaires, il se levait, marchait, parcourait toutes les salles. On aurait dit qu'il prenait plaisir au bruit, à la foule, aux sons de la musique; il souriait d'un air satisfait et joyeux; il adressa même deux ou trois fois la parole à ceux qui l'approchaient.

Jamais le roi n'avait eu tant de grâce dans l'esprit et la conversation:

— Il fait bien chaud, n'est-il pas vrai, messeigneurs? — Voilà une belle soirée. — Bonsoir, duc. — Bonsoir, comte. — Bonsoir, monsieur l'ambassadeur; et autres phrases toutes faites à l'usage des princes qui reçoivent.

Mais une demi-heure après, la figure du roi n'était plus la même; on lisait sur ses traits de l'impatience et de l'inquiétude.

Il ne parlait plus, mais il regardait d'un air soucieux; il parcourait tous les salons, s'arrêtait de préférence dans le premier, dans celui par lequel on arrivait, et à chaque instant ses yeux se tournaient vers l'horloge de la grande salle. Hélas! ce qu'éprouvait le roi se manifestait chez lui par les mêmes symptômes que chez le dernier de ses sujets. Il aimait et il attendait!

Le ministre s'était rapproché de lui et ne le quittait point du regard. S'appuyant sur le bras du duc d'Uzède, son fils, il disait à celui-ci, à voix basse et en souriant :

— Voyez-vous le roi? son trouble et son inquiétude commencent déjà et bientôt ne feront qu'augmenter; car il attendra toute la nuit et ne verra rien venir...

— C'est curieux! répondit Uzède en essayant de sourire.

— C'est délicieux! répliqua le ministre dans toute la joie de son cœur.

Tout à coup il tressaillit et crut avoir mal entendu; la voix stridente d'un huissier du palais venait de proférer à haute voix ces paroles :

— Madame la comtesse d'Altamira et la senora Carmen d'Aguilar!

La foudre tombant sur le duc de Lerma n'aurait pas produit un effet plus terrible.

Le pauvre ministre, atterré, anéanti, ne pouvant rien comprendre à un coup de théâtre aussi imprévu, aussi fatal, sentit toute sa présence d'esprit l'abandonner; il chancela, et s'appuyant dans sa détresse sur le bras qui aurait dû le soutenir et qui venait de le renverser, il murmura à demi-voix ces mots :

— Tout est perdu, mon fils!

Les paroles foudroyantes de l'huissier avaient produit un effet tout contraire sur le roi; quoiqu'il fût alors dans le salon voisin, son oreille attentive n'en avait pas perdu une syllabe. Un éclair de plaisir brilla dans ses yeux assombris, il sentit son cœur oppressé se dilater et bondir de joie; et, le sourire sur les lèvres, il se dirigea vers le premier salon pour faire une gracieuse et royale réception aux deux nobles dames qu'on venait d'annoncer.

La foule qui s'était ouverte à l'entrée de la comtesse et de sa nièce, celle qui venait de s'ouvrir pour le passage du roi, le murmure flatteur qu'avaient excité la beauté et la parure éblouissante de Carmen, tout avait détourné l'attention; personne, excepté le duc d'Uzède, n'avait pu voir le trouble du ministre, et le roi, quoique frémissant de plaisir, s'avançait d'un pas ferme vers la comtesse et sa nièce.

Elles venaient de s'incliner et de saluer le souverain par leur plus belle et leur plus respectueuse révérence; mais, à la grande surprise de la comtesse, au moment où le roi présentait la main à Carmen, au moment où ses yeux rencontraient ceux de la jeune fille, il tressaillit, changea de couleur et se trouva mal, en murmurant à peine ces mots :

— Ce n'est pas elle!

Ils ne furent entendus que de la comtesse, du duc d'Uzède et du duc de Lerma, qui s'étaient déjà précipités autour du monarque; et le ministre, retrouvant tout son sang-froid, s'écria à voix haute :

— La chaleur... messieurs... la chaleur a sans doute incommodé Sa Majesté. Ouvrez les fenêtres... ou plutôt sortons le roi de cette pièce. Ce ne sera rien, madame, dit-il à la reine, qui s'avançait effrayée. Que Votre Majesté se rassure : je vais suivre le roi et ne le quitterai pas.

Puis se penchant vers le duc d'Uzède, il lui dit à voix basse :

— Rien n'est perdu, mon fils!

Il sortit joyeux et triomphant.

Uzède n'y comprenait rien; la comtesse était anéantie, et Carmen, regardant tranquillement autour d'elle, admirait les danses qui venaient de recommencer.

X

CHANGEMENT DE FRONT.

Fidèle à la promesse qu'il venait de faire à la reine, le duc de Lerma, dans son zèle intéressé, ne quitta point le roi.

Il s'installa près de son lit, pendant que les gens de service remplissaient la chambre; mais, fidèles à l'étiquette, ceux-ci se tenaient tous à distance, et personne n'eût osé porter de secours au roi avant qu'on eût prévenu le premier médecin de la cour, le seigneur Enrique Galiano, qui était dans un des derniers salons, occupé à regarder danser sa femme.

Avant qu'il arrivât, le duc se pencha vers le roi, qui proférait à demi-voix quelques paroles entrecoupées et inintelligibles pour tout autre :

— Oui, oui... la promenade du Buen-Retiro... Non, à l'hôtel d'Altamira. Courez. Vous la trouverez... Je l'ai vue... Je lui ai parlé... Qu'elle vienne, je le veux! moi, moi, moi le roi!

Le seigneur Enrique Galiano arriva dans ce moment.

Il lui fut facile de faire revenir le roi qui, un instant plus tard, serait revenu de lui-même. Il défendit à Sa Majesté de rentrer dans la salle du bal, et lui prescrivit de se coucher à l'instant, vu que le pouls royal annonçait un mouvement fébrile assez prononcé.

De plus, après en avoir conféré avec le ministre, à qui il devait sa place, le docteur défendit que personne du dehors, personne de la cour ne pénétrât dans la chambre du roi,

excepté, bien entendu, le ministre, qui avait toujours à parler à Sa Majesté pour les affaires du royaume.

Le duc de Lerma en avait assez entendu pour savoir aisément le reste.

Aussi, dès le lendemain de bon matin, il était chez le duc d'Uzède, son fils, qui tressaillit à son entrée, mais qui se rassura en voyant sa figure radieuse.

— Je sais tout, lui dit-il; il y a dans la maison de la comtesse une jeune fille, compagne de sa nièce, et nommée Aïxa; une jeune orpheline, fille d'un officier tué en Irlande, et élevée par les soins de feu don Juan d'Aguilar; c'est d'elle que le roi est épris.

— Ce n'est pas possible! s'écria d'Uzède stupéfait, qui croyait tout savoir, et qui, pas plus que la comtesse, ne se doutait de la vérité. Comment cela serait-il arrivé?

— Je l'ignore encore. Voilà tout ce que mes espions m'ont appris depuis hier. Pour le reste, tâchez de le savoir, vous qui avez accès dans la maison de la comtesse; car les mêmes espions m'ont appris, mon fils, que vous étiez au mieux avec elle.

— Quoi! monseigneur... vous pourriez croire?...

— Se seraient-ils trompés? tant pis!... La comtesse, que je déteste, mais que vous pouvez aimer, est encore fort bien... et si vous ne lui avez pas fait la cour, tâchez de la lui faire, sinon pour vous, au moins pour moi. Cela peut être utile.

— Oui, mon père... je tâcherai... j'obéirai.

Le duc lui prit la main en signe de remercîment et continua :

— Tâchez surtout de savoir quelle est cette jeune fille, cette Aïxa... ses principes, son caractère. Est-ce par la fortune, par l'ambition, par la vanité qu'on pourrait la séduire?

— Quoi! mon père, vous voudriez?...

— Achever glorieusement ce que la comtesse avait entrepris et n'a pu mener à bien.

— Vous!... est-il possible?

— Pourquoi pas? dit le ministre en souriant d'un air de mépris; un tel obstacle doit-il arrêter un instant un homme d'État? Si le roi, comme je le présume, est sérieusement amoureux, il sera beaucoup plus facile et plus prompt de céder à cet amour que de le combattre. Ce sera fini plus tôt d'abord, et dans quelques jours il n'en sera plus question.

— Vous croyez?

— J'en suis sûr. Allez prendre les informations que je vous demande, et venez me retrouver chez le roi, où personne ne peut entrer que moi... et vous, mon fils. Je vais en donner l'ordre.

Le duc d'Uzède consterné se rendit chez la comtesse, et le ministre chez son souverain.

Il le trouva pâle et souffrant. Il avait passé une mauvaise nuit, il avait eu la fièvre; mais elle était tombée, et il ne restait au roi qu'un extrême abattement.

Il était redevenu lui-même, c'est-à-dire incapable de prendre aucune résolution. Sa faiblesse l'empêchait, dans ce moment, de lier deux idées ensemble, et il ne pouvait rien s'expliquer des événements de la veille.

Le duc s'arrêta près du lit de son maître, le regarda avec intérêt, avec douleur; une larme même, une larme ministérielle roula dans ses yeux et vint tomber sur le royal couvre-pieds.

Le roi, effrayé, se crut très-malade.

— Est-ce qu'il y a du danger? s'écria-t-il.

— Oui, mon maître, oui, mon auguste maître, si vous cessez d'avoir confiance en votre fidèle serviteur, ou plutôt en votre meilleur ami. Que vous ai-je fait, mon roi, pour que vous vouliez ainsi me cacher vos peines, quand mon devoir est de les partager?

— Que dis-tu? dit le roi étonné en se levant sur son séant.

— Que je suis profondément affligé et malheureux d'avoir appris autrement que par Votre Majesté les tourments qu'elle endure.

— Quoi! tu les connais!

— Oui, oui, mon roi... et je viens les soulager.

— Serait-il possible! tu ne les désapprouves pas!... tu ne me blâmes pas!...

— Moi, vous blâmer, sire! N'est-il pas des sentiments dont on n'est pas le maître? dont on ne peut se défendre? M'appartiendrait-il de blâmer une affection exclusive et sans bornes, moi qui n'ai jamais pu cesser de l'éprouver pour Votre Majesté, moi qui, dans ce moment encore, suis prêt à me dévouer pour elle... malgré son ingratitude!

— Ah! s'écria le roi attendri, tu dis vrai... j'étais un ingrat... j'aurais dû te confier tout... mais comment le faire en ce moment, où je ne comprends plus rien à ce qui m'arrive?

— Je viens vous l'expliquer, sire... et y porter remède.

— Mon ami, mon sauveur! s'écria le roi... quoi! tu viendrais toi-même... tu consentirais!...

— A tout au monde plutôt que de voir souffrir Votre Majesté; n'est-ce pas le premier et le plus sacré de mes devoirs? Voyons, sire, ajouta-t-il d'un ton paternel, voyons, qu'y a-t-il?

Le roi, qui, depuis longtemps, s'était attendu à des remontrances et à des reproches, et qui, pour cette seule raison, s'était caché de son ministre ou plutôt de son précepteur, le roi se sentit délivré de toutes ses craintes. Sa confiance était gagnée... et, comme tous les amoureux qui ont le bonheur d'avoir des peines, il ne put résister au plaisir de les raconter.

— Imaginez-vous, mon cher duc, dit étourdiment le roi à son ministre, que c'était le jour où je me suis égaré à la chasse avec le duc d'Uzède, votre fils.

— Comment! s'écria le duc en fronçant le sourcil, Uzède ne m'en avait rien dit.

Un instinct de délicatesse et de convenance fit comprendre au roi qu'il allait compromettre, près de son père, son ancien confident, qui s'était exposé pour le servir; et par un sentiment de générosité ou de prévoyance, car le duc pouvait encore lui être utile, il s'écria :

— Uzède n'en savait rien. J'étais entré seul dans un pavillon pour me mettre à couvert de la pluie, et lui, pendant ce temps, allait à la découverte pour reconnaître où nous étions et demander notre chemin.

A cette restriction près et en taisant la part que le duc d'Uzède avait prise à cette intrigue, le roi raconta à son ministre à peu près tout ce qui s'était passé entre lui et une jeune fille inconnue, et comment cette jeune fille l'avait cru don Augustin, tandis que lui-même la croyait la nièce de la comtesse.

Il lui avoua que, depuis ce moment, il n'avait cessé de penser à elle et de l'aimer. Puis, passant légèrement à côté de la vérité, il expliqua comment il avait supplié la comtesse de la présenter à la cour, et comment celle-ci, persuadée qu'il s'agissait de Carmen d'Aguilar, sa nièce, s'était empressée d'arriver la veille au bal, sur une lettre de lui, le roi!

— Ah! Votre Majesté avait écrit elle-même à la comtesse? dit le duc d'un air indifférent.

— Eh oui, sans doute... une simple lettre d'invitation...

— C'est ce qu'il y avait de mieux, dit froidement le ministre.

— N'est-il pas vrai?... parce que cet engagement... je veux dire cette invitation, balbutia le roi en se reprenant, était dans la supposition qu'elle avait quelque pouvoir sur cette jeune fille.

— Elle n'en a aucun, dit le ministre avec aplomb.

— Vous le croyez?

— J'en suis certain.

— C'est bien différent alors! s'écria le roi vivement.

— Comme je le disais à Votre Majesté, il ne s'agit que de s'entendre.

— Mais quelle est donc cette belle inconnue?

— Une orpheline élevée par don Juan d'Aguilar avec la senora Carmen, qui ne la quitte jamais, et qui la traite comme sa sœur.

— Voilà d'où vient l'erreur, dit joyeusement le roi... au château de Duero, à la promenade... à l'hôtel d'Altamira, toujours ensemble.

— C'est, en effet, à l'hôtel d'Altamira qu'elle habite, dit le ministre... mais avec Carmen et non avec la comtesse.

— Et son nom, mon cher duc, son nom?

— Aïxa.

— Et vous me répondez que je pourrai la voir, qu'il n'y aura pas d'obstacle?

— Il y en aura sans doute; mais, pour ne pas en triompher, il faudrait que les amis ou les serviteurs de Votre Majesté eussent bien peu de zèle ou d'adresse.

— Mon cher duc, s'écria le roi, je n'espère qu'en vous! c'est de vous seul désormais que dépendra mon bonheur.

Et guéri par cette seule idée, le roi, qui passait aisément de l'accablement le plus profond à la joie la plus vive, se leva et déjeuna comme s'il eût été déjà assuré de plaire à celle qu'il aimait.

Le duc d'Uzède, cependant, s'était rendu près de la comtesse, et lui avait raconté comment le ministre, s'appropriant son idée, prétendait l'exploiter à son avantage et donner lui-même une maîtresse au roi, maîtresse qui, choisie et présentée par lui, n'agirait que par son influence et ses conseils... et que cette favorite, sur laquelle reposaient désormais toutes ses espérances, n'était autre qu'Aïxa.

— Aïxa! s'écria la comtesse stupéfaite et qui ne pouvait s'expliquer un pareil événement. Mais, furieuse de ses projets renversés, et plus furieuse encore de ceux que méditait le duc, elle jura en elle-même de les déjouer. Il n'y avait pas de temps à perdre; elle monta à l'instant même chez Aïxa.

Avec une feinte bonté et une feinte indignation, elle se hâta de lui raconter les infâmes complots qui se tramaient contre elle.

— Ce n'est pas possible! dit Aïxa étonnée.

— Cela est, mon enfant, je vous le jure. On veut vous

tromper, vous séduire, trafiquer de votre honneur. Le duc de Lerma l'a promis; mais il oublie que vous m'êtes confiée, que vous êtes sous ma garde et que je veillerai sur vous comme sur ma nièce, comme sur ma propre enfant.

— Expliquons-nous, madame, dit Aïxa froidement et sans se laisser émouvoir par ces protestations de tendresse, ni par cet étalage de grands principes. L'amour-propre ne m'aveugle pas au point de me faire croire à des passions surnaturelles. Le roi m'aime, dites-vous. Comment cela serait-il arrivé?

— Je l'ignore... mais il vous aime.

— Où m'aurait-il vue?

— Je n'en sais rien, senora... C'est à vous que je le demanderai... ou plutôt à Carmen; je saurai comment elle n'a pas même reconnu, hier soir, ce don Augustin avec qui elle a passé toute une soirée.

— Que dites-vous, senora?... le seigneur don Augustin...

— C'était le roi!

— Le roi!... en êtes vous bien sûre? s'écria Aïxa toute tremblante.

— O ciel!... qu'avez-vous? dit la comtesse, en voyant Aïxa qui changeait de couleur... d'où vient ce trouble?

— D'une cause toute naturelle, répondit Aïxa avec franchise : c'est que c'est moi qui, au château de Duero, ne connaissant point l'hôte que vous attendiez, ai reçu le seigneur don Augustin...

— Vous! dit la comtesse, pâle de colère.

— Moi-même.

— Dans quelle intention? dans quel but?

Aïxa allait le lui dire; mais se rappelant la recommandation et les soupçons de don Fernand, qui, dans ce moment plus que jamais, lui paraissaient vraisemblables, elle répondit froidement :

— Je vous ai dit ce qui était... Le reste est inutile et me regarde seule.

La comtesse poussa un cri et se frappa le front de sa main.

Cette substitution qu'elle ne comprenait point et qu'Aïxa refusait d'expliquer, le mystère qui environnait cette jeune fille, la singularité de son existence, de sa conduite, de son caractère, et jusqu'à cette fortune inconnue dont elle paraissait disposer, tout faisait croire à la comtesse qu'elle était jouée, qu'il y avait pour séduire le roi quelque intrigue secrète tramée par cette jeune fille et les siens, intrigue qu'elle-même avait secondée et fait réussir sans le savoir.

— Je saurai le motif de cette ruse, de cette indigne trahison.

— Une trahison, senora! répondit Aïxa avec fierté.

— Oui... vos projets me sont connus. Le danger contre lequel je venais vous prémunir était depuis longtemps désiré, ambitionné par vous!

— Qu'osez-vous dire?

— Vous vouliez captiver le roi, vous en faire aimer, le voir à vos pieds, pour arriver au pouvoir, pour régner sous son nom!

— Ah! s'écria Aïxa avec indignation, j'y vois clair maintenant! Vous vous êtes trahie, madame; vous venez de m'apprendre vos projets, de m'initier à vos idées et à votre plan; ce que vous me reprochez, vous vouliez le faire, et l'infamie dont vous m'accusez est la vôtre!

— A moi!

— A vous! sœur de don Juan d'Aguilar et tante de Carmen! Vous vouliez vendre votre nièce, trafiquer de son honneur, pour arriver par elle au pouvoir suprême, et gouverner le faible monarque.

La comtesse fit un geste de colère; mais Aïxa, sans se laisser intimider et la foudroyant de son regard, continua avec force :

— C'est pour déshonorer votre nièce, votre fille, celle qui vous était confiée par son père à son lit de mort, c'est pour la faire trouver seule et en tête-à-tête avec le roi au château de Duero, que vous avez éloigné tous vos gens, que vous avez prétendu être malade, que vous avez envoyé Carmen à

ce pavillon où, sous le nom d'un parent à vous, du seigneur Augustin de Villa-Flor, le roi l'attendait.

— Et en amie généreuse, s'écria la comtesse, vous lui avez dérobé le déshonneur qui la menaçait! Vous lui avez enlevé, à votre profit, le cœur et l'amour du roi! Dévouement sublime! vertueuse spéculation qui vous place sur le trône du monarque! vous, maîtresse adorée! favorite toute-puissante!

Aïxa jeta sur elle un regard de mépris :

— Je ne suis point la maîtresse du roi, et ne la serai jamais.

A ces mots et malgré sa colère, la comtesse sentit un rayon d'espoir se glisser en son cœur.

— Si vous me connaissiez, senora, vous sauriez que je regarde comme un opprobre ce que vous autres, nobles dames de la cour d'Espagne, vous regardez comme un honneur... et cet honneur, je saurai m'en préserver, je vous le jure, vous pouvez vous en rapporter à moi. Et maintenant, madame la comtesse, veuillez m'écouter. Par égard pour le sang dont vous sortez, par reconnaissance pour don Juan d'Aguilar qui fut votre frère et mon protecteur, je ne dirai à personne, pas même à Carmen, ce que je viens de découvrir. Mais si vous osez donner suite à vos projets sur elle, si vous tentez de la ravir à don Fernand d'Albayda son fiancé, ou d'empêcher en aucune manière leur mariage, je publierai votre infamie. J'en demanderai justice à la cour, à la reine, et... ajouta-t-elle en souriant avec ironie, au roi lui-même! c'est la seule manière dont j'userai du pouvoir que vous me supposez sur lui. Que je ne vous retienne plus, senora, continua-t-elle avec dignité.

La comtesse sortit, la rage dans le cœur, et méditant déjà sa vengeance.

Pour comble de dépit, elle rencontra dans l'escalier un page du roi portant une magnifique corbeille.

— D'où vient, seigneur Cardenio, cette masse de fleurs?

— De la part de Sa Majesté.

— Et pour qui?

— Pour la senora Aïxa.

La comtesse indiqua de la main l'appartement d'Aïxa, et rentra dans le sien.

Le soir même Uzède se rendait chez le roi; il y trouva le duc de Lerma qui ne le quittait plus.

— Sire, dit-il au roi, il faut renoncer à un amour impossible et sans espoir.

Le roi pâlit, et le tremblement dont il fut saisi prouva au ministre la violence de la passion qui déjà maîtrisait son cœur. A peine si ses lèvres blanches et tremblantes purent répéter ces mots :

— Impossible!... sans espoir! et pourquoi?

— Parce que rien n'égale la fierté et l'insolence de cette jeune fille, qui regarde comme un opprobre les soins et les vœux dont l'honore Votre Majesté... Je n'oserais même répéter ici les termes injurieux dont elle s'est servie; il n'y aurait pas d'assez justes châtiments pour elle!

— Dis toujours, murmura le roi.

Le duc, à qui la comtesse avait fait la leçon, mit alors sur le compte de la pauvre Aïxa plus d'offenses de lèse-majesté qu'il n'en aurait fallu pour lui faire passer le reste de ses jours dans les cachots de l'inquisition; mais au lieu de se montrer furieux, le roi ne parut qu'accablé. Il laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et dit avec douleur en joignant les mains :

— Mon Dieu! que lui ai-je fait pour me traiter ainsi? moi qui la respecte et qui l'aime tant!

Un rayon d'espoir vint alors briller à ses yeux :

— Tout ce que tu me dis là, s'écria-t-il en s'adressant à Uzède, l'as-tu entendu d'elle-même?

Uzède hésita un instant et dit en balbutiant :

— Non, mais je l'ai appris de la comtesse... qui en était indignée...

— La comtesse est suspecte, dit le ministre avec un air de profondeur.

— N'est-il pas vrai ? s'écria le roi avec joie.

— Mais ce qu'il y a de certain, reprit le duc d'Uzède en voyant que la victoire allait encore lui échapper de ce côté, ce qu'il y a de positif, c'est qu'elle a renvoyé la corbeille de fleurs que Sa Majesté lui avait fait l'insigne honneur de faire porter chez elle par un de ses pages ; galanterie bien innocente et bien permise sans doute !

— Elle l'a renvoyée ! dit le roi avec désespoir, et comme si quelque grand fléau fût venu fondre sur la monarchie espagnole.

— Elle l'a renvoyée, reprit le duc d'Uzède avec force, elle l'a renvoyée en déclarant qu'il y avait sans doute erreur, que ce n'était point pour elle, attendu qu'elle n'était point et ne serait jamais la maîtresse du roi. Voilà ses propres paroles.

— Mon Dieu ! reprit le roi avec douceur, je n'en demande pas tant. Je ne veux ni la forcer, ni la contraindre... Elle m'aimera... si elle le veut... si elle le peut. Tout ce que je désire, c'est de la voir, de la voir tous les jours. Vous ne savez pas, dit-il, en s'adressant au ministre, combien il y a de charme et de douceur dans sa conversation. J'ai passé toute une soirée avec elle... cette soirée a été la plus douce de ma vie, et tout ce que vient de me dire d'Uzède est si loin de son ton et de ses manières, que cela me semble impossible ; je voudrais l'entendre d'elle-même, de sa bouche, pour le croire !

— Votre Majesté, dit le duc d'Uzède en pâlissant, ne peut cependant se rendre chez elle tous les jours, sans se compromettre et s'abaisser à tous les yeux.

— Il a raison, dit le ministre.

— D'ailleurs, j'ignore si la fière Aïxa consentirait même à recevoir Votre Majesté.

— Comment donc faire ? dit le roi, qui se désolait et se dépitait comme un enfant à qui l'on refuse ce qu'il désire. Qu'elle vienne alors ici, au palais ; je la verrai de temps en temps le soir, comme toutes les autres dames présentées à la cour.

— Impossible, reprit encore le duc d'Uzède.

Le roi le regarda avec impatience et colère.

— Oui, sans doute, sire, ajouta celui-ci sans s'apercevoir du mauvais effet que produisait son insistance : la fille de don Juan d'Aguilar, la noble Carmen, pouvait être présentée à la cour ; mais Aïxa, fille d'un roturier, d'un officier de fortune tué en Irlande, n'a aucun droit, aucun titre à cette faveur.

— Taisez-vous ! dit le roi furieux.

— Ce serait soulever contre vous toute la grandesse d'Espagne, tous les nobles de la cour, qui tiennent à leurs droits et priviléges plus qu'à la vie.

— Je vous ai dit de vous taire ! répéta le roi hors de lui-même. Il est bien étonnant que je ne trouve autour de moi que des gens malintentionnés, des ennemis de mon repos et de mon bonheur.

— Vous oubliez que je suis là... près de vous, dit le ministre avec douceur, et je vous promets, moi, que, d'ici à quelque temps, la senora Aïxa sera présentée à la cour, sans exciter aucun murmure, aucune réclamation.

— Est-il possible ! s'écria le roi avec joie.

— Et Votre Majesté la verra tous les jours.

— C'est tout ce que je demande... Elle finira, j'en suis sûr, par être touchée de mon amour... Je me rappelle ce qu'elle m'a dit au pavillon du parc, sa bonté, sa douceur... J'avais déjà gagné son amitié... elle me l'avait promise... elle me l'avait donnée. Ainsi, tu le comprends ! que je la voie seulement, je n'en demande pas davantage.

— Votre Majesté sera satisfaite, je vous le jure.

— Tu me le jures ! Ah ! s'écria le monarque avec enthousiasme, ils ont beau dire et vouloir te renverser, personne n'aura jamais cette habileté, ce talent, ce génie des affaires qui triomphent de toutes les difficultés, et surtout, ajouta-t-il avec effusion, ce dévouement sans bornes qui t'assure à jamais notre royale affection.

Dès ce moment, le monarque ne fit plus attention au duc

d'Uzède, qui lui était devenu complétement indifférent, et le duc de Lerma, possédant la confiance exclusive et l'amitié de son souverain, se vit plus que jamais assuré du pouvoir.

Il n'oubliait pas que c'était à la condition de réussir. Il l'avait juré ! Son seul but maintenant était d'attirer Aïxa à la cour et de l'y fixer, n'importe par quel moyen.

Autant il avait été opposé à la passion du roi, autant maintenant il comprenait la nécessité de la seconder. La comtesse, de son côté, n'avait plus qu'une pensée et qu'un espoir : entraver les desseins du ministre et empêcher l'élévation d'Aïxa.

C'était, comme on le voit, un changement complet de manœuvres.

Quant à Escobar et au père Jérôme, toujours prêts à servir les desseins de la comtesse, ils se disaient, en partant pour prendre possession du magnifique couvent d'Alcala de Hénarès : — Nous avons eu raison d'exiger des garanties. Les places inamovibles sont bien rares, et l'affection des rois bien ambulatoire!

Un matin, après le déjeuner, Carmen était restée dans le salon près de sa tante, et à côté d'Aïxa, qui maintenant ne la quittait plus. Depuis sa conversation avec la comtesse, Aïxa avait tenu parole. Rien dans ses manières n'avait pu faire soupçonner ce qui s'était passé ; mais, dans sa défiance, elle veillait sur la fiancée de don Fernand.

Les deux jeunes amies parlaient de celui-ci et d'une lettre qu'on venait de recevoir de lui; elle avait été apportée à Madrid par un courrier de cabinet chargé, pour le ministre, de dépêches importantes arrivant également de Lisbonne.

Les deux battants de la porte s'ouvrirent, et au grand étonnement des trois dames, un valet de la comtesse annonça à voix haute :

— Son Excellence monseigneur le duc de Lerma, premier ministre !

Depuis longtemps la comtesse, brouillée avec le duc, ne

le recevait plus chez elle, et, après les derniers événements, une semblable visite devait encore plus exciter sa curiosité.

Le duc salua avec grâce, et, s'adressant à la comtesse :

— Pardon, senora! ma présence dans l'hôtel d'Altamira vous paraîtra sans doute bien audacieuse.

— Elle ne nous paraîtra qu'agréable, monseigneur! répondit la comtesse, moins irritée de sa visite qu'impatiente d'en connaître le motif.

— Mais l'ordre de Sa Majesté sera mon excuse, dit le duc. Je viens au nom du roi apporter un message, et en mon nom réparer une injustice.

Il se retourna alors vers Aïxa et s'arrêta un instant. En contemplant ses traits si beaux et si réguliers, l'éclat de ses yeux, la fierté de son front et le charme répandu sur toute sa personne, il comprit la passion du roi. Ce qui lui paraissait absurde et extravagant lui sembla dès ce moment tout naturel; et sa seule crainte fut qu'un pareil amour ne devînt un jour une puissance capable de balancer et de renverser la sienne.

— Senora, dit-il à la jeune fille, vous êtes orpheline?

— Oui, monseigneur!

— Mais elle n'est pas sans famille, s'écria Carmen, car c'est ma sœur!

— Votre père, continua le ministre, Diégo Lopez (c'est le nom que l'on m'a dit), était un brave militaire, sergent dans l'infanterie espagnole.

Aïxa fit un signe affirmatif, et la comtesse un geste d'étonnement.

— Diégo Lopez a été tué sous les murs de Baltimore, lors de l'expédition de don Juan d'Aguilar en Irlande.

— Oui, monseigneur.

— Sa Majesté, qui ignorait ces circonstances, les a apprises par moi. La récompense que l'on n'a pu donner au brave soldat revient de droit à sa fille, et j'ai proposé au roi... pour elle...

— Quoi donc? dit la comtesse d'un air railleur...

— Un établissement honorable, répondit gravement le duc, un mariage digne d'elle et de son auguste protecteur.

— Un mariage?... à moi?.. dit Aïxa tout étonnée.

— Oui, senora : le duc de Santarem, l'un des plus riches et des plus nobles seigneurs de l'Alentejo et de tout le Portugal, demande votre main...

— Il serait vrai! s'écria Carmen avec joie.

— Un vieux seigneur, dit la comtesse avec dédain; je l'ai connu autrefois.

— Celui que vous avez connu n'est plus, dit le duc. Son fils, le duc de Santarem, est jeune, c'est un beau et brillant cavalier qui apporte à celle qu'il choisit des biens immenses en Portugal et en Espagne, un très-beau château situé aux environs de Tolède, un hôtel à Madrid, et de plus le titre de duchesse.

Tout cela paraissait si beau, si loyal, si extraordinaire, que la comtesse d'Altamira ne pouvait y croire.

Elle devinait bien, elle si habituée aux intrigues des cours, le motif secret qui guidait le premier ministre; mais elle ne pouvait comprendre comment le duc de Santarem consentait à s'y associer, car c'était réellement l'héritier d'une des premières familles de la monarchie; et, même sans arrière-pensée d'une position encore plus brillante, ce mariage seul offrait déjà, pour Aïxa, un rang et des avantages dont s'indignait la comtesse.

Quant à Aïxa, froide et immobile, ne témoignant ni joie ni surprise d'une pareille alliance, elle semblait plongée dans une profonde réflexion dont elle sortit en disant :

— Je vous remercie, monsieur le duc, ainsi que Sa Majesté de l'honneur qu'elle veut bien me faire en s'occupant de mon avenir; mais dans une affaire aussi importante et aussi grave, on ne peut prendre sur-le-champ une résolution, et je demande à Votre Excellence le temps d'y réfléchir.

— C'est trop juste, senora; quel temps demandez-vous?

Aïxa sembla calculer et répondit :

— Je demande dix jours, monseigneur.

— Impossible, senora ! songez donc que le duc de Santarem et que le roi lui-même attendent une réponse plus prompte... et je vous supplie en grâce...

Aïxa, sans prendre le moins du monde en considération la prière et l'insistance du duc, répliqua froidement et du même ton :

— Je demande dix jours.

— Mais cependant, senora...

— Pas un de moins, dit Aïxa.

Le duc s'inclina jusqu'à terre avec respect ; puis, saluant moins profondément les deux autres dames, il sortit de l'hôtel d'Altamira.

Un instant après, on entendit rouler sa voiture, et la comtesse, contemplant le sang-froid d'Aïxa, se dit en elle-même avec dépit :

— En vérité, elle serait sultane favorite depuis six mois, qu'elle ne parlerait pas au ministre avec une dignité plus insolente et plus royale.

Sans adresser la parole à la comtesse, Aïxa sortit avec Carmen, qui lui dit :

— Quelle est ton idée ?

— Mon idée, à moi, répondit vivement Aïxa, serait de refuser.

— Et comment le faire sans mécontenter le roi?

— Je l'ignore.

— Et surtout son ministre ?

— J'ai dix jours devant moi; Dieu m'inspirera quelque bonne idée.

Aïxa se retira dans son appartement pour réfléchir à loisir ; mais, dès qu'elle se vit seule, elle ferma sa porte au verrou et courut à son secrétaire.

Pendant qu'elle écrit vivement et longuement, voyons ce qui avait donné au duc de Lerma l'idée de ce mariage, et quel concours de circonstances lui avait permis d'en tenter l'exécution.

Il cherchait, comme nous l'avons dit, les moyens de tenir la promesse faite par lui à son auguste maître, celle d'amener Aïxa à la cour.

Il avait reçu, quelques jours auparavant, des dépêches importantes de Fernand d'Albayda, datées de Lisbonne. Fernand apprenait au ministre que, quelques révoltes partielles, quelques rassemblements sans consistance avaient été promptement dissipés par son activité et par son zèle.

Il pensait qu'on ne devait point sévir contre de malheureux paysans, pris les armes à la main, qui n'étaient coupables, après tout, que de s'être laissé entraîner par les suggestions de quelques grands seigneurs dont ils étaient les vassaux ; que c'était contre ceux-là qu'il était plus juste de déployer de la sévérité ; qu'il regardait comme fauteurs secrets de ces troubles le comte de Pombal, le marquis d'Atalaïa et le duc de Santarem; qu'il avait des preuves évidentes contre les deux premiers et qu'il ne tarderait pas à en obtenir contre le troisième.

Fernand finissait en demandant les ordres du roi et de son ministre.

Le duc répondit :

« S'assurer du comte de Pombal et du marquis d'Ata-
« laïa et leur faire leur procès ; quant au duc de Santarem,
« l'envoyer sur-le-champ à Madrid, sous bonne escorte, tout
« en continuant la recherche des preuves qui peuvent le
« faire condamner. »

Don Fernand expédia sur-le-champ le prisonnier qu'on lui demandait, et écrivit au ministre qu'il le suppliait de suspendre, à l'égard des coupables, les voies de rigueur, persuadé que leur seule arrestation suffirait pour tout pacifier.

Le duc de Santarem actuel était le fils de celui dont nous avons parlé dans les premiers chapitres de cette histoire, de celui qui, dans une partie de chasse dans les montagnes de l'Alentejo, s'était arrêté chez Géronima la femme du contrebandier, hasard malheureux pour le contrebandier Balseiro, pour sa femme et surtout pour le pays, puisque, sans cette

rencontre, le capitaine Juan-Baptista Balseiro, dont nous avons plus d'une fois entretenu nos lecteurs, n'aurait probablement pas vu le jour ! perte précieuse pour tous ceux qui plus tard eurent le malheur d'avoir des relations avec le capitaine.

Nous ne prétendons pas dire que le même sang eût produit les mêmes effets, et qu'il y eût la moindre comparaison à établir entre le bâtard du duc de Santarem et son héritier légitime.

Celui-ci, élevé en fils de bonne maison, avait de la tenue, du courage et des principes en dose suffisante, un peu de fatuité et de recherche dans les manières, beaucoup d'importance et pas le moindre jugement.

Après la mort de son père, qui venait de lui laisser une fort belle fortune, il s'ennuya dans ses terres, s'indigna de ne rien être, et s'avisa de conspirer contre l'Espagne et contre le duc de Lerma pour passer son temps et faire quelque chose.

Mais, trop grand seigneur pour mettre la main à l'œuvre, il se contenta de tracer les plans, de donner des ordres du fond de son château, et de mettre en avant ses vassaux, qu'il enrégimenta et solda généreusement.

Tout cela lui paraissait charmant et l'amusait beaucoup. Mais dès l'arrivée de Fernand et aux premiers coups de mousquet, il trouva déjà les conspirations moins agréables, et il en fut tout à fait dégoûté lorsque, sans respect pour son nom, son rang et sa naissance, on vint le prendre dans son château, le jeter dans une voiture très-dure, très-cahotante, et quand, escorté par un détachement d'alguazils, il roula jour et nuit, sans s'arrêter, jusqu'à Madrid.

Pendant la route il eut le temps de réfléchir et de se dire que lorsqu'on était jeune et riche, qu'on avait de belles terres et de beaux châteaux en Portugal et en Espagne, qu'on pouvait boire, manger, chasser, avoir à son aise des passions et des défauts, jouir enfin gaiement de la vie, il était bien absurde d'aller l'exposer dans des complots dont

personne ne lui saurait gré, excepté ses héritiers. Mais le mal était fait, et sa frayeur redoubla lorsque, arrivé à Madrid, il fut amené devant le duc de Lerma.

— Monsieur de Santarem, lui dit froidement celui-ci, vous avez conspiré, dans l'Alentejo. Vous avez fomenté une révolte contre le roi.

— Moi ! monseigneur, s'écria le duc, qui comprit qu'à tout hasard il avait plus de profit à nier son crime qu'à l'avouer, cela n'est pas ! on m'a calomnié !

— Nous avons les preuves, dit le ministre avec le même sang-froid.

Il ne les avait pas encore ; mais il vit à l'air terrifié du jeune conspirateur qu'il n'en avait pas besoin.

— J'ai écrit à don Ferdand d'Albayda, qui les a en son pouvoir, de mes les envoyer, continua-t-il, et dès qu'elles seront arrivées et soumises au conseil, aucune puissance ne pourra vous sauver ni empêcher votre tête de tomber sous le glaive du bourreau.

A ces paroles, prononcées avec une emphase et une sévérité officielles, le jeune duc de Santarem sentit tout son sang refluer à son cœur.

Il n'avait aucune bonne raison à donner ; rien ne plaidait en sa faveur ; c'était étourdiment, gratuitement et sans prétexte personnel ni plausible, qu'il s'était jeté dans une pareille échauffourée. Il baissa donc la tête et murmura les mots de clémence royale et de pardon.

— Un pardon, reprit le duc, certainement, eu égard à votre étourderie et à votre jeunesse... Sa Majesté pourrait peut-être, à ma recommandation, consentir à l'accorder ; mais qui nous dit que, de retour dans vos terres et parmi vos vassaux, vous ne recommencerez pas ?

— Jamais, monseigneur, jamais, je vous le jure!

— Les affaires d'État ne se traitent pas ainsi. Il nous faudrait, si l'on vous faisait grâce, prendre des précautions rigoureuses.

— Toutes celles que vous voudrez, monseigneur, je m'y soumets d'avance.

— D'abord, vous seriez obligé de résider à Madrid, de n'en point sortir sans notre permission.

— J'y consens.

— Il faudrait ensuite, pour calmer la fougue et l'effervescence de vos passions, vous établir, vous marier.

— S'il ne tient qu'à cela !

— Un instant ! Nous nous chargerions de choisir nous-même la femme qui vous conviendrait, car nous connaissons l'influence que peut exercer une femme sur l'esprit et sur les résolutions de son mari.

— Trop heureux, monseigneur, de tenir une épouse de votre main !

— J'y songerai, dit le ministre, et j'en parlerai au roi.

Le jeune prisonnier fut reconduit dans son cachot ; cachot humide et infect, qui convenait fort peu aux habitudes élégantes et recherchées du duc de Santarem, lequel était tant soit peu petit-maître. Les trois jours qu'il y passa lui parurent des siècles.

— Par saint-Jacques ! s'écria-t-il, prison pour prison, j'aimerais mieux me marier, fût-ce avec l'infante du Congo.

Il était dans cette disposition d'esprit lorsqu'il parut de nouveau devant le ministre.

— Le roi a eu égard aux raisons que j'ai fait valoir en votre faveur. Il vous donne Madrid pour prison.

Le jeune homme tressaillit de joie.

— Il vous choisit pour femme la fille d'un ancien serviteur, un brave soldat tué en Irlande, Aïxa Lopez.

— Une vieille fille ? dit Santarem en hésitant.

— Non, elle est jeune.

— Et laide ? continua le jeune homme ; mais c'est égal.

— Non, elle est charmante, mais sans fortune.

— S'il ne tient qu'à cela, je ne sais que faire de la mienne.

— A merveille, jeune homme. Eu égard à votre généro-

sité et à votre désintéressement, le roi, j'en suis persuadé, vous permettra de lui présenter votre femme, madame la duchesse.

— Je ne demande pas mieux.

— Votre grâce pleine et entière dépendra alors de vous et de votre conduite. Si elle est ce qu'elle doit être, nul doute que vous ne rentriez en faveur auprès de Sa Majesté ; mais si l'on avait à se plaindre de vous, si vous osiez encore vous révolter contre l'autorité royale...

— M'en préserve le ciel !

— Les preuves de votre première rébellion existeront toujours, elles seront là... et la prison d'où vous sortez peut se rouvrir à l'instant.

— Ce que j'en ai vu me suffit, et Sa Majesté peut compter désormais sur le sujet le plus fidèle, le plus dévoué et le plus soumis.

— Bien ! je vais rendre compte au roi de notre conversation.

Santarem fut reconduit dans une chambre plus élégante, mieux éclairée, plus convenable en un mot, et il attendit cette fois avec plus de patience sa liberté définitive.

Le duc, pendant ce temps, se rendait près d'Aïxa, et nous avons vu le résultat de sa visite.

Le roi, tout en se désolant des délais qu'il avait encore à subir, ne pouvait s'empêcher de rendre justice à l'habileté et au talent de son ministre.

Ce mariage, il est vrai, lui avait d'abord grandement coûté ; mais il fallait alors renoncer à voir Aïxa, car c'était le seul moyen de l'amener à la cour, et de l'y placer dans une position honorable.

Ce qui le consolait, c'est que ce n'était qu'un mariage de convenance, qu'Aïxa ne pouvait aimer un homme qu'elle ne connaissait pas. Et puis ce mari qui restait toujours sous le poids d'un jugement capital, et que l'on pouvait, selon la docilité dont il ferait preuve, amnistier ou faire disparaître à volonté, lui paraissait une combinaison diplomatique d'une

grande supériorité, et il ne pouvait se lasser d'admirer l'esprit facile et inventif du ministre auquel il avait remis le gouvernement de l'Espagne.

Le duc de Lerma cependant, loin de s'abandonner à la confiance que donne le succès, redoutait toujours quelque sourde et adroite manœuvre de la comtesse, et quoiqu'il y eût entre eux, en ce moment, comme une trêve tacite, le duc ne désarmait pas et restait toujours sur le pied de guerre. L'hôtel d'Altamira était entouré d'espions ; les moindres démarches de la comtesse étaient observées ; tout ce qui entrait dans l'hôtel, tout ce qui en sortait était l'objet de la surveillance la plus active.

Les dix jours étaient expirés. On entendit, à la même heure que la première fois, rouler le carrosse du duc, et lui-même se présenta dans le salon. Aïxa et Carmen venaient d'y arriver, et pour rien au monde la comtesse n'eût voulu manquer à cette séance.

— Je viens, senora, dit gracieusement le duc, chercher votre réponse.

— Je suis désolée, monseigneur, d'avoir fait attendre aussi longtemps Votre Excellence.

— Peu importe, senora, si je dois recevoir une bonne nouvelle.

— Dans le sens que vous daignez y attacher, monseigneur... elle ne l'est pas... car après m'être bien consultée... il m'est impossible...

— D'accepter ! s'écria la comtesse...

— Oui, madame, répondit froidement Aïxa.

Il était dit que la comtesse ne pourrait jamais s'expliquer la conduite de la jeune fille ; mais elle voyait, en ce moment, le duc déconcerté dans ses projets ; c'était un triomphe pour elle, et elle l'acceptait comme tel, de quelque manière que lui vînt la victoire. Elle jeta sur son ennemi un regard de joie, qui s'atténua tout à coup en voyant le duc beaucoup moins humilié qu'elle ne l'espérait.

Il contemplait Aïxa d'un air calme et avec un sourire à demi railleur.

— Je ne doute point, dit-il lentement, que pendant ces dix jours, la senora n'ait pesé toutes les raisons pour et contre ce mariage ; mais je crois qu'elle en a oublié quelques-unes qui ne lui auraient pas permis d'hésiter.

— Je ne le pense pas, dit Aïxa.

— Et moi, j'en suis sûr, et si la senora veut me permettre, non pas de les faire valoir auprès d'elle, mais seulement de les lui rappeler, je suis persuadé qu'à l'instant même, elle changera de résolution.

— La senora n'a pas cette habitude, dit la comtesse d'un air railleur, et malgré tous vos talents, monsieur le duc, je crains que votre négociation ne réussisse pas.

— Je ne saurais partager vos craintes, madame la comtesse, répondit gravement le ministre, et si la senora veut m'honorer d'un entretien particulier... ajouta-t-il en regardant la comtesse.

— Quoi ! monseigneur, dit celle-ci d'un air piqué, un tête-à-tête !...

— Mon âge le rend peu dangereux. Celui-ci, d'ailleurs, ne durera que quelques minutes ; je suis persuadé d'avance du consentement de la senora.

Aïxa le regarda d'un air de doute, et faisant signe à Carmen de s'éloigner, elle dit au ministre :

— Je suis à vos ordres, monseigneur.

Carmen emmena sa tante, laissant Aïxa seule avec le duc de Lerma.

Ainsi que celui-ci l'avait promis, il resta à peine un quart d'heure auprès de la jeune fille, et quand il la quitta, l'œil le plus clairvoyant n'eût pu lire sur ses traits impassibles la honte d'une défaite ou la joie d'un triomphe. Il disparut après avoir salué respectueusement les deux dames.

Celles-ci se hâtèrent de rentrer dans le salon.

Aïxa, pâle, les traits décomposés, les yeux baissés et dans

une immobilité, dans une stupeur effrayantes, ne les entendit seulement pas entrer.

— Aïxa, ma sœur, s'écria Carmen, qu'as-tu donc?

— Laisse-moi, laisse-moi, je te prie!

— Apprends-moi ce qu'il t'a dit.

— Je ne le puis, ma sœur; je ne le puis.

Et, cherchant à bannir les idées sinistres qui l'occupaient, elle se leva, passa une main sur son front, porta l'autre à son cœur, et, comme si elle y eût puisé de la force et du courage, elle dit d'une voix ferme :

— Allons, il le faut! je le dois! j'épouserai M. le duc de Santarem!

XI

L'ŒUVRE DE LA RÉDEMPTION.

Nous avons laissé Piquillo dans la voiture de suite de l'archevêque de Valence, avec le majordome et les deux aumôniers de monseigneur.

Le majordome ne disait rien, les deux aumôniers dormaient, et le fils de la Giralda pensait avec quelque inquiétude à sa situation.

A coup sûr, il ne céderait pas à ce qu'on semblait vouloir exiger de lui ; il ne consentirait pas à cette conversion et à ce baptême forcés. Il l'avait promis à Aïxa, et ce n'était pas au moment où d'Albérique venait de le reconnaître pour son fils, où Yézid le nommait son frère, qu'il voudrait renier la religion de tous les siens et embrasser la croyance de leurs ennemis.

Il se doutait bien qu'on l'enverrait, comme le barbier Gongarello et sa nièce Juanita, dans les prisons de l'inquisition ; mais il comptait sur ses amis ; il se disait d'avance que Pedralvi, resté libre, n'était pas homme à l'abandonner, qu'il verrait Juanita à Madrid ou qu'il lui écrirait ; que Juanita préviendrait Aïxa, don Fernand d'Albayda, peut-être même la reine, et que, grâce à tant de protections, sa captivité ne serait que momentanée.

Il ne fallait donc que de la patience et du courage, et Alliaga n'en manquait point.

Il avait déjà calculé, par la direction que suivait la voiture, que l'archevêque n'allait point à Tolède : il en venait. Il était donc probable qu'il se rendait à Valence.

Le jour commençait à paraître, et, par les glaces de la portière, Piquillo s'aperçut qu'on avait quitté la grande route et qu'on était entré dans un chemin de traverse. Les voitures n'allaient plus qu'au pas et bientôt s'arrêtèrent. On était presque à l'extrémité des monts de Tolède, cette chaîne de montagnes qui commence aux frontières du Portugal, traverse l'Estramadure et une partie de la Nouvelle-Castille, s'abaisse entre Madridejos et Alcazar de San-Juan, et remonte vers la sierra d'Albarracin. On était arrivé à un endroit où les voitures ne pouvaient plus marcher.

Monseigneur l'archevêque descendit, et, appuyé sur le bras de son grand vicaire, gravit un petit sentier extrêmement rapide, qui s'élevait entre des rochers. On avait fait aussi descendre Piquillo, et trois hommes de l'escorte qui avaient mis pied à terre montèrent avec lui sur les traces de monseigneur.

Tous trois étaient armés d'escopettes, prêts à faire feu sur le prisonnier s'il tentait de s'échapper, et l'idée ne pouvait pas lui en venir, car à droite et à gauche de l'étroit sentier taillé dans le roc, l'œil n'apercevait que d'horribles précipices, les uns à pic, les autres rendus impraticables par l'eau des torrents qui s'y précipitaient. On monta ainsi pendant une heure.

De temps en temps on s'arrêtait. Le prélat reprenait haleine, essuyait la sueur qui coulait de son front, et quand le grand vicaire s'inquiétait de sa fatigue, il répondait :

— C'est pour la foi !

On aperçut le clocher d'une petite église qui dominait la montagne, et l'on arriva enfin à une espèce de plate-forme où l'on découvrit le portail de l'église et un presbytère, et, à quelques centaines de pas plus loin, un édifice assez imposant.

C'était un château fortifié, construit autrefois par les Maures. Ses murailles tombées en ruines, mais en grande partie réparées, offraient encore plusieurs hautes tourelles bien solides et garnies de bons barreaux de fer.

Cet endroit s'appelait Aïgador, du nom d'une petite rivière qui prend sa source dans ces montagnes. Cette église sans paroissiens, et même sans village, car on ne pouvait donner ce nom à une douzaine de cabanes en bois disséminées sur les rochers, cette église était desservie par un curé qui s'empressa de venir au-devant de monseigneur, et de le faire entrer dans le presbytère.

— Eh bien, Romero, lui dit l'archevêque, en s'approchant d'un bon feu qui pétillait dans la cheminée, comment va l'œuvre de la Rédemption ?

— A merveille, monseigneur, l'année sera bonne.

L'œil du prélat rayonna de joie.

— Combien de conversions et de néophytes ?

— Huit, monseigneur.

— C'est deux de plus que le mois dernier.

— Aussi, nous y déployons un zèle !... je suis exténué à force de prêcher, et ce pauvre Acalpuco, qui me seconde de son mieux, est sur les dents.

— C'est pour la foi ! dit le prélat en levant les yeux au ciel ; puis tirant une bourse de sa poche : Tu avais trente pistoles, tu en toucheras dorénavant soixante par an, et cette petite cure au milieu des montagnes vaudra les meilleures de la vallée.

— Grâce à vous, monseigneur !

— C'est bien. Continue à être zélé et surtout discret. Il faut cacher le bien que l'on peut faire. C'est dans un autre monde que nous attend la récompense.

— Mais il n'est pas défendu, dit le curé en serrant la bourse, de recevoir quelques à-comptes en celui-ci.

— Combien nous reste-t-il d'âmes à racheter de la damnation éternelle ?

— Cinq, monseigneur... des âmes obstinées qui appartiennent toutes à des juifs ; *aures habent et non audiunt!* Voilà trente jours consécutifs que je les exhorte en vain !

— Ah ! ils ne sont ici que depuis ce temps ?

— Oui, monseigneur. C'est le premier mois; je compte sur le second.

— Et moi aussi. En attendant, dit le prélat avec satisfaction, voici une nouvelle œuvre de rédemption qui réclame tes soins... encore un hérétique que je t'amène... un Maure!

— Tant mieux. Cela me changera un peu.

— Il faudrait que tout fût terminé pour Pâques prochain, c'est important, c'est le grand jour! Sais-tu bien, Romero, qu'en y comprenant ces derniers... cela ferait soixante?

— Dieu aidant, cela sera, monseigneur.

— Bien! Fais avertir Acalpuco. Je rejoins ma voiture et mes gens, que j'ai laissés au bas de la montagne.

— Monseigneur va à Madrid?

— Non, je retourne à Valence; mais dans deux mois je reviendrai moi-même, entends-tu? moi-même, savoir ce qu'aura produit la parole de Dieu semée par toi.

— Dieu bénira la moisson, monseigneur... elle sera abondante.

— Je vois, Romero, qu'elle l'est déjà.

— Et quand monseigneur enverra-t-il prendre la récolte? Il serait temps de la rentrer.

— Nous rentrerons tout à la fois... dans deux mois, j'enverrai un détachement du saint-office ou de la sainte hermandad, qui m'amènera le tout à Valence sous bonne garde.

— Je comprends, monseigneur. Voici Acalpuco.

— Bien; remets-lui le nouveau catéchumène, et que Dieu fasse fructifier vos soins à tous deux.

Pour s'expliquer la conversation précédente, il faut savoir que l'archevêque de Valence, Ribeira, jouissait dans toute l'Espagne d'une réputation de piété prodigieuse.

Il y avait tel village où on le regardait comme un saint, et le valet de chambre du prélat se faisait un revenu considérable rien qu'en vendant, par parcelles, les soutanes et les habits de son maître, destinés un jour à faire des reli-

ques, genre de spéculation que l'on entend très-bien en Espagne.

Quand le prélat passait dans les rues de Valence, on s'agenouillait pour lui demander sa bénédiction, et les bulles du pape étaient moins respectées que le moindre mandement du saint archevêque.

Cette haute estime et cette immense réputation, qui avaient retenti jusqu'à Madrid et dans toutes les Espagnes, provenaient des nombreuses conversions faites depuis longtemps par Ribeira. Il en opérait plus, à lui seul, que le saint-office et tous les autres primats du royaume.

Tous les ans, aux fêtes de Pâques, la cathédrale de Valence offrait un spectacle auquel on venait assister de toutes les provinces environnantes.

Une longue file de nouveaux convertis, juifs, Arabes, protestants, calvinistes, enfin hérétiques de toutes les couleurs et de toutes les croyances, formaient, en habits blancs et un cierge à la main, une immense procession qui traversait la ville et venait communier par les mains du prélat. C'était lui qui avait ouvert leurs yeux à la lumière ; c'était lui qui les avait arrachés à la damnation éternelle ; il n'y avait pas assez d'éloges pour une foi si vive, si ardente, si durable ! Chacun criait hosanna, et, chaque année, la cérémonie se terminait par un *Te Deum* qui célébrait les pieuses victoires du prélat.

Mais, à défaut d'autres péchés, l'orgueil s'était glissé dans le cœur du saint archevêque, et, le trouvant vacant, il l'avait occupé en entier. Ribeira, placé à ce haut rang dans l'admiration publique, ne voulait point en descendre, ni rester au-dessous de lui-même.

Or, chaque année, sa tâche devenait plus difficile; il éprouvait le sort de tous les conquérants : à force de vaincre, il n'y avait plus de victoires à remporter. Les dernières conquêtes qui restaient à faire lui étaient vivement disputées par les évêques et archevêques ses rivaux, et surtout par l'ordre des jésuites.

Le père Jérôme et Escobar, ayant compris l'influence

qu'on exerçait par là sur les esprits, poussaient aussi aux conversions, et le couvent d'Alcala de Hénarès en comptait déjà quelques-unes qui empêchaient Ribeira de dormir.

Celui-ci avait heureusement, pour soutenir sa supériorité, des moyens créés par lui et qu'on ne lui connaissait pas. Avec l'autorisation de l'inquisition, dont il était un des chefs influents, il avait fondé, de ses propres deniers, et sur ses revenus, qui étaient immenses, une sainte maison, appelée l'œuvre de la Rédemption.

C'était, si l'on peut s'exprimer ainsi, une pieuse pépinière qui ne le laissait jamais manquer de sujets.

Tous les hérétiques que l'on dénonçait à sa surveillance étaient saisis par ses ordres et livrés entre ses mains ; mais, au lieu de les envoyer, comme on le croyait, dans les prisons du saint-office, il les adressait d'abord au curé Romero, desservant de la paroisse d'Aïgador. Cette paroisse était, comme on l'a vu, située au milieu des montagnes et dans un endroit presque inaccessible.

Le catéchumène, ou plutôt le patient, était livré aux soins du curé et des frères rédempteurs, avec lesquels nous ferons connaissance tout à l'heure.

Si, grâce aux moyens employés par eux, et qui étaient presque immanquables, la conversion était opérée, on envoyait le néophyte à l'archevêque, qui le recevait comme l'enfant prodigue, le choyait dans son palais, et l'y gardait jusqu'à la grande solennité de Pâques, jour où le nouveau chrétien contribuait pour sa part à l'édification des fidèles, à la gloire de Dieu et surtout à celle de l'archevêque.

Si au contraire, ce qui était rare, l'hérétique endurci résistait à tous les efforts, on l'envoyait définitivement dans les cachots de l'inquisition, et il n'était plus question de lui. Ou si, par hasard, il revoyait la lumière du jour, c'était pour figurer dans quelque auto-da-fé, occasion dont on allait même être privé, puisque la reine s'était prononcée contre ce genre de solennité et prétendait le proscrire.

L'archevêque venait donc de prendre congé du curé, et

celui-ci, montrant du doigt Piquillo, avait fait signe à Acalpuco de s'en emparer.

Acalpuco était un Indien de race croisée, provenant d'un père mexicain et d'une mère espagnole. Sa taille athlétique, ses formes musculeuses lui avaient valu, plus que son mérite intellectuel, la place importante qu'il occupait dans l'œuvre de la Rédemption.

Lui, quatrième, formait tout le personnel des frères rédempteurs, moines ou plutôt laïques portant le froc, établis dans les bâtiments qui tenaient presque à l'église. Ces bâtiments, ainsi qu'on l'a dit, étaient d'anciennes constructions élevées par les Maures, et l'archevêque avait cru voir le doigt de Dieu dans cette coïncidence, ou dans ce hasard qui faisait servir l'œuvre des ancêtres à la conversion et au salut de leurs descendants.

Piquillo, conduit par ses gardiens, franchit la première enceinte ; c'était une poterne fermée par une grille ; au-dessus étaient écrits ces mots :

Œuvre de la Rédemption
fondée par Ribeira, archevêque de Valence,
anno Dei 1602.

On se trouvait ensuite dans une cour flanquée de cinq ou six tourelles, lesquelles étaient bâties avec la pierre du rocher, c'est-à-dire en granit.

Joignez-y des portes en chêne doublées de fer, de triples barreaux à toutes les fenêtres ou ouvertures, et vous aurez une idée du logement, ou plutôt du cachot, destiné aux pauvres malheureux qu'il s'agissait de convertir et de mener en paradis ; la route qui y conduisait n'avait rien d'engageant et aurait plutôt fait rebrousser chemin.

Chaque tourelle contenait deux étages, chaque étage un prisonnier.

Acalpuco ouvrit la troisième tourelle à droite, alors vacante, et dit à Piquillo :

— Frère, voici votre cellule; elle s'ouvrira pour vous quand vos yeux s'ouvriront à la lumière.

Et la porte se referma au bruit des serrures et des verrous, laissant le pauvre Alliaga livré à ses réflexions.

Il y avait une fatalité qui le poursuivait. Après avoir été si longtemps pauvre malheureux et abandonné de tous, la fortune venait de lui sourire; il avait retrouvé sa place au foyer paternel; une famille lui ouvrait les bras, un sort brillant s'offrait à lui. Ses talents personnels et les richesses des d'Albérique pouvaient le porter aux premiers rangs; alors rien ne s'opposait plus à son amour pour Aïxa, à son mariage avec elle; Aïxa lui avait dit : « Patience et courage, et on arrive à tout. »

Mais la patience lui manquait, et le courage était bien près de l'abandonner, lorsqu'il voyait tous ses rêves détruits, tous ses projets renversés par un hasard fatal, la rencontre de ce Juan-Baptista et la captivité où il se trouvait réduit.

Quelles en seraient les conséquences, et surtout quel en serait le terme? voilà ce qu'il lui était impossible de prévoir.

La première pensée qui s'offrit à son esprit, celle de tout prisonnier, fut celle-ci : Comment sortir de prison? Par la force? Impossible! Par ruse ou par adresse? La difficulté n'était pas moins grande. Un espoir lui restait encore, et cet espoir fut presque déçu.

Nous avons dit que, grâce à la générosité paternelle, ses poches étaient pleines d'or. Le capitaine Juan-Baptista et les siens y avaient mis bon ordre, tout avait été visité, il ne restait rien. Mais quand Yézid voyageait, il y avait toujours dans les fontes de la selle, à côté de ses pistolets, une bourse remplie de réaux pour que le généreux jeune homme y puisât à son aise et distribuât sur la route les pièces de monnaie à ceux qui lui tendaient la main, que cette main fût celle d'un juif, d'un Maure ou d'un chrétien.

Yézid, qui s'était occupé de tous les apprêts du voyage, avait fait pour son frère comme pour lui, et, en montant à cheval, Alliaga avait trouvé une bourse pleine de réaux à

côté de deux pistolets de poche richement ciselés et damasquinés.

Ces armes et cette faible somme ainsi placées avaient été négligées d'abord par le capitaine Balseiro, plus empressé de voler le maître que de voler le cheval, et plus tard les poignées d'or qu'il avait retirées des poches d'Alliaga l'avaient, non pas rassasié, mais occupé, vu qu'il ne songeait, chemin faisant, qu'à en dérober une partie aux exigences de ses associés, les autres alguazils.

Donc, quand l'escorte du capitaine eut rencontré celle de l'archevêque, quand on eut délié les mains des deux captifs, et intimé à Alliaga l'ordre de monter dans l'une des deux voitures épiscopales, celui-ci, en descendant de cheval, avait saisi vivement la bourse oubliée, ainsi que l'un des pistolets de poche, et, pendant le trajet, il les avait cachés à tous les yeux, d'autant plus facilement que ceux qui l'emmenaient alors n'en voulaient point à son argent, mais à son âme.

Le prisonnier avait pensé qu'il y avait une foule d'occasions où une bourse pouvait être utile aux gens qui possédaient leur liberté, et à plus forte raison à ceux qui ne l'avaient plus. C'est alors que cette ressource lui revint à l'esprit.

Il s'empressa de se fouiller, il avait toujours sa bourse.

Il compta, calcula, et tout ce qu'il possédait n'était malheureusement pas assez considérable pour faire ouvrir les portes de sa prison. Quatre-vingts à cent réaux, il n'y avait pas là de quoi séduire ses geôliers, ni acheter la conscience d'un curé ! Passe encore pour celle d'un porte-clef ! et encore !... Il y en a souvent qui sont hors de prix. Quant au pistolet, qu'il examina, il lui devenait inutile ; il n'était pas même chargé.

Il en était là de ses réflexions et venait de serrer sa bourse, lorsqu'il entendit s'ouvrir un guichet, donnant dans l'intérieur du bâtiment.

Il vit apparaître la tête du curé Romero, qui lui dit d'une voix paterne :

— Mon fils, je suis chargé, par le ciel qui me bénit, et par l'archevêque qui me paye, de vous convertir à la foi catholique, apostolique et romaine : y êtes-vous disposé ?

— Non, mon père, tant que je serai sous les verrous. Qu'on me mette en liberté, et nous verrons.

— Ce n'est pas là la question. Êtes-vous disposé à ouvrir les yeux à la lumière et les oreilles à la vérité ?

— Quand on m'aura ouvert les portes de cette prison...

— Encore une fois, mon fils, ce n'est pas là la question. Ma foi, comme chrétien, et mon devoir, comme curé de cette paroisse, m'ordonnent de vous prêcher et de vous convertir. Le saint archevêque de Valence ne m'a installé ici que pour vous montrer le chemin du ciel, et si vous ne tenez point à le gagner, moi, qui suis consciencieux, je tiens à gagner mes appointements. Je viendrai donc, durant le présent mois, vous exhorter tous les jours, pendant une demi-heure, avant mon dîner.

— Dispensez-vous de ce soin, mon père, je n'écouterai pas.

— Vous en êtes le maître. Je ne puis pas vous forcer d'écouter, mais je ne puis pas me dispenser de parler. Quand vient le temps des semailles, le bon laboureur doit semer son grain, et si le grain ne germe pas, ce n'est pas la faute du laboureur, c'est celle de la terre, qui n'était pas assez bien préparée et qu'il faudra sillonner de nouveau et déchirer par le soc de la charrue ; c'est ce que je vous souhaite au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il !

Et le curé se retira.

Le lendemain, il revint ; même proposition, même réponse. Le curé Romero, sans se déconcerter, sans se fâcher, sans témoigner la moindre impatience, parla pendant une demi-heure, montre en main, pas une minute de moins, pas une de plus. Quand il eut fini, il dit à son pénitent :

— Après la nourriture spirituelle, la nourriture temporelle.

Il sonna une cloche, et un repas assez convenable placé dans un tour s'offrit aux regards de Piquillo.

— Merci, mon père, je vais dîner.

— Et moi aussi, dit le curé en s'éloignant vivement.

Pendant plusieurs jours tout se passa exactement de même; le captif, toujours seul depuis le matin jusqu'au soir, n'apercevait que le curé, lequel arrivait à onze heures et demie précises, parlait sans s'arrêter pendant une demi-heure, et, à midi sonnant, refermait le guichet, puis s'en allait dîner.

— Pardieu ! se disait en lui-même Piquillo, si tout doit se passer ainsi, c'est ennuyeux, voilà tout, mais c'est très-ennuyeux; et il ne savait comment occuper les heures si longues de la captivité.

L'intérieur de sa prison ne pouvait pas lui offrir de grandes distractions. Il avait déjà plusieurs fois fait l'inventaire de son mobilier : un lit, une table, un fauteuil en bois et une espèce de prie-Dieu, d'une forme bizarre et comme il n'en avait jamais vu encore. Ce prie-Dieu était en fer et semblait cacher quelque ressort qu'il essaya vainement de faire jouer. Il y renonça.

En levant les yeux, il avait aperçu, à quinze ou dix-huit pieds au-dessus de sa tête, une petite lucarne fermée avec de larges barreaux; c'était de là que lui venait la lumière. Cette lucarne était placée du côté opposé à la porte d'entrée; donc, elle ne devait pas donner sur la cour, et le pauvre prisonnier n'eut bientôt qu'un désir : ce fut de connaître au juste la situation de ses domaines.

Pour atteindre à quinze ou dix-huit pieds, ce n'était pas facile; Piquillo plaça la table sur son lit; sur la table il mit le fauteuil, et sur le fauteuil le prie-Dieu; en y joignant sa hauteur à lui, c'était plus qu'il n'en fallait, et, au risque de se casser le cou, il monta bravement à l'assaut.

Il arriva à la lucarne. On apercevait au loin les montagnes; mais sa tourelle donnait sur une espèce de plate-forme vis-à-vis de l'église, plate-forme où le gazon était

rare et foulé aux pieds, ce qui prouvait que c'était le lieu le plus fréquenté, peut-être même la grande place de ce misérable village.

Au moment où il s'approchait de la lucarne, un oiseau perché sur la fenêtre s'enfuit effrayé.

— Ah ! s'écria Piquillo, enviant son sort et le suivant des yeux, comment, lui, qui a des ailes et la liberté, pouvait-il rester près de ces barreaux ?

Il regarda plus attentivement et vit que derrière ces barreaux l'oiseau avait bâti son nid, et que ce nid renfermait sa jeune couvée. Il se douta alors qu'il reviendrait.

Il émietta sur le rebord de la lucarne le pain de son dîner, et au bout de quelques jours, le fugitif ne s'enfuyait plus, il s'était apprivoisé ; Piquillo ne fut plus seul, c'était une distraction, une compagnie, un ami !

Et cependant, les jours s'écoulaient avec une monotonie et surtout une lenteur qui le désespéraient. Devait-il donc passer ainsi tout le reste de sa vie ?

Chaque matin, le curé reparaissait à la même heure, et lui faisait la même exhortation ; exhortation que Piquillo était forcé d'écouter, et qu'en dépit de lui-même il commençait presque à savoir par cœur ; triomphe dont le curé eût été bien fier, s'il l'avait connu ; mais son captif se garda bien de lui donner cette satisfaction. Enfin le trentième jour, après avoir, pour la trentième fois, répété son sermon, le curé lui dit :

— Mon frère, êtes-vous converti maintenant ?

— Non, mon père.

— Voulez-vous recevoir le baptême ?

— Non, mon père.

— Vous n'êtes donc pas encore éclairé ?

— Pas plus qu'auparavant.

— C'est bien étonnant, dit le curé avec bonhomie. J'ai fait cependant tout ce que je pouvais. Alors, mon frère, et comme je vous l'ai expliqué, ce n'est pas la faute du laboureur, c'est celle de la terre. Il faut qu'elle soit forte-

ment et soigneusement labourée. Nous nous en occuperons dès demain; vous ne me reverrez plus maintenant que quand vous serez converti.

— Adieu alors, mon père, et pour jamais!

— Peut-être! Mais dès que le sillon sera disposé à recevoir le bon grain, vous n'aurez qu'un mot à dire, je reviendrai.

— Je ne vous donnerai pas cette peine.

Le curé Romero alla dîner; Alliaga attendit le jour suivant avec quelque curiosité et non sans inquiétude.

A l'heure ordinaire, le guichet ne s'ouvrit pas, le curé ne parut pas. Mais une porte, qui jusque-là avait toujours été fermée et qui donnait sur le corps de logis principal, cria avec force sur ses gonds, et le prisonnier vit venir à lui un moine couvert d'une ample robe brune.

C'était le colossal et farouche Acalpuco.

Il tenait à la main une longue discipline formée de plusieurs bandes d'un cuir souple et flexible; chaque bande de cuir était armée aux extrémités d'un morceau de fer ou de plomb. Il ferma la porte derrière lui et dit d'un ton doucereux et béat qui contrastait avec son air hébété :

— Mon frère, le curé Romero m'envoie vers vous, et, chaque jour pendant un mois, je viendrai vous visiter.

— Dans quel but?

— Le voici. Je suis chargé par lui et par monseigneur l'archevêque, à mon grand regret, mon frère, de vous administrer aujourd'hui, sur les épaules nues, dix coups de discipline; chaque jour j'augmenterai d'un seul coup, de sorte que, le dernier jour du mois, j'aurai trente coups de plus à vous donner, ce qui sera bien pénible pour vous et bien fatigant pour moi, qui ne fais que cela; tandis que d'un seul mot, vous pouvez nous épargner à tous deux ce désagrément.

— Et ce mot, quel est-il?

— Déclarez que vous êtes converti et que vous consentez à recevoir le baptême, c'est bien peu de chose auprès de ce que vous auriez à recevoir de l'autre manière.

— Je comprends, dit Alliaga, vous êtes le bourreau.

— Je suis, selon l'expression du curé, le frère laboureur, celui qui trace le sillon dans la mauvaise terre pour la forcer à rapporter et à produire.

— Vous aurez donc ma mort à vous reprocher; car, dussiez-vous me tuer, vous n'aurez rien de moi.

— C'est ce que nous allons voir, dit le moine; mais n'oubliez pas que vous m'y avez forcé, et que vous l'avez voulu! Le ciel m'est témoin que je ne demandais qu'à me dispenser de ce surcroît de travail; les autres me donnent déjà assez de mal.

Il s'avança alors vers Piquillo pour le saisir et le dépouiller de ses vêtements.

Il était tellement fort et vigoureux, et son adversaire paraissait si faible, qu'il ne doutait pas d'en triompher à lui seul, et sans avoir besoin d'appeler à son aide les autres frères rédempteurs.

Piquillo sentit une sueur froide couvrir son front. Ce moment venait de lui rappeler les supplices de son jeune âge, les horribles traitements du capitaine Baptista et de son lieutenant Caralo; aujourd'hui comme alors, il n'avait de secours à attendre de personne; mais aujourd'hui il avait le sentiment de l'honneur et de sa propre dignité.

Décidé à mourir plutôt qu'à souffrir un tel opprobre, il avait choisi un pan de la muraille, contre lequel il allait se précipiter et se briser la tête, lorsqu'une idée lui vint, un dernier moyen de salut, que, dans ce moment suprême, il ne risquait rien d'employer, ou de tenter du moins.

Il tira de sa poche le pistolet que lui avait donné Yézid, et qui, par malheur, n'était pas chargé.

— Si tu fais un pas vers moi, dit-il au moine, je t'étends à mes pieds.

Le moine s'arrêta et pâlit.

Piquillo, jetant sur lui un regard ferme et le tenant toujours en joue, le vit trembler de tous ses membres. Il comprit que, malgré sa force d'Hercule, le frère rédempteur

était un lâche qui ménageait peu la peau des autres, mais qui tenait beaucoup à la sienne. Il lui cria d'un ton menaçant :

— Bas les armes ! ou je tire !

Le moine jeta à ses pieds la discipline aux pointes de fer dont il était armé.

Dès ce moment, Piquillo fut le maître, et Acalpuco l'esclave. Mais il ne suffisait pas de l'avoir effrayé ; il était probable qu'en sortant du cachot, le moine courrait donner l'alarme, et qu'on reviendrait en force ; il s'agissait donc de le gagner.

Le prisonnier baissa son pistolet, le frère rédempteur respira, les couleurs revinrent sur ses joues pâles.

— Vous faites là un triste métier, mon frère.

— Il faut vivre.

— On vous paye donc bien cher?

— Fort peu ! tous les bénéfices sont pour le curé Romero, toute la peine est pour nous.

— Et pour vos prisonniers.

— Je ne dis pas non, s'écria vivement le moine ; mais ils peuvent sortir d'ici quand ils veulent ; ils n'ont qu'un mot à prononcer, et ils sont envoyés à Valence, dans le palais de monseigneur. Là, ils sont bien traités, bien nourris jusqu'à la fête de Pâques, et on ne les oblige à rien, qu'à communier, tandis que nous, forcés de rester en ce lieu, dont nous ne pourrions sortir sans encourir la colère de l'archevêque, et, par suite, celle de l'inquisition, nous n'avons qu'un modique salaire.

— Combien?

— Un réal par jour, et nourris en ermites, en anachorètes ! du pain et des oignons !

— En vérité, dit Piquillo d'un air touché, vous êtes à plaindre !

— Bien plus que vous, mon frère ; vous, au moins, vous avez du vin, et nous ne buvons que de l'eau ; à peine quelquefois, le dimanche, quand les prisonniers sont dociles et

que l'ouvrage ne donne pas trop, pouvons-nous descendre à l'hôtellerie située au bas de la montagne, pour nous refaire des fatigues de la semaine ; et encore faut-il pour cela que nous ayons des économies.

— Écoutez, dit Piquillo, je veux que vous en fassiez avec moi.

— Comment cela? reprit le frère étonné.

— Je vous donnerai trois réaux par jour.

— Ce n'est pas possible !

— Nous commencerons dès aujourd'hui; les voici.

Il les tira de sa poche et les lui mit dans la main. Le frère, encore plus étonné, les prit et fit avec les trois pièces de monnaie le signe de la croix.

— Tous les jours, poursuivit Piquillo, quand vous viendrez ici, je vous en donnerai autant ; de plus, la bouteille de vin que l'on m'apporte pour mon repas et à laquelle je ne touche pas. Celle d'aujourd'hui est encore intacte, vous pouvez vous en assurer.

Le moine tenait à se convaincre que tout cela n'était pas un rêve. Il déboucha la bouteille, qui était bien réelle, et son estomac, glacé depuis longtemps par l'eau du rocher, ne fut pas plus tôt réchauffé par cette liqueur réconfortante, qu'il devint gai, causeur et bonhomme.

— Que faut-il faire pour cela ? demanda-t-il.

— Rien, répondit Piquillo. Vous viendrez tous les jours, comme frère laboureur, travailler à la terre, mais vous laisserez la terre en friche et votre charrue oisive.

— C'est facile ! ça me donnera moins de mal.

— Et à moi aussi. Vous déclarerez après cela, à la fin du mois, que, malgré le zèle que vous y avez mis, les coups de discipline n'ont pas produit plus d'effet que les exhortations du curé.

— Je comprends... et après ?

— Nous verrons ! ce sera toujours cela de gagné pour moi.

— Et pour moi ! ajouta le moine en serrant les troi

pièces de monnaie sous son froc ; mais cependant, dit-il avec un mouvement de crainte et d'hésitation, si cela venait à se savoir...

— C'est que vous l'aurez voulu, mon frère ; on peut bien découvrir ce que je vous donne là, dit Piquillo en montrant les réaux, mais on ne peut pas découvrir ce que vous ne me donnerez pas.

— C'est juste, répondit le moine tout à fait convaincu par ce raisonnement.

Fidèle à ce qui avait été convenu, il revenait chaque jour, à la même heure, avec autant d'exactitude que le curé. Il touchait ses trois réaux, buvait sa bouteille de vin, et sortait enchanté de son marché ; Piquillo ne l'était pas moins que lui.

Maintenant que son bourreau était devenu son confident et son complice, il lui avait plusieurs fois parlé d'évasion, lui promettant, s'il voulait le seconder, non pas trois réaux, mais trois ducats par jour.

Le frère rédempteur n'eût pas demandé mieux, mais cela lui était impossible.

La porte de la tourelle et celle de la première enceinte étaient fermées avec des barres de fer et de triples serrures dont les clefs étaient entre les mains du curé. Les trois autres frères rédempteurs étaient dévoués à l'archevêque, sans compter que lui, Acalpuco, ne se sentait point l'audace qui porte à braver les dangers, et qu'au moindre bruit, au moindre cri d'alarme, les vingt ou trente paysans qui composaient le village ne manqueraient point d'accourir, prêts à défendre leur curé et à se faire tuer pour le saint archevêque.

Quant à une évasion par ruse, elle était encore plus impraticable : aucun moyen de sortir de la tourelle. Une porte donnait, il est vrai, sur la cour ; mais, une fois dans la cour, on n'en serait pas plus avancé, puisqu'il fallait franchir une poterne. Or le frère portier ne laissait passer personne sans un ordre exprès et par écrit du curé ou de l'archevêque, et

encore après avoir bien examiné celui qui sortait ou qui entrait.

Piquillo était désespéré ; les jours s'écoulaient ; sa situation ne changeait pas et pouvait empirer. Son modeste trésor diminuait chaque jour, et avec lui devait probablement expirer le dévouement d'Acalpuco.

— Comment, lui disait-il, ne s'étonne-t-on pas au dehors de n'entendre de cette tourelle ni résistance, ni plainte, ni gémissement ?

— Rassurez-vous, lui répondit le moine en lui montrant une espèce de bâillon à l'usage des prisonniers, nous avons ordre d'abord de nous servir de ceci pour que nulle parole, nul cri ne se fasse entendre, et qu'on puisse croire au dehors que la seule éloquence du curé suffit à la conversion des plus obstinés. Quant à la résistance, elle serait impossible, car dès que le prisonnier s'est mis à genoux sur ce prie-Dieu, voyez plutôt !

Le frère rédempteur lui apprit alors le secret qu'il n'avait pu découvrir.

En poussant un bouton de cuivre, un ressort partait qui enveloppait le patient, lui saisissait les bras et les jambes, et le forçait à courber son front vers la terre, comme s'il priait de la manière la plus fervente et la plus humble. Ce mouvement mettait à découvert ses épaules et ses reins, et il subissait, sans pouvoir se défendre, la fustigation qu'il plaisait à ses bourreaux de lui infliger.

Piquillo tressaillit à cet aspect, et toute la soirée, toute la journée du lendemain, il ne put se défendre des plus tristes et des plus sombres pressentiments.

Pour les chasser et se distraire, il fit, ce qui lui arrivait souvent quand il était seul, une visite à sa jeune couvée, c'est-à-dire qu'il établit son échafaudage, plaça sur son lit sa table, son fauteuil et le fatal prie-Dieu, qu'il ne regardait plus maintenant sans un frisson ; mais il en connaissait le secret, et, en montant dessus, il se garda bien de toucher au ressort.

Il était parvenu à la hauteur de la lucarne, et à travers les barreaux il regardait le ciel et la cime des montagnes qui bordaient l'horizon ; soudain un bruit de mandoline ou de guitare, dont on râclait d'une manière effroyable, l'arracha à ses rêveries et le força d'abaisser ses regards vers la terre d'où partait ce concert infernal et sauvage.

Il aperçut le curé Romero et une trentaine d'hommes, de femmes et d'enfants, formant la population déguenillée de la paroisse d'Aïgador, rangés en cercle autour de cinq ou six bohémiens qui dansaient ou jouaient de la guitare.

Ils avaient été attirés par cet horrible charivari qui aurait mis en déroute une armée entière. Pour entendre une pareille musique sans prendre la fuite, il fallait être sourd ou, comme Piquillo, renfermé sous les verrous. Il resta donc.

Mais quelle fut sa surprise lorsque, dans le bohémien qui maniait la guitare d'une manière si extraordinaire, il crut reconnaître son ami Pedralvi ; bientôt il lui fut impossible d'en douter, quand celui-ci se mit à chanter ou plutôt à crier à tue-tête, en s'accompagnant de la mandoline :

— Tra, la, la, la, la, toi qui m'entends du haut de ces créneaux, reconnais un ami !

Ces paroles étaient en arabe, et ce jargon inconnu amusait beaucoup le curé et les assistants.

— Tra, la, la, la, la, continuait Pedralvi en chantant, écoute-moi bien! Consens, dès ce soir, à être baptisé, tra, la, la, la, la, parce qu'alors demain, de bon matin, on te conduira à l'église que tu vois d'ici... tra, la, la, la, la, et je t'enlèverai, tra, la, la, la, la, et si l'on veut s'y opposer, tra, la, la, la, la, nous les rosserons tous, à commencer par ce curé qui est là devant moi, et qui m'écoute en ce moment comme un imbécile, tra, la, la, la, la, la, la, la, la!

Pedralvi termina sa sarabande ou séguedille par des arpéges et des from-from de guitare si originaux et si imprévus, que le curé et tous les auditeurs applaudirent et crièrent bis !

C'est ce que demandait Pedralvi, et pour que Piquillo l'en-

tendit mieux, il répéta, en criant encore plus haut, la chanson ou plutôt le programme qu'il désirait faire comprendre à son ami.

Quand il eut fini, il fit le tour du cercle, recueillit une somme de quelques maravédis, et, en signe de remercîment, il agita en l'air son chapeau en regardant du côté de la tourelle.

Une petite pierre, lancée à travers les barreaux, lui fit croire qu'on l'avait reconnu et qu'on l'avait compris.

Il descendit avec ses compagnons coucher à l'hôtellerie qui était au bas de la montagne, et, enchanté de sa journée, il passa une excellente nuit, persuadé que le lendemain il délivrerait son ami Piquillo.

Hélas! celui-ci avait bien reconnu Pedralvi; il avait écouté de toutes ses oreilles, et devinant qu'on lui envoyait un bon avis, il n'avait pas perdu un mot de la chanson, mais il n'en avait pas compris une syllabe, par une raison infiniment simple dont Pedralvi ne se doutait pas, c'est que le pauvre Piquillo savait beaucoup de choses, mais ne savait pas l'arabe.

Aussi, le lendemain de bon matin, suivi de ses amis, qui, sous leurs habits de bohémiens, avaient comme lui de l'or et du fer, Pedralvi avait gravi la montagne.

Il rôda vainement, pendant toute la journée, autour de l'église, espérant, à chaque instant, que les portes de la prison allaient s'ouvrir et que le néophyte serait conduit à l'église; personne ne parut : toutes les portes restèrent closes, et, le soir venu, Pedralvi désespéré fut obligé de retourner coucher à l'hôtellerie de la montagne.

Cependant le temps s'écoulait. Il y avait cinquante neuf jours que Piquillo était prisonnier, et le dernier jour du second mois venait d'arriver.

Fidèle à la promesse qu'il avait faite au curé Romero, et impatient de connaître les nouveaux résultats de l'œuvre de la Rédemption, l'archevêque de Valence avait quitté sa résidence et s'était dirigé vers le petit village d'Aïgador.

Parvenu à Maderidjos, et avant d'entrer dans la montagne,

ait pris une escouade d'alguazils qu'il avait fait demander ué Calzado, corrégidor mayor de la province de Tolède, celui-ci s'était empressé de mettre à sa disposition. scouade devait d'abord servir d'escorte à l'arche- uis ramener à Valence les nouveaux convertis que ait lui livrer.

rrivé assez tard, fut reçu au presbytère par le frit son modeste appartement; quant à l'es- neur, qu'il était impossible de loger, elle erie de la montagne.

ra se h interroger le curé, qui lui raconta avec ion comm par son zèle évangélique et ses pieuses tions, il ava ché à l'erreur les cinq israélites qui ent été confi étaient convertis, ou du moins ne daient qu'à l'ét quelques mots de monseigneur ent pour achever miracle.

, avec la même fran e et avec une profonde douleur, é était obligé d'avou que tous ses efforts avaient été sants contre l'hér du Maure qui lui avait été é.

ances, ni les efforts et les fati- nt pu triompher de cet hérétique obstiné et endurci, dont l'âme était rebelle aux effets de la grâce, et le corps insensible aux arguments de la discipline résistance d'autant plus étonnante qu'on était au dernier jour du mois, au moment des échéances les plus fortes; car la veille il avait reçu trente-neuf coups de discipline, quarante le matin, et, à ce que disait le frère rédempteur chargé de ces détails, il n'y paraissait point, pas même sur sa peau!

— Quel endurcissement! répéta le prélat avec un soupir. Est-il possible, mon Dieu! qu'il y ait des hérétiques que rien ne puisse toucher? Nous verrons cela demain, dit-il au curé, disposez tout pour que je puisse l'exhorter moi-même; je veux, s'il faut y renoncer, n'avoir du moins rien à me reprocher. Nous devons pour cela n'épargner ni nos soins, ni nos peines!... C'est pour la foi! et Dieu nous le rendra!

Le lendemain Piquillo, couché sur son humble grabat, rêvait à Pedralvi et à la liberté, lorsqu'on entra brusquement dans la tourelle. C'était le curé Romero et les quatre frères rédempteurs, et avant que le prisonnier, à moitié endormi, eût pu se défendre, il fut arraché de son lit, bâillonné, dépouillé de son dernier vêtement et précipité au pied du prie-Dieu fatal.

Le curé fit jouer le ressort, et Piquillo, forcément prosterné, le front contre terre, ne put opposer aucune résistance à ses bourreaux; nul espoir ne lui restait, pas même celui de mourir pour se soustraire à ce supplice infamant.

Acalpuco, tout en gémissant du devoir qui lui était imposé, se résignait à le remplir; au moins, se disait-il en lui-même, ce bon jeune homme qui m'enrichit depuis un mois comprendra que c'est malgré moi, et que je ne puis pas faire autrement.

En ce moment, l'archevêque entra; il fit signe au curé de l'attendre dans la pièce voisine, et dit aux frères rédempteurs :

— Attendez-moi, mes frères, je vous ferai avertir quand il en sera temps; je veux rester seul avec ce malheureux et lui adresser mes paternelles et dernières exhortations.

Le prélat s'assit dans le fauteuil en bois, et, s'approchant de Piquillo, toujours prosterné et toujours garrotté par des liens de fer :

— Mon frère, lui dit-il, pourquoi repousser avec cette obstination les trésors de la grâce? J'espère encore vous convaincre. Vous ne me répondez pas...

Voyant alors le bâillon qui lui fermait la bouche :

— Vous ne le pouvez pas... je le vois... tant mieux! ce sont des hérésies et des impiétés que l'on vous épargne. Écoutez-moi seulement : Si l'on a fait souffrir votre corps, c'est pour sauver votre âme! Au lieu de nous en vouloir, mon frère, vous devez nous en remercier! Qu'importe,

après tout, cette enveloppe périssable dont nous ne devons aspirer qu'à nous dégager ?

N'agitez pas ainsi la tête avec colère, dit-il en s'interrompant, car après tout, mon frère, ces tourments corporels, vous ne devez les imputer qu'à vous-même ! ce n'est pas nous, c'est vous qui êtes votre propre bourreau dans ce monde et surtout dans l'autre. En effet, d'après les douleurs légères, passagères, que vous venez d'endurer, jugez ce que doit être l'éternité de douleurs à laquelle vous condamnerait le Dieu que vous vous obstinez à repousser et qui vous prie, par ma bouche, d'avoir pitié de vous-même !

Piquillo, qui tremblait de rage, fit un nouveau geste de fureur.

— Pitié pour vous ! s'écria le prélat, avec une componction qui allait jusqu'aux larmes ; pitié pour vous ! mon frère, je vous en conjure à mains jointes, et je vais, s'il le faut, m'agenouiller auprès de vous sur la pierre ! Pitié pour le salut de votre âme ! Consentez à vous convertir et à recevoir le baptême...

Ne me répondez pas... vous ne le pouvez pas ; mais faites-moi seulement signe de la tête que vous le désirez... que vous le demandez... et je fais à l'instant tomber ces entraves qui retiennent votre corps, comme les liens de l'hérésie retiennent votre âme et l'empêchent de s'élever au ciel.

Piquillo resta immobile.

— Un geste seulement, et vous êtes libre, et je vous emmène avec moi à Valence, dans mon palais, où des délices ineffables vous attendent. Vous qui êtes l'enfant prodigue, vous trouverez en moi un père... Vous le voulez, mon fils, n'est-il pas vrai ?

Piquillo ne fit pas un geste.

— Mais si vous persistez dans l'impénitence finale, reprit le prélat avec colère, je n'oublierai point que le Dieu qui pardonne et châtie m'a remis ses pouvoirs sur la terre, et que, si vous repoussez le premier de ces droits, il m'est ordonné d'user du second ! Je vais appeler les frères ré-

dempteurs... C'est vous qui l'aurez voulu! Un geste, un signe de consentement, peut m'arrêter encore.

Piquillo resta immobile, et le prélat se leva pour appeler.

XII

L'AMITIÉ.

Cependant, après avoir attendu toute la journée aux environs de l'église, après avoir erré autour des vieux bâtiments de la Rédemption, Pedralvi, convaincu que quelque obstacle impossible à prévoir ou à surmonter avait retenu le prisonnier, Pedralvi désolé, mais non découragé, avait craint que sa présence et celle de ses compagnons n'excitassent des soupçons.

Il quitta donc, à regret, le presbytère, et redescendit à l'hôtellerie d'Aïgador, pour y réfléchir et méditer un nouveau plan de campagne.

Cette hôtellerie était l'une des plus misérables de l'Espagne, qui en compte beaucoup de ce genre-là ; mais du moins il y trouvait un abri pour lui et les siens, et puis il ne s'éloignait pas de Piquillo, qu'il avait juré de délivrer, et il était à portée de profiter de tous les événements.

Vers le soir, une troupe assez considérable passa non loin de la posada, se dirigeant vers la montagne. Deux heures après, redescendirent une demi-douzaine d'alguazils venant chercher un asile à l'hôtellerie.

On leur répondit que, pour tout logement, il n'y avait qu'une seule chambre, assez vaste ; mais elle était occupée par des bohémiens qui payaient bien. Quant aux provisions, si on en voulait, il fallait en apporter avec soi !... Tel était l'usage à peu près généralement répandu en Espagne.

— Comment ! s'écrièrent les alguazils avec colère, recevoir

ainsi des gens de la suite et de l'escorte de monseigneur l'archevêque de Valence; c'est une indignité !

L'hôtelier, son bonnet à la main, s'excusait de son mieux, et plus il déployait d'humilité, plus ses interlocuteurs élevaient la voix et montraient d'insolence; si bien que, la discussion devenant des plus vives, Pedralvi, qui avait écouté de la fenêtre et qui était au fait de la question, s'empressa de descendre et de s'interposer.

— Qu'est-ce? seigneur hôtelier, s'écria-t-il, laisser à la porte des gens de la suite de monseigneur l'archevêque de Valence ! Ne pas donner à souper à l'escorte de monseigneur l'archevêque, de ce saint prélat, la lumière de la chrétienté ! Ce n'est pas possible et je ne le souffrirai pas.

Tous les alguazils saluèrent.

— Je ne suis qu'un pauvre bohémien vivant de ma guitare et de mes chansons; mais j'aimerais mieux passer la nuit en plein air, au milieu de la montagne, et ne souper de ma vie, que de voir faire un tel affront à des personnes de cette importance.

— Alors, s'écria l'hôtelier, vous consentez donc à leur céder votre chambre?

— Non, dit Pedralvi, mais à la partager avec eux. Ils sont six et nous sommes cinq. La chambre est grande, on peut y tenir onze. Il y a des dortoirs de couvent où l'on est moins à l'aise.

— C'est juste! s'écrièrent les archers de la sainte hermandad.

— Ces messieurs d'un côté, nous de l'autre, continua Pedralvi. Tout le monde par terre; mais à tout seigneur tout honneur : vous leur donnerez tous les matelas et tous les draps de la posada, s'il y en a six !

— Il y en a huit! répondit l'hôtelier avec orgueil, y compris ceux de ma femme et les miens.

— A merveille, dit Pedralvi, et à nous, vous nous donnerez quelques bottes de paille, de la plus fraîche; nous ne sommes pas difficiles.

Les chambres à coucher furent donc ainsi réglées. Quant

au souper, c'était plus difficile. Les nouveaux venus n'avaient avec eux aucune provision, l'hôte pas davantage. Mais Pedralvi et les bohémiens avaient tous leur bissac bien garni. Ils offrirent à souper aux archers, qui n'eurent garde de refuser, et à l'hôtelier lui-même, qui ne se fit aucun scrupule d'accepter, attendu qu'après tout c'était toujours chez lui que l'on soupait, et qu'il n'abdiquait ainsi ni son titre, ni sa dignité de maître de maison.

Le repas fut copieux et délicat. On y vit même circuler le vin de Valdepenas, imprudence dont ne s'aperçurent ni l'hôte, ni les archers, qui n'avaient pas l'habitude d'en boire; mais le bon vin, et surtout les bons procédés, avaient rendu les convives expansifs et communicatifs, et, au bout de quelques minutes, Pedralvi savait déjà que le corrégidor mayor Josué Calzado avait donné au chef des alguazils l'ordre, par écrit, d'attendre à Madrilejos l'archevêque de Valence et de se tenir à sa disposition; que, de plus, l'archevêque leur avait ordonné de le conduire au haut de la montagne, au petit village d'Aïgador, et d'y retourner le lendemain matin pour y prendre et conduire à Valence des prisonniers qu'on devait leur confier.

Cette dernière phrase frappa Pedralvi; de tout le récit des archers ce fut la seule qui lui parut mériter quelque intérêt. Il avait fait circuler plusieurs fois l'outre qui renfermait le vin de Valdepenas, de sorte que les archers, après la fatigue de la journée, après un bon souper et d'abondantes libations, furent enchantés de se retirer dans la chambre à coucher commune, où ils ne tardèrent point à ronfler sur tous les tons.

Pedralvi, placé de l'autre côté de la chambre, expliqua alors à voix basse aux bohémiens ses amis ce qu'il comptait faire; ils avaient promis à d'Albérique et à son fils Yézid de rendre leur jeune maître à la liberté. Ils pouvaient y réussir par cette ruse, et si ce moyen échouait, ils étaient tous gens de cœur et bien armés, valant chacun deux archers, et il serait toujours temps d'employer la force quand on n'aurait plus d'autre ressource.

Le jour commençait à peine à poindre, que Pedralvi songea à exécuter son projet. C'était une idée que Juan-Baptista lui avait donnée ; mais il lui était bien permis de voler une idée à l'ennemi qui lui avait volé son or ; c'était d'ailleurs faire retomber sur le capitaine la responsabilité de l'expédition et se sauver peut-être en le faisant pendre. Il n'y avait pas à hésiter, c'était double avantage.

Les Maures, étendus sur la paille, furent bien vite levés et sur pied. Leurs compagnons de chambre, qu'on avait gratifiés de matelas et de draps, s'étaient mis plus à leur aise ; tous s'étaient complétement déshabillés et continuaient à dormir comme dort le juste ou le guet à pied, deux professions où il y a plus de fatigue que de profit à acquérir.

Chacun des bohémiens, s'avançant avec précaution, s'empara du manteau, du pourpoint, du costume complet de son voisin, sans oublier le chapeau à plume noir et la rapière.

Ils sortirent sans bruit, fermèrent la porte de la chambrée à double tour. Personne n'était réveillé dans la maison, pas même l'hôte, qui se levait toujours le dernier. Ils eurent donc tout le loisir de faire leur toilette à la cuisine, et quand ils se virent complétement équipés en archers, ils s'élancèrent hors de la maison, et commencèrent à gravir la montagne d'un pas rapide.

Malgré leur marche forcée, il était grand jour quand ils arrivèrent au pied des tourelles. Pedralvi se hâta de frapper à la poterne.

— Qui va là ? demanda le frère portier.

— Archers de la suite de monseigneur l'archevêque.

— Ce sont eux, s'écria le curé Romero, qui apparut en ce moment dans la cour ; ouvrez, frère Balthazar, ouvrez !

Pedralvi et les siens se trouvèrent dans la cour. C'était un premier retranchement d'emporté. Inutile de dire que le bohémien qui, la veille, chantait sur la plate-forme du presbytère, n'avait ni le même teint, ni les mêmes cheveux, ni la même voix que le grave archer qui s'adressait dans ce moment au curé.

— Nous venons, mon père, vous demander les prisonniers que vous devez nous remettre pour les conduire à Valence.

— Nos âmes rachetées, nos nouveaux convertis, dit le curé ; entrez, entrez, seigneurs archers.

Et il leur ouvrit l'intérieur du bâtiment, le corps de logis du milieu.

— Attendez-moi ici, continua-t-il, ce ne sera pas long ; le temps de les délivrer. J'ai cinq néophytes tout disposés à vous suivre ; cinq israélites qui ne le sont plus... au contraire... tous bons chrétiens !

— Des israélites, dit à part lui Pedralvi ; ce n'est pas là ce que nous venons chercher. N'y a-t-il donc que ceux-là, mon père? poursuivit-il tout haut.

— Il y en a bien encore un autre, mais il ne peut pas vous suivre ; celui-là, c'est un Maure.

— Un Maure ! dit vivement Pedralvi.

— Un obstiné hérétique auquel on n'a pu faire entendre raison, et qui restera ici.

— C'est lui, se dit Pedralvi, qui voyant encore une fois tous ses projets renversés ajouta : Tout est perdu !

Puis s'adressant au curé :

— N'y a-t-il donc, mon père, aucune espérance de l'amener à la bonne voie ?

— Bien peu, dit le curé en secouant la tête ; on a employé tous les moyens possibles, les plus doux comme les plus rigoureux, il a résisté.

Pedralvi avait peine à retenir son émotion.

— Ah ! Il a résisté ? dit-il ; c'est qu'on ne s'y est pas bien pris.

— Pas bien pris ! répondit le curé, qui avait cru voir un reproche dans ce mot ; imaginez-vous, dit-il à voix basse, que tous les jours, mon frère, on l'a déchiré jusqu'au sang ! Que voulez-vous faire de mieux ? Et malgré cela, il a résisté, l'enragé hérétique !

Pedralvi manqua de sauter au cou du curé et de l'étrangler.

— Enfin, croiriez-vous, poursuivit le curé d'un air d'admiration, croiriez-vous que, dans ce moment, monseigneur lui-même est là, à l'exhorter?

Et il lui montrait une porte à droite qui donnait sur la tourelle.

— Je crains bien, continua-t-il, que sa seigneurie n'y perde ses peines, et que ni raisonnement ni torture ne puissent réussir; mais du moins, comme dit monseigneur, nous n'aurons rien à nous reprocher. Je vais toujours vous chercher les autres, ceux dont les yeux se sont ouverts à la lumière. Asseyez-vous, seigneurs archers; je ne vous demande qu'un quart d'heure.

A peine avait-il disparu que Pedralvi, ne pouvant contenir son impatience, s'était élancé vers la porte que le curé lui avait désignée, et qui conduisait à la tourelle. Ses compagnons le suivirent. Le spectacle qui s'offrit à eux fut celui du pauvre Alliaga bâillonné et agenouillé devant l'archevêque, qui achevait de l'exhorter! Le prélat, irrité d'avoir perdu ses frais d'éloquence, venait de se lever au moment où la porte s'ouvrit. Et voyant les habits noirs des archers, il s'écria :

— Que justice se fasse, et que le ciel soit vengé!

— Vous serez obéi, monseigneur, répondit Pedralvi en courant à Piquillo, dont il défaisait le bâillon.

— Qu'est-ce à dire? s'écria le prélat avec surprise.

Mais sans lui donner le temps de s'étonner davantage ou d'appeler à son aide, Pedralvi arrêta le cri qu'il allait proférer en fermant sa bouche entr'ouverte avec le bâillon qu'il venait d'ôter à Piquillo. Libre de parler, celui-ci indiqua le ressort du prie-Dieu qu'il fallait toucher pour le délivrer.

— Vite, s'écria Pedralvi, il n'y a pas de temps à perdre!

Et on lui jeta la défroque du sixième alguazil, dont les bohémiens s'étaient emparés et qu'ils s'étaient partagée entre eux par prévision et par ordre de leur chef.

— Aidez-le dans sa toilette, et hâtons-nous, car on peut venir.

— Et celui-ci, dit un bohémien en montrant Ribeira, qu'en faire? où le mettre?

— A la place de Piquillo !... Dépêchez.

Cet ordre était à peine donné, que deux des compagnons de Pedralvi s'étaient chargés de l'exécuter. Le prélat était loin d'inspirer à des Maures le même respect qu'à des Espagnols. Au contraire, ceux-ci ne voyaient en lui, comme dans le grand inquisiteur, que les chefs de leurs bourreaux, leurs persécuteurs les plus acharnés; c'était servir Dieu et leur religion que de venger leurs frères torturés ou immolés par milliers, et l'on ne peut se figurer avec quel plaisir, avec quelle rapidité, ils eurent, en quelques minutes, dépouillé Ribeira de ses vêtements. Ne pouvant proférer une parole ni pousser un cri, celui-ci, forcé de s'agenouiller devant le prie-Dieu, se vit en un instant renversé, garrotté, agenouillé et touchant la terre de son front renversé.

— Bien, dit Pedralvi, advienne maintenant que pourra... sortons !

Emmenant Piquillo habillé comme eux et confondu dans leurs rangs, ils repassèrent par la pièce où le curé les avait laissés et qui occupait le bâtiment du milieu. Ils s'élancèrent de là dans la cour, et, au moment où ils y entraient, ils aperçurent le curé arrivant avec ses néophytes, les cinq juifs convertis malgré eux et chrétiens de fraîche date.

— Les voici, dit le curé d'un air triomphant, je vous les livre.

— Bien, dit Pedralvi, qui avait hâte de sortir, et qui gagnait à grands pas la poterne.

— Où allez-vous? dit le curé.

— Rejoindre monseigneur qui nous attend.

— Il n'est donc plus dans la tourelle ?

— Non, dit Pedralvi, à qui tout était indifférent pourvu qu'il fût dehors. Monseigneur vient de se rendre au presbytère, vous abandonnant le prisonnier, pour que vous ayez sur-le-champ à en faire bonne et prompte justice.

— Bien, fit le curé, je vais avec vous prendre les ordres de monseigneur.

— Ses ordres sont que vous vous occupiez d'abord du prisonnier, et que vous veniez, après, lui rendre compte de ce qui se sera passé.

— J'obéis, dit le curé, et ferai de mon mieux... Puis il cria à un des frères qui traversait la cour : Dites au frère rédempteur Acalpuco de descendre sur-le-champ, nous avons besoin de lui. Seigneur archer, dit-il à Pedralvi en faisant signe d'ouvrir la poterne, je vous rejoins dans l'instant au presbytère, vous et monseigneur... le temps d'exécuter ses ordres... Nous ferons coups doubles, s'il le faut, pour le satisfaire et lui être agréable.

La poterne s'était ouverte : Pedralvi, ses compagnons et les néophytes défilaient, un par un, feignant de se diriger vers le presbytère et prêts à descendre la montagne dès qu'ils seraient hors de vue. En ce moment le curé, en se retournant, aperçut Acalpuco qui venait à lui.

— Ah ! c'est toi, s'écria-t-il, viens, suis-moi.

— Où allons-nous, monsieur le curé ?

— A la tourelle, où le prisonnier nous attend.

— Pauvre jeune homme ! dit le frère en lui-même.

— As-tu ta discipline ?

— Toujours, monsieur le curé.

— Où en étions-nous hier ? à la quarantaine, je crois ?

— Oui... oui... monsieur le curé, dit le frère en hésitant.

— Alors, et puisque monseigneur l'exige, nous ferons mieux que cela aujourd'hui.

— O ciel !

— Dix de plus !

— Permettez, monsieur le curé...

— Paresseux !... tu réclames...

— Pas pour moi !

— Qu'est-ce que c'est ? dit le curé, en le regardant d'un air sévère ; ne t'ai-je pas dit que monseigneur l'ordonnait et le voulait ?

— C'est différent, répondit le frère effrayé.

C'est dans cette disposition d'esprit que le frère et le curé se rendirent dans la tourelle.

Quelques jours après, des bruits sourds, et dont on ne pouvait au juste apprécier la valeur, circulaient à Tolède, à Valence, et même à Madrid.

Le patriarche d'Antioche, l'archevêque de Valence, le saint et révéré Ribeira, retenu par une grave indisposition, était malade au milieu des montagnes, dans un misérable village, où quelque bonne œuvre sans doute l'avait conduit. Il n'y avait pas le moindre doute là-dessus; mais ce qui en offrait beaucoup, c'était la nature de sa maladie. Le curé Romero, dans le presbytère duquel le saint prélat était alité, avait raconté aux médecins accourus en toute hâte que sa seigneurie avait glissé le long d'un précipice, où des pointes de rochers l'avaient cruellement déchirée; heureux encore que le pieux archevêque en fût quitte à ce prix; et malgré la défense du prélat, le chapitre de Valence avait absolument voulu célébrer un *Te Deum* en actions de grâce de cette heureuse aventure. D'un autre côté, les ordres les plus sévères avaient été donnés au corrégidor mayor de la province de Tolède, Josué Calzado, de poursuivre, dans toutes les directions, une escouade de faux alguazils qui parcourait les grands chemins. Le corrégidor avait d'abord repoussé avec mépris une pareille assertion, tant il était sûr de la manière dont se faisait sa police; mais il fut bientôt forcé de croire à cette nouvelle, lorsqu'on eut saisi plusieurs soldats de la sainte-hermandad complétement étrangers à cette milice, et qui n'étaient autres que les compagnons du capitaine Juan-Baptista.

Arrêtés, ainsi que leur chef, dans une posada, au moment où ils arrêtaient eux-mêmes l'hôtelier, en commençant par saisir les clés de sa cave, il furent dirigés vers Madrid; l'ordre avait été donné de les livrer à l'inquisition, comme coupables et complices d'attentat impie sur la personne d'un archevêque.

— Par saint Jacques! se disait Juan-Baptista, qui n'y com-

prenait rien, c'est jouer de malheur ! Être arrêté pour le seul crime que, peut-être, je n'aie pas commis !

Il trouvait cette décision si injuste que, dès le second jour, il en avait appelé, en s'échappant des mains de ses gardes, regrettant, non pas ses compagnons qu'on allait brûler ou pendre, mais l'or qu'il avait volé, comme alguazil, à Piquillo et Pedralvi, et que d'autres alguazils venaient de lui reprendre. En attendant, rien ne peut donner une idée de la perturbation que cet événement avait jetée dans la police de Tolède et de la Nouvelle-Castille ; c'était à ne plus s'y reconnaître. Impossible de distinguer les vrais des faux alguazils, et chaque jour, par exemple, on voyait en pleine rue deux de ces messieurs se mettre mutuellement la main sur le collet et s'arrêter réciproquement de par le roi. L'emploi n'était plus tenable ; aussi Baptista Balseiro s'était décidé à en changer ; il avait abandonné la police pour l'armée, et portait maintenant l'uniforme de capitaine dans l'infanterie espagnole.

Pedralvi cependant et ses compagnons, sans s'inquiéter de la situation où ils laissaient l'archevêque, avaient évité le presbytère et descendaient la montagne par un autre sentier que celui qu'ils avaient parcouru le matin ; ils ne se souciaient pas de repasser devant l'hôtellerie d'Aïgador, quoiqu'ils l'eussent pu sans danger, car les archers qu'ils avaient laissés étaient hors d'état de les poursuivre, vu la légèreté de leur costume, ou plutôt son absence totale.

Ils furent même obligés, pendant deux ou trois jours, de garder l'hôtellerie, attendant les nouveaux vêtements qu'ils avaient fait demander à Tolède, et que Josué Calzado leur envoya, mais trop tard ; ils étaient tous enrhumés ! nouvelle fatalité à ajouter à toutes celles qui accablaient en ce moment le corps respectable des alguazils.

Pedralvi avait pris un chemin plus difficile, mais plus sûr, au milieu des rochers. Au bout d'une heure de marche, et à un endroit où deux ou trois routes praticables se présentaient, Pedralvi dit aux juifs qu'ils avaient jusque-là escortés en silence :

— Vous êtes libres, mes amis !

— Libres ! s'écrièrent ceux-ci ; libres !

— De ne pas être chrétiens, si cela vous convient. Il ne tient qu'à vous d'aller à Valence, cette route y conduit ; ces deux autres chemins conduisent ailleurs.

Les juifs prirent les deux autres chemins et disparurent.

Quand les Maures se trouvèrent seuls :

— Mes amis ! mes frères ! s'écria Piquillo en se jetant dans les bras de Pedralvi et de ses compagnons, que ne vous dois-je pas !

— Tu ne nous dois rien, et nous ne sommes pas encore quittes envers toi, répondit Pedralvi. Ne nous as-tu pas donné l'exemple ? N'as-tu pas délivré Gongarello ? N'as-tu pas deux fois sauvé Juanita ? Quand nos ennemis s'unissent pour nous opprimer, unissons-nous, mes frères, pour nous défendre et nous aimer.

Tous se prirent les mains et se les serrèrent en signe d'alliance et d'amitié.

— Maintenant, dit Pedralvi, continuons notre marche, nous ne sommes pas en sûreté ici.

Ils descendirent encore pendant près de deux heures et arrivèrent au versant de la montagne, bien avant Madridejos, à une plate-forme environnée d'arbres et de rochers. Devant eux, à leurs pieds, on découvrait un gros bourg, circonstance heureuse pour la caravane. Leurs provisions étaient épuisées et leur appétit se faisait vivement sentir, après une longue marche entreprise de grand matin et par l'air vif de la montagne. Pedralvi détacha un des siens, garçon alerte et intelligent, qui partit chargé d'une large besace vide ; mais prudemment, et avant son départ, il quitta le manteau noir, la rapière et tout son costume d'algualzil.

— Il a raison, s'écria Pedralvi, imitons-le, mes amis, et, de peur de poursuites, faisons disparaître d'abord toutes les traces de notre expédition.

Il y avait derrière eux, au milieu des rochers, un précipice dont on ne voyait pas le fond et où tombait un large torrent,

formé par la réunion des eaux de la montagne. C'est là que s'engouffrèrent toutes les dépouilles des archers, et, vu que Pedralvi et ses compagnons avaient par dessous leurs habits de bohémiens, la métamorphose fut bientôt complète. Piquillo ne s'était point débarrassé de sa noire défroque, et pour cause. Il n'avait point d'autre vêtement. Mais un instant après, le pourvoyeur revint avec une besace bien garnie, et portant sous son bras un paquet destiné à Piquillo. C'était un habillement complet, et de plus, une robe de pèlerin, le tout acheté chez un fripier du village. La toilette ne fut pas longue, et tous, assis sur l'herbe, firent gaiement honneur au repas étalé devant eux. C'était un pâté de venaison, deux volailles rôties, du pain blanc et une outre de bon vin, qui fit plus d'une fois le tour du cercle.

Le repas terminé, la parole fut à Pedralvi, qui dit :

— Quelque plaisir que nous ayons à voyager ensemble, il faut nous séparer et retourner à Valence, chacun de notre côté ; réunis, nous pourrions exciter des soupçons qu'il importe d'éloigner, sinon pour nous, du moins pour le seigneur d'Albérique notre maître, et son fils Yézid, qui seraient perdus, si l'on se doutait seulement qu'ils ont eu connaissance de notre expédition. Je conduis le seigneur Alliaga pendant quelques lieues encore, puis je vous rejoindrai.... Adieu donc, et à bientôt.

Ils prirent tous des sentiers différents et disparurent, se dirigeant vers Valence.

— Toi, frère, dit Pedralvi, quand il fut seul avec Piquillo, tu ne vas pas de ce côté, car on t'attend à Madrid.

— Qui donc ? dit Piquillo avoc émotion.

— La senora Aïxa !

— Aïxa !... qui t'a dit ?... comment connais-tu ce nom ?

— Par la camarera de la reine... par Juanita.

— C'est vrai... tu as vu Juanita ?

— Impossible... puisque, depuis deux mois, frère, je n'ai été occupé que de toi ; mais j'ai écrit à Juanita, je lui ai

appris notre mésaventure et ta disparition ; elle en a parlé à la senora Aïxa et à sa sœur Carmen.

— Mes anges tutélaires.

— Tu as raison... car ces deux jeunes filles, surtout la senora Aïxa, ont été dans des inquiétudes, dans une douleur dont je ne te parle pas.

— Au contraire, s'écria Piquillo avec ivresse, dis-moi tout.

— Ne pouvant découvrir ce que tu étais devenu, je te croyais à Madrid dans les prisons de l'inquisition ; la senora Aïxa, par ses soins, par son crédit, a enfin acquis la certitude du contraire ; elle l'a appris à Juanita, qui m'en a prévenu, la suppliant de la tenir au courant de tout, offrant pour ta délivrance toutes les sommes nécessaires.

— Merci, merci ! répétait en lui-même Piquillo attendri.

— Mais nous n'avions besoin de rien, poursuivit Pedralvi avec fierté, et Yézid m'avait déjà dit : « Il faut tout sacrifier pour retrouver mon frère ; il faut le délivrer à tout prix ; n'épargne ni l'or ni les recherches. » Et pendant que je cherchais, c'est lui, c'est Yézid, qui a découvert ta prison. Il avait interrogé un de nos ouvriers que Ribeira avait autrefois baptisé par force ; il a appris de lui les détails de ces tortures, de ce cachot qu'ils appellent l'*Œuvre de la Rédemption*. Il a soupçonné que c'était là qu'on t'avait renfermé. Il a organisé alors l'expédition, et s'il m'en a donné le commandement, c'est qu'un événement, un malheur qui nous menace tous, l'a forcé de partir pour Madrid.

— Quel événement ? quel malheur ? dit vivement Piquillo.

— Je l'ignore. Il te l'apprendra sans doute. Mais il était hors de lui, et d'Albérique son père bien plus agité encore ; ses traits étaient tout bouleversés ; il s'écriait : « Pars à l'instant, il le faut ! » Et je l'ai entendu murmurer à demi-voix : « Si Piquillo était là pour te seconder ! Mes fils ! mes deux fils ! ce ne serait pas trop ! »

— Et tu m'assures que Yézid est à Madrid ? demanda Piquillo.

— Il doit y être maintenant. Et au moment où je partais moi-même pour te délivrer, continua Pedralvi, je recevais une lettre de Juanita, qui m'écrivait : « Je ne sais ce qui arrive à la senora Aïxa ; elle est depuis quelques jours dans un désespoir affreux. Carmen, qui pleure avec elle, essaye en vain de la consoler ; et j'ai entendu les deux jeunes filles s'écrier : « Si du moins Piquillo était là pour nous aider et nous sauver ! »

— Tous ceux que j'aime avaient besoin de moi, et j'étais loin d'eux !... Je pars, je pars ! dit Piquillo, pâle d'émotion et pouvant respirer à peine. Adieu, frère, adieu ! Retourne à Valence, où d'Albérique t'attend, car le voilà seul et privé de ses deux fils... Moi, je vais à Madrid retrouver mon frère Yézid.

— Et la senora Aïxa, fit Pedralvi en souriant.

— Oui... oui... je ne pourrais vivre sans elle !

— Comme moi sans Juanita, dit Pedralvi. Allez donc, et que le Dieu d'Ismaël vous conduise ; mais auparavant laissez-moi remplir les ordres de Yézid.

Il donna alors à son jeune maître presque tout l'or qu'il avait sur lui, de plus des armes, et lui recommanda bien, quelque diligence qu'il eût envie de faire, de prendre des chemins détournés, d'éviter les villes et les villages. Nul doute qu'on ne le poursuivît, que son signalement ne fût donné et qu'il n'y eût ordre de l'arrêter. Son costume de pèlerin était une sauvegarde ; c'était, après la robe de moine, l'habit le plus respecté en Espagne ; et une fois à Madrid, don Fernand d'Albayda et les protections qu'il pouvait avoir assoupiraient cette affaire ; le tout était d'arriver à Madrid sans encombre.

Enfin, après mille autres recommandations et bien des marques de tendresse, les deux amis se séparèrent.

Piquillo se dirigea vers Tolède ; il en était à six ou sept lieues ; de Tolède à Madrid il y en a dix-huit ; il pouvait être arrivé le lendemain au soir, s'il ne lui survenait aucun accident, et il voyageait avec prudence.

Il avait dépassé Consuegra et longeait un bois dont les

arbres touffus le préservaient de la chaleur du soleil. Il entendit derrière lui les pas d'un cheval. Il tourna légèrement la tête. Il vit un cavalier, un militaire qui faisait la même route que lui. Piquillo ne hâta ni ne ralentit sa marche, pour ne donner aucun soupçon à son compagnon de voyage.

Le cavalier qui était derrière lui semblait ne point vouloir fatiguer sa monture, et il n'allait qu'au pas. Il eut cependant bien vite atteint Piquillo, mais il ne le dépassa point et se tint, pendant quelque temps, sur la même ligne que lui. Piquillo, enveloppé de sa robe de pèlerin, le front couvert d'un chapeau à large bord, ne disait rien, ne levait pas la tête et marchait sans faire la moindre attention au cavalier, qui, sans doute blessé du silence ou du dédain du piéton, toussa d'un air de supériorité, et laissa du haut de son cheval tomber ces paroles :

— Ami... suis-je bien ici sur la route de Tolède?

A cette voix trop bien connue et dont la vibration le faisait toujours tressaillir, Piquillo leva les yeux.

Ce militaire, paré d'un bel uniforme et portant les insignes de capitaine, avait toute l'allure et les manières de Juan-Baptista; quant à la voix, c'était la même. Piquillo baissa vivement les yeux, et répondit à la demande du voyageur par un signe de tête affirmatif.

— C'est donc bien la route de Tolède ?

— Oui, dit brièvement Piquillo.

Il paraît qu'il y avait dans cette seule syllabe, ou dans la manière dont elle était prononcée, une émotion qui n'était pas naturelle ; car, depuis ce moment, le capitaine fit tous ses efforts pour apercevoir les traits de son compagnon de voyage. Le large chapeau le gênait beaucoup. Il fit faire alors à son cheval quelques pas en avant, se retournant et se baissant pour regarder. Plusieurs fois il renouvela cette manœuvre, qui, à ce qu'il paraît, ne le satisfaisait qu'imparfaitement, et Piquillo impatienté se dit en lui-même :

— Je suis bien bon de me laisser espionner par ce misérable, qui doit avoir encore plus que moi la crainte d'être

arrêté, ce nouveau déguisement même me le prouve.

Levant alors son chapeau, et tirant de sa poche un pistolet qu'il arma.

— Capitaine Juan-Baptista ! s'écria-t-il.

Celui-ci à son tour tressaillit.

— Gagnez le large ou je tire sur vous ; il y aura dans un instant un bandit de moins en Espagne.

A l'air ferme du jeune homme, à sa voix menaçante, et surtout au pistolet dont sa main était armée, Juan-Baptista n'eut plus de doutes.

— Au revoir ! s'écria-t-il en regardant Piquillo d'un air moqueur.

Il piqua son cheval, et un instant après il disparut dans un nuage de poussière. Alliaga en était débarrassé ; mais cette vue seule lui avait laissé dans le cœur une impression pénible, et dans l'esprit de fâcheux présages. Jamais le capitaine ne s'était offert à ses yeux, que cette rencontre ne fût pour lui comme l'annonce de quelque grand malheur, et cette fois ce n'était pas un vain pressentiment, ni une crainte chimérique. Le capitaine était homme à le dénoncer au prochain village, à donner du moins son signalement, qui était bien reconnaissable.

La prudence défendait à Piquillo de suivre le chemin qu'il avait pris. Il abandonna donc la grand'route et en suivit une de traverse qui s'offrait à lui. Il marcha environ trois quarts d'heure au milieu d'un pays riche et bien cultivé, et arriva à une belle forêt, traversée par cette route. Il s'y engagea sans hésiter, persuadé que cela devait conduire à quelque habitation. En effet, il se trouva au bout d'une demi-heure en face d'un château d'architecture gothique, demeure seigneuriale s'il en fut, avec pont-levis, corps de logis principal, deux ailes, vastes jardins et une cour immense, alors remplie de monde. C'étaient sans doute les habitants du joli village qu'on apercevait sur le coteau, et il y avait probablement quelque grande fête chez le seigneur de l'endroit. Les gens qui s'amusent sont peu dangereux, et ce rassemblement n'inspira nulle défiance

à Piquillo. D'ailleurs il avait déjà été vu; des jeunes filles s'étaient levées à l'aspect du pèlerin, et, courant au-devant de lui, l'avaient entraîné à une table où l'on traitait généreusement tous ceux qui se présentaient. Or, les pèlerins ont toujours faim et soif; se montrer, sous cette pieuse défroque, indifférent aux plaisirs de la table aurait paru extraordinaire. Piquillo accepta donc, pour détourner les soupçons, le verre que lui offrait une jeune paysanne.

— A qui appartient ce château? demanda-t-il.

— A un seigneur portugais qui a des biens en Espagne, mais qui les visite rarement, à preuve qu'il n'était jamais venu ici, et que c'est la première fois que je le vois, moi qui suis la jardinière du château.

— Et pourquoi y vient-il aujourd'hui?

— Pour se marier.

— C'est différent! dit Piquillo. Et quel est ce seigneur portugais?

— Le duc de Santarem.

PIQUILLO ALLIAGA

OU

LES MAURES SOUS PHILIPPE III

QUATRIÈME PARTIE

I

LE MARIAGE.

— Je comprends alors ces réjouissances et ces fêtes, ajouta Piquillo, puisque le propriétaire de ce riche domaine se marie. Et qui épouse-t-il ?

— Une demoiselle de Madrid, répondit la jardinière. La fille d'un ancien militaire.

— Est-elle riche ?

— Elle n'a rien.

— Est-elle jolie au moins ?

— Charmante ! quoique bien pâle et bien triste ! elle ne rit jamais. Ça m'effrayerait, une mariée comme celle-là ! Il est vrai que monseigneur n'est guère plus gai. Il regarde toujours autour de lui avec un air de terreur... comme si quelque malheur allait lui arriver ! Et ce malheur... c'est sans doute son mariage, car sa fiancée ne paraît pas folle de lui. C'est une drôle de noce que celle-là !

— En vérité ? dit Piquillo, qui s'intéressait malgré lui au récit de la jeune jardinière. Et quand se célèbre ce mariage ?

— Dans ce moment même. N'entendez-vous pas les cloches ? La chapelle du château, dont vous voyez d'ici le portail, est si petite que tout le monde n'y peut tenir ; voilà pourquoi la moitié du village reste ici sur la pelouse. Imaginez-vous, seigneur pèlerin, continua la jeune fille enchantée de pouvoir causer, imaginez-vous que les mariés sont arrivés hier soir. La noce ne devait se faire que demain, mais il est survenu un ordre de la cour pour que le mariage eût lieu aujourd'hui même.

— C'est étonnant ! dit Piquillo. Mais en êtes-vous bien sûre ?

— Je tiens tous ces détails d'une jeune fille qui est arrivée ici avec la mariée, et qui l'a habillée ce matin, Juanita.

— Juanita ! s'écria Piquillo avec émotion, tout en se disant en lui-même que toutes les femmes de chambre s'appelaient Juanita.

— Tenez, tenez, continua la jardinière, le bruit des cloches redouble, et j'entends les orgues ; c'est sans doute le moment de la bénédiction ; venez, seigneur pèlerin, approchons-nous, nous verrons peut-être de loin.

Piquillo la suivit par un mouvement machinal et se tint quelque temps debout à la porte de l'église.

Mais il ne distinguait rien, il y avait trop de monde devant lui. Tout à coup un flot de curieux, venant du dehors et faisant irruption en avant, porta Piquillo, d'une seule secousse, presque au milieu de la chapelle, et sans, un pilier qui servit de digue aux vagues mouvantes de la foule, il aurait été jeté jusque sur les marches de l'autel.

Appuyé contre le pilier qui le soutenait, et cherchant à s'élever sur le bâton d'une chaise, Piquillo dominait en quelque sorte tous ceux qui l'entouraient. La cérémonie venait de finir. Le marié avait donné le bras à sa femme qu'il emmenait. Le suisse marchait en avant, faisant faire place

avec sa hallebarde, manœuvre qui avait produit dans l'assistance les mouvements onduleux que nous venons de décrire. Piquillo, placé du côté du marié, ne pouvait d'abord voir que lui : il leva les yeux et se crut en proie à un vertige, à une hallucination : dans ce grand seigneur revêtu de riches habits de fête et décoré de plusieurs ordres, il crut reconnaître, il reconnut les traits du capitaine Juan-Baptista, qu'il avait laissé, une heure auparavant, habillé en militaire et galopant sur la grande route.

— Encore lui ! toujours lui ! se dit-il, je le vois partout ! Et il mit un instant sa main devant ses yeux.

Ce qui lui paraissait incompréhensible le sera moins pour nos lecteurs, s'ils veulent bien se rappeler que le père du duc de Santarem était également le père de Juan-Baptista. La rencontre que Piquillo avait faite le matin, et l'impression sous laquelle il se trouvait, lui avaient fait paraître plus frappante encore la ressemblance qui existait entre eux et qui était déjà très-grande.

Honteux cependant de sa faiblesse et de sa crédulité, il retira vivement la main qu'il avait portée à ses yeux, et regarda de nouveau.

Mais, cette fois, quels furent les battements de son cœur, quel froid glacial se glissa dans ses veines, quelle pâleur couvrit son visage ! Il voyait à dix pas de lui et donnant le bras au duc de Santarem, son seul amour, son seul rêve, le bonheur de sa vie, son ange adoré, Aïxa, belle et pâle, habillée en mariée, l'œil hagard et immobile, s'avançant sans rien voir et sans rien entendre.

Il voulut appeler : « Aïxa ! Aïxa ! c'est moi ! » Sa langue ne put articuler une parole. Il voulut s'élancer... la foule l'en empêchait, et ses jambes tremblantes se dérobaient sous lui; enfin, du fond de sa poitrine oppressée sortit un long sanglot, un cri horrible de désespoir, et il s'évanouit.

Tout était fini pour lui, il avait cru mourir.

Le ciel n'avait même pas daigné lui accorder ce bonheur.

Le tumulte de la foule qui se heurtait en sens divers, les

cris des femmes que l'on pressait contre la porte de sortie, empêchèrent d'entendre le cri de douleur de Piquillo. Tous ceux qui l'entouraient s'éloignaient pour suivre le cortége des deux mariés. Le pauvre jeune homme se serait brisé de toute sa hauteur sur les dalles de l'église; mais soutenu d'abord par le pilier, puis par les chaises qui le reçurent au moment où il tombait, il resta là, immobile et privé de tout sentiment.

Un instant après, cette petite chapelle, si tumultueuse et si pleine, était devenue silencieuse et déserte. Il n'y avait plus personne autre que Piquillo; le jardinier avait refermé du dehors les deux grandes portes, empressé de courir, comme tous les autres, aux divertissements et aux jeux qui les attendaient.

Piquillo resta longtemps sans connaissance, et bien des heures s'étaient écoulées lorsqu'il revint à lui; il était couvert de sueur, et l'air humide et froid qui régnait dans l'église l'avait réveillé. Une nuit profonde l'environnait, et il fut quelques instants avant de pouvoir se rappeler où il était et ce qui lui était arrivé. Enfin, et peu à peu, il sentit en lui la vie renaître, et avec elle le sentiment de ses maux. Il écouta. L'horloge du château sonnait dix heures. Il se leva avec rage, avec une jalouse fureur; il courut à la grande porte de l'église, elle était fermée.

Un léger bruit se fit entendre alors à l'autre extrémité de la chapelle, et Piquillo vit briller une petite lumière qui s'avançait lentement. Il se dirigea de ce côté. Une femme venait de s'approcher de l'autel; elle s'y était agenouillée, et priait avec ferveur. Il entendit prononcer le nom d'Aïxa.

Ce nom avait conservé pour lui un charme irrésistible. Il s'avança... Il écouta, en respirant à peine, cette voix qui avait deviné sa pensée et qui priait pour Aïxa ! Il entendit murmurer aussi le nom de Fernand, et enfin le sien, celui de Piquillo... et lui qui, s'abandonnant à son désespoir, allait maudire le ciel et la terre, sentit tout à coup son cœur se fondre. Il tomba à genoux en sanglotant et s'écria :

— Soyez bénie, vous qui ne m'avez pas oublié ! vous qui priez pour moi !

La jeune fille s'était levée effrayée, mais à cette voix bien connue, elle s'arrêta, et tremblante d'émotion et de joie, elle dit :

— Qui est là ?... qui a parlé ?

— Piquillo.

— Lui !... s'écria Carmen; car c'était elle qui, dans l'ombre et le silence de la nuit, venait prier Dieu pour tous ceux qu'elle aimait ! Lui, Piquillo ! — Ah ! quel bonheur pour la pauvre Aïxa, qui tout à l'heure encore me disait : « Si je pouvais du moins le voir ! le voir une seule fois avant de mourir ! »

— Elle a dit cela ! s'écria Piquillo, tremblant maintenant de joie et d'ivresse.

— Silence ! répondit Carmen en mettant sa main devant la bouche de Piquillo; pas un mot ! et suivez-moi. Venez ! venez !

Elle le prit par la main, ouvrit la petite porte par laquelle elle était entrée et qui communiquait avec le château. Ils s'avançaient dans l'obscurité, le long d'un vaste corridor qui semblait traverser tout le bâtiment principal. On entendait au loin le bruit du tumulte de la noce, les éclats joyeux des villageois qui dansaient dans la grande salle basse, et les sons de l'orchestre qui faisaient vibrer les fenêtres du château. Piquillo suivait sa conductrice en silence, sans rien lui demander. Enfin ils arrivèrent à une petite pièce, une antichambre à peine éclairée.

— Attendez-moi, dit Carmen, je vais prévenir Aïxa, car la surprise et la joie lui feraient mal.

Et elle entra dans la chambre à coucher de la mariée.

Piquillo sentait le cœur lui battre, à lui ôter la respiration. Il fut obligé de s'asseoir, et il attendait, et il lui semblait que chaque minute avait pour lui la durée d'une existence.

Carmen sortit enfin. Elle n'avait été absente qu'un instant.

— Entrez... entrez, lui dit-elle, je vous laisse !

Piquillo se précipita dans la chambre d'Aïxa. Elle était assise, pâle, les cheveux en désordre et à demi vêtue ; près d'elle, un secrétaire était ouvert, et elle tenait à la main des papiers qu'elle laissa échapper en apercevant Piquillo. Elle poussa un cri et se jeta dans ses bras.

— Te voilà ! te voilà donc enfin ! tu nous es rendu !

— Oui, mais le plus malheureux des hommes puisque j'arrive trop tard... puisque je n'ai pu vous sauver !

— Je te vois du moins... je te vois... je n'espérais plus ce bonheur, lui dit-elle.

Et, tout en parlant ainsi, elle le serrait contre son cœur, le couvrait de ses larmes et de ses baisers ; et Piquillo, hors de lui, était prêt à succomber sous le poids d'un bonheur qu'il n'osait espérer ni comprendre, mais qui l'enivrait, qui l'égarait, lorsqu'Aïxa, suspendue à son cou, s'écria en l'embrassant :

— Mon frère !... mon frère bien-aimé !

Piquillo la repoussa loin de lui, chancela et tomba sur le parquet, pâle, haletant, inanimé.

La foudre venait de le frapper ! il éprouvait une souffrance horrible. Deux commotions si violentes et si imprévues, le passage subit d'un bonheur inouï à un extrême désespoir, surpassaient les forces de sa raison. Il se releva brusquement, balbutia quelques mots sans suite, regarda Aïxa d'un air farouche et menaçant, et voulut s'éloigner.

C'était la folie qui commençait.

— Fils d'Albérique, mon frère, que vous ai-je fait ? répéta Aïxa de sa douce voix. Pourquoi me fuyez-vous quand je n'ai plus que vous pour me consoler ?

Cette voix enchanteresse produisit sur Piquillo son effet ordinaire. Plus puissante encore que la secousse qu'il venait d'éprouver, elle arrêta sa raison prête à l'abandonner, dissipa son égarement, le rendit à la vie et en même temps au devoir et à l'honneur, qui étaient sa vie à lui. Se raidissant contre la douleur, il redevint homme, il retrouva cette puissance de volonté qui peut tout dompter, jusqu'à nous-même. Il fut assez

fort pour commander à son trouble, pour ordonner à son visage de sourire, à son cœur de dompter son émotion, et pour dire à l'orage qui grondait en lui ce que Dieu dit à l'Océan : Tu n'iras pas plus loin !

— Pardon de ma faiblesse, lui dit-il. Moi qui ai tant de fois triomphé de la douleur, je viens de me laisser vaincre par la joie. Mais depuis deux jours tant d'épreuves ! tant de souffrances ! J'étais déjà malade. J'ai la fièvre, voyez-vous, et dans la fièvre on a parfois le délire.

Il ne mentait point. Aïxa saisit sa main brûlante, le fit asseoir près d'elle et lui prodigua les soins les plus tendres, sans se douter qu'elle redoublait encore les tourments qu'elle voulait calmer.

— Vous, ma sœur ! murmurait Piquillo d'une voix tremblante, ma sœur ! Et il répétait ce mot, maintenant son salut, son talisman et sa seule défense : Ma sœur !

Puis, tournant vers elle ses yeux tristes, où le sourire cherchait à briller au milieu des larmes :

— Ce nom n'apprend rien à mon cœur, lui dit-il ; depuis longtemps j'avais pour vous la tendresse d'un frère. Mais ce que mon cœur avait deviné, mon esprit ne peut encore le comprendre.

— Et moi, je vais te l'expliquer, s'écria Aïxa... Et voyant qu'il regardait autour de lui avec inquiétude : Ne crains rien ! Monsieur le duc ne peut entrer ici sans mon ordre. Si je n'ai pu me soustraire à ce fatal mariage, j'ai réservé du moins mes droits et ma liberté, et nul, pas même lui, n'y peut porter atteinte !

Elle ne remarqua point l'éclair de joie qui brilla dans les yeux de Piquillo, et continua en lui tenant toujours la main :

— Tu sais, mon frère, que les Maures de Valence et de Grenade, ne pouvant supporter les maux et surtout le joug honteux dont on les accablait, se révoltèrent sous le dernier roi Philipe II, et coururent aux armes pour défendre leur religion, leurs femmes et leurs enfants.

— Oui... dit Piquillo en pensant à Alliaga, plus d'un brave

soldat perdit la vie dans les montagnes des Alpujarras.

— Trente mille des nôtres y trouvèrent un tombeau, dit Aïxa ; mais auparavant, plus de soixante mille Espagnols étaient tombés sous leurs coups, et le roi Philippe, effrayé d'une victoire qui lui coûtait si cher, devint clément par terreur. Il promit de ne plus persécuter les Maures et de ne plus les obliger par force à changer de religion. Il fut dit, par une ordonnance royale, que ceux qui refuseraient d'abjurer ne pourraient occuper aucune place, aucun emploi en Espagne ; qu'on ne pourrait les forcer à faire baptiser ceux de leurs enfants qui alors auraient plus de sept ans, mais qu'à l'avenir, tous ceux qui viendraient au monde seraient présentés au baptême, au moment de leur naissance, et cela sous peine des plus cruels châtiments.

Maintenant, frère, tu vas comprendre aisément la situation de toute notre famille.

Cette ordonnance inquiétait peu le Maure Delascar d'Albérique, qui n'avait aucune envie de demander au roi d'Espagne des emplois et des dignités. Son travail et son industrie lui procuraient plus de richesses qu'il n'en désirait pour lui et les siens. D'un autre côté, son fils Yézid, ayant alors plus de sept ans, ne pouvait être contraint à recevoir le baptême et par conséquent à changer de religion. Il n'avait donc rien à craindre de ses oppresseurs, et ceux-ci, sous le coup de la terrible leçon qu'ils avaient reçue, exécutèrent, pendant quelques années et assez fidèlement, les promesses qu'ils avaient faites. On était aux dernières années du règne de Philippe II, lorsque la compagne d'Albérique, sa femme bien-aimée, Amina, devint enceinte. Juge alors, mon frère, des angoisses et des craintes de cette pauvre famille. Il fallait donc que l'enfant qui allait naître fût d'une autre religion que la leur ; il fallait élever au milieu d'eux un chrétien, un infidèle, un ennemi de leur foi, sous peine d'être dénoncé à l'inquisition, jeté dans un cachot, torturé, brûlé... que sais-je !... Tu as vu toi-même, par Gongarello et par la pauvre Juanita, qu'on envoyait les Maures au bûcher pour bien moins que cela.

— C'est vrai ! c'est vrai ! s'écria Piquillo. Je comprends maintenant.

— Ma mère, continua Aïxa, ma mère, qui était d'une extrême dévotion, fut tellement tourmentée de cette idée, qu'elle croyait toutes les nuits entendre la voix menaçante du Prophète, ou voir l'épée flamboyante de l'ange Gabriel. Elle devint si dangereusement malade que l'on craignit pour ses jours et pour ceux de l'enfant qu'elle portait dans son sein. Et après avoir longtemps hésité, voici le parti auquel on s'arrêta : ma mère, qui n'était enceinte que de quelques mois, fit un long voyage, puis revint secrètement à Grenade, chez une ancienne esclave à elle, établie mercière près de l'Alhambra. Cette brave femme, qui nous était dévouée, venait de mettre au monde un enfant qu'elle avait présenté au baptême. On prit soin de cet enfant, dont moi je pris la place. Ma mère aimait mieux se priver ainsi de ma présence que de me savoir à jamais perdue pour sa croyance et pour son Dieu. Elle préférait une séparation de quelques années à la séparation éternelle que le baptême eût établie entre nous. Il faut dire aussi qu'il ne se passait pas de semaine sans que des relations d'affaires appelassent d'Albérique ou sa femme dans la ville de Grenade ; que souvent Palomita, la mercière, avait besoin, pour son commerce, de faire des acquisitions à Valence ; qu'elle restait plusieurs jours en voyage, m'emmenant toujours avec elle, et que je recevais ainsi, à la dérobée, les caresses de mes vrais parents. Mais quand mon père eut perdu la pauvre Amina, plus que jamais il se mit à m'aimer, plus que jamais il eut besoin de moi. Il venait me voir si souvent et sa tendresse était si vive qu'à chaque instant il se trahissait à mes yeux. J'avais à peine cinq ou six ans qu'il m'avait déjà avoué son secret.

— Eh bien, oui ! me disait-il, oui, ma bien-aimée Aïxa... tu es mon enfant, tu es ma fille. Mais prends bien garde que personne ne s'en doute ; sans cela, vois-tu bien, ils me jetteraient dans un cachot... ils nous traîneraient sur un bûcher, moi et ton frère Yézid.

Dans ce qu'il me disait, je ne comprenais qu'une chose, c'est que, si je parlais, on tuerait mon père et Yézid; et l'on m'eût tuée moi-même plutôt que de me faire prononcer leur nom. Tu l'as vu, frère, continua Aïxa, quoique bien jeune encore, je m'étais fait de ce secret un devoir si sacré, que pas même Carmen, pas même toi, vous ne me l'auriez fait trahir. La vie de mon père en dépendait et, prête à parler, je me serais arrêtée, croyant entendre murmurer à mon oreille le nom de parricide !

— Eh bien? dit Piquillo, oppressé par un douloureux souvenir, achevez, ma sœur.

Aïxa poursuivit :

— J'avais à peu près sept ans quand la reine Marguerite, à l'époque de son mariage, traversa le royaume de Valence et vint, avec toute sa suite, faire une visite à mon père Delascar d'Albérique. Et il a tant de mérite, mon père, tant de savoir et de vertus ! dit Aïxa avec orgueil.

— Je le sais, je le sais, dit Piquillo ; comme vous, ma sœur, je le révère et je l'aime.

— Et la reine, poursuivit la jeune fille, la reine aussi se mit à l'estimer et à l'aimer, et lui promit sa protection... *toujours ;* c'est le mot dont elle se servit, c'est mon frère Yézid qui me l'a dit. Alors, comptant sur l'appui de la reine, mon père devint plus hardi. Palomita, la mercière, venait de mourir ; il confia à Yézid le dessein qu'il avait de me prendre ouvertement avec lui et de m'avouer pour sa fille ; mais il n'osait le tenter sans prendre l'avis de la reine et sans la certitude d'être protégé par elle. Yézid partit alors pour Madrid, et, ce qui était bien difficile, il obtint une audience secrète de la reine.

— Comment cela? dit Piquillo.

— Je ne le sais pas, dit naïvement Aïxa ; il ne me l'a jamais dit : ce que je sais, c'est qu'il revint effrayé, désespéré... Il avait tout raconté à la reine, et celle-ci lui avait répondu : « Dites à votre père de renoncer à son dessein et de se tenir plus que jamais sur ses gardes. On ne cherche, dans ce mo-

ment, qu'un prétexte pour le perdre ; c'en serait un infaillible et immanquable. Si on savait qu'Aïxa est sa fille et qu'il l'a dérobée au baptême, je ne pourrais le sauver ; je ne pourrais lutter, moi la reine, ni contre le pouvoir du duc de Lerma, ni contre la haine du grand inquisiteur, qui, cette fois, aurait la loi pour lui. Dites donc à d'Albérique que, dans son intérêt, dans celui de sa fille, il s'éloigne d'elle en ce moment au lieu de s'en rapprocher. »

Telles furent les paroles de la reine ! Et dans quelle anxiété se trouvait mon pauvre père ? Il ne pouvait me garder auprès de lui ; Palomita n'était plus ; à qui me confier, moi sa vie et son bonheur ? Au milieu de ses angoisses, il songea à don Juan d'Aguilar, son noble ami ; mais il craignait, en me remettant entre ses mains, de compromettre sa position, sa fortune et même ses jours.

— Tant mieux ! s'écria le digne vieillard. Je pourrai donc m'acquitter envers vous. Votre fille sera la mienne ; ce sera la sœur de Carmen, car je jure à toutes les deux désormais la même affection.

— Et il a tenu parole, dit Piquillo en essuyant une larme et en se rappelant les jours passés dans la maison d'Aguilar, jours d'illusions , rêves de la jeunesse, espérances de bonheur à jamais détruites maintenant !

— Je n'ai pas besoin de te dire, continua Aïxa, que, dans sa tendresse paternelle, d'Albérique croyait ne pouvoir jamais assez m'accabler de présents ; moi, enfant, j'avais de l'or, des diamants, des parures dont je ne me servais pas et qu'au contraire je cachais de mon mieux. Voilà, frère, dit-elle, en lui tendant la main, l'origine des richesses qui t'étonnaient. Souvent aussi, et tu l'ignorais, on me faisait appeler chez le général, Carmen elle-même croyait que c'était pour quelques recommandations ou quelques reproches. C'était pour recevoir les embrassements de mon père ou de Yézid. Mon sort s'écoulait ainsi, en secret, et digne d'envie.

— Et le mien donc ! dit à part lui Piquillo en soupirant.

— Mais, poursuivit Aïxa, quand, pour notre malheur à tous, le noble, l'excellent d'Aguilar eut fermé les yeux, il fut décidé que je suivrais Carmen chez sa tante, chez la comtesse d'Altamira... une infâme !

— Que dites-vous ?

— Que pendant ton absence, que depuis deux mois, mon frère, bien des dangers nous ont environnées Carmen et moi. Carmen avait un défenseur, son fiancé, son époux, Fernand d'Albayda, dit-elle en baissant les yeux... mais moi, je n'avais point d'ami... car tu n'étais plus là... et mon père était loin de moi. Un homme est venu alors... c'était le ministre du roi, le duc de Lerma. Il est venu me proposer un mariage à moi, qu'il croyait la fille d'un soldat tué en Irlande. Il est venu me dire que le roi voulait cette union. Que pouvais-je répondre, sinon que je demandais le temps de réfléchir, de me consulter, ou plutôt de consulter mon père et Yézid? Je me hâtai de leur apprendre mes craintes, mes inquiétudes, demandant leurs avis et leurs conseils, enfin épanchant dans leur âme tout ce que l'âme d'une fille et d'une sœur peut renfermer d'intime et de caché ; confiant ainsi mes plus secrètes pensées à un écrit que je croyais inviolable et qui devait me trahir... oui, un ministre du roi, un duc de Lerma, n'a rien respecté.

— Qu'entends-je ? s'écria Piquillo avec indignation.

— Un matin, poursuivit Aïxa, je le vois entrer dans ma chambre. « Je vous ai proposé, senora, me dit-il, d'épouser le duc de Santarem, et vous êtes une fille trop dévouée et trop tendre pour refuser cette union, car en refusant vous condamnez à la prison et au bûcher votre père et tous les siens.

— Comment cela ? m'écriai-je épouvantée.

— Fille du Maure d'Albérique, sœur de Yézid Delascar, voici la lettre que vous leur avez adressée. Il ne faut pas d'autres preuves pour les condamner, et les preuves, c'est vous qui les aurez fournies. Si je livre cette lettre à don Sandoval, le grand inquisiteur, ils sont perdus tous les deux, tandis que si vous épousez le duc de Santarem...

— Vous me rendrez cette lettre ?

— A l'instant même.

— Donnez-la-moi donc, m'écriai-je, je consens !

— Ce sera mon présent de noces, répondit le duc. Le matin même du mariage, elle vous sera remise, je vous le jure !... par le prêtre qui bénira votre union.

— Maintenant, frère, dit Aïxa, tu sais tout. Pourquoi vouloir absolument me marier ? Pourquoi tenir à ce duc de Santarem ? c'est ce que j'ignore encore... mais il y a là-dessous quelque mystère que nous découvrirons. Par malheur, toi qui pouvais seul m'éclairer ou me donner conseil, tu n'étais pas là.

— Oui, par malheur ! s'écria Piquillo avec rage.

— Tu m'avais caché le but et la cause de ton voyage, et c'est quelques jours après ton arrivée à Valence que Yézid m'apprit quel était le frère que le ciel nous donnait... ce frère que je chérissais déjà ! Que n'es-tu venu alors ?

— J'accourais vers vous, dit Piquillo avec désespoir. . vous faire part de ma joie, de mon bonheur... mais arrêté par nos ennemis... emprisonné par eux...

Et il lui raconta en peu de mots les dangers auxquels il venait d'échapper et qui le menaçaient encore ; dangers que, depuis quelques heures, il avait oubliés, lorsqu'en ce moment un grand bruit se fit entendre dans le château. Des cris, des pas précipités retentirent au milieu de la nuit.

— Va-t'en ! dit Aïxa à son frère.

— Oui, si l'on me voyait ainsi près de vous, au milieu de la nuit... ce serait vous perdre.

— Non, répondit Aïxa d'une voix ferme... je leur avouerais que tu es mon frère... je l'ai dit à Carmen... Je ne crains rien pour moi... mais c'est toi peut-être qu'ils poursuivent, et je ne veux pas que tu retombes entre leurs mains.

— Ah ! peu m'importe maintenant ! répondit Piquillo, en laissant tomber ses bras avec découragement.

— Tu oublies donc, mon frère, que j'ai besoin de ton appui maintenant, et de ton amitié toujours ?

— Oui... j'étais un égoïste et un ingrat. Vous avez raison.

— Et pourquoi me dire *vous?* lui demanda-t-elle.

— Ah ! l'habitude de vous respecter...

— Oui, autrefois peut-être !... mais à présent tu n'es plus obligé qu'à m'aimer, n'est-ce pas, frère?

Le bruit redoublait dans le château et semblait se diriger vers l'appartement d'Aïxa.

— Va-t'en donc, s'écria-t-elle, pour que je puisse te revoir !

Et joignant les deux mains d'un air suppliant :

— Je t'en prie, frère... va-t'en, si tu m'aimes !

— Je pars, dit Piquillo avec émotion... mais comment? mais par où? les voilà à cette porte... les entends-tu ?

— Oui, répondit Aïxa... mais cet appartement est le mien... et quoique arrivée ici depuis hier seulement, l'on m'en a enseigné les secrets.

Ouvrant alors un panneau de la boiserie richement sculptée :

— Tiens ! tu descendras par un petit escalier tournant, jusqu'à une porte qui donne sur le parc ; en voici la clé que l'on m'avait remise pour mes promenades à moi. Le parc est contigu à la forêt....et de là, la fuite est facile... Adieu donc, et bientôt à Madrid !

— A Madrid ! dit Piquillo ; avez-vous d'autres ordres à me donner?

— Encore un.

— Et lequel?

— De m'embrasser, mon frère !

— Adieu ! adieu ! s'écria Piquillo hors de lui.

Et, se dégageant de ses bras, il s'élança par l'escalier dérobé, pendant que, de la pièce voisine, on frappait rudement à la porte de la chambre à coucher de la nouvelle mariée.

II

LA NUIT DES NOCES.

Le jour où le duc de Lerma s'était rendu à l'hôtel d'Altamira, le jour où, bien malgré elle, Aïxa s'était engagée à épouser le duc de Santarem, Carmen, désespérée du malheur de son amie, s'était hâtée de le raconter à celui à qui elle disait tout. Elle avait écrit tous les détails de cet événement à Fernand d'Albayda, son fiancé, alors à Lisbonne, lui demandant s'il connaissait quelque moyen de sauver Aïxa.

A la lecture de cette lettre, à la nouvelle de ce mariage, Fernand d'Albayda avait pâli, le papier s'était échappé de ses mains ; puis à sa stupeur avait succédé un accès de rage contre le ministre et contre Santarem, qu'il regrettait maintenant d'avoir envoyé à Madrid et de n'avoir pas fait fusiller sur-le-champ à Lisbonne. Les preuves de ses complots étaient évidentes, il les avait adressées au ministre et celui-ci, au lieu de punir, récompensait. Le duc de Lerma, qui avait été sans pitié pour des gens imprudents ou égarés, faisait grâce à un des chefs, devenait son protecteur et lui donnait pour femme la plus aimable, la plus jolie fille d'Espagne ! C'était, selon Fernand, une injustice et une tyrannie intolérables auxquelles il était de son devoir de s'opposer ; car il allait épouser Carmen, qui était presque la sœur d'Aïxa. Donc, Aïxa était de sa famille ; donc, il devait la défendre, et, à force de se le répéter, il avait fini par se le persuader. La seule chose qu'il ne s'avouât pas, c'est qu'il était jaloux, c'est qu'il voulait bien, par devoir, renoncer à Aïxa, mais non la voir au pouvoir d'un autre.

Pendant qu'il changeait à chaque instant de résolution, hésitant et ne sachant quel parti prendre, le duc de Lerma, qui avait le sien bien arrêté, pressait la conclusion d'un mariage auquel se rattachaient toutes ses espérances. Il aurait désiré que cette cérémonie n'eût aucun éclat et n'excitât point l'attention publique, ce qui était impossible à Madrid : les parents et les amis du duc de Santarem, c'est-à-dire une partie de la cour, s'empresseraient d'assister à ce mariage ; on ne manquerait point d'examiner la tenue des deux époux et d'en tirer mille commentaires, dont plusieurs mettraient peut-être sur les traces de la vérité, surtout lorsqu'on verrait, quelques jours après, la duchesse de Santarem présentée à la cour.

Le duc de Lerma prit alors une de ces résolutions hardies qu'emploient toujours les ministres qui ont peur : ce fut de se cacher et de traiter cette affaire en secret d'État. Il fit venir Santarem.

— N'avez-vous pas, lui dit-il, une fort belle terre aux environs de Tolède ?

— Oui, monseigneur.

— C'est là que se célébrera votre mariage.

— Pour quelle raison ?

— Pour raison d'État, répondit gravement le duc.

— C'est que je n'y suis jamais allé ; nul n'est averti et rien ne sera préparé.

— C'est ce que je veux. Vous n'inviterez personne de Madrid ; la cérémonie aura lieu seulement au milieu de vos vassaux. Vous donnerez des ordres en conséquence dès demain ; vous partirez deux jours après, et dans six jours tout sera terminé, à la condition, par vous, de n'en parler d'ici là à qui que ce soit.

— Et pourquoi cela, monseigneur ?

— Je croyais vous avoir fait comprendre, répondit gravement le duc, que c'était pour des raisons...

— D'Etat... J'entends bien ; je me conformerai aux intentions de monseigneur.

Le duc de Santarem ne demanda plus rien et obéit. Tous les préparatifs se firent en secret et dans le plus profond silence.

Quelques jours après cet incident, d'Albérique et Yézid se promenaient à Valence dans les jardins du Val Paraiso et combinaient ensemble les moyens de délivrer Piquillo, alors prisonnier de l'archevêque. Yézid devait partir le lendemain pour cette expédition, qu'il voulait diriger lui-même. En ce moment on apporta à d'Albérique un billet qui ne contenait que ces mots :

« *On veut marier en secret Aïxa au duc de Santarem. Si* « *c'est sans votre aveu et à votre insu, hâtez-vous, vous* « *n'avez pas de temps à perdre.* »

— D'où vient un tel avis ? s'écria d'Albérique effrayé, en remettant vivement la lettre à son fils.

Yézid la lut de nouveau ; elle ne portait point de signature : il regarda le cachet et vit en caractères arabes le mot *toujours !* ce mot gravé sur la turquoise que Marguerite avait acceptée de lui... Il se mit alors à trembler d'émotion et de crainte, et dit au vieillard à voix basse :

— Il faut croire à cet avis. Il est certain.

— Pourquoi ?

— Il vient de la reine, mon père.

— Il faut partir alors, partir à l'instant, dit le vieillard.

Yézid avait remis à Pedralvi le soin de délivrer Piquillo et était parti pour secourir sa sœur bien-aimée.

Mais déjà, et d'après les ordres du ministre, le duc de Santarem avait écrit à son intendant de tout disposer pour son mariage. Lui-même était arrivé à sa terre un samedi soir pour se marier le lundi suivant. Aïxa avait refusé l'offre de la comtesse d'Altamira qui lui avait proposé de la conduire à l'autel. Ce mariage s'annonçait déjà sous des auspices assez tristes sans y joindre celui-là. Elle avait prié Carmen et Juanita de partir avec elle et de ne point la quitter. Quoique résignée et forte de son courage, elle se trouvait bien malheureuse, et, loin de tous les siens, loin de Yézid, de

Piquillo et de son père, à qui elle ne pouvait dire le sacrifice qu'elle acceptait pour eux, Aïxa éprouvait quelque douceur à avoir auprès d'elle Carmen et Juanita, ses amies et presque ses sœurs, l'une par l'amitié, l'autre par la reconnaissance.

Le jour même de leur départ, le duc de Lerma, qui avait entouré de ses affidés l'hôtel d'Altamira et l'hôtel de Santarem, reçut l'avis qu'un cavalier, que l'on croyait être don Fernand d'Albayda, était arrivé secrètement à Madrid ; sans descendre à son hôtel, ni faire part à personne de son retour, il s'était rendu directement chez le duc de Santarem et l'avait fait demander. On lui avait répondu que le duc n'était pas visible, ce qui avait paru le contrarier beaucoup, et, après l'avoir attendu plusieurs heures avec les signes de la plus vive impatience, il s'était rendu chez la comtesse d'Altamira, avec laquelle il avait causé ; à la suite de cet entretien, il était remonté à cheval, était sorti de Madrid, et avait pris la route qui conduisait à Tolède.

Qu'est-ce qui pouvait amener don Fernand à Madrid, secrètement et sans permission? Pourquoi avoir quitté Lisbonne sans en prévenir le ministre?

Cette nouvelle avait inquiété le duc, et, une heure après, il reçut un nouvel avis qui ne l'intrigua pas moins. Un second cavalier, que les affidés n'avaient pu reconnaître, et qui d'ordinaire n'habitait pas Madrid, était également arrivé, mais beaucoup plus tard, à l'hôtel de Santarem. Ses habits poudreux et son cheval fatigué indiquaient assez qu'il venait de loin et qu'il avait hâté sa marche. Il avait demandé à parler au duc de Santarem ; le majordome avait fait la même réponse qu'à don Fernand d'Albayda : son maître n'était pas visible. « Il faut pourtant bien que je le voie, » avait répondu d'un ton menaçant l'étranger, qui se trouvait seul avec le majordome dans une salle basse. Le majordome, peu brave de sa nature, et qui, d'ailleurs, dans l'emploi qu'il remplissait, n'était pas payé pour l'être, avait avoué que son maître n'était réellement pas à Madrid, et qu'il était parti depuis le matin.

— Tu vas alors me dire où il est allé! s'était écrié l'étranger, en tirant un poignard.

Peu habitué à cette manière d'interroger, le majordome s'était hâté de donner tous les renseignements désirables, et à l'instant même l'étranger, remontant à cheval, était sorti de Madrid et avait pris la route qui conduisait à Tolède.

Cette coïncidence d'événements, ces arrivées successives de voyageurs et surtout cette manie qu'ils avaient tous de se diriger vers Tolède, avaient fait craindre au ministre quelques obstacles pour le mariage auquel il tenait tant et duquel dépendait pour lui la faveur du maître. Il avait écrit à l'instant même au duc de Santarem que, toujours pour des raisons d'État, le roi désirait que le mariage fût avancé d'un jour : qu'ainsi donc, au reçu de la présente, il se rendît sur-le-champ à l'autel pour y être marié par fray Gaspard de Cordova, confesseur de Sa Majesté, qui avait reçu les instructions du ministre et qui lui remettrait la présente missive. Il ajoutait, en forme de post-scriptum, que, faute par le duc de Santarem de se conformer aux intentions de Sa Majesté, des ordres avaient été donnés aux corrégidors et officiers de justice de la province de Tolède, pour s'emparer de lui, dès le soir même, et le réintégrer dans sa prison, attendu les nouvelles preuves de culpabilité qui, à chaque instant, arrivaient de Lisbonne.

En même temps le ministre écrivait à un homme dont le dévouement devait lui être acquis, au corrégidor de Tolède, Josué Calzado, d'avoir à se rendre à la terre du duc : d'abord, pour être bien sûr que le mariage serait fait et célébré, et pour en donner sur-le-champ avis au ministre; secondement, il lui était ordonné de veiller sur le duc de Santarem, lequel lui était expressément recommandé, et dont il répondait sur sa tête ; l'engageant par là à prendre, lui et ses gens, les précautions nécessaires pour empêcher toute embûche, tout guet-apens, ou même toute provocation, tout duel ou combat qui mettraient en danger la personne du mari qu'il était tenu de protéger et de représenter plus tard, corps pour corps.

Le duc de Santarem, arrivé de la veille, avait passé dans son château une très-bonne nuit. Ne comprenant que fort peu de chose à la conduite du ministre à son égard, il soupçonnait toujours quelque piége et avait répété, durant toute la route, son refrain ordinaire : « Pourquoi ai-je été me mettre à la tête d'une conspiration? » Cependant Aïxa était arrivée au château, et depuis que le duc avait passé la soirée avec elle, ses idées avaient pris un autre cours; il trouvait Aïxa charmante; c'était une des plus jolies femmes qu'il eût jamais vues. Son air froid et glacé lui avait paru de la réserve et de la dignité. Il commençait à trouver qu'il n'avait peut-être pas eu si grand tort de se mettre à la tête d'une conspiration; qu'après tout, la conduite du ministre avait un côté raisonnable et satisfaisant; que, si elle était obscure, c'était le propre de la politique, et que la plupart des hommes d'État étaient souvent incompris.

Le duc de Santarem était donc livré à toutes ces réflexions, qui n'avaient pour lui rien de pénible, lorsqu'il reçut un message qui vint mettre le comble à sa satisfaction. Aïxa le priait de vouloir bien passer chez elle. Il acheva à la hâte, et avec les plus flatteuses espérances, sa toilette déjà commencée. Si sa prétendue lui avait paru charmante la veille, elle lui sembla délicieuse en négligé du matin, et au premier coup d'œil jeté sur elle, il se sentit définitivement réconcilié avec la politique du duc de Lerma.

— Monsieur le duc, lui dit Aïxa gravement, j'ai cru cette entrevue nécessaire.

— Nécessaire... je l'ignore, agréable j'en suis sûr, répondit le duc d'un air galant.

— Il m'a semblé que nous devions, avant tout, nous expliquer avec franchise, et, dût la mienne vous déplaire, je la regarde comme un devoir.

Un air d'inquiétude remplaça le sourire qui errait sur les lèvres du duc.

— Je vous ai vu hier pour la première fois, et demain je

vous épouse ; c'est vous dire, monsieur, que nous ne pouvons pas nous aimer!

— Vous me permettrez, s'écria le duc, d'abord de ne pas être de votre avis, et ensuite d'espérer que vous-même ne serez pas toujours du vôtre.

— Au contraire, monsieur, je vous déclare que je n'en changerai jamais.

— Voilà, vous l'avouerez, dit le duc, en s'efforçant de sourire, une constance bien terrible et bien fâcheuse pour moi. Puis-je savoir au moins sur quoi elle est fondée ?

— Je vais vous l'expliquer, monsieur, car je vous ai promis toute la vérité, et la voici : c'est malgré moi, c'est contre mon gré, que je vous épouse.

Le duc se mordit les lèvres, et dit d'un ton dégagé :

— Pourquoi alors, senora, m'épousez-vous?

— Parce qu'en refusant, monsieur, j'exposais les jours de mon père et de tous ceux qui me sont chers.

— Ah ! c'est là le motif, senora... dit le duc en ricanant ; vous n'en avez pas d'autres?

— Il me semble, monsieur le duc, qu'il est assez puissant. Mais si le refus venait de vous, ce ne serait point la même chose ; le ministre alors ne pourrait plus me contraindre, je serais libre et vous aussi. Voilà, monsieur, ce que je voulais vous apprendre.

— Je vous remercie infiniment, senora, et ma franchise égalera la vôtre. Je vous dirai donc que, moi aussi, c'est malgré moi et contre mon gré que je vous épouse.

— En vérité ! s'écria Aïxa avec une expression de joie ; eh bien, alors, pourquoi ne pas renoncer à ce mariage? pourquoi y consentir?

— Parce que j'y suis forcé et contraint par le ministre... parce que si je refuse... il y va pour moi de la prison et de mes jours peut-être...

— Ah ! dit Aïxa avec mépris, c'est là le motif!

— Il me semble assez puissant, s'écria le duc ; et vous

voyez, senora, que je ne suis pas plus maître de vous rendre la liberté que de reprendre la mienne.

Aïxa garda quelques instants le silence, et reprit :

— Il y a là, monsieur le duc, un mystère que je ne puis comprendre et que peut-être vous avez pénétré.

— En aucune façon, je vous le jure.

— J'aime à le croire, répondit Aïxa ; mais daignez, monsieur le duc, m'écouter encore, puis vous pourrez vous retirer.

Le regardant alors d'un air ferme et assuré, elle lui dit :

— Je pensais, en vous épousant, sauver les jours de mon père ; je vois que je fais plus encore...

— Et quoi donc, senora ?

— Je préserve les vôtres, monsieur le duc. Vous devez être content de ce sacrifice ; n'en demandez pas d'autre. Je me réserve la liberté de mes sentiments, et je saurais la défendre, même au prix de ma vie à moi !

— Ne craignez rien, senora, dit le duc en s'inclinant ; je la respecterai, je vous le jure.

— J'y compte, monsieur le duc, et maintenant, quand vous le voudrez, je suis prête à obéir aux ordres du ministre.

Avec la majesté d'une reine, elle lui fit signe de la main de se retirer, et le duc, honteux, humilié, furieux, remonta chez lui, en répétant entre ses dents :

— Pourquoi, diable ! ai-je été me mettre à la tête d'une conspiration ?

Il cherchait en lui-même s'il n'y aurait pas quelque moyen de rompre, ou du moins d'ajourner un mariage qui s'annonçait aussi mal, lorsqu'était arrivé de Madrid fray Gaspard de Cordova, confesseur du roi, apportant la lettre du ministre. Cette lettre, comme nous l'avons dit, enjoignait au futur époux de hâter la cérémonie et de se marier le jour même. Pour le coup, la colère de Santarem fut au comble ; mais devant les menaces que contenait le dernier paragraphe, il n'y avait point à hésiter.

— J'obéirai, mon père, dit-il au moine, j'obéirai ! Veuillez prévenir la senora Aïxa, ma fiancée, et fixer avec elle, pour

aujourd'hui même, l'heure qui vous conviendra le mieux; toutes me sont indifférentes.

Il reprit la lettre et la relut; il était clair qu'il fallait que, le jour même, il fût marié, ou qu'il retournât en prison; on y tenait, et il murmurait avec rage :

— Pourquoi se mettre à la tête d'une conspiration?

Son valet de chambre entra et lui annonça la visite d'un cavalier qui arrivait de Madrid.

— Son nom?

— Don Fernand d'Albayda.

— Celui qui m'a fait arrêter en Portugal, et qui vient sans doute, de la part du ministre, pour presser et surveiller ce mariage! Allons, allons, dit-il entre ses dents, le duc de Lerma avait raison, c'est une affaire d'État.

Don Fernand entra et, pendant qu'il saluait, Santarem s'écria avec impatience :

— Je sais ce qui vous amène, seigneur cavalier; il était inutile de vous déranger et de venir de Madrid pour cela; je consens à tout!

— En vérité! répondit Fernand, qui n'espérait pas réussir aussi complétement ni surtout aussi vite.

— Oui, monsieur, reprit Santarem, vous serez satisfait, et puisqu'il le faut, dans quelques heures, ce mariage sera célébré.

— De quel mariage parlez-vous, monsieur le duc? demanda Fernand en pâlissant.

— Du mien avec la senora Aïxa.

— Quoi! vous y persistez?

— Eh! par saint Jacques! le moyen de faire autrement? Tout le monde le veut, à commencer par vous.

— Je veux au contraire qu'il n'ait pas lieu! s'écria Fernand, et je viens, monsieur le duc, pour m'y opposer.

— Vous?

— Moi-même.

Santarem resta stupéfait, et Fernand continua gravement :

— La personne que vous prétendez épouser est l'amie, la

sœur de ma fiancée; elle est presque de ma famille et n'a que moi pour défenseur. Or, comme j'ai quelque raison de croire que ce mariage se fait contre son gré...

— J'ai mieux que des soupçons, seigneur cavalier, j'en ai la certitude. Elle me l'a avoué elle-même.

— Et vous passez outre? s'écria Fernand avec colère.

— J'ai mes raisons, répondit froidement Santarem.

— Et moi, je n'ai qu'un mot à vous dire : si vous faites ce mariage, vous aurez ma vie, ou j'aurai la vôtre!

— A merveille! et si je ne le fais pas, s'écria Santarem furieux, ce sera exactement la même chose.

— Qu'est-ce que cela signifie?

— Que c'est une fatalité qui me poursuit, un labyrinthe inextricable, d'où je ne puis sortir, continua Santarem, dont la colère allait toujours en augmentant.

— Expliquez-vous, de grâce, continua Fernand.

— Je n'ai point d'explication à vous donner.

— Voulez-vous vous marier?

— Je ne le veux pas! cria Santarem avec rage, et pourtant je me marierai.

— Votre intention n'est pas de vous jouer d'un gentilhomme tel que moi.

— Parbleu! seigneur cavalier, il y a d'autres gentilshommes qui vous valent bien et dont on se joue tout autant.

— Ils ont tort de le souffrir.

— Eh! je ne le souffrirai plus, répliqua Santarem avec hauteur; je me marierai ou ne me marierai pas, selon mon bon plaisir. Je n'en dois compte à personne, et n'ai rien de plus à vous dire.

— Que le lieu et l'heure où il me sera permis de vous rencontrer, répondit Fernand en s'inclinant.

— Une provocation! s'écria Santarem enchanté de pouvoir faire enfin tomber sa colère sur quelqu'un. Une provocation! c'est le premier bonheur qui m'arrive d'aujourd'hui. Choisissez vous-même, seigneur Fernand, tout me va, tout me convient.

— Votre mariage est, je crois, fixé à demain.

— Aujourd'hui, demain, peu importe ! s'écria Santarem, en pensant à la conversation qu'il venait d'avoir avec Aïxa ; il n'y aura pas au monde de mari moins occupé que moi !

— A ce soir donc.

— Soit, à ce soir, huit heures... en dehors du parc, sous les murs de la tourelle... du côté de la forêt.

— Je m'y trouverai, monsieur le duc.

— Je vous y précéderai, seigneur cavalier.

Tous les deux se séparèrent.

— Par saint Jacques ! se dit le duc, la belle idée que j'ai eue de me mettre à la tête d'une conspiration ! Il y en a une ici contre moi, c'est évident, et je commence enfin à y voir clair. Le seigneur Fernand est l'amant de ma femme. Il l'aime, il est aimé, et moi !... Allons, poursuivit-il avec rage, je permets au duc de Lerma de se moquer de moi, il est ministre. Mais à d'autres, non pas ; et nous verrons !

C'est sous la préoccupation de cette idée qu'il s'était rendu à l'église, et le mariage avait eu lieu, comme nous l'avons vu, en présence seulement de fray Cordova, de Carmen, de Juanita, et de tous les vassaux du duc. Puis, comme il sortait de la chapelle, était arrivé le corrégidor Josué Calzado, qui, d'après la dépêche ministérielle, se hâtait d'accourir, suivi du jeune Pacheco, son neveu et son greffier.

Le corrégidor apprit avec satisfaction que le mariage venait d'être célébré.

C'était un point important de ses instructions ; il se hâta d'en écrire au ministre et d'expédier la lettre, le jour même, à Madrid. Il s'occupa ensuite des autres dispositions qui lui étaient expressément recommandées pour la sûreté du duc de Santarem. Il fit d'abord demander au duc par son neveu Pacheco la permission de présenter à Sa Seigneurie ses respects et ses compliments. Le nouveau marié tenait peu aux respects du corrégidor, et les compliments quels qu'ils fussent lui étaient insupportables ; il reçut donc assez mal Pacheco, le regarda à peine et fit répondre au digne magistrat que, tout entier

aux devoirs que ce jour lui imposait, il lui était impossible de le voir, mais que le lendemain il aurait ce plaisir.

Josué Calzado n'insista pas et ne songea qu'à remplir avec adresse, fidélité et discrétion, la mission qui lui était confiée. Au lieu de retourner à Tolède, il s'établit, pour toute la soirée et toute la nuit, dans la seule hôtellerie qui existât au village et qui touchait presque aux murs du parc. Il avait ordonné à une escouade de ses affidés les plus intelligents de venir, plus tard, le rejoindre, et, dès que la nuit commença à paraître, plusieurs rondes organisées par lui exercèrent autour du château la surveillance la plus active. Ses instructions étaient remplies, Santarem était marié, aucun danger ne le menaçait; d'ailleurs on veillait sur lui.

Le corrégidor alla se coucher, ainsi que son neveu Pacheco, en donnant l'ordre qu'on l'éveillât au moindre incident, et il s'endormit en rêvant aux récompenses honorifiques et aux gratifications qu'il aurait droit de demander au duc de Lerma.

Cependant, et dès qu'il avait vu la nuit venir, Fernand s'était dirigé vers le lieu du rendez-vous. Il s'était tenu caché, toute la journée, à quelques lieues de là, et quoique Carmen fût au château, il n'avait point voulu s'y présenter. Il aurait fallu expliquer le motif de son arrivée, et, si le ciel le secondait, s'il sortait vainqueur de ce combat, il désirait que personne, pas même Aïxa, ne sût ce qu'il avait tenté pour elle; il lui suffisait, à lui, de l'avoir arrachée au danger qui la menaçait, et quant à sa récompense, il n'en voulait... il n'en espérait même aucune; il est vrai que le sort pouvait lui être fatal, qu'il pouvait succomber dans ce duel, mais c'était pour Aïxa! et jamais, il faut le dire, il n'avait moins tenu à la vie que dans ce moment. Il cherchait à se rappeler le lieu du combat; Santarem avait dit : « En dehors du parc, sous les murs de la tourelle, du côté de la forêt. » Il traversait donc ce parc solitaire, et s'avançait dans une allée qui devait le conduire à la forêt, sans songer à l'adversaire et au péril qui l'attendaient : ses pensées n'étaient pas là;

elles erraient près de Carmen et d'Aïxa ; il rêvait à l'une si dévouée, si tendre, si digne d'être aimée, et à l'autre qu'il aimait tant ! Il trouvait dans son cœur tant de trouble et d'hésitation, son bonheur lui semblait désormais tellement impossible qu'il désirait presque la mort, et peut-être, grâce au ciel, allait-il la rencontrer ! En proie à ces idées, il s'arrêta au milieu du bois. Il avait quitté l'allée, sans s'en apercevoir, et s'était égaré. Il entendit marcher et vit passer auprès de lui un homme enveloppé dans un manteau.

— Seigneur cavalier, lui, dit-il, êtes-vous du château ?

— Oui, certes !... Je suis invité, je suis de la noce ; je m'y rends en ce moment.

— Pourriez-vous m'indiquer de quel côté est la tourelle du parc ?

— Très-aisément, dit l'inconnu en rabattant son chapeau sur ses yeux.

— Et le plus court chemin pour m'y rendre ?

— Celui-ci, répondit l'homme au manteau, en désignant de la main une allée à laquelle il tournait le dos et qui devait promptement éloigner de lui don Fernand.

Mais au moment où ce dernier se préparait à suivre cette indication, la lune sortit radieuse des nuages et lui fit voir, à cent pas de lui, dans une direction tout opposée, la tourelle qu'il cherchait.

— Que me dites-vous donc, seigneur cavalier ? s'écria-t-il avec impatience, en se tournant vers son prétendu guide. Mais celui-ci venait de s'éloigner à toutes jambes, et Fernand ne put distinguer de loin que son manteau noir et la plume rouge qui flottait sur son feutre gris. Sans chercher à deviner quelle pouvait être l'intention de cet homme, Fernand s'avança vers la tourelle.

Il était le premier au rendez-vous. Personne n'était encore arrivé. Il attendit en se promenant. Aucun bruit ne frappait son oreille. Aucun cavalier ne s'avançait vers lui, et cependant la lune, qui continuait à briller dans tout son éclat, lui permettait d'apercevoir au loin tous les objets qui l'entou-

raient. Depuis longtemps, la grande horloge du château avait sonné huit heures, et la cloche du village lui avait répondu en sonnant l'Angelus ! Enfin, et après une heure d'attente, il se leva, ne pouvant s'expliquer un pareil retard. Décidé à en connaître le motif, il rentra dans le parc et se dirigea, comme il le put, et à peu près au hasard, du côté du château. Il avait à peine fait deux cents pas dans les allées, qu'il vit un homme étendu à terre. Il courut à lui, il était sans mouvement; le sable de l'allée, foulé récemment par plusieurs pieds, indiquait que cet endroit avait été le théâtre d'une lutte ou d'un combat acharné; il releva le malheureux qui venait de succomber, et, les rayons de la lune éclairant un visage pâle et livide, Fernand poussa un cri de terreur ; il venait de reconnaître le duc de Santarem. Il essaya vainement de le secourir ; il ne respirait plus. Un coup d'épée lui avait traversé la poitrine ! Fernand, saisi d'effroi et livré à toutes les conjectures que lui inspirait cet horrible spectacle, ne savait à quelle idée s'arrêter.

Le duc avait-il succombé en duel ? Quel adversaire avait pu le précéder, lui, Fernand, et prendre ainsi sa place ? Le duc avait-il été victime d'un meurtre ? Il se rappela alors l'homme au manteau noir et au feutre gris qu'il avait rencontré une heure auparavant. Il venait, il est vrai, et autant qu'il pouvait se le rappeler, d'un côté tout opposé à celui où il se trouvait alors. Et d'ailleurs comment le poursuivre maintenant ?... comment même transporter le corps au château ? Impossible ! Fernand était seul, au milieu d'un parc immense dont il ne connaissait ni les sentiers ni les issues, et, quand la lune cessait de l'éclairer, il marchait au hasard et ne pouvait se reconnaître au milieu de ces arbres séculaires et de ces épais massifs. Après s'être longtemps égaré et s'être sans doute beaucoup éloigné de l'endroit où il avait laissé le pauvre Santarem, Fernand arriva enfin à une des grilles du parc qui donnait sur le village. Il frappa vainement à plusieurs portes, personne ne répondit.

Tous les habitants, hommes, femmes, et surtout jeunes

filles, étaient à danser dans la grande salle du château, où un bal champêtre à grand orchestre avait été organisé par les soins du majordome ; s'il faut même l'avouer, une grande partie des gens du corrégidor, de ses affidés les plus fidèles, voyant que tout était tranquille, avaient pris part aux réjouissances générales. Ils buvaient, ils mangeaient avec les gens du château, et plusieurs même dansaient aussi bien et aussi gaiement que peuvent danser des alguazils. Cela explique comment le village était désert ; il était au château, et Fernand n'apercevait de lumière à aucune fenêtre, excepté à une seule, celle d'une hôtellerie.

Il se mit à frapper à grands coups, et l'hôtelier ouvrit sa croisée en lui criant :

— Silence donc, vous qui frappez ainsi ! vous allez réveiller le corrégidor et son neveu, qui m'ont fait l'honneur de loger chez moi et d'y dormir.

— Vous avez chez vous un corrégidor ?

— Celui de Tolède, rien que cela ! Le corrégidor mayor.

— C'est justement ce qu'il me faut. Prévenez-le.

— Mais il dort.

— On ne dort pas quand on est corrégidor. Réveillez-le. Il faut absolument que je lui parle, moi, don Fernand d'Albayda.

L'hôtelier ordonna à ses garçons d'aller ouvrir à don Fernand et se rendit de sa personne dans la chambre du corrégidor.

Celui-ci rêvait en ce moment que le duc de Lerma, enchanté de sa conduite, en avait parlé au roi, qu'on le faisait venir à Madrid, qu'on le nommait conseiller à l'audience de Castille, qu'on lui donnait le choix entre une pension de trois mille ducats et le titre de chevalier dans l'ordre d'Alcantara, et il s'écriait :

— Les deux, sire !... les deux !

En ce moment, on ouvrit brusquement la porte ; l'hôtelier entra, suivi, l'instant d'après, de don Fernand.

— Qu'est-ce ? s'écria le corrégidor, en portant machina-

lement la main à son cou pour y sentir le ruban et la croix de l'ordre ; qu'y a-t-il?

— Il y a, seigneur corrégidor, dit don Fernand, que le duc de Santarem, le maître de ce château, n'est plus; il vient d'être tué d'un coup d'épée.

Le corrégidor poussa un cri perçant, un cri de douleur ! Ce coup d'épée venait de tuer le conseiller à l'audience de Castille et le chevalier d'Alcantara.

— Ce n'est pas possible ! continua-t-il, c'est une erreur; vous vous trompez, seigneur cavalier.

— Je le désire autant que vous... mais je l'ai vu.

— Où?

— Dans le parc.

— A quel endroit?

— Je n'en sais rien... car ce parc... je ne le connais pas... mais nous allons le parcourir ensemble.

— Il a trois cents arpents, dit le corrégidor désolé, en se jetant à bas du lit et en appelant Pacheco son neveu. Et tous mes gens qui devaient être sur pied; où sont-ils?

— Ce qu'il y a de plus important, s'écria Fernand, c'est de poursuivre et de saisir le meurtrier.

— Le meurtrier ! répondit le corrégidor avec désespoir, vous êtes donc sûr que le duc n'est plus?

— Mais oui, monsieur, je vous l'ai déjà attesté.

— Et moi je ne puis le croire ! Si vous saviez combien j'y tenais ! Je répondais de lui et de ses jours sur ma tête... C'était l'ordre exprès du duc de Lerma... et s'il se trouve qu'il est mort...

— C'est terrible.

— Pour moi, seigneur cavalier, pour moi !

— Du reste, dit vivement Fernand, je vous répète qu'il est facile de saisir son meurtrier ; il y a à peine une heure que le crime a été commis, et en envoyant tout votre monde battre les environs...

— C'est juste, cria le corrégidor à son neveu, cela te regarde. Va vite.

— Et pourquoi ne pas courir vous-même? demanda Fernand.

— Je voudrais avant tout m'occuper du duc et lui donner mes soins.

— Mais puisqu'il n'est plus.

— Cela ne m'est pas prouvé, et tant que je n'en serai pas matériellement sûr... Du reste, soyez tranquille, Pacheco, mon neveu, est intelligent et courageux, c'est un autre moi-même... N'est-ce pas, mon garçon, tu me réponds de tout?

Pacheco, malgré l'intelligence que lui soupçonnait son oncle, le regarda d'un air hébété et effrayé, à l'idée de parcourir, la nuit, la forêt et ses environs. Pacheco était brave, mais surtout le jour, et, comme il faisait nuit, il eût préféré dormir. Il sortit cependant et courut rassembler les alguazils disponibles, ceux qui n'étaient pas au bal.

Le corrégidor cependant s'était habillé, il était prêt à suivre don Fernand. Il fut décidé qu'on se rendrait d'abord au château, où le bal et les réjouissances continuaient toujours. Avant de semer l'alarme et d'ébruiter la fatale nouvelle, il était convenable de l'annoncer à madame la duchesse de Santarem; c'est elle qu'il fallait prévenir la première, ne fût-ce que pour demander son avis et ses ordres.

Précédés par quelques gens du château, ils étaient arrivés à la porte d'Aïxa. De là provenait le bruit qu'elle venait d'entendre et qui l'avait effrayée pour Piquillo. Elle attendit que celui-ci eût disparu, et, quand elle eut calculé qu'il devait avoir descendu l'escalier et se trouver maintenant dans le parc, elle ouvrit à ceux qui frappaient.

En apercevant don Fernand d'Albayda et le corrégidor, la surprise d'Aïxa fut grande, plus grande encore à la nouvelle qu'on venait lui apprendre; et Josué Calzado, soit qu'il se crût obligé de donner des consolations à cette jeune mariée déjà veuve, soit qu'il voulût lui faire partager une conviction qu'il cherchait à se donner à lui-même, ne cessait de répéter :

— Ne vous désolez pas, senora, il est possible que ce ne

soit pas; rien n'est encore prouvé, le seigneur don Fernand a pu se tromper.

— Je l'espère encore, monsieur, mais votre position et la mienne, lui répondit gravement Aïxa, nous imposent des devoirs qu'à tout événement nous devons remplir. Ils nous prescrivent les recherches les plus actives et les plus sévères; s'il existe un coupable, il doit être puni. Je le demande, je le veux; c'est à moi de le poursuivre, et je le ferai rigoureusement.

— Comme une noble dame que vous êtes, dit Fernand, et je suis prêt à vous seconder de mon crédit et de mon pouvoir.

En ce moment on vit entrer Pacheco, qui semblait avoir couru vivement tant il était essoufflé.

— Qu'y a-t-il? s'écria le corrégidor; as-tu vu le noble duc? existerait-il encore?

— Je n'en sais rien, mon oncle, dit le jeune homme en reprenant haleine.

— Que venez-vous donc nous annoncer? dit Fernand, avez-vous trouvé le coupable?

— Je ne sais pas si c'est celui-là, répondit Pacheco, mais je crois que j'en ai un.

— Qui vous le fait croire?

— Voici les faits, continua le jeune greffier, comme s'il posait déjà en qualité de témoin devant quelque cour de justice. Moi, Inigo Pacheco, âgé de vingt-trois ans, greffier du corrégidor de Tolède, j'étais sorti par l'ordre de mon oncle, ledit corrégidor, pour courir à la recherche de ses gens, lesquels étaient dans la grande salle du château à boire et à danser, ce que je certifie véritable, l'ayant vu de mes yeux. Mais avant d'entrer au château, je rencontrai un paysan, un charron nommé Antonio, avec un paquet de linge et de charpie, lequel, interrogé par moi, répondit qu'il rentrait à son logis avec ces objets pour panser un blessé qui, perdant tout son sang, lui avait demandé l'hospitalité à lui et à sa femme il y avait près de deux heures.

Fernand tressaillit et se dit :

— Ce doit être lui !

— J'ai pensé alors, continua Pacheco, que ledit individu pouvait être pour quelque chose dans l'affaire, ne fût-ce qu'à titre de témoin ou pour donner un renseignement. Je suis entré dans la salle du bal où j'ai trouvé nos gens, les gens de mon oncle, qui dansaient un bolero. J'ai dit tout bas à quatre d'entre eux de descendre dans le village chez Antonio le charron, d'y saisir un prétendu blessé et de l'amener ici.

— Très-bien ! dit tristement le corrégidor.

— Et si vous voulez, mon oncle, dit Pacheco, vous pouvez dresser du tout un procès-verbal.

— Comme tu voudras, répondit Calzado accablé ; toi, pendant ce temps, tu iras, avec nos gens et des flambeaux, parcourir le parc dans toutes les directions pour tâcher de découvrir le corps du pauvre duc, si toutefois c'est bien lui ; et si décidément il n'est plus, s'écria-t-il avec un mouvement de rage, nous nous en vengerons sur tous ses meurtriers, à commencer par celui qu'on amène et que rien ne pourra soustraire à notre justice.

En ce moment tous les yeux se levèrent sur un jeune homme qui marchait avec peine et que soutenaient quatre alguazils. Des linges tachés de sang indiquaient que sa blessure était entre la poitrine et l'épaule gauche.

Il leva avec fierté son front pâle et calme, et que devint Fernand, que devint surtout Aïxa, quand ils reconnurent, l'un son ami, l'autre son frère : c'était Yézid !

Un alguazil remit à son chef les papiers saisis sur le prisonnier, et le corrégidor dit brusquement :

— Approchez et répondez.

— Répondre, s'écria Aïxa toute tremblante, il ne le peut... Il n'est pas en état... c'est évident !

— Eh oui, sans doute, ajouta Fernand, la marche qu'il vient de faire l'a épuisé... vous le voyez bien !

— Il va se trouver mal, dit Aïxa en lui approchant un fauteuil.

— Et s'il perd connaissance, vous ne pourrez rien en tirer.

— C'est juste, pensa le corrégidor, et cela nous retarderait encore.

Il fit signe à Pacheco d'aller exécuter les ordres qu'il lui avait donnés. Pacheco, à qui cette commission convenait peu, sortit lentement.

— Monsieur le corrégidor, reprit Fernand, faites mettre deux de vos gens dehors, à cette porte, pour veiller sur le prisonnier. C'est plus qu'il n'en faut, sans compter que je reste ici et que je réponds de lui.

— Et moi, dit Aïxa, qui venait de prendre un flacon et le faisait respirer au blessé, je vous préviendrai quand il pourra subir votre interrogatoire.

— Très-bien, murmura le corrégidor en parcourant les papiers qu'on venait de lui remettre... Je vois déjà par la suscription de ces lettres qu'on nomme l'accusé Yézid d'Albérique, et qu'il demeure à Valence.

Aïxa tressaillit d'effroi, et Fernand s'écria avec impatience :

— Dans un instant, monsieur le corrégidor, nous examinerons tout cela ensemble.

— Comme vous voudrez, monseigneur ; en attendant je puis toujours, ainsi que le proposait mon neveu, commencer mon procès-verbal ; auriez-vous pour cela une pièce où je ne dérangerais point madame la duchesse ?

— Ici, monsieur, ici... dit vivement Aïxa, en ouvrant un petit salon attenant à sa chambre à coucher et dont les croisées donnaient sur le parc. Vous trouverez là tout ce qu'il faut pour écrire.

Le corrégidor et deux ou trois de ses gens entrèrent dans le petit salon où ils s'établirent, et enfin Yézid se trouva seul avec Fernand et Aïxa, et celle-ci s'écria avec désespoir :

— Toi ! Yézid ! toi ! mon frère !

A ce nom de frère, Fernand fit un geste de surprise.

— Oui, mon ami, lui répondit Yézid en le regardant et en serrant la main d'Aïxa ; ma sœur bien-aimée, que je n'ai pas voulu laisser immoler, et que je venais défendre.

— Toi aussi ! s'écria Fernand.

— Ah ! dit Aïxa en rougissant... c'est donc pour cela, seigneur Fernand, que vous avez quitté Lisbonne ?

— Oui... oui... senora, j'ignorais alors que vous eussiez un frère, et je pensais que le mari de Carmen pouvait vous en servir.

— Je comprends, dit Yézid en parlant avec peine ; je comprends maintenant. J'arrivais de Madrid où je n'avais pas trouvé ce duc de Santarem... Il était près de sept heures, je voulais lui parler... Une jeune fille m'a répondu : « Monseigneur ne reçoit personne, il n'a pas même voulu voir le corrégidor... mais voilà monseigneur qui sort du château et qui va sans doute faire sa promenade du soir dans le parc ; » alors j'ai doublé le pas et j'ai rejoint le duc. Nous nous trouvions tous deux dans une allée solitaire.

« — Pour épouser une jeune fille, monseigneur, il faut avoir le consentement de ses parents, et vous ne m'avez pas demandé le mien.

« — Qui êtes-vous ?

« — Le frère d'Aïxa.

« — Que m'importe !

« — Il importe tellement que vous ne ferez point ce mariage.

« — Il est fait devant Dieu et devant les hommes !

« — Eh bien ! ce que Dieu et les hommes ont laissé faire, moi je le déferai. »

Et je tirai mon épée.

« — Vous venez trop tard, m'a-t-il répondu ; un autre vous a devancé, il m'attend près de la tourelle, hors des murs du parc, et je lui dois la préférence. Vous après ! »

Je me mis devant lui et lui barrai le passage.

« — Moi d'abord, lui dis-je.

« — Impossible ! on m'attend.

« — Je vous empêcherai bien de faire un pas de plus. »

Et je le frappai au visage. Furieux, il tira son épée; il m'attaqua avec vigueur, et le combat dura longtemps. Je me sentis blessé, et mes forces m'abandonnaient... mais j'ai pensé à toi, ma sœur, j'ai pensé à mon père qui m'avait dit : « Délivre ta sœur. » Alors je me suis élancé sur mon adversaire, je l'ai frappé, je l'ai tué... J'ai rempli ma promesse... tu es libre, ma sœur.

— Et tu es perdu ! s'écria la jeune fille en sanglotant; tu t'es battu en duel, et ce corrégidor connaît ton nom... Yézid, fils du Maure d'Albérique.

— Et les Maures, dit Fernand, ne peuvent ni porter d'armes ni se battre en duel; les lois de Philippe II le leur défendent.

— Je le sais bien, dit Yézid; je le savais quand je l'ai défié... Il y a peine de mort pour celui de nous qui tue un chrétien ! Et nos ennemis, le duc de Lerma et le grand inquisiteur, ne manqueront pas de faire valoir... la loi !

— Mais nous aurons aussi des protecteurs ! s'écria Fernand.

— Peut-être, répliqua Yézid, en secouant la tête d'un air de doute.

— Moi, j'en suis sûre, dit Aïxa ; nous obtiendrons ta grâce, pourvu que tu ne tombes pas entre leurs mains et que tu ne sois pas livré à l'inquisition ; sans cela, tout est perdu.

— Elle a raison, s'écria Fernand ; si nous pouvions le dérober aux premières recherches, le tenir caché dans quelque endroit impénétrable?

— J'en connais bien un, murmura Yézid.

— Où donc?

— Chez mon père! Je défierais l'inquisition de m'y trouver.

Et il pensait au souterrain qui renfermait leurs richesses.

— Mais pour cela, répondit Aïxa, il faudrait sortir d'ici... Et te voilà prisonnier du corrégidor.

— Il faudrait qu'il pût se rendre à Valence ! ajouta Fer-

nand, et, dans l'état où il est, comment fuir assez vite pour échapper aux poursuites?

— Si nous avions seulement vingt-quatre heures d'avance...

— Et nous n'en avons pas une ; pas même quelques minutes ! Ma sœur, continua Yézid en souriant, il faut donc nous résigner !... Le corrégidor va revenir. Je lui avouerai tout.

— Non, non, je t'en conjure, mon frère, n'avoue rien encore.

— Et à quoi bon?... Je voudrais en vain cacher la vérité, on la saura toujours.

— Silence ! s'écria Fernand, on revient.

C'était Pacheco, pâle, tremblant. Ses dents se choquaient les unes contre les autres, et cependant au milieu de sa frayeur perçait un air de satisfaction.

— Mon oncle ! mon oncle ! dit-il en entrant.

— Qu'est-ce, demanda Fernand, que venez-vous annoncer au corrégidor ?

— Qu'il avait raison ! monseigneur le duc de Santarem n'est pas mort.

A cette nouvelle, Aïxa pâlit, Fernand porta la main à son épée, Yézid se souleva sur son fauteuil.

— Vous l'avez trouvé dans le parc, dit Fernand en cherchant à cacher son trouble, il était revenu à la vie...

— Non... je viens de le voir descendre le grand escalier ! Il marchait si vite qu'il a manqué me renverser.

— Ce n'était pas lui.

— C'était lui ! je ne l'ai vu qu'un instant ce matin, mais je l'ai bien reconnu, je ne me suis pas trompé. La preuve c'est que je l'ai arrêté par son manteau en lui disant : « Monsieur le duc ! » et il m'a répondu avec impatience : « Qu'est-ce? que me voulez-vous? »

— Il vous a répondu ! s'écria Fernand avec émotion.

— Oui, il m'a dit brusquement : « J'ai à sortir, je reviens... laissez-moi. » Et en effet, il se dirigeait vers la grande porte

du château, et je me suis écrié : « Ce n'est pas possible, monseigneur, il faut que mon oncle le corrégidor vous voie et vous parle en ce moment. »

— Le corrégidor, a-t-il repris en tressaillant, je n'ai pas affaire à lui.

— Mais lui a affaire à vous... à cause de son procès-verbal. Il ne me pardonnerait pas de vous laisser sortir ; et comme il insistait encore, j'ai fait signe à deux de nos gens, en demandant bien pardon à monseigneur de la liberté que je prenais, et, malgré sa résistance, on l'amène ici devant madame la duchesse et devant mon oncle... où est-il mon oncle?

— Là, dans cette pièce, dit Aïxa en montrant le petit salon.

Pacheco s'y élança, et au même moment parut à la porte principale de la chambre à coucher un homme traîné par deux alguazils ; il était enveloppé d'un manteau noir, et sa tête était cachée par un feutre gris où se balançait une plume rouge.

— C'est l'homme du parc, dit Fernand, ma rencontre de tout à l'heure, j'en suis certain.

A ce mot, l'inconnu fit un brusque mouvement pour échapper à ses deux gardes. Dans ce moment son chapeau tomba, et à l'instant partit un cri d'étonnement et de terreur poussé à la fois par Aïxa, par Yézid et par Fernand.

C'était le duc de Santarem !

C'étaient du moins sa taille, ses traits, sa physionomie.

Mais pour un homme moins préoccupé ou moins ému que Pacheco, il était facile de voir que le duc actuel était plus âgé, plus fort, plus carré que l'ancien ; que dans les traits du nouveau venu il y avait quelque chose d'ignoble et de commun, au lieu de l'afféterie et de la fatuité que l'on remarquait dans l'autre, et qui donnaient à sa physionomie un air de distinction et d'homme comme il faut.

Toutes ces remarques, qui avaient échappé au greffier

Pacheco, don Fernand les avait faites en un instant. Il fit signe aux deux alguazils de s'éloigner, s'approcha rapidement de l'inconnu, et lui mettant dans la main une bourse pleine d'or, il lui dit vivement :

— Ce soir et jusqu'à demain soutenez hardiment au corrégidor que vous êtes le duc de Santarem, et votre fortune est faite.

Avant que l'inconnu eût pu répondre, la porte du petit salon s'ouvrit. Le corrégidor, rayonnant de joie, sortit, suivi de son neveu et de ses trois affidés.

— Pacheco ne m'a-t-il pas trompé? s'écria-t-il; est-il vrai que M. le duc de Santarem nous soit rendu?

— Oui, monsieur le corrégidor, dit l'inconnu, sans se déconcerter. Et il tendit avec une certaine dignité sa main au magistrat, qui s'empressa de la serrer dans les siennes, comme pour s'assurer encore mieux de la présence réelle de monseigneur.

— Vous seul aviez raison, monsieur le corrégidor, dit Fernand en souriant, et je prie monsieur le duc de vouloir bien, ainsi que vous, me pardonner mon erreur.

— Erreur d'autant plus fatale, s'écria le corrégidor, qu'elle pouvait causer à madame la duchesse le saisissement le plus dangereux.

— Je n'en suis pas encore remise, reprit Aïxa pâle et tremblante.

— Et, continua le magistrat, il n'a pas fallu moins que la présence de votre mari pour vous rassurer entièrement.

— Comme vous dites, monsieur le corrégidor.

— Et maintenant, s'écria celui-ci, que la reconnaissance a eu lieu, que M. le duc est réellement vivant et bien vivant, et que nous voilà tous revenus de nos terreurs, à commencer par moi, expliquons-nous, car la justice veut des explications; elle ne vit que de cela, et je suis obligé, pour monseigneur le duc de Lerma, de consigner la vérité sur mon procès-verbal.

Et le digne magistrat, qui avait déjà repris toute sa belle

humeur, et qui rêvait de nouveau la place de conseiller et l'ordre d'Alcantara, ajouta en riant :

— Si la vérité était exilée de la terre, c'est dans les procès-verbaux qu'il faudrait l'aller chercher. Vous d'abord, seigneur don Fernand d'Albayda, comment avez-vous pu croire que M. le duc de Santarem était mort? et comment le seigneur Yézid d'Albérique, qui est blessé...

Au nom de Yézid d'Albérique, l'inconnu leva la tête et regarda le jeune homme avec attention. Le corrégidor, qui avait remarqué ce geste, se mit à rire, et s'adressant à l'étranger :

— Oui, monseigneur, on accusait ce jeune homme de vous avoir tué, et il se trouve au contraire que, grâce au ciel, vous vous portez à merveille, et que c'est lui qui est blessé... Comment m'expliquera-t-on tout cela?

— Très-aisément, monsieur le corrégidor, dit Fernand avec un aplomb qui effraya Yézid et Aïxa et qui intrigua beaucoup l'inconnu.

Chacun redoubla d'attention.

— Ce soir, monsieur le corrégidor, je suis arrivé assez tard de Madrid pour parler à M. de Santarem de la part du duc de Lerma...

— Je comprends, dit le corrégidor.

— En essayant de rejoindre dans le parc le maître du château, qui faisait, m'a-t-on dit, sa promenade du soir, j'ai heurté la nuit sous mes pas un homme étendu à terre et sans connaissance ; j'ai cru tout naturellement que c'était le duc de Santarem que je cherchais... vous l'auriez cru comme moi.

— C'est très-juste, dit le corrégidor.

— J'ai essayé vainement de le rappeler à la vie. Et alors, je l'ai cru mort.

— C'est tout simple, dit le corrégidor.

— En voulant appeler et chercher du secours, je me suis égaré dans le parc, et c'est après deux heures de marche que je suis enfin arrivé à l'hôtellerie, où vous dormiez...

— Je me le rappelle parfaitement.

— Pendant ce temps, qu'avaient fait les deux combattants? car c'était un duel, monsieur le corrégidor, nous sommes obligés de vous l'avouer... Des deux adversaires, l'un... M. le duc de Santarem, qui était vainqueur, rentrait tranquillement chez lui, dans son château, l'autre, le seigneur Yézid, qui enfin était revenu à lui, s'était traîné, quoique dangereusement blessé, chez le charron Antonio, où vos gens l'ont saisi. Voilà toute la vérité.

— La vérité tout entière, répéta l'inconnu avec noblesse.

— C'est en effet bien simple, dit le corrégidor, et je ne l'aurais jamais deviné.

— Je dois cependant, continua le faux Santarem, ajouter un mot au récit de Fernand d'Albayda, mon ami : c'est que j'étais rentré chez moi pour envoyer des secours à mon noble et vaillant adversaire, et pour ne pas le compromettre, je m'étais décidé à les lui porter moi-même. C'est un devoir que j'allais remplir..... quand vos gens m'ont empêché de sortir de chez moi...

— Ah ! monseigneur ! fit Pacheco en s'inclinant.

— Insolence que je comptais châtier, et dont maintenant je rends grâce au ciel ! Quant au sujet de notre combat, ajouta-t-il en regardant le corrégidor, j'espère que personne ne m'en demandera compte. Il est des secrets qu'il n'est pas permis de trahir, même quand on le voudrait ; celui-ci est de ce nombre...

— Je ne demande rien de plus, s'écria le corrégidor avec respect.

— Le plus important dans ce moment, dit Aïxa en montrant Yézid, est de donner des soins à ce jeune gentilhomme.

— J'espère, répliqua l'inconnu avec un accent chevaleresque, qu'il daignera accepter un appartement dans mon château. Ce serait m'offenser que de loger ailleurs.

Yézid s'inclina en signe d'assentiment. Fernand proposa de lui donner le bras.

— Et moi, messeigneurs, dit Aïxa, si M. le duc daigne me le permettre, et elle regarda l'inconnu, je vais vous indiquer l'appartement qui vous est destiné.

L'inconnu approuva de la main et du regard, adressa un salut gracieux à don Fernand et à Yézid, puis se jetant dans un excellent fauteuil près de la cheminée, il contempla d'un air d'aisance et de protection Josué Calzado.

— Eh bien ! corrégidor, que je ne vous gêne pas ; achevez votre procès-verbal.

Pendant ce temps, le cœur oppressé par la joie et respirant à peine, les trois amis sortaient de l'appartement ; mais au lieu de monter le grand escalier qui conduisait aux chambres d'honneur, ils se dirigèrent vers la cour.

— Es-tu en état de marcher quelques minutes ? demanda Fernand à Yézid.

— Je ne souffre plus, dit celui-ci.

— Eh bien ! la voiture qui m'a amené de Madrid doit m'attendre depuis longtemps à cinquante pas sur la route... Elle est douce, excellente et faite exprès pour un blessé. Nous roulerons toute la nuit sur la route de Valence.

— Maintenant, ma sœur, dit Yézid, nous avons devant nous les vingt-quatre heures que tu demandais.

— Oui, tu seras en sûreté quand la vérité se découvrira ; et grâce à l'audace et à l'esprit de cet aventurier, elle ne se découvrira pas de longtemps.

— Qu'il soit Santarem jusqu'à demain, c'est tout ce qu'on exige de lui, dit Fernand.

— Et demain, reprit Aïxa, fidèle à vos promesses, je lui payerai généreusement l'imposture qui nous sauve... Adieu, frère ! adieu ! que le ciel et l'amitié te conduisent !

Elle se jeta dans les bras de Yézid, et, avec un regard de reconnaissance, elle tendit la main à Fernand.

Celui-ci se crut payé de toutes ses peines. Quelques minutes après, les deux amis roulaient sur la grande route, Aïxa rentrait au château, et au moment où elle arrivait au

haut du grand escalier, elle rencontra Pacheco le greffier, qui lui dit :

— Monsieur le duc de Santarem fait demander madame la duchesse.

Aïxa tressaillit : son frère n'était pas encore en sûreté, et, craignant que quelque incident fâcheux ne fût survenu de la part du corrégidor, elle se hâta de se rendre dans sa chambre à coucher.

Le duc de Santarem avait jeté sur un meuble son manteau et son feutre; il s'était, comme nous l'avons vu, étendu dans un bon fauteuil, les pieds au feu, à son aise, et comme chez lui. Le corrégidor, assis devant une petite table, terminait son procès-verbal.

— Par saint-Jacques! mon cher Calzado, vous faites là un état que je n'aimerais guère.

— Vous avez raison, monseigneur, il vaut mieux être duc que corrégidor... surtout quand on a, comme vous, une femme charmante.

— Oui... elle n'est pas mal, n'est-ce pas? Vous n'êtes pas marié, monsieur le corrégidor?

— Heureusement! toujours absent de chez moi, le jour et souvent la nuit, vous le voyez...

— Vous êtes donc bien occupé?

— C'est inouï!... A Pampelune, où j'exerçais il y a quelques années, ce n'était rien, c'était un métier de chanoine; mais depuis que j'ai été nommé à Tolède, je n'ai pas un moment à moi. Je suis accablé d'honneurs et de fatigues. D'abord voici le premier ministre qui m'ordonne... de veiller sur vous, monsieur le duc; j'ignore pourquoi, mais vous le savez sans doute?

— Pas plus que vous, corrégidor.

— C'est étonnant... car il m'a expressément recommandé de ne point vous quitter et de vous protéger envers et contre tous.

— Mission que vous avez remplie d'une manière extraordinaire, j'en suis témoin.

— N'est-ce pas? Et au moment où il me prescrit de ne pas vous perdre de vue, monseigneur de Ribeira, archevêque de Tolède, m'ordonne de poursuivre jour et nuit, et à outrance, un infâme bandit nommé Juan-Baptista...

— En vérité! dit le duc en riant.

— Qui n'a pas craint d'emprunter l'habit honorable de l'un des miens pour porter une main sacrilége sur le saint prélat.

— Parbleu! dit le duc avec impatience, voilà ce que je ne comprends pas... expliquez-moi cette affaire.

— Elle est inexplicable... et l'on n'en parle qu'à voix basse. Il paraîtrait que l'archevêque aurait reçu lui-même quelques coups de discipline sur les épaules...

— C'est original, dit le duc.

— De la main de ce Juan-Baptista, déguisé en alguazil, et qui voulait convertir monseigneur.

— C'est absurde! s'écria le duc avec colère.

— Voilà du moins ce que m'ont appris les rapports les plus véridiques et les plus détaillés qui m'aient été faits sur cette affaire. Il y a aussi un Maure, un nommé Piquillo, qui est mêlé à tout cela. Il s'est enfui, le misérable, au moment où il allait être converti, et j'ai ordre de le poursuivre.

— Vous ferez bien, dit le duc; je vous le recommande spécialement.

— Il me suffirait de votre recommandation, monseigneur, pour redoubler de zèle, mais il m'est déjà ordonné de l'arrêter, partout où je le trouverai, et de le renvoyer à monseigneur l'archevêque Ribeira, car il faut qu'il soit chrétien, mort ou vif; ce sont les expressions du saint prélat.

— Ce n'est pas moi qui m'y opposerai!... au contraire! mais dites-moi, corrégidor, est-ce que vous n'auriez pas une idée que j'ai...

— Laquelle, monseigneur?

— Celle de souper!

— C'est trop d'honneur pour moi, monseigneur.

Aïxa rentra dans ce moment, et le duc s'écria :

— Voici, madame la duchesse, ce pauvre corrégidor qui meurt de faim, et moi aussi ; n'y aurait-il pas moyen de souper ici au coin du feu ?... si toutefois il n'y a pas d'indiscrétion ? dit-il en se levant.

— Restez, monsieur, restez, de grâce, répondit-elle vivement en le retenant, car il lui semblait entendre encore le bruit des roues de la voiture.

— Je resterai certainement, et tant que vous le voudrez, madame la duchesse... mais daignez alors vous occuper de ces détails... car moi je ne peux pas...

— C'est juste, dit Aïxa, qui aimait autant que les gens de la maison ne vissent point le nouveau duc.

— Je prie monseigneur, dit le corrégidor, de ne point se gêner pour moi... il reste là en uniforme... et en bottes, quand j'ai vu dans la chambre à côté, où j'étais tout à l'heure, sa robe de chambre de brocart brodée en or et ses pantoufles fourrées en bon cuir de Cordoue...

— Je n'oserai jamais, dit le duc en s'inclinant.

— Devant votre femme et chez vous, ce serait trop extraordinaire ! s'écria en riant le corrégidor.

Et Aïxa effrayée se hâta de répondre :

— Il me semble, en effet, que monsieur le duc est le maître.

Celui-ci ne se le fit pas dire deux fois. Il prit une bougie et passa dans la pièce voisine, qu'il examina soigneusement et en détail. Aïxa profita de son absence pour faire servir quelques viandes froides, et renvoya les domestiques. Le corrégidor, à qui l'exercice et l'heure avancée de la nuit avaient donné un vif appétit, attendit cependant avec respect la rentrée de M. le duc ; il ne tarda pas à paraître... en pantoufles, en robe de chambre élégante, et le défunt lui-même serait revenu en personne dans ce moment qu'il l'aurait pris pour le vrai duc, à plus forte raison le corrégidor.

Le véritable Amphitryon,
Est l'Amphitryon où l'on *soupe !*

a dit Plaute, et depuis lui Molière ; et Josué Calzado soupait d'un si bon appétit qu'il en aurait donné à quelqu'un qui n'en aurait pas eu. Grâce au ciel, ce n'était pas là ce qui manquait au noble châtelain. Tous deux à l'envi sablaient le porto et l'alicante. Le temps s'écoulait vite pour eux, et Aïxa, se promenant dans la chambre, les yeux fixés sur la pendule, comptait les minutes, et se disait :

— Une heure ! une heure d'avance ! Voilà une heure qu'ils sont partis !

Elle était tellement préoccupée de l'idée unique qui dans ce moment l'absorbait tout entière, qu'elle fit à peine attention au corrégidor. Celui-ci se levait et disait au duc :

— Je crains, monseigneur, d'être indiscret... maïs à cette heure-ci il me sera bien difficile de retourner à l'hôtellerie du village...

— Aussi j'espère bien que vous logerez au château.

Le duc prit un flambeau qu'il mit dans la main de Josué Calzado, et s'approchant de la porte, il cria au dehors :

— Conduisez M. le corrégidor à son appartement.

— Qu'est-ce ? dit Aïxa, en sortant de la rêverie où elle était plongée.

— Rien, madame, ne faites pas attention, dit le duc en fermant la porte principale, dont il retira la clé, c'est M. le corrégidor qui se rend chez lui.

Aïxa jeta autour d'elle un regard d'effroi. Elle se trouvait seule, la nuit, avec cet homme qu'elle ne connaissait pas. Elle n'avait, il est vrai, aucune raison de se défier de lui ; au contraire il venait de la servir avec zèle, dévouement et surtout intelligence.

Et cependant Aïxa tremblait.

Elle se rassura peu à peu en le voyant revenir près de la cheminée et s'asseoir tranquillement. D'ailleurs on entendait encore dans le château le bruit des domestiques qui montaient, descendaient et traversaient les corridors ; le bruit des portes qui se fermaient, enfin tout le mouvement qui, même après l'heure du repos, règne longtemps encore dans

une vaste et nombreuse maison. Aïxa se hasarda à adresser la parole à l'étranger :

— Vous venez, monsieur, de nous assister bien généreusement.

— Oui, la scène a été chaude.

— Et difficile.

— Surtout quand on n'est pas prévenu et qu'on est obligé d'improviser...

— Je ne vous demanderai pas, monsieur, comment vous vous êtes trouvé là... si à propos pour nous rendre ce service...

— Franchement, madame, je l'aime autant.

— Et pourquoi ?

— Parce que je vous demanderais comment il s'est trouvé que vous ayez besoin qu'on vous rendît service... et ce serait peut-être indiscret.

— Non pas... mais trop long à vous raconter.

— Vous avez raison, madame. Il est tard... vous avez sans doute besoin de dormir... et moi aussi !... surtout quand on a bien soupé.

— Oui, monsieur... mais permettez-moi de vous dire...

— Ne faites pas attention à moi... je suis très-bien dans ce fauteuil.

— Vous seriez encore mieux dans cette pièce, dit Aïxa en lui montrant la chambre à côté.

Mais déjà l'inconnu paraissait ne plus l'entendre. Il s'était enfoncé dans le fauteuil, sa tête était tombée sur sa poitrine, et un ronflement d'abord léger, puis plus fortement accentué, prouva qu'il serait sourd aux observations et explications d'Aïxa, et qu'il n'était nullement disposé à y faire droit.

La jeune femme se serait bien retirée elle-même dans l'appartement qu'elle désignait au faux duc de Santarem, mais le fauteuil occupé par lui était devant la porte et fermait le passage. Elle s'arrêta. Elle n'osait l'éveiller. D'ailleurs, tant qu'il dormirait ainsi, elle n'aurait rien à craindre. Elle alla donc s'asseoir à l'extrémité de la chambre, le plus

loin de lui possible, et ne le quittant point des yeux. Il lui sembla que de temps en temps l'inconnu entr'ouvrait les siens. Il ne dormait donc pas !... elle commença à avoir peur.

Une heure et plus se passa ainsi ; le bruit qui régnait dans le château avait peu à peu diminué, puis il s'était entièrement éteint. Partout le plus profond silence ; chacun dormait. Il était probable que l'inconnu avait attendu ce moment pour s'éveiller, car il leva la tête, ouvrit les yeux, et aperçut en face de lui ceux d'Aïxa, qui, brillants et flamboyants, ne perdaient pas un seul de ses gestes.

— Eh quoi, madame, vous ne dormez pas !

— Non, seigneur cavalier, j'attendais votre réveil pour vous prier de vouloir bien passer dans l'appartement voisin et me laisser celui-ci, qui est le mien.

— Ah ! dit l'inconnu avec un sourire moqueur, vous oubliez que ce soir, quand je voulais sortir de ce château, on m'a retenu ; que vous-même tout à l'heure encore m'avez dit : « Restez... restez, de grâce. » Je l'ai promis, et je tiens ma parole.

— Je ne vous empêche pas de la tenir, dit Aïxa, pourvu que ce soit, non pas ici... mais là-bas.

Et du doigt elle lui montrait la porte de l'autre chambre.

— A merveille ! on n'a plus besoin de moi et l'on me renvoie. Voilà la reconnaissance des grands seigneurs et des grandes dames !

— Je ne suis point ingrate, dit Aïxa. Le noble cavalier Fernand d'Albayda vous a promis de faire votre fortune. Je me chargerai d'acquitter sa promesse. Que voulez-vous ?

— Ce que je veux ? dit-il en la regardant.

Et il fit un pas vers elle.

Dès le premier moment où l'inconnu était entré dans cette chambre, il était resté comme ébloui et fasciné devant cette belle jeune fille dont les yeux noirs lançaient des éclairs. Par un triomphe dont elle eût été peu flattée, sa vue avait produit sur le bandit le même effet que sur les nobles sei-

gneurs. Ce n'était pas de l'amour, c'était plus, car il l'eût préférée à l'argent, à l'or, aux diamants, ses seules amours à lui. Et quand il se trouva tout à coup être son mari, quand tout le monde lui donna ce titre, qu'elle même acceptait et ne repoussait point, quand il se vit seul, dans sa chambre à elle, et avec elle, il éprouva un frisson de joie qui parcourut tout son être et effleura presque son cœur, mouvement inconnu et involontaire qui fit bientôt place à une frénésie passionnée et furieuse.

Il s'était donc approché d'elle et répéta :

— Ce que je veux ! je veux ce qui m'est dû, ce qui m'appartient !

— Rien ici ne vous appartient.

— Ne suis-je pas le duc de Santarem, votre mari?... Je suis ici chez moi, et tout est à moi, à commencer par vous !

Aïxa voulut s'élancer vers la sonnette. Il l'arrêta et lui dit :

— Qu'allez-vous faire? appeler vos gens ! ils ne viendront pas ! mais ils viendraient, qu'ils s'arrêteraient à cette porte. Vos cris même ne leur donneraient pas le droit de la franchir. Je suis votre mari, vous-même l'avez reconnu ; ils le savent, et ils s'éloigneraient à ma voix, car vous êtes ma femme... vous l'avez dit !

— Plutôt la mort ! répondit Aïxa en regardant avec angoisse autour d'elle. Elle ne vit aucune arme, aucun moyen de se défendre, ni même de mourir.

— A moi !... à mon aide ! seigneur Josué ! seigneur corrégidor ! cria-t-elle en réunissant toutes ses forces.

— Et si ce corrégidor venait, vous perdriez celui que vous aimez... ce Yézid, ce Maure qui est votre amant et que j'ai sauvé ! On irait le saisir là-haut dans sa chambre, le traîner blessé et sanglant...

— Plût au ciel qu'il fût là pour me défendre et pour te châtier, toi qui n'es qu'un infâme !

— Un infâme ! soit ! un infâme qui t'aime ! qui bravera pour toi la mort et les bourreaux !

Il voulut l'envelopper dans ses bras. Elle lui échappa, et, plus rapide qu'une flèche, elle s'élança à l'autre extrémité de la chambre, ouvrit une fenêtre et se précipita. Le brigand poussa un cri d'effroi. Il l'avait suivie, il était près d'elle. D'une main vigoureuse il la saisit à moitié penchée au-dessus de l'abîme où elle allait rouler ; comme un rival furieux et jaloux, il l'enleva au trépas qu'elle lui préférait, et serra contre son cœur sa victime pâle, brisée, à moitié évanouie.

— Dieu de mes pères, secourez-moi ! dit-elle.

— Dieu n'est pas ici, dit le bandit en riant, il demeure trop haut pour nous entendre.

En ce moment, et comme pour répondre à son blasphème, une explosion terrible retentit. Le brigand poussa un cri de rage et de douleur. Son bras gauche était fracassé. Il se retourna, et, à la lueur des flambeaux qui brûlaient encore dans l'appartement, il vit Piquillo, pâle et les cheveux hérissés, lui présentant à la poitrine un second pistolet. Il recula, épouvanté à la fois et de l'apparition et de l'arme qui le menaçaient.

— Dieu, que tu défiais, m'envoie à toi, capitaine Juan-Baptista ! car j'avais d'anciennes dettes à te payer.

Aïxa, cependant, s'était jetée au cordon de la sonnette. Au coup de feu qui avait retenti dans le château, au bruit de cette sonnette d'alarme, les domestiques, le corrégidor et ses gens avaient été réveillés et descendaient en tumulte le grand escalier. Aïxa, prenant la clé que le capitaine avait placée sur la cheminée, avait couru ouvrir la porte. Le corrégidor s'était précipité le premier dans l'appartement, et, apercevant Juan-Baptista dont le sang coulait, il s'écria avec désespoir :

— M. le duc de Santarem blessé ! Et moi qui devais le protéger !

— Épargnez-vous ce soin, lui dit froidement Aïxa ; ce n'est point le duc de Santarem.

— A d'autres, senora ! où serait donc alors le véritable duc ?

— Dans le parc, dit Piquillo. Envoyez vos gens près du troisième massif de la grande allée ; vous le trouverez mort... mort depuis hier soir !

— Ce n'est pas possible ! dit le corrégidor en pâlissant. Allez, Pacheco, allez voir. Que serait donc alors celui-ci (et il montrait Juan-Baptista), celui-ci que mon neveu, que madame la duchesse, que tout le monde a reconnu ?

— Celui-ci, poursuivit Piquillo, est un fourbe, un imposteur... le capitaine Juan-Baptista.

— Juan-Baptista ! cria le corrégidor en le regardant avec étonnement ; lui que l'archevêque de Valence m'a ordonné d'arrêter !

— Lui-même, continua Piquillo ; lui qui, sachant qu'il y avait ici une noce, une fête, ne s'est introduit dans ce château qu'avec des idées de vol ou d'assassinat ! lui, dans ce moment capitaine d'infanterie, et dernièrement alguazil.

— Alguazil ! s'écria le corrégidor ainsi que tous les alguazils véritables qui l'environnaient. C'est bien cela ! c'est lui qui a osé se jouer de ce qu'il y a de plus respectable au monde, des archevêques !

— Et des alguazils ! s'écrièrent ses compagnons.

Juan-Baptista vit qu'il était perdu, que ce dernier crime-là surtout serait sans rémission. Mais il n'était pas homme à abandonner la partie sans vengeance.

— Eh bien ! oui, s'écria-t-il, puisqu'il ne me reste qu'un bras de disponible et que je ne peux vous étrangler tous, damné corrégidor, vous et vos acolytes, c'est moi, Baptista ! qui suis encore assez généreux pour vous rendre un service, car, si je ne prenais pas de temps en temps la peine de faire votre état, vous ne pourriez jamais vous en tirer. Celui qui est mort et bien mort est le duc de Santarem ; son meurtrier, qui dort là-haut tranquillement, est Yézid d'Albérique, et celui-ci (il montrait Piquillo), je vais vous apprendre qui il est. Nous jouons dans ce moment une partie ensemble... une partie dont il a gagné la première manche, dit-il en regardant celle de son habit qui était ensanglantée, mais je le

retrouverai et je compte bien gagner la seconde. Pour commencer, apprenez, corrégidor stupide, que c'est le Maure Piquillo.

— Lui!... dit Calzado, dont l'étonnement redoublait à chaque instant.

— Lui, qui s'est enfui au moment d'être converti, reprit en riant le capitaine; lui, dont votre incompréhensible archevêque veut faire un *chrétien, mort ou vif*.

— Ce n'est pas vrai! dit Aïxa, effrayée du danger auquel Piquillo s'était exposé pour elle... ce n'est pas vrai, monsieur le corrégidor, cet homme vous trompe encore; c'est un imposteur qui veut vous compromettre par de fausses démarches.

— C'est ce que nous verrons, dit le corrégidor, qui dans ce moment ne savait plus ce qu'il devait croire. Son trouble redoubla encore, quand il vit entrer son neveu en désordre et les traits bouleversés.

— Eh bien!... qu'y a-t-il encore?... parle, parle donc!

— Cette fois ce n'est que trop vrai, dit le jeune greffier avec une horreur indéfinissable; j'ai constaté moi-même le fait. Ils étaient deux... ducs de Santarem existant, dont un mort...

— Qu'est-ce que je vous disais? s'écria Juan-Baptista. Par saint Thomas, votre patron, me croirez-vous enfin, incrédule corrégidor?

— Je ne croirai plus rien que mes yeux et mes oreilles, et encore!... Venez avec moi, dit-il aux alguazils et à son neveu. Allons d'abord voir et interroger ce jeune homme d'hier, ce Yézid... Mais avant tout... je ne laisserai point ces deux hommes ensemble. Celui-ci, qui est blessé (et il montrait Juan-Baptista), conduisez-le dans la pièce voisine de celle-ci... Bien. Fermez la porte à double tour, et donnez-moi la clé... à moi... elle ne me quittera pas. Quant à vous, senora, daignez me conduire vous-même à l'appartement occupé par le seigneur Yézid d'Albérique.

— Je suis à vos ordres, monsieur le corrégidor, dit Aïxa

en cherchant à cacher son inquiétude et ses craintes, non pour Yézid, qui ne risquait plus rien, mais pour Piquillo ; je suis prête à vous conduire, mais j'espère qu'avant tout vous allez rendre à la liberté ce jeune homme, qui est un ami, un protégé de don Fernand d'Albayda.

— Madame la duchesse, dit le corrégidor, nous allons d'abord en causer avec le seigneur don Fernand, puis j'en écrirai au duc de Lerma en lui envoyant dès ce matin ce jeune prisonnier.

Aïxa tressaillit. Piquillo était perdu.

— D'ici là, poursuivit le magistrat, je prierai le jeune cavalier de vouloir bien, avec votre permission, madame la duchesse, nous attendre dans cette chambre, dont nous allons, par précaution, fermer la porte sur lui.

Aïxa respira, Piquillo était sauvé.

— Je n'ai rien à répondre, dit la jeune fille ; partons, monsieur le corrégidor.

Avant de sortir, elle tourna les yeux vers Piquillo, et ensuite vers la boiserie à l'endroit où était la porte secrète, puis elle adressa à son frère, à celui qui venait de la sauver, un regard d'éternelle amitié. C'était le seul remercîment qui lui fût possible.

Piquillo entendit se fermer la porte principale. Tout le monde était parti. Il était seul. Il regarda autour de lui et contempla pendant quelques instants la chambre d'Aïxa, ce lieu où il avait éprouvé à la fois un bonheur si grand et une si horrible douleur. Le bonheur avait passé comme un éclair, et la douleur devait durer toute sa vie. Mais il ne se plaignait plus de son sort ; il bénissait le ciel, qui lui avait permis, dans ce lieu même, de sauver de la honte et du déshonneur son amie, sa sœur... oh ! plus encore peut-être !... Mais il ne voulut point s'arrêter à cette idée, et se rappelant le dernier regard, le dernier ordre d'Aïxa, il fit glisser le panneau de la boiserie, descendit l'escalier, ouvrit la porte qui donnait sur le parc, et s'élança à grands pas dans la campagne aux premiers rayons du jour qui commençait à paraître.

Nous dirons plus tard ce qui l'avait forcé à revenir sur ses pas et l'avait ramené ainsi au secours d'Aïxa. Nous ne pouvons quitter le château de Santarem sans connaître le résultat des recherches du corrégidor.

Il était monté avec Aïxa à un des appartements d'honneur du second étage; il entra dans la chambre où devait reposer le seigneur Yézid. Il ne l'y trouva pas; l'appartement de don Fernand était également désert, et, au grand étonnement du corrégidor, il fut impossible de trouver dans tout le château la moindre trace de leur séjour ou de leur passage. Privé ainsi d'un prisonnier sur lequel il comptait, le désappointé Josué Calzado redescendit à la chambre à coucher d'Aïxa pour s'emparer au moins de Piquillo et l'appréhender au corps; mais celui-ci avait également disparu. Alors, et dans le dernier degré de la fureur, le magistrat ordonna à son neveu Pacheco le greffier et à ses gens de traîner devant lui sa seule capture, son seul dédommagement, le capitaine Juan-Baptista, sur lequel allait retomber tout le poids de sa colère et de sa justice. Au bout de quelques minutes, le jeune greffier rentra avec l'air hébété et étonné qui lui était habituel.

— Eh bien, mon neveu? dit le corrégidor en se dressant devant lui comme un point d'interrogation.

— Eh bien, mon oncle, personne!

— Personne! répéta le magistrat anéanti et comme frappé d'un coup au-dessus de ses forces. Soudain il regarda son neveu. Un rayon d'espoir brilla dans ses yeux. On l'entendit murmurer le mot: « Imbécile! » puis s'écrier: « Si on ne voyait pas tout par soi-même! » et il s'élança dans la pièce voisine.

La chambre où l'on avait emprisonné momentanément le capitaine avait deux croisées donnant sur le parc. Malgré la douleur horrible que devait lui causer sa blessure, il avait arraché les longs et solides rideaux de damas qui décoraient cet appartement; avec son bras droit et avec ses dents, il les avait attachés au balcon de fer, qui n'était pas très-éloigné du sol, et s'était ainsi laissé glisser jusqu'à terre,

en s'aidant d'un seul bras ; mais auparavant, et pour établir sans doute un lest convenable, il avait eu soin de décrocher la montre, les bagues, les bijoux, tout ce qui se trouvait de précieux dans l'appartement qu'il abandonnait. Il y a une comédie de Calderon intitulée : *De trois choses en ferez-vous une?* Josué Calzado, qui vivait de son temps, la lui a peut-être inspirée. Des trois prisonniers qu'il espérait (Juan-Baptista, Piquillo et Yézid), le corrégidor n'avait pu en réaliser aucun ; en revanche, le jeune duc, le nouveau marié sur lequel il devait veiller, était bien décidément mort. C'est ainsi que le corrégidor mayor de Tolède exécuta la mission extraordinaire et importante pour laquelle le ministre l'avait envoyé exprès au château de Santarem.

III

LE COUVENT.

On a vu dans le chapitre précédent que la nuit était déjà avancée quand don Fernand et le corrégidor, frappant à l'appartement d'Aïxa, avaient forcé Piquillo à s'éloigner. Celui-ci, muni de la clé que sa sœur lui avait remise, s'était trouvé au milieu du parc, et avait naturellement suivi l'allée principale qui s'offrait à lui. Elle était fort longue et il s'avançait en regardant avec précaution autour de lui, quand il découvrit près d'un massif l'horrible spectacle qui avait déjà frappé les yeux de don Fernand d'Albayda. C'était un homme baigné dans son sang, et les rayons de la lune lui montrèrent des traits qu'il connaissait trop bien.

D'abord le matin, à l'église, au moment de ce fatal mariage, il avait vu le duc, et puis sa ressemblance si grande et si frappante avec Juan-Baptista ne pouvait lui laisser aucun doute. Sans s'expliquer les causes d'un pareil événement, il comprenait de quelle importance il était d'en informer, d'abord et avant tout, sa sœur Aïxa. Et malgré les dangers qui le menaçaient lui-même, il revint sur ses pas. Une des fenêtres de l'appartement de la nouvelle duchesse donnait sur le parc ; il vit cet appartement éclairé et distingua à travers les rideaux les ombres de plusieurs personnes. Il n'osa pas alors se servir de la clé qu'il avait gardée ni pénétrer par le petit escalier de la chambre d'Aïxa. Il attendit, errant dans le parc, se cachant dans les massifs épais, revenant de temps en temps regarder à la fenêtre si les lu-

mières étaient éteintes, si Aïxa était seule, s'il pouvait sans bruit arriver jusqu'à elle.

Tout à coup il vit cette fenêtre s'ouvrir, et une femme, pâle et échevelée, s'élancer pour se précipiter. C'était Aïxa! Et derrière elle il vit Juan-Baptista ! Piquillo gravit le petit escalier, ouvrit le panneau dans la boiserie, et se trouva en un instant près de sa sœur pour la défendre, pour la sauver. On sait le reste.

Maintenant il se trouvait seul, rêvant aux événements de la nuit, se demandant ce qu'il allait devenir, quels seraient désormais son but et sa vie. Son but jusqu'alors avait été l'amour d'Aïxa. Son existence, c'était elle ! Il ne lui restait rien, pas même l'espoir ! Le même jour avait vu la jeune fille esclave et libre ; ce mariage, formé par la contrainte, était brisé. Elle était de nouveau maîtresse d'elle-même !

— Mais qu'importe ! s'écria Piquillo en sanglotant... perdue à jamais... perdue pour moi ! Et alors il voulait de lui-même se livrer à ses ennemis et aux bourreaux qui le poursuivaient. Il voulait mourir ! et puis il rougissait de sa lâcheté et de sa faiblesse, il se disait que ses jours, inutiles à lui-même, pouvaient être utiles à Aïxa, à Yézid, à d'Albérique, à tous les siens. En ce moment même Yézid n'était-il pas en danger ?... Si, comme l'avait dit devant lui Juan-Baptista (et tout lui prouvait que c'était la vérité), si Yézid s'était battu avec le duc de Santarem et l'avait tué, il n'y avait point pour lui de grâce à espérer, il y allait de sa vie, et Piquillo jurait de la défendre, oubliant que ses jours à lui-même et sa liberté étaient menacés. — Oui, se disait-il, c'est pour Yézid, c'est pour mon frère que je dois me dévouer... c'est pour le sauver qu'il faut vivre. Et il rêvait qu'il lui serait facile d'arriver à Madrid, de s'y cacher... où ?... dans quel lieu ? dans quel asile ? Cet asile, il pensa qu'il pourrait pendant quelques jours le trouver chez la senora Urraca, sa grand'mère ; qu'il attendrait là, en secret et en sûreté, le retour d'Aïxa ou de Fernand d'Albayda, et qu'il irait leur

demander alors : « Quel péril faut-il braver pour sauver Yézid?... me voici ! envoyez-moi ! »

Tout entier à ces idées, il marcha d'un bon pas une partie de la journée. Il ne craignait plus de rencontrer Juan-Baptista, qu'il savait prisonnier du corrégidor et dont il se croyait délivré. Il s'était cependant prudemment défait de sa robe de pèlerin qu'il avait jetée dans un fossé, car il était probable que Josué Calzado, en exécution des ordres rigoureux de l'implacable archevêque, lancerait à sa poursuite toute son armée d'alguazils. Pour cette raison il évita d'entrer dans Tolède, ce qui l'aurait conduit plus directement à Madrid. Il préféra faire un détour, prit sur la droite par Ocana et Aranjuez, qu'il traversa le lendemain, puis se dirigea sur un gros bourg nommé Pérolès.

Il lui avait semblé que depuis quelque temps on l'épiait. Deux ou trois voyageurs, des espèces de marchands forains qui avaient cherché à entrer avec lui en conversation, suivaient la même route et s'arrêtaient aux mêmes endroits que lui. Ces compagnons de voyage lui paraissaient suspects. Il s'était établi dans une hôtellerie à Pérolès et avait commandé son dîner, quand dans la salle à côté de la sienne il entendit arriver des voyageurs. Il regarda par une fente de la cloison. C'étaient les trois marchands ; fatigués de la chaleur du jour et de la marche qu'ils venaient de faire, ils déposèrent les ballots qu'ils portaient sur leurs épaules, ouvrirent les surtouts de camelot jaune qui recouvraient leurs poitrines, et Piquillo vit briller l'uniforme noir qu'il connaissait si bien, celui d'alguazil. Il sut alors à quoi s'en tenir, et, pour qu'il ne lui restât pas le moindre doute :

— Es-tu sûr que ce soit *lui?* dit l'un d'eux.

— Ma foi, non.

— On disait qu'il avait un habit de pèlerin, il ne l'a plus.

— L'habit ne fait pas le moine, dit le troisième. Le reste du signalement est conforme.

— C'est juste... aussi mon avis est de l'arrêter.

— Arrêtons toujours.

— Et si ce n'est pas celui que nous cherchons?

— C'est sa faute! pourquoi lui ressemble-t-il?... ça lui apprendra!

— Est-il ici?

— Il vient d'arriver et de commander son repas.

— Très-bien... Pendant qu'il dînera... c'est le bon moment. On ne se défie de rien quand on dîne.

Piquillo n'en entendit point davantage. Il n'attendit point son dîner, descendit doucement l'escalier, ne sortit point par la grande porte de l'hôtellerie, mais par un petit jardin dont il franchit la haie, disparut derrière un bouquet de bois, gagna la campagne, et, après avoir longtemps marché à travers champs, aperçut enfin le clocher d'une ville importante. On lui dit que c'était Alcala de Hénarès.

Il était encore à quatre ou cinq lieues de Madrid, mais la nuit était venue, il était harassé de fatigue, et de plus il n'avait pas dîné. Il s'arrêta à l'hôtellerie de Saint-Pacôme, se fit servir un bon souper, puis demanda une chambre, un lit, et s'endormit, après avoir, par précaution, fermé sa porte en dedans aux verrous.

Il se réveilla en pensant que l'oncle de Juanita, le barbier Gongarello, qu'il avait sauvé du bûcher de l'inquisition, avait été relégué à Alcala de Hénarès, qu'il y avait transporté ses pénates et ses rasoirs, et que c'était lui qui faisait la barbe à la population de cette ville. Je suis sauvé! se dit-il; me voici un ami, une protection! Je serai mieux chez lui que dans une hôtellerie, où l'on est exposé à toutes sortes de rencontres, et puis il me donnera les moyens de me rendre sûrement et directement à Madrid. Il se leva, ouvrit sa fenêtre, qui donnait sur la grande place, huma quelques instants l'air du matin, puis se retira vivement. Un café était voisin de l'hôtellerie, et devant la porte de ce café, au milieu d'un groupe de bourgeois qui parlaient des variations de l'atmosphère et de la politique, Piquillo avait vu deux yeux se lever sur lui. Ces yeux étaient ceux d'un militaire qui avait le bras gauche en écharpe et qui s'appuyait de la main droite

sur une canne. Toujours préoccupé du souvenir de Juan-Baptista, Piquillo avait cru voir encore ses traits dans ceux du vieux militaire, supposition qu'avait fait naître sans doute le rapprochement de ce bras en écharpe avec la blessure que lui-même avait faite l'avant-veille au bandit. Mais il lui paraissait impossible que Juan-Baptista, qui avait été saisi par le corrégidor et jeté probablement par lui dans les prisons de Tolède, fût, deux jours après, à fumer tranquillement sa pipe sur la grande place d'Alcala de Hénarès. Pour mieux s'en assurer, et tout en riant de sa vaine frayeur, il s'avança de nouveau à son balcon et regarda. Le groupe avait disparu.

Il fit appeler son hôte et lui demanda s'il connaissait dans la ville le barbier Gongarello.

— Tout le monde le connaît... tous ceux du moins qui ont de la barbe au menton. Votre seigneurie veut-elle qu'on le fasse avertir ? ce n'est pas loin...

— J'irai chez lui. Voulez-vous m'indiquer sa boutique ?

— Je vais vous donner un de mes garçons pour vous conduire.

— Très-bien.

Piquillo paya son hôte, acheva de s'habiller et vit entrer un petit marmiton, qui sous son bonnet de coton portait un air sournois qui lui déplut.

— Qui es-tu ?

— Troisième marmiton de l'hôtellerie Saint-Pacôme.

— Tu veux pour-boire ?

— Je ne venais pas pour cela, mais c'est égal.

Il tendit la main, Piquillo y jeta quelques maravédis ; l'enfant remercia en disant :

— Le patron donne si peu ! jamais de bénéfices ; ce qui fait qu'on en trouve où l'on peut. Je suis prêt à vous conduire, seigneur cavalier.

Piquillo suivit l'enfant, qui marchait devant lui en s'accompagnant d'un air de fandango avec deux castagnettes faites aux dépens de la vaisselle de l'hôtellerie. Ils traversèrent

plusieurs rues tortueuses, et Piquillo s'arrêta en disant :

— On prétendait que ce n'était pas loin. Est-ce que nous n'arrivons pas ?

— Patience, dit le marmiton avec un sourire mauvais, ça ne peut pas tarder.

Ils s'arrêtèrent enfin devant une maison de sombre apparence.

— C'est ici, dit l'enfant, montez.

— Je ne vois ni l'enseigne du barbier, ni ses palettes, ni sa boutique, qui est toujours peinte en bleu.

— La couleur n'y fait rien... ça ne vous empêchera pas d'être rasé. Montez toujours.

— Gongarello n'est donc plus en boutique... il est en chambre ?

— Vous l'avez dit... Montez donc.

Au haut d'un petit escalier, l'enfant s'arrêta comme par respect et laissa passer Piquillo devant lui. Celui-ci entra dans une chambre nue et sans meubles ; mais à peine y eut-il mis le pied qu'il entendit la porte se refermer sur lui et la clé tourner dans la serrure.

— Il est pris, s'écria le marmiton au dehors, et il ne se doute pas que je l'ai conduit dans un corps-de-garde d'alguazils ! Donnez-moi, monsieur le militaire, le réal que vous m'avez promis.

— En voici deux, reprit joyeusement une voix que Piquillo reconnut pour celle du capitaine Juan-Baptista. Et la même voix cria du haut de l'escalier :

— Seigneur Garambo della Spada, vous qui commandez le poste, prenez quatre de vos plus braves, montez saisir le prisonnier, et n'oubliez pas de partager avec moi les cent ducats que monseigneur l'archevêque a promis à qui s'emparerait du Maure Piquillo.

— Me voici, cria du rez-de-chaussée le seigneur Garambo della Spada ; au lieu de quatre hommes, j'en prends huit.

— Très-bien, dit Juan-Baptista ; je me joindrais à vous, si ce n'était la blessure que j'ai reçue à l'armée des Pays-

Bas, et qui n'est pas encore cicatrisée; mais hâtez-vous, je garde la porte.

— Nous montons.

En entendant ces paroles et les pas des alguazils qui retentissaient sur les marches de l'escalier de bois, Piquillo regarda autour de lui avec effroi. Une chambre nue et sans meubles, les quatre murailles crayonnées au charbon par les pensées en vers ou en prose et surtout par les noms de tous les prisonniers qui y avaient précédé Piquillo. C'était une salle d'attente où l'on déposait provisoirement ceux que ramassaient les patrouilles de jour et de nuit, jusqu'au moment où on les transportait dans les prisons de la ville ou de l'inquisition. Une seule porte, celle par laquelle on allait entrer. Une seule fenêtre, donnant sur une rue populeuse et marchande, dont presque tous les bourgeois étaient assis dans leur boutique ou debout sur le pas de leur porte. Aucun espoir de salut, de tous côtés il serait immanquablement arrêté, et cependant, par un instinct de conservation qui nous porte à nous défendre jusqu'au dernier moment, en entendant la clef tourner dans la serrure, Piquillo s'élança par la fenêtre, qui était à une quinzaine de pieds du sol, et tomba sans se faire de mal au beau milieu de la rue. Il avait déjà pris sa course, et le seigneur Garambo della Spada criait de la fenêtre :

— Arrêtez ! Arrêtez !

A ce cri, les marchands sortirent de leurs boutiques, et ceux qui étaient sur le pas de leur porte, montrant du doigt Piquillo qui s'enfuyait, répétaient de loin :

— Arrêtez ! arrêtez !

Mais Piquillo venait brusquement de tourner par une petite rue à droite, puis par une autre à gauche, et il avait déjà gagné une avance d'une cinquantaine de pas lorsque les bourgeois et les alguazils se décidèrent à le poursuivre. Jeune, alerte et animé par la crainte, qui donne des ailes, il leur eût peut-être échappé; par malheur il ne connaissait pas la ville, et après quelques minutes d'une course rapide, il

s'était dirigé vers une vaste rue, la plus belle sans doute de la ville d'Alcala ; poursuivi alors seulement par les bourgeois, il se croyait sauvé, lorsque du bout de cette rue il vit arriver l'escouade des alguazils, qui, mieux au fait des localités, avaient pris une rue de traverse pour lui fermer la retraite. Alors, et comme le cerf aux abois que les chasseurs impitoyables et une meute furieuse viennent de forcer et d'acculer dans ses derniers retranchements, le pauvre Piquillo regarda avec désespoir autour de lui. Aucune rue transversale par laquelle il pût échapper. Seulement, en face de lui, une vaste cour dont la grille en fer était entr'ouverte, au fond de cette cour un long et magnifique bâtiment qui ressemblait à un palais; au fronton étaient écrits en lettres d'or, sur une tablette de marbre noir, ces mots :

Couvent des Révérends Pères de la Foi.

Sans réfléchir, sans se demander s'il n'allait pas de lui-même se livrer à ses ennemis et tomber peut-être de Charybde en Scylla, Piquillo se précipita dans la cour du couvent, dont il referma sur lui la grille à moitié ouverte, et cria à plusieurs moines qui sortaient du réfectoire :

— Asile ! asile !... Sauvez-moi !

— Ne craignez rien, dit l'un d'eux, qui, sous un air de bonhomie, cachait un œil fin et un sourire narquois; ce couvent a droit d'asile, et le frère Escobar ne laissera point violer les priviléges de son ordre.

Dans ce moment, les bourgeois et les alguazils arrivaient essoufflés et s'arrêtèrent de l'autre côté de la grille.

— Livrez-nous le prisonnier ! s'écria-t-on de toutes parts.

— Qu'a-t-il fait, mes frères? dit Escobar aux bourgeois.

Ceux-ci se regardèrent et répondirent :

— Nous n'en savons rien, mais ce doit être un voleur ou un meurtrier !

— C'est mieux que cela, mes pères, dit le chef des alguazils, c'est un hérétique ! c'est un Maure !

— Qui invoque le droit d'asile, dit Escobar.

— Mais il est réclamé par monseigneur Ribeira, patriarche d'Antioche, archevêque de Valence, qui a promis cent ducats à celui qui le livrerait mort ou vif.

— Et qu'en veut faire monseigneur de Valence? dit Escobar.

— Le convertir à la foi catholique.

— Et nous aussi, dit Escobar avec une orgueilleuse humilité, nous pouvons, grâce au ciel, nous vanter de quelques conversions, et celle-ci peut-être ne serait pas au-dessus de nos forces.

— Non pas, dit vivement l'alguazil, comme un homme qui craint qu'on ne lui dérobe son bien, celle-ci appartient à monseigneur! c'est une conversion à lui... Il l'a commencée!

— Dans ce cas-là, mon frère, commencer n'est rien, le tout est de finir, et il paraît que monseigneur n'en est pas venu à ses fins.

— Parce que cet hérétique et ce mécréant s'est enfui.

— Pour me soustraire à la torture et aux mauvais traitements qu'on me faisait subir! s'écria Piquillo.

— Vous l'entendez, mes frères, dit Escobar d'une voix paterne; je ne m'étonne plus du nombre de conversions qu'on enregistre tous les ans à Valence, si pour les obtenir on emploie des moyens pareils. Ce n'est point par la violence, s'écria-t-il à voix haute et regardant le peuple, que nous forçons les brebis d'entrer au bercail. L'enfant égaré est venu à nous de lui-même, et nous lui ouvrons nos bras et nos portes, mais nous ne prétendons pas le retenir malgré lui. Nous le laissons libre de retourner à Valence ou de rester parmi nous.

Piquillo, à qui aucun des deux partis ne convenait, hésitait, en proie à de mortelles angoisses, et il gardait le silence.

— Frère, dit Escobar au portier du couvent, ouvrez les grilles et que le captif choisisse.

— Je reste, mes pères! je reste! s'écria Piquillo.

Un murmure d'étonnement circula dans la foule.

— Vous le voyez, s'écria le moine triomphant... Nous ne le forçons point, nous ne forçons personne de venir à nous... Emmenez-le, mes frères, dit-il aux autres moines, en leur montrant Piquillo.

— Un instant! reprit Garambo della Spada, vous allez me donner acte de la remise de mon prisonnier et comme quoi vous en répondez, car il ne peut sortir de votre couvent que pour être livré à monseigneur l'archevêque de Valence ou à la sainte inquisition.

— C'est trop juste, seigneur alguazil, répondit Escobar en regardant Piquillo, nous nous y engageons. Veuillez entrer au parloir, où je vais vous donner un reçu en bonne forme d'un hérétique appartenant à monseigneur de Valence, et que vous nous laissez en vertu de notre droit d'asile, déclarant de notre côté que nous en répondons, et nous portons forts de le représenter en temps et lieu à qui de droit.

— C'est cela même, dit l'alguazil, et nous allons dresser du tout un petit procès-verbal que nous signerons, vous et moi, mon père.

— Et le révérend frère Jérôme, supérieur de ce couvent, dit Escobar.

L'alguazil entra au parloir, les bourgeois retournèrent à leurs boutiques, le marmiton à ses fourneaux, et Piquillo fut conduit par les bons pères dans une cellule propre, riante, bien éclairée et approvisionnée de tout ce qui peut rendre la vie commode et agréable.

— C'est bien, se dit-il en regardant autour de lui avec inquiétude, mais avec tout cela me voilà encore prisonnier, et même, si je l'ai bien entendu, je ne pourrai sortir d'ici que pour être livré à l'archevêque ou à l'inquisition. Je ne me soucie pourtant pas de rester éternellement dans ce couvent, encore moins de me laisser convertir et baptiser, car c'est leur espoir, je le vois. Mais, moi qui ai résisté à Ribeira et à ses bourreaux, je saurai bien déjouer les projets des révérends pères ; moi qui me suis échappé des tou-

relles d'Aïgador, je saurai bien franchir les grilles et les murailles de ce couvent.

Et il oublia sa position, ses peines, ses dangers pour penser à ceux de Yézid, pour rêver à sa sœur Aïxa et aux moyens de lui faire connaître ce que lui, Piquillo, était devenu.

Escobar, cependant, avait rendu compte de tout ce qui venait d'arriver à son supérieur, le père Jérôme. Celui-ci était enchanté d'engager cette lutte avec l'archevêque de Valence, et s'ils triomphaient où Ribeira avait échoué, quel échec pour la réputation du saint prélat ! quelle gloire pour les bons pères ! Mais il fallait réussir !

— Nous réussirons, dit Escobar en souriant.

— Cela ne paraît pas facile; il a résisté aux menaces, aux tortures; c'est un hérétique obstiné et inattaquable.

— Bah ! il a bien quelque côté faible.

— Lequel ?

— Je n'en sais rien encore... nous verrons ! je l'étudierai. Tous les hommes ont au fond du cœur une pensée dominante qui finit par devenir une passion, à commencer par vous et par moi.

— Et quelle est la mienne ? dit le père Jérôme.

— D'être cardinal !

— C'est vrai, dit le supérieur.

— Voyez-vous, mon révérend, continua Escobar, la raison et la foi peuvent être impuissantes, les passions ne le sont jamais... les mauvaises surtout, et c'est pour nous livrer les hommes que Dieu, dans sa prévoyance infinie, a inventé les péchés capitaux; ce sont nos plus utiles auxiliaires !

— Par malheur, murmura le père Jérôme avec un soupir, il n'y en a que sept.

— C'est bien peu, dit Escobar, mais l'adresse peut suppléer au nombre.

Dès les premiers mots qu'Escobar avait échangés avec Piquillo, avec ce jeune homme qu'il croyait sans expérience,

ce Maure qu'il supposait sans instruction, il avait été étonné du nombre et de la variété de ses connaissances.

— Ce n'est pas un homme ordinaire, se dit-il; et désormais il le traita en conséquence.

Piquillo, placé sous sa surveillance, occupait une cellule qui communiquait avec la sienne. Comme il ne pouvait rester dans l'intérieur du couvent avec l'habit laïque, on exigea de lui qu'il prît l'habit de novice et qu'il fît couper ses cheveux.

Piquillo accepta la première proposition et refusa la seconde. On n'insista pas, on ne le contraignit point. Au contraire, toutes les attentions, tous les égards lui étaient prodigués, tous les livres du couvent étaient mis à sa disposition, il passait des matinées entières dans la bibliothèque des bons pères, bibliothèque riche et curieuse. C'était pour le jeune homme la plus agréable et la plus douce des prisons, mais c'était une prison! Ce mot seul le rendait insensible à toutes les prévenances d'Escobar et sourd à toutes ses insinuations. Quand le moine hasardait quelques attaques détournées, Piquillo souriait, le regardait d'un air railleur et gardait le silence.

— Il a de l'esprit, se dit Escobar, il se défiera de toutes nos ruses; il a du cœur, on ne le trompera que par la franchise.

— Vous n'avez qu'une pensée, lui dit-il un jour, c'est d'échapper à notre surveillance et de vous évader.

— C'est vrai, dit le jeune homme.

— Et moi, répondit Escobar, je vous l'avouerai, je n'ai qu'un but, c'est de vous convertir à la foi catholique. Je le désire ardemment, autant pour vous sauver que pour humilier l'archevêque de Valence.

— Je le sais, dit Piquillo; je l'ai bien vu.

— Oui, nous voulons vous convaincre, non pas, comme lui, par la violence ou les tortures, mais par la seule force de la raison, et je ne consentirais à vous donner le baptême qu'autant que vous viendriez vous-même me supplier de

vous l'accorder... Voilà où je veux vous amener... et vous y viendrez.

— Jamais, mon père !

— Vous y viendrez, je vous le jure !

— Qui peut vous le faire croire ?

— La rectitude de votre esprit et la justesse de votre intelligence, qui vous empêcheront d'imiter ce que vous blâmiez dans Ribeira.

— Comment cela ? dit Piquillo étonné.

— S'il était absurde en voulant vous imposer une religion que vous ignoriez, ne le seriez-vous pas autant que lui en repoussant une vérité que vous ne connaissez pas ?

— Que voulez-vous dire, mon père ?

— Que nous vous demandons, non point de suivre nos préceptes, mais de les discuter; non pas d'embrasser notre sainte loi, mais de l'écouter. Si vous me parliez ainsi, mon fils, si vous me vantiez votre croyance...

— Vous m'écouteriez, mon père ?

— J'examinerais, du moins, et j'accepterais si elle me paraissait la meilleure. Juger sans voir est d'un insensé, condamner après avoir vu est d'un sage. Je ne vous demande pas autre chose.

Piquillo, obligé de reconnaître qu'Escobar n'était pas si déraisonnable, répondit :

— Eh bien ! soit, je verrai.

C'était un premier pas.

Les ouvrages d'Escobar attestent un profond savoir, une érudition immense et surtout de prodigieuses ressources dans l'esprit. Ces ressources, qu'il n'a presque jamais déployées que pour la défense de l'erreur ou du sophisme, il les employa alors pour faire luire aux yeux de Piquillo d'éternelles et sublimes vérités que, mieux que personne, il devait connaître, car il avait passé sa vie à les combattre.

Quant à Piquillo, qui n'était ni chrétien ni musulman, il n'avait jamais lu l'Évangile ni le Coran, à peine en savait-il quelques versets de routine et par cœur ; jamais ses études

ne s'étaient tournées de ce côté, ce fut Escobar qui lui fit connaître les deux textes. Il les lisait, les analysait, les discutait avec lui. Le jeune Maure, qui à un sens droit joignait une vive et rare intelligence, luttait vainement contre l'habile théologien et surtout contre la cause qu'il défendait. Pour convaincre Piquillo, les pensées qui venaient du cœur étaient les meilleurs arguments. Malgré lui, il se sentait ému aux saintes croyances du christianisme, et quand il comparait les prescriptions puériles et minutieuses du Coran à la morale de l'Évangile, l'amour du prochain, le pardon des injures, comment nier des vérités qu'il sentait innées en lui ? Comment ne pas croire à des préceptes qu'il pratiquait déjà ?

— Oui, oui, se disait-il tout bas, leur croyance peut être la véritable, mais l'autre est celle d'Aïxa, l'autre est celle de mes pères, et plus que mon jugement, mon cœur m'ordonne d'y rester fidèle.

— Eh bien, répétait Escobar en le voyant hésiter, qu'avez-vous à répondre ?

— Que toutes ces vérités sont trop grandes pour être renfermées dans une cellule ou dans une prison, que c'est en plein air et sous la voûte des cieux qu'elles doivent éclater ; et, si j'étais libre, maître de mon corps et de mon âme, peut-être finirais-je par les adopter ; mais tant que je serai prisonnier, je ne puis que les repousser.

— Et tant que vous les repousserez vous serez prisonnier... à moins que cette prison où vous êtes si libre ne vous semble intolérable, et que vous ne vouliez absolument voir ces portes s'ouvrir. Vous n'avez qu'à parler, je vous l'ai dit. Mais alors, nous l'avons signé, nous nous y sommes engagés, nous sommes obligés de vous livrer à l'archevêque de Valence et à l'inquisition !...

— Jamais ! jamais ! s'écriait Piquillo.

Et Escobar, qui le voyait ébranlé, saisissait ce moment avec adresse pour lui montrer le sort brillant qui l'attendait dans le monde avec ses talents, son esprit, son instruc-

tion... Mais Piquillo était inaccessible à la vanité. Son tentateur avait beau lui parler de la fortune qu'il pouvait faire, des honneurs et des dignités auxquels lui, chrétien, aurait droit d'aspirer, Piquillo n'était ni avide, ni ambitieux. Escobar déployait alors à ses yeux les jouissances légitimes, permises, et cependant si douces, qui pouvaient embellir sa vie... un heureux intérieur... une compagne jeune et charmante ; Piquillo restait impassible, nul amour ne pouvait plus lui sourire... il avait perdu Aïxa !

— Quoi ! si jeune encore et pas une seule passion ! s'écriait Escobar, dont le système se trouvait en défaut... pas une mauvaise pensée, disait-il au père Jérôme, dont on puisse tirer parti pour achever sa défaite !

— S'il en est ainsi, lui demandait le révérend, que ferez-vous ?

— Eh bien, nous agirons en sens contraire, nous nous adresserons, pour nous en servir contre lui, à quelque vertu, à quelques généreux instincts ; cette fois, du moins, nous n'aurons que l'embarras du choix, et nous sommes sûrs de réussir.

— Vous espérez donc encore réussir ?

— Toujours, mon révérend. Il ne me faut pour cela que deux choses.

— Lesquelles ?

— Du temps et une occasion, et le Maure converti viendra se jeter dans nos bras.

— De lui-même ?

— De lui-même ! pour le triomphe de la foi, et pour la confusion de l'orgueilleux archevêque de Valence !

— Si vous faites cela, Escobar, vous serez le flambeau et la gloire de notre ordre.

— C'est ma pensée à moi, mon révérend, comme la vôtre d'être cardinal !

Convaincu, mais non persuadé, Piquillo reprit ses lectures. Comme il ne suivait aucun des offices, et qu'il n'était astreint à aucune des règles du couvent, il avait du temps à lui pour

étudier et pour rêver. C'était son unique occupation durant les longues promenades qu'on lui permettait de faire dans le cloître du couvent. Ce cloître était ombragé d'arbres et environné de hautes murailles. Il y songeait à la liberté et à Aïxa ; sa pensée errante s'élançait au delà du possible, et pour être heureux, pour être réuni à elle, il rêvait des miracles.

Un jour, tout à coup, il s'arrêta en pâlissant et en portant la main à son cœur. Si Escobar eût pu le deviner, il aurait été content, car une mauvaise pensée venait presque de s'y glisser. — Si cependant, se disait-il, si Delascar d'Albérique n'était point mon père, si j'étais fils du duc d'Uzède ! Aïxa ne serait pas ma sœur; or, c'est au duc d'Uzède que d'abord ma mère m'avait adressé. Qui peut savoir, excepté Dieu, quel sang coule dans mes veines ? Parce que le duc m'a repoussé et chassé de son hôtel, ce n'est pas une raison pour que je ne lui appartienne pas. Moi, qui me rappelle ses traits, je sais bien qu'à la première vue j'ai été frappé de la ressemblance qui existait entre nous... et, dans le doute, cette ressemblance est beaucoup... c'est une présomption... c'est une preuve ! Oui, oui, se disait-il avec chaleur, et en cherchant à rassembler ses souvenirs, il me semble le voir encore...

Et levant en ce moment ses yeux qu'il tenait baissés vers la terre, il aperçut, appuyé contre un des piliers du cloître, un seigneur richement vêtu qui, depuis quelques instants, le contemplait avec attention. Il jeta un cri, et fit un pas vers lui en étendant les bras.

Mais le cavalier le repoussa d'un geste de dédain, détourna la tête et s'éloigna.

C'était le duc d'Uzède qui se rendait chez le révérend père Jérôme ; dans quel but ? c'est ce dont nous parlerons plus tard.

Cependant Piquillo était resté immobile, le front couvert de rougeur, et, de la main qu'il tenait cachée dans sa poitrine, il froissait son cœur en proie au remords :

— Ingrat, se disait-il, en comparant le duc d'Uzède à d'Albérique, tu allais renier celui qui t'a reconnu et adopté ! Quand tu avais besoin de lui, quand il t'accablait de sa tendresse et de son or... tu le nommais ton père, tu étais heureux et fier de lui appartenir ! et lorsque ton intérêt... l'intérêt de ton amour et de ton bonheur, exige que tu l'abandonnes, tu te persuades qu'il ne t'est plus rien, que vos liens sont rompus ! tu n'es plus son fils !... tu lui préfères un infâme qui te méprise et qui te repousse !... Ah ! s'écria-t-il, en se jetant à genoux, d'Albérique, mon père, Yézid, mon généreux frère, pardonnez-moi ! Aïxa est ma sœur ! elle doit l'être ; c'est comme telle qu'elle s'est jetée dans mes bras ! et vous tous, mes seuls amis, ma vraie famille, que je sois à vous par le sang ou par la reconnaissance, il ne m'est plus permis de vous renier.

Piquillo rentra lentement dans sa cellule, s'y enferma, et regardant autour de lui s'aperçut alors avec désespoir qu'il était seul. Il était si accablé, si malheureux, qu'il avait besoin d'épancher son cœur et de dire ses peines. Si Escobar eût été là, il lui eût tout avoué, tout raconté ; car, chaque jour, le moine gagnait peu à peu dans son estime et dans sa confiance. Piquillo était donc assis près de son prie-Dieu. Un livre était là sous sa main, c'était l'Évangile, ce livre qu'Escobar lui avait dit être le livre de l'éternelle vérité. Le jeune novice l'ouvrit, et, sur un morceau de papier, il lut ces mots écrits d'une main tremblante, et presque illisibles :

« *Défiez-vous des bons pères et surtout d'Escobar !* »

Qui donc lui envoyait ce conseil salutaire et mystérieux ? On était donc, en son absence, entré dans sa cellule ? mais on ne pouvait y pénétrer que par celle d'Escobar... C'était donc quelqu'un de la maison ? et dans tout le couvent il ne connaissait personne qui lui voulût du bien, excepté Escobar, dont on lui disait de se méfier. Il rêva toute la journée à cet incident, et ses soupçons s'arrêtèrent sur un frère coupe-choux, Ambrosio, espèce d'hébété qui nettoyait les réfectoires et les cellules, et qui parfois sortait pour la quête, ou

pour les provisions. Il n'était pas impossible que Pedralvi, averti par Aïxa ou par Juanita, eût suivi ses traces et découvert sa retraite. Piquillo connaissait le courage, le zèle, l'activité du jeune Maure. Celui-ci avait peut-être abordé et questionné le frère Ambrosio dans ses sorties du couvent, peut-être même l'avait-il déjà gagné, et c'était par là que lui était parvenu ce bon avis, dont il pouvait profiter sans risque. Il se tint sur la réserve avec Escobar et chercha à rencontrer le frère coupe-choux ; mais celui-ci ne se trouvait pas sur le chemin de la bibliothèque, il n'y mettait jamais les pieds. Piquillo se disait cependant que celui qui avait pénétré dans sa cellule y pouvait pénétrer encore, et qu'il irait d'abord visiter le livre qui avait servi déjà de messager ; il mit alors au même endroit, à la même page, en guise de signet, un petit papier sur lequel il écrivit ces mots :

« *Qui que vous soyez, donnez-moi des nouvelles de Yézid et d'Aïxa.* »

Il sortit, se rendit à la bibliothèque, y resta quelques instants. Puis, comme à l'ordinaire, se promena dans le cloître ; seulement ce jour-là l'horloge du couvent lui parut d'une lenteur désespérante. Enfin, au bout d'une heure, il se glissa, le cœur plein d'espoir et de crainte, dans la cellule d'Escobar, qu'il fallait traverser pour entrer dans la sienne !... Personne ! le révérend venait de s'habiller, il était à vêpres. Rien dans la cellule de Piquillo n'avait été dérangé, mais on avait touché au livre saint. Il l'ouvrit et trouva ces mots :

« *Yézid est arrêté et condamné, Aïxa est dans les prisons de l'inquisition. Ne songez qu'à vous, silence et attendez !* »

Ce billet était écrit d'une main plus ferme que le premier. On voyait que celui qui l'avait tracé avait eu ou moins peur, ou plus de temps à lui, ce qui s'expliquait par l'absence d'Escobar.

— Attendre ! dit Piquillo avec rage, attendre ! rester sous les verrous d'une prison, quand tout ce que j'aime est

en danger; ce n'est pas possible... Je m'évaderai à tout prix : ce qui peut m'arriver de plus terrible, c'est d'être pris et de partager leur sort, et c'est tout ce que je demande.

Il descendit dans la cour du couvent. Plusieurs frères se promenaient. Il ne les regarda pas ; il regardait les murs, et de l'œil calculait leur hauteur. Vingt-cinq à trente pieds pour le moins et aucun moyen d'arriver au chaperon. Il y avait bien d'un côté de la cour une fenêtre du troisième étage qui donnait sur un petit toit, et ce toit arrivait au bord du mur. Mais on risquait de se briser les os ; et puis, arrivé au haut de ce mur, il fallait redescendre les trente pieds du côté de la rue.

Piquillo pensa à l'hôtellerie du Soleil-d'Or, à Pampelune, et, se rappelant cette première aventure de son enfance, il se disait :

— Si Pedralvi pouvait, comme alors, arriver cette nuit à mon aide avec une échelle !...

Vaine espérance! ses yeux se reportèrent vers la terre avec découragement, et il aperçut dans un coin fray Ambrosio qui balayait la cour.

— Est-ce le ciel qui me l'envoie ?

Il s'approcha de lui, et dit à voix basse :

— Voyez-vous, fray Ambrosio, l'endroit du mur sur lequel le toit s'appuie ?

— Oui, je le vois, seigneur novice.

— Dites à Pedralvi que c'est le seul endroit praticable.

— Praticable... en quoi ?... demanda fray Ambrosio.

— Il vous comprendra, dit Piquillo ; ne connaissez-vous pas Pedralvi ?

Fray Ambrosio le regarda d'un air tellement hébété qu'il devait être vrai.

— Me serais-je donc trompé? dit Piquillo avec inquiétude.

En ce moment un homme traversait la cour, sortait de chez le révérend père Jérôme, et se dirigeait vers la loge du frère portier. Une petite veste de velours vert, ornée d'une profusion de boutons d'argent, serrait sa taille, et de

chacune de ses poches sortait le coin d'un mouchoir blanc; ses culottes, de la même étoffe que sa veste, avaient deux rangées de boutons depuis la hanche jusqu'aux genoux. Ses cheveux grisonnants étaient enveloppés dans une résille; il portait à la main un plat à barbe, où étaient couchées une serviette, une savonnette et une paire de rasoirs, et quoique seul, il parlait en marchant.

— C'est Gongarello! se dit Piquillo muet de joie et de surprise, et sans songer à ce qu'il faisait, il courut à lui. Gongarello venait de franchir la grille, mais en se retournant il aperçut de l'autre côté des barreaux le novice qui lui tendait les bras. Le barbier effrayé lui fit un geste qui voulait dire : « Silence! vous nous perdez! »

Et il s'enfuit.

— C'était lui! plus de doute! s'écria Piquillo. Comment ne l'avais-je pas deviné! Il apprit, en effet, du premier frère qu'il interrogea, que Gongarello autrefois persécuté par les dominicains et par l'inquisition, avait eu pour cela même la pratique du couvent; que, pour distinguer les révérends pères de la Foi des dominicains et des autres ordres religieux, le père Jérôme, par une innovation hardie, avait décidé qu'ils auraient le menton uni et rasé. Et chaque frère se rasant lui-même, se conformait à la règle établie; mais le supérieur et le prieur, vu leurs nombreuses occupations, avaient le privilége de se faire faire la barbe. Aussi, tous les deux jours, le seigneur Gongarello, dont les matinées étaient consacrées aux pratiques de la ville, se rendait, avant ou après vêpres, dans la cellule d'Escobar et du père Jérôme. Tout était expliqué pour Piquillo. Il n'avait pas encore vu Gongarello, parce que l'heure de sa visite était celle où lui, Piquillo, travaillait dans la bibliothèque; mais le barbier l'avait aperçu, ou avait appris son aventure, laquelle devait s'être répandue dans la ville d'Alcala de Hénarès. Le barbier, avant d'accommoder Escobar, ou après l'avoir rasé, s'était probablement trouvé seul un instant et en avait profité pour entrer dans la cellule de Piquillo et lui écrire à la

hâte le peu de mots qu'il avait trouvés dans ce livre de prières. Il était désolé de n'avoir pu parler à Gongarello, qui, vu ses habitudes et son dévouement, n'aurait pas demandé mieux ; mais peut-être était-ce un bonheur : cet entretien en plein air et dans la cour du couvent eût fait naître des soupçons. D'un autre côté, et puisque le barbier ne venait que tous les deux jours, il devait encore attendre quarante-huit heures, lui qui n'avait pas de temps à perdre ; force lui fut de prendre patience.

Le surlendemain, il se garda bien d'aller à la bibliothèque, et, en effet, il entendit Gongarello entrer, en fredonnant un alleluia, dans la cellule d'Escobar ; mais celui-ci, soit par défiance de voir Piquillo rester chez lui, soit seulement par décence et sentiment de pudeur, ferma la porte de communication pendant tout le temps que dura sa toilette, et congédia le barbier sans que ce dernier, malgré tous ses efforts, pût trouver un prétexte pour pénétrer dans la cellule du novice. Il voulait, avant de sortir, y serrer les affaires de toilette du révérend père ; mais Escobar l'arrêta, lui défendant de déranger le jeune frère, qui sans doute était resté pour travailler, puisqu'il en avait oublié sa visite ordinaire à la bibliothèque.

Piquillo, qui avait entendu cette conversation, en conclut que, s'il restait encore le surlendemain dans sa cellule, il exciterait infailliblement les soupçons du prieur, et cependant il ne pouvait attendre plus longtemps. Il fallait qu'il vît Gongarello et qu'il s'entendît avec lui par mots, par regards, ou par gestes. Il prit alors un grand parti.

— Mon frère, dit-il à Escobar, j'ai refusé, il y a une quinzaine de jours, de me laisser couper les cheveux... Je crois que j'ai eu tort et je change d'idée.

— A merveille ! s'écria Escobar avec joie. Le bon grain commence donc enfin à germer... Vous avez là une bonne pensée pour nous !

— Vous pourriez vous tromper...

— Non ! je vois ce que cela veut dire.

— Cela veut dire que ces cheveux sont d'une longueur démesurée et me tiennent trop chaud en tombant ainsi sur mes épaules.

— Ah! dit Escobar d'un air triomphant, vous ne voulez point céder encore, et vous cherchez des prétextes. Très-bien... très-bien! Nous admettons les restrictions et les capitulations... Peu nous importe! pourvu que vous vous rendiez, et vous vous rendrez, mon cher fils.

— Je ne le crois pas, mon révérend.

— Vous viendrez à nous, et comme je le désire... de vous-même!

— Ce ne sera pas de sitôt, du moins, et en attendant, je vous prie, veuillez avertir pour demain le barbier du couvent.

— Votre volonté sera faite, mon fils.

Piquillo ne dormit pas de la nuit, et la matinée du lendemain lui parut bien longue. Enfin deux heures sonnèrent, et, pour comble de bonheur, Escobar avait quitté sa cellule. Piquillo se trouvait seul dans la sienne, il pourrait donc entretenir le barbier à loisir et sans témoin. Des pas retentirent dans le corridor. Il entendit ouvrir la porte de la chambre d'Escobar; dans son impatience, il courut ouvrir la sienne, et sa physionomie joyeuse s'allongea singulièrement, en voyant entrer Escobar, qui lui dit d'un air grave :

— Le révérend père Jérôme vous attend à deux heures et demie dans son oratoire, il désire vous parler.

— Sur quel sujet, mon père?

— Nous avons encore une demi-heure d'ici là, et, dans votre intérêt, je vais vous prévenir en confidence de ce dont il s'agit.

Piquillo tressaillit d'impatience et de rage. Le révérend prit tranquillement un fauteuil en bois, et il allait s'asseoir quand Gongarello entra. A la vue du prieur, il parut aussi contrarié que Piquillo.

— Ah! dit Escobar en apercevant le barbier. Je l'avais oublié... Mais que je ne vous dérange pas, faites comme si je n'étais pas là.

Il s'assit et prit un livre, qu'il se mit à lire attentivement, s'interrompant seulement de temps en temps, pour voir si l'ouvrage du barbier avançait.

Gongarello, qui s'était muni de tout ce qui était nécessaire, avait enveloppé le corps et les bras du novice dans un peignoir, et, tout en s'occupant de cette opération, il tournait le dos au prieur et regardait avec désolation Piquillo, dont les yeux lui disaient :

— Quel malheur qu'il soit là !

— Est-ce qu'il ne s'en ira pas ? disaient les yeux du barbier.

— Non, répondaient ceux de Piquillo.

Le barbier, désolé, et toujours tournant le dos au prieur, montra lestement une petite lettre qu'il cachait dans sa main. Mais comment la donner? Piquillo, embarrassé dans son peignoir, n'était plus maître de ses mouvements, et ses mains surtout n'étaient pas libres.

— Eh bien, dit Escobar en levant les yeux, nous hâtons-nous? le révérend père Jérôme va nous attendre.

— Nous voici à l'œuvre, répondit le barbier.

Les boucles de cheveux commencèrent à tomber sous ses ciseaux; elles roulaient sur les épaules de Piquillo et de là jusqu'à terre; mais la lettre restait toujours entre les mains de Gongarello, qui, placé derrière le novice, avait juste en face de lui Escobar. Celui-ci lisait, il est vrai, mais à chaque instant il levait les yeux, et il eût pu surprendre le moindre geste, ce qui déconcertait horriblement le barbier, lequel était peureux, comme on sait ; et quand il avait peur, il était maladroit. Il comprit son insuffisance, il sentit qu'il n'aurait jamais la présence d'esprit, le sang-froid et l'agilité nécessaires pour glisser cette lettre en présence même et sous les yeux du prieur; et comme les généraux qui désespèrent d'enlever une position, il prit le parti de la tourner.

Il quitta brusquement Piquillo, qu'il tenait par les cheveux, et courut à une petite table placée dans un coin de la cellule pour prendre son peigne qu'il y avait laissé. Sur

cette table étaient une écritoire, des papiers épars et un large sablier qui marquait les heures. En feignant de bouleverser les papiers pour trouver l'arme qu'il cherchait, il leva d'une main le sablier, et de l'autre glissa dessous le billet qu'il tenait.

Piquillo, qui le suivait des yeux, ne perdit pas un seul de ses mouvements.

Escobar, enfoncé dans son fauteuil, lisait toujours.

Le barbier ravi revint à son ouvrage. Il avait retrouvé son peigne, qu'il tenait fièrement à la main et qu'il affectait de montrer.

Escobar leva les yeux, et les rebaissa tranquillement sur son livre.

Au bout de quelques minutes de silence, le barbier s'écria :

— C'est fini !

— Tant mieux, dit le prieur à Piquillo, venez vite, car le révérend père Jérôme nous attend.

— Vous croyez ? dit Piquillo avec anxiété.

— J'en suis sûr. La demi-heure est écoulée... voyez plutôt à ce sablier.

— Vous avez raison, s'écria Piquillo avec effroi, en voyant le prieur avancer la main vers l'horloge de sable qui cachait son secret ; et se levant vivement :

— Je suis prêt à vous suivre !

Le prieur et le novice sortirent les premiers ; le barbier les suivit et descendit avec eux l'escalier. Tous les trois traversèrent la cour : Piquillo et son guide pour se rendre chez le supérieur ; Gongarello pour retourner à sa boutique ; mais avant de franchir la grille, il jeta sur son jeune ami un dernier coup d'œil qui lui recommandait de nouveau la prudence et la discrétion.

Le père Jérôme, renfermé dans son oratoire, fit attendre assez longtemps Piquillo, dont rien n'égalait l'impatience ; enfin on donna ordre de le faire entrer.

Le père Jérôme était de médiocre stature, de la même taille à peu près que Piquillo, mais l'habitude du commande-

ment le grandissait. Son front grave et sévère était ridé par la méditation. Il y avait dans ses yeux baissés une humilité orgueilleuse; dès qu'il les levait, l'orgueil dominait.

Il regarda quelque temps avec satisfaction la robe que portait Piquillo et surtout ses cheveux nouvellement coupés.

— C'est bien, mon frère, dit-il lentement, très-bien! Pourquoi faut-il qu'à ces éloges je sois forcé d'ajouter un reproche... ou plutôt un conseil.

— Lequel, mon père? dit vivement Piquillo, qui avait hâte d'en finir et de retourner chez lui.

— Vous avez hier tenté de détourner de son devoir un de nos frères qui, grâce au ciel, est incorruptible. Dieu dans sa bonté ne l'a doué d'imbécillité que pour le mettre à l'abri de toute captation.

— Fray Ambrosio, je vous le jure, m'a mal compris!

— Il n'a rien compris, mon fils. Il est venu seulement me raconter ce que vous lui avez dit. J'ai cru y voir de votre part un projet d'évasion... je désire me tromper. Mais si telle est votre pensée, j'ai dû vous prévenir des dangers auxquels elle vous exposait.

— Je vous écoute, mon père, dit Piquillo, désolé de l'onction paternelle ou plutôt de la lenteur avec laquelle le révérend lui parlait.

Celui-ci continua :

— Les membres du saint-office, les dominicains nos frères et nos ennemis en Dieu, ne se contentent point de la promesse que nous leur avons faite en vous donnant asile; ils ont tellement peur que nous ne vous laissions échapper, que ce couvent est constamment entouré par leurs affidés. Et tenez, dit-il, en le menant à une fenêtre de son oratoire qui donnait sur la rue, ne voyez-vous pas cette escouade d'alguazils qui, même en plein jour, fait sa ronde autour de nos murs, à plus forte raison la nuit?

Piquillo frémit, car le révérend disait vrai. Le révérend poursuivit :

— J'espère que le frère Escobar a rempli mes intentions

il a dû vous dire, et je m'empresse de le répéter, que vous n'avez besoin de chercher à gagner ni fray Ambrosio, ni aucun de nos frères; si la captivité où nous vous tenons vous paraît intolérable, si à la règle paisible et studieuse de notre couvent, si à nos soins paternels, vous préférez les tortures de l'inquisition, vous êtes libre, vous n'avez qu'un mot à dire, ces grilles vont s'ouvrir devant vous.

— Mon père, dit Piquillo, qui avait hâte de terminer l'entretien; je n'hésite point... je n'ai jamais hésité entre vous et mes persécuteurs, entre ceux qui voulaient me donner la mort et ceux qui m'ont donné asile. Seulement j'aurais trouvé peut-être plus généreux, plus digne de vous que cette hospitalité ne fût pas achetée au prix de ma liberté et de ma croyance.

— Et telle n'est pas notre volonté, s'écria vivement le père Jérôme; nous avons dû, dans les intérêts du ciel et dans les vôtres, chercher à vous attacher à nous; l'archevêque de Valence avait employé deux mois à vous torturer, nous avons demandé le même espace de temps pour vous éclairer et vous instruire. Nous voici à la moitié de ce terme; dès qu'il sera écoulé, si nous n'avons pas su, par la persuasion, vous amener à nous, aucune tentative, je vous le jure, ne sera faite pour ébranler votre foi et vous en faire changer; si alors vous restez encore ici, ce sera comme notre hôte, notre ami, et autant que le soin de votre liberté vous rendra cet asile nécessaire.

En achevant ces mots, il tendit la main au jeune homme, qui la saisit avec reconnaissance, la porta à ses lèvres, et lui dit avec émotion :

— Pardon, mon père, de vous avoir méconnu. Je vous remercie de vos généreuses promesses, et j'y compte.

Il s'empressa de regagner sa cellule, où par bonheur Escobar n'était pas. Il s'enferma, souleva le sablier, y vit la lettre que Gongarello avait cachée, la prit d'une main tremblante, et respirant à peine, lut ce qui suit :

« Mon fils ! »

Ému et attendri, il se hâta de regarder la signature ; c'était celle de Delascar d'Albérique.

« Mon fils, voici la première fois que je vous écris, et « c'est pour vous associer à mes douleurs ! Tout m'accable à « la fois. J'ai appris par Gongarello, qui vous remettra cette « lettre, votre captivité au couvent d'Alcala. Pour avoir tué « en duel un chrétien, pour avoir défendu sa sœur, Yézid, « votre frère, est condamné ; et Aïxa, plongée dans les pri- « sons de l'inquisition comme complice de la mort du duc « de Santarem, suivra peut-être son frère au bûcher. Je ne « vous parle pas de moi, le sort de mes enfants sera le mien; « mais pendant que je pleurais sur eux, est venu à moi un « prêtre des chrétiens, celui qui commande dans notre pro- « vince et qu'ils nomment l'archevêque de Valence, ce Ri- « beira que vous avez mortellement offensé. « Je suis mem- « bre du saint-office, m'a-t-il dit, je sauverai vos deux en- « fants, si en expiation vous me livrez le troisième, c'est à « lui de vous racheter tous. Et voici à quelles conditions : « Non-seulement il recevra le baptême qu'il a repoussé, mais « il se consacrera au Seigneur par des vœux éternels. »

« Voilà ce qu'il a osé dire, mon fils, et je ne voulais pas « d'abord vous l'apprendre, mais j'ai pensé que plus tard « vous me maudiriez peut-être de vous l'avoir caché. On vous « demande plus que vos jours ; on demande votre culte et « votre foi ; on veut que vous soyez coupable et parjure. « Fidèle aux lois de ses ancêtres, votre père n'a rien à vous « dire !... il pleure et il attend ! Mais dans le désespoir de « son cœur, il demande au Dieu de ses pères, comme au « Dieu des chrétiens, si celui dont le crime est de sauver « tous les siens n'est pas béni sur terre et pardonné dans le « ciel !

« Delascar d'Albérique. »

Que devint Piquillo en lisant cette lettre ! Pâle et inanimé, il tomba sur une chaise et y resta longtemps, sans pouvoir

même réfléchir; il ne voyait rien... tout était nuage et confusion pour ses yeux et dans son cœur... Il n'avait plus d'idées... il ne pensait plus ! il ne souffrait même pas encore... car il ne vivait pas. Enfin avec le sentiment de la vie il retrouva celui de la douleur, il relut cette lettre et commença à comprendre toute l'étendue de son malheur. Puis, peu à peu, toute sa raison lui revint, il sonda alors d'un coup d'œil effrayé la profondeur de l'abîme qu'il n'osait pas même contempler d'abord.

Lui, qui au prix de sa vie voulait délivrer Aïxa et Yézid, avait leur salut dans ses mains. Il n'avait qu'un mot à dire... mais ce mot qui les sauvait le perdait à jamais ! Il voulait bien donner ses jours; mais donner son âme et sa conscience à ses persécuteurs... partager leurs principes, marcher dans leurs rangs, prononcer des vœux éternels, devenir le ministre du Dieu des chrétiens, de ce Dieu qui avait ordonné le massacre de ses frères, et qui dans ce moment le condamnait au malheur ! mais Yézid, à qui il devait tant ! mais Aïxa qui était sa sœur !... ah ! bien plus encore... Aïxa allait donc marcher au bûcher ?...

Succombant à ses douleurs, il cacha sa tête dans ses mains et se mit à sangloter. Puis, repassant dans sa pensée tous les maux qui l'avaient assailli depuis son enfance, la honte et la misère auxquelles il avait été voué en naissant, les brigands qui l'avaient adopté et élevé dans le crime, la fatalité qui partout semblait le poursuivre :

— Je suis donc maudit ! s'écria-t-il, maudit et abandonné de Dieu :

A peine avait-il prononcé ce blasphème qu'il lui sembla entendre une voix qui murmurait ce mot : « Ingrat ! »

Il tressaillit, et soit dans le trouble de ses sens, soit dans le délire causé par la fièvre à laquelle il était en proie, il lui sembla voir sa cellule s'éclairer d'une lumière ardente et soudaine. Il entendait le craquement du bois, le bruissement de la flamme ; il sentait sa poitrine oppressée par la fumée ; il voyait le feu s'élever en tourbillonnant et envelopper un

chêne immense, et sur ce chêne, sur ce bûcher, un enfant éploré levant les bras et les yeux vers le ciel, et il entendait distinctement ces paroles qui retentissaient à son oreille : « Mon Dieu ! mon Dieu ! si vous me permettiez d'échapper « à ce danger qui m'environne, si vous veniez m'arracher à « ces flammes qui déjà m'atteignent, je croirais en vous, ô « mon Dieu, et je vous servirais ! Et ces jours que vous « m'auriez conservés, je les emploierais non pour moi, mais « pour mes amis et mes frères. Je ferais pour eux ce que « vous auriez fait pour moi. Je ne vivrais que pour les sau- « ver, je le jure ! »

— Oui, oui, s'écria Piquillo, ces paroles, je les ai dites ; ce serment, je l'ai fait... et Dieu, qui alors m'a entendu, me trace aujourd'hui mon devoir. Ma vie n'est rien, elle ne m'appartient pas, elle appartient aux miens ! Yézid et Aïxa, vous vivrez !

A une secousse aussi forte, à une agitation aussi violente succédèrent le calme et l'accablement, et Piquillo considéra avec plus de sang-froid et sa situation actuelle et le sacrifice qu'il acceptait. Aïxa ne pouvait plus être à lui ; les liens du sang s'y opposaient. Que lui importaient alors les nouveaux obtacles que Dieu et les hommes élevaient entre lui et elle ! Par lui Aïxa vivrait ; par lui, Yézid serait la gloire et la consolation de son père ; il s'acquittait envers le vieillard qui lui avait ouvert les bras et l'avait adopté, il donnait plus qu'il n'avait reçu. Et puis cette religion qu'on lui imposait, il l'avait appréciée ; son cœur et sa raison lui disaient qu'elle était sublime, charitable et consolante, qu'elle secourait le pauvre et protégeait l'opprimé. Si on persécutait, si on torturait en son nom, le crime était non pas à elle, mais à ses ministres, et il y avait pour lui encore un noble rôle à remplir, celui de lutter contre ses bourreaux et de leur arracher leurs victimes. Dieu même l'envoyait peut-être dans les rangs ennemis pour y porter des paroles de paix et de clémence et pour servir ses frères plus utilement encore que s'il fût resté parmi eux.

Soutenu par ces pensées et surtout par l'idée d'avoir fait son devoir, Piquillo s'endormit, et, dans ses rêves, il crut entendre la voix du vieillard qui le bénissait et lui disait : « Merci, mon fils ! » Il crut voir Aïxa et Yézid se pencher vers lui et lui dire : « Tu as racheté nos jours au prix de ton bonheur... et ce bonheur, notre affection te le rendra. »

Le lendemain, pâle et défait, mais le cœur plein de courage et décidé à son sacrifice, il se rendit chez le père Jérôme, où Escobar se trouvait, et, d'une voix ferme, il leur dit :

— Je veux être chrétien.

Les deux prêtres tressaillirent de joie.

— Ah ! je vous le disais bien, s'écria le prieur, la grâce vous a touché plus encore que mes soins, et vous voilà comme je le désirais, venant de vous-même vers nous pour nous demander le baptême !

— Je veux plus, je veux me consacrer au service des autels.

Escobar poussa un cri de joie, et lui sauta au cou en lui disant :

— Mon fils ! mon fils ! vous faites bien, et Dieu, qui vous inspire, vous en récompensera. La route qui s'ouvre devant vous est la seule par laquelle on arrive, et tous ceux chez qui brille l'intelligence ou l'esprit se hâtent de la prendre. On verra peut-être luire un siècle privilégié, qui est bien loin encore, où l'instruction et le mérite permettront d'aspirer à tous les emplois et de parvenir à toutes les sommités ; mais, de nos jours, le moine peut seul jouir de cet avantage, le moine est le seul qui n'ait pas besoin de naissance et puisse se passer d'aïeux. Le moine, fils du laboureur ou du muletier, voit tous les grands de la terre se prosterner à ses pieds. Le moine qui se distingue dans son couvent devient prieur, devient abbé, devient général de son ordre. Dès lors, il est admis au conseil de Castille, il peut aspirer à tout. Ce sont les rois qui s'inclinent devant lui et qui le consultent. Cette carrière, cette destinée sera la vôtre !... je vous le prédis, et vous verrez qu'Escobar ne se trompe point !

Piquillo, qui l'avait à peine écouté, continua froidement :

— Je veux prononcer des vœux... à une condition, c'est qu'aujourd'hui même et devant moi, vous allez annoncer cette résolution à monseigneur Ribeira, archevêque de Valence.

— A l'instant, s'écria le père Jérôme, qui voyait se réaliser ainsi ses rêves les plus ardents, l'élévation de l'ordre, l'humiliation de l'archevêque, et une autre promesse encore qu'il avait à cœur de remplir.

En ce moment on annonça le duc d'Uzède; il lança sur le pauvre novice un regard de courroux et d'indignation : « Encore lui ! » murmura-t-il. Piquillo répondit à cette nouvelle insulte par un regard d'indifférence et d'oubli, et, rentré dans sa cellule, il y resta plusieurs jours sans voir personne, seul avec lui-même ou plutôt avec Dieu, lui demandant maintenant la force d'accomplir son sacrifice.

Le duc d'Uzède, en le voyant sortir, se tourna vers les deux prêtres avec un air d'impatience et de dédain.

— Eh bien, mes pères, où en sommes-nous? en finissons-nous?

— Tout est fini, monseigneur, lui dit le supérieur en se frottant les mains d'un air de triomphe. Nous vous l'avions promis.

— Vous raillez, mon père... ce n'est pas possible!

— C'est réel, monsieur le duc, vous voilà délivré d'une paternité douteuse! Ce prétendu fils ne viendra plus par sa présence rappeler à Votre Seigneurie un passé pénible, et ne pourrait plus, même quand il le voudrait, faire le scandale que vous redoutiez. Il ne sortira plus de ce couvent où il va s'engager. Il prononce ses vœux.

— Allons donc! dit le duc d'un air d'incrédulité; lui qui avait résisté à toutes les séductions de l'archevêque de Valence!

— Il cède à notre éloquence persuasive, et je m'empresse d'en prévenir le saint prélat, dit le père Jérôme en lui montrant la lettre qu'il venait de commencer pour Ribeira.

— Et qui a pu produire une pareille conversion... je veux dire un pareil prodige?

Le père Jérôme se retourna et désigna du doigt Escobar.

— Vous, mon père? s'écria le duc avec étonnement et respect.

Escobar s'inclina avec humilité, et aux questions multipliées du duc il fallut bien répondre en déroulant le plan tracé, exécuté et suivi par le révérend père Escobar pour la plus grande gloire du ciel et surtout pour celle de l'ordre. Humilier Ribeira, l'emporter sur lui, amener ce Maure, cet hérétique, à se faire chrétien, c'était bien; mais l'amener à se faire moine! cela tenait du miracle. Voilà pourquoi l'habile prieur l'avait tenté. Outre le mérite de la difficulté vaincue, c'était gagner à leur ordre un sujet distingué, un homme d'instruction et de talent qui pourrait leur faire honneur (et dès ce temps-là déjà, les jésuites cherchaient à attirer à eux tous les genres de mérite); et puis cela rendait service, par occasion, au duc d'Uzède, leur allié, qui, par fatuité, ne doutait point de sa paternité, mais qui, pour mille raisons de rang et de convenances, aimait mieux placer un bâtard à lui dans un couvent que dans le monde.

Un instant Escobar avait cru échouer dans ses projets. Piquillo ne lui offrait aucune prise et il ne savait plus par quel côté l'attaquer. Le hasard, père des succès, lui était venu en aide. Un jour que le barbier Gongarello traversait la cour du couvent pour aller raser les bons pères, il aperçut un jeune novice, la tête baissée, les bras croisés, qui passait sans voir personne et se dirigeait vers la bibliothèque. Dans sa surprise, Gongarello manqua de laisser tomber à terre son plat à barbe en faïence, car dans ce novice si mélancolique et si rêveur il avait cru reconnaître Piquillo. Il s'était empressé de faire part de cette découverte à sa nièce Juanita, celle-ci à Pedralvi, et Pedralvi à son bon maître Delascar d'Albérique.

En attendant leur réponse, Gongarello cherchait, sans en venir à bout, le moyen de prévenir Piquillo, qu'il n'apercevait

jamais, et dont la cellule touchait cependant à celle du prieur.

Un matin que le barbier était occupé à raser Escobar, celui-ci s'absenta un instant et revint : mais en rentrant, il crut voir que le rasoir et la main du barbier tremblaient. Il remarqua que la porte qui conduisait chez Piquillo était entr'ouverte. Or, un moment avant, elle était fermée. Le barbier était donc entré chez le novice.

En effet Gongarello, se voyant seul, n'avait pu résister au désir de jeter un coup d'œil dans la chambre de son jeune ami, il espérait l'y trouver et n'avait trouvé personne. Mais il avait voulu du moins, et sans se compromettre, tenir Piquillo en défiance contre les piéges du révérend père Escobar. Celui-ci, après avoir renvoyé le barbier, était entré dans la cellule du novice, avait tout examiné et n'avait pas eu de peine à trouver dans le livre de prières ces mots tracés en tremblant par Gongarello :

« *Défiez-vous des bons pères et surtout d'Escobar.* »

Le premier mouvement du prieur avait été de déchirer cet écrit. Puis il avait pensé avec raison qu'en le laissant où il était, ce premier message, qui ne lui apprenait rien, en amènerait peut-être d'autres qui lui apprendraient beaucoup.

Il avait raisonné juste. Piquillo, plein de confiance, avait répondu par ces mots remis au même messager :

« *Qui que vous soyez, donnez-moi des nouvelles de Yézid et d'Aïxa.* »

Escobar s'était emparé du message. Qu'étaient donc ce Yézid, cette Aïxa auxquels Piquillo portait tant d'intérêt, et auxquels il pensait plus qu'à lui-même, plus qu'à sa liberté ? Il avait questionné à ce sujet le duc d'Uzède. Celui-ci, instruit par le ministre son père, lui avait raconté que Yézid, fils du Maure d'Albérique, était poursuivi en ce moment par l'inquisition pour avoir tué en duel le duc de Santarem, mais qu'il s'était soustrait à toutes les recherches et qu'on n'avait pu le découvrir. Quant à Aïxa, le duc savait par la comtesse d'Altamira tout le dévouement que Piquillo lui portait ; on igno-

rait, il est vrai, à quel titre. Mais n'importe! on ne risquait rien d'effrayer le prisonnier et de le faire trembler pour les objets de son affection. C'est ce qu'avait fait Escobar, attendant les événements et de plus amples renseignements, que Gongarello n'avait pas manqué de lui fournir.

Le jour où le digne barbier était venu couper les cheveux du novice, on se rappelle qu'Escobar était présent à cette cérémonie. Ses yeux, en apparence fixés sur un livre de prières, suivaient tous les mouvements du barbier; il lui avait vu montrer vivement une lettre, puis plus tard la placer sous un sablier. On se souvient qu'à l'instant même il avait emmené Piquillo chez le père Jérôme, où il l'avait laissé; il était revenu précipitamment à la cellule, avait soulevé le sablier, et telle était la lettre qu'il y avait trouvée :

« MON FILS,

« Voici la première fois que je vous écris, et c'est, grâce « au ciel, pour vous envoyer de bonnes nouvelles, pour « vous apporter espoir et consolation. Nous avons appris par « Gongarello, qui vous remettra cette lettre, et votre cap- « tivité au couvent d'Alcala, et les piéges qui vous environ- « nent. Résistez et ne craignez rien. Votre frère Yézid est « toujours poursuivi, il est vrai ; mais il est en lieu sûr, on « ne peut le découvrir, et j'ose espérer pour lui de puissan- « tes protections qui obtiendront sa grâce. Aïxa, votre sœur, « veuve et libre, est retournée à Madrid. Ce n'est plus la « fille du Maure ni l'enfant adoptif de don Juan d'Aguilar, « c'est la duchesse de Santarem, qui emploie ses amis et son « crédit à votre délivrance. Vous avez, m'écrit-elle, de re- « doutables adversaires, l'archevêque de Valence, Ribeira, « que vous avez mortellement offensé; mais elle ne déses- « père point du succès; le zèle ne lui manquera pas, ni l'or « non plus, je vous l'atteste. Prenez donc courage, votre « nouvelle famille ne vous abandonnera jamais. Résistez aux « embûches que l'on veut vous tendre, restez fidèle à notre

« croyance, au Dieu de nos ancêtres, et pensez à votre père,
« qui vous aime et vous bénit.

« DELASCAR D'ALBÉRIQUE. »

Cette lettre, qui eût désespéré tout autre qu'Escobar et lui eût démontré l'inutilité de ses efforts, lui avait fait entrevoir au contraire la possibilité du succès. Elle lui apprenait d'abord des liens de parenté qui lui semblaient en contradiction avec ceux que redoutait le duc d'Uzède, mais il n'était point chargé de débrouiller un mystère sur lequel la Giralda elle-même n'avait osé se prononcer; il lui suffisait que cette parenté, fausse ou véritable, eût créé dans le cœur de Piquillo une affection tendre et profonde, un dévouement de frère et de fils; c'est là-dessus qu'il fallait calculer. Cet écrit lui apprenait ensuite que, récemment admis dans la famille du Maure, Piquillo n'avait encore reçu de lui aucun message, aucune lettre... c'était la première ! Il ne connaissait donc point l'écriture de d'Albérique. C'était un grand point. S'appuyant alors de toutes ces circonstances et surtout de la haine que Ribeira portait au jeune novice et qui déjà lui était connue, Escobar s'était hâté de composer et de transcrire une autre lettre, celle que Piquillo avait lue. Pour quiconque connaissait, comme Escobar, le cœur du jeune homme, son âme ardente et généreuse, son abnégation de lui-même et son dévouement au devoir, cette lettre était un chef-d'œuvre, c'était la plus adroite, la plus infernale et la plus rare des combinaisons ! combinaison douteuse ailleurs et qui, ici, était immanquable; on avait spéculé sur l'honneur et sur la vertu ! Piquillo devait en être dupe.

Tout s'apprêta donc pour la cérémonie; mais, pour des raisons que l'on devine aisément, au lieu de donner un grand éclat à leur triomphe, au lieu de compléter par la publicité la défaite de l'archevêque de Valence, les bons pères, par une affectation de modestie et d'humilité chrétienne dont ils comptaient bien se dédommager plus tard, voulurent que tout se passât sans bruit et sans faste, entre eux, dans l'in-

térieur du couvent, et sans appeler à cette solennité les fidèles du dehors.

Pour Piquillo, nous l'avons dit, il avait demandé à ne voir personne. Il pleurait et il priait !

Le frère Escobar vint frapper doucement à la porte de sa cellule. Piquillo n'ouvrit pas.

— Mon frère, dit le prieur, le révérend père Jérôme m'envoie vous demander si vous consentez à ce que la cérémonie ait lieu d'aujourd'hui en quinze ?

— Le plus tôt possible, mon frère, répondit Piquillo d'une voix tremblante.

— La volonté de Dieu soit faite et la vôtre aussi, mon frère ! dit Escobar ; ce sera donc dans huit jours, le jour de la Saint-Louis.

Piquillo ne répondit point.

— Qui ne dit mot consent, pensa Escobar, et il descendit annoncer au révérend père Jérôme que le novice avait lui-même choisi le jour de la Saint-Louis pour recevoir le baptême et prononcer des vœux éternels.

IV

INTRIGUES DE COUR.

Le duc de Lerma, en apprenant du corrégidor de Tolède la mort du duc de Santarem, avait été furieux et désolé. Cette mort renversait tous ses projets. En faisant épouser Aïxa au duc, il avait un mari à sa dévotion, à ses ordres, qui, dès le lendemain du mariage, eût présenté sa femme à la cour; mari d'autant plus commode que, docile, on le comblait de faveurs, et que, rebelle ou récalcitrant, on l'éloignait à l'instant même, sans pouvoir être taxé d'arbitraire et sans tyrannie; car, après la part active et prouvée qu'il avait prise à la conspiration de Lisbonne, l'exil était encore de la clémence. Mais, lui mort, Aïxa devenait bien plus libre encore qu'auparavant. Jeune fille, elle dépendait de la comtesse d'Altamira; veuve, elle ne dépendait plus que d'elle-même.

Le duc, fidèle à ses promesses, lui avait fait remettre, le matin de son mariage, par fray Gaspard de Cordova, la lettre d'elle qu'il avait interceptée et qui pouvait compromettre tous les siens. Il n'avait donc plus aucun moyen de l'amener à la cour, comme il l'avait juré au roi son maître; et le roi, plus impatient et plus amoureux que jamais, lui répétait à chaque instant :

— Quel jour madame la duchesse de Santarem me sera-t-elle présentée? Je ne veux que sa vue, sa présence... mais je la veux... vous me l'avez promise...

Il fallut bien alors annoncer au monarque que ce bonheur

devait être encore différé, Aïxa ne pouvant être présentée à la cour par son mari, et apprendre à Sa Majesté le léger obstacle qui s'y opposait... la mort du duc de Santarem !

A cette nouvelle, à l'idée qu'il fallait attendre encore, le roi éprouva un tel dépit et se montra d'une telle humeur contre son ministre, que celui-ci comprit aisément que désormais sa faveur allait dépendre de l'exécution de sa promesse, et que toutes les questions se résumaient en une seule : amener à tout prix Aïxa à la cour; la décider, n'importe à quel titre, à y paraître; sinon c'en était fait pour le duc de Lerma de son influence et de son pouvoir.

Il promit donc tout ce que désirait le monarque, et celui-ci retrouva sur-le-champ sa belle humeur et son sourire : le beau temps était revenu ; mais pour qu'il fût durable, il s'agissait de contenter le roi, qui était pressé, et d'employer des mesures promptes et énergiques.

Le ministre commença par destituer le corrégidor mayor Josué Calzado; c'était bien. Mais cela ne faisait pas venir Aïxa à la cour. Il ordonna les poursuites les plus sévères contre celui qu'on soupçonnait être le meurtrier du duc de Santarem. Mais aucun alguazil n'avait pu encore découvrir ni ses traces ni le lieu de sa retraite. Cependant il n'y avait pas de temps à perdre pour satisfaire l'impatience du roi.

Dans le champ de l'intrigue, il faut tout cultiver, car tout peut rapporter et produire. Le duc de Lerma se rappela la part que don Fernand d'Albayda avait prise à cette affaire, quoiqu'il ignorât complétement dans quel but et dans quel sens. Il savait que Fernand d'Albayda était le fiancé et serait bientôt l'époux de Carmen d'Aguilar; que Carmen d'Aguilar était l'intime amie, la sœur d'Aïxa. On pouvait effrayer la jeune fille sur son fiancé, qui avait quitté son poste sans permission, qui s'était mêlé à une ténébreuse affaire et qui avait ainsi encouru la colère du monarque, c'est-à-dire du ministre. On pouvait ensuite montrer en perspective à Carmen le pardon de cette faute; bien plus, la faveur du roi, de nouvelles grâces, de nouvelles dignités venant accabler

son mari, Fernand d'Albayda. Et pour tout cela, on ne lui demandait qu'une chose, déterminer son amie, sa sœur Aïxa, la duchesse de Santarem, à se laisser présenter à la cour avec elle, Carmen. C'était un moyen à tenter, et il y avisa.

Cependant les deux jeunes filles s'étaient hâtées de quitter le château de Santarem et de revenir à Madrid. Aïxa avait tout raconté à sa compagne ; et, n'ayant aucune nouvelle des fugitifs, elles tremblaient pour Yézid souffrant et blessé, et puis pour ce pauvre Piquillo, à qui elles devaient tant !

— Et Fernand, s'écriait Carmen avec inquiétude, ce pauvre Fernand qui n'était pas ton frère et qui pourtant s'exposait pour toi, qui venait se battre pour toi !... tu ne le plains pas... tu n'y penses pas ?

Carmen peut-être se trompait.

— Pourvu, se disait-elle, qu'il ne lui arrive pas malheur et qu'on n'aille pas l'accuser !

— Sois tranquille, dit Aïxa; en arrivant à Madrid, nous parlerons pour eux... nous les défendrons.

— Et comment? répondait la jeune fille, que rien ne rassurait; quelle protection avons-nous?

— Eh mais... la comtesse d'Altamira, ta tante... et puis qui sait?... d'autres encore !

Aïxa pensait à la reine, son seul espoir. Elle avait chargé en secret Juanita de tout lui raconter et d'implorer sa bonté.

En effet, au premier moment où la jeune camarera se trouva seule avec sa souveraine, elle dit à demi-voix :

— Votre Majesté me permettra-t-elle de lui parler de la fille du Maure d'Albérique... de la pauvre Aïxa ?

— De la duchesse de Santarem ?

— Elle est bien malheureuse...

— Que lui est-il donc arrivé ?

— Elle est dans la douleur ! Le duc de Lerma l'avait unie à ce duc de Santarem contre son gré, contre celui de sa fa-

mille, et son frère, le noble, le généreux Yézid, averti... je ne sais comment, de ce mariage...

— Ah ! il avait été averti? dit la reine en cherchant à cacher son trouble.

— Oui, madame, une main inconnue l'avait prévenu de ce mariage. Et pour défendre sa sœur, pour l'arracher à un joug odieux, il est accouru, mais trop tard... le mariage était fait. Alors il a défié le duc... un duel, la nuit, dans le parc... un événement affreux...

— Mort ! dit la reine, mort !

— Oui, madame... Ah ! mon Dieu ! s'écria la jeune fille en voyant la reine pâlir, qu'a donc Votre Majesté ?

— Rien, dit la reine, dont les lèvres étaient blanches et les mains tremblantes. Je conçois la douleur d'Aïxa... Yézid n'est plus !

— Eh non, madame ! dit vivement Juanita ; ce n'est pas lui... c'est l'autre !

— Ah ! dit la reine, dont les joues venaient de reprendre leurs couleurs, c'est l'autre !... c'est bien.

— Comment, madame, c'est bien ! s'écria Juanita étonnée.

— Non ! reprit vivement la reine, je veux dire... c'est différent.

— Cela n'empêche pas que le duc de Santarem ait été tué en duel, et par qui ? par Yézid. Il est permis aux chrétiens de tuer des Maures, cela paraît tout simple ; mais quand c'est un de nos frères qui tue un chrétien, il y a des lois qui le condamnent, et voilà ce qui désole cette pauvre Aïxa.

— Est-ce que son frère est entre les mains de ses ennemis ?

— Non, madame... il leur a échappé ; il paraît même qu'il est caché dans un endroit où on ne saurait l'atteindre, et que personne ne connaît...

— Je comprends, dit la reine...

Elle pensa alors au souterrain que Yézid lui avait montré dans la maison de son père ; secret qu'elle seule possédait

et qu'elle lui avait promis de ne jamais trahir. Plongée dans ces souvenirs, elle garda quelque temps un silence que Juanita n'osait troubler, mais la jeune fille se disait en elle-même :

— C'est étonnant! notre reine, qui était tout à l'heure si pâle, est maintenant toute rouge et tout émue... qu'a-t-elle donc? Si bien, madame... reprit-elle à voix haute...

La reine se réveilla à ces mots et parut sortir d'un songe.

— Si bien, continua Juanita, que ce pauvre jeune homme va être obligé de se cacher toujours et de passer sa vie en prison, sans voir ni sa sœur, ni ses amis, ni personne!... C'est terrible, c'est ce qui désole Aïxa, et elle m'envoie implorer Votre Majesté.

— Moi? dit la reine.

— Et la supplier de demander la grâce de son frère...

— A qui donc?

— Eh mais... au roi... ou au ministre.

— Jamais! jamais! dit la reine effrayée.

— Quoi! ce n'est pas possible à Votre Majesté, qui est si bonne, si généreuse!... qui m'a sauvée du bûcher, moi et mon oncle Gongarello, et qui chaque jour encore demande la grâce de tant de monde!

— Oui, tu as raison, mais pour lui c'est impossible!

— Et pourquoi, madame?

— Je n'oserais pas, dit la reine, avec une expression que Juanita ne put comprendre.

— Ce pauvre jeune homme va donc mourir?

— Mourir! reprit la reine avec terreur; ne m'as-tu pas dit qu'il était en sûreté?

— N'est-ce pas mourir, que de ne plus voir un rayon de soleil, que de passer sa vie dans un cachot? Allez, allez, je sais ça; autant être rayé du nombre des vivants! et s'il n'y peut pas tenir, s'il veut absolument entrevoir la lumière du jour, et mieux encore, revoir ceux qu'il aime...

La reine tressaillit.

— S'il se hasarde à sortir et qu'il soit pris, il faudra donc

qu'il meure, et je dirai donc à sa sœur que Votre Majesté a refusé de le sauver, qu'elle l'a abandonné à ses bourreaux ?

— Non, non, dit la reine, cherchant vainement à cacher son trouble ; mais comment faire ?

On annonça le duc de Lerma.

— Ah ! dit Juanita à voix basse, vous voyez bien que le ciel vous envoie la grâce de Yézid. Le ministre ne pourra la refuser à Votre Majesté.

Juanita ne comprenait pas que le difficile était de la demander.

Le duc entra. Il venait prendre les ordres et les invitations de la reine, pour le spectacle de la cour. On devait donner pour la première fois un ouvrage nouveau de Calderon, monté avec la plus grande magnificence, car le duc ne savait quel moyen employer pour amuser le roi, le distraire de sa passion et lui faire, pendant quelques instants, oublier Aïxa.

Jamais la reine, qui du reste était assez froide avec le ministre, n'avait été pour lui plus prévenante, plus affable et plus gracieuse ; mais, à la grande surprise de Juanita, qui était restée debout à l'écart dans un coin, elle n'abordait point la question principale et ne parlait point de Yézid.

— Je sais, monsieur le duc, combien vous protégez la littérature et les arts. Je me plais à reconnaître qu'ils vous doivent beaucoup. . et que jamais ils n'ont brillé de plus d'éclat que sous votre administration.

— Votre Majesté est trop bonne, dit le ministre en s'inclinant.

— Je voulais vous demander, monsieur le duc...

— Enfin, se dit Juanita, nous arrivons à Yézid.

— Je voulais vous demander... continua la reine avec embarras... si ce n'est pas à vous... à vos encouragements que nous devons Calderon de la Barca.

— Oui, madame... j'ose me flatter de l'avoir attiré à la cour, où il a passé les plus belles années de sa jeunesse et composé ses plus beaux ouvrages. Nos grands seigneurs et

nos grandes dames lui ont fourni non-seulement des spectateurs, mais encore les personnages, et souvent même le sujet de ses pièces.

— Et quelle est celle qu'on donne demain... quel en est le titre :

— *Le feu caché sous la cendre*, ou *l'amour secret*, dit le ministre.

— Je vous remercie, monsieur le duc, dit la reine, qui paraissait plus embarrassée que jamais... Je voulais vous demander aussi...

— Quoi donc, madame?

— Enfin nous y voici, dit Juanita, qui aurait voulu pousser la reine et lui donner du courage.

— On prétend, continua la reine, que si ce pauvre Cervantès a joui de quelques loisirs, c'est à vous qu'il en est redevable?

— Oui, madame, et c'est même au comte de Lémos, mon beau-frère, qu'il a dédié son *Don Quichotte*.

— En vérité, dit la reine, voilà ce que je ne savais pas!... Mais c'est très-beau, très-noble...

— Votre Majesté a-t-elle autre chose encore à me demander?

— Moi, monsieur le duc... mais non, je ne crois pas!...

— Et Yézid? se disait Juanita étonnée.

Le duc, charmé des paroles gracieuses de la reine, ne savait à quelle cause attribuer cette faveur inusitée, et se promettait bien de l'entretenir de son mieux. « En cas de disgrâce ou de froideur de la part du roi, se disait-il, c'est une alliée à ménager, et un point d'appui pour attendre et regagner une position perdue. »

Il vit dans ce moment entrer la comtesse d'Altamira. Elle salua le ministre avec un air de plaisir et de contentement qui lui parut suspect. La comtesse n'était jamais plus joyeuse que lorsqu'elle apportait quelque fâcheuse nouvelle.

— Je dérange monsieur le duc, dit la comtesse, il faisait sans doute sa cour à la reine.

— Oui, madame la comtesse, heureux d'exprimer à Sa Majesté mon respectueux et éternel dévouement.

— Respectueux, c'est possible ! éternel, dit la comtesse en riant, c'est différent!

— Qu'est-ce à dire ? madame ! s'écria le ministre.

— Tout dépend des définitions. Qu'entendez-vous par éternel?

— Celui qui dure et durera toujours, dit le duc en s'inclinant.

— Toujours... vous entendez par là... matin et soir?

— A coup sûr.

— Et si on avait le matin un dévouement et le soir un autre, comment cela s'arrangerait-il, je ne dis pas avec votre conscience, monsieur le duc, mais avec votre définition ?

— Je ne vous comprends pas, madame la comtesse.

— Je fais allusion cependant, monseigneur, à une anecdote récente, sujet très-piquant que j'aurais déjà donné à Calderon, s'il avait pu le traiter.

— Et qui l'en empêcherait ? dit la reine.

— C'est, répondit la comtesse, que le héros de l'ouvrage est justement celui qui lui fait une pension de mille ducats.

— Eh ! mais, dit la reine en se tournant vers le ministre, ne me disiez-vous pas tout à l'heure, monsieur le duc, que vous accordiez à Calderon de la Barca votre protection...

— Protection bien fatale en ce moment, s'écria la comtesse, et qui nous privera d'une comédie charmante en trois journées !... Votre Majesté peut en juger elle-même, je lui en donnerai l'analyse en quelques mots...

Et voyant le duc qui commençait à la regarder avec inquiétude, elle continua gaiement :

— Première journée ! Le théâtre représente un palais. Dans ce palais est un roi qui s'ennuie, quoiqu'il ait une femme charmante, adorable ; il cherche des distractions et s'adresse à son premier ministre.

— Madame ! s'écria le duc avec colère.

Mais la comtesse, sans y faire attention, continua froidement :

— Il y a un ministre... c'est fâcheux, on ne peut pas s'en passer, et il faut qu'il joue un rôle; celui-ci, donc, propose à son auguste maître, comme objet de distraction... une de ses sujettes... roturière qu'on anoblit et dont on fait une duchesse, en attendant mieux... tout cela pour avoir le droit de la présenter à la cour; mais, et voilà où l'intrigue se noue, par caprice ou par spéculation de coquetterie, la nouvelle duchesse ne veut pas être présentée...

— Vous me permettrez de vous dire, madame la comtesse, s'écria le duc en s'efforçant de rire, que voilà une donnée bien invraisemblable.

— Ici... à la cour... c'est vrai, dit la reine.

— Et voilà justement ce qui en fait le charme et le piquant, reprit la comtesse. Et elle continua sur le même ton :

— Deuxième journée! Que fait alors Son Excellence désolée? La nouvelle duchesse, qui ne voulait pas être favorite, avait une amie intime, une jeune fille charmante et de bonne maison, comme qui dirait, par exemple, Carmen d'Aguilar, ma nièce...

A ce nom, le ministre pâlit.

— Cette jeune fille avait un fiancé qu'elle allait épouser... bien mieux encore, qu'elle aimait... Et un matin, le ministre lui propose d'élever ce futur époux en honneurs et en dignités, ou de le disgracier complétement, selon que la pauvre jeune fille sera favorable ou contraire aux projets de Son Excellence...

— Ce n'est pas possible, dit la reine.

— Je pense comme Sa Majesté, dit le duc froidement, la jeune fille aura sans doute mal compris, ou peut-être avait-elle auprès d'elle quelque grand parent, une tante, par exemple, qui l'aura aidée à mal interpréter...

— Vous croyez? fit amèrement la comtesse.

— Ou qui, familiarisée avec ces sortes d'intrigues, aura cru en voir où il n'y en avait pas.

— Non, non, monsieur le duc, la proposition était bien formelle et bien précise; il fallait que cette jeune fille engageât, exhortât son amie à se laisser présenter à la cour, en d'autres termes, à devenir la maîtresse du roi, à prendre la place de la reine !... Et, attendez donc, monsieur le duc, continua la comtesse, ne vous récriez pas, ne vous indignez pas, nous ne sommes qu'au second acte.

Troisième journée!

— Tout cela est absurde! s'écria le duc, tout cela est faux !

— C'est juste, dit la comtesse en souriant et en s'adressant à la reine. Je me trompais!... Ce n'est pas une autre journée, c'est la même! Oui, vraiment, le ministre venait le même jour, presque au même instant, faire sa cour à la reine et protester d'un dévouement *éternel*... Je demanderai maintenant à Votre Majesté ce qu'elle pense de la définition de ce mot, et si elle l'entend comme monsieur le duc.

La comtesse fit une grande révérence, et se retira, laissant le duc accablé sous le coup imprévu que venait de lui porter sa redoutable ennemie. Il voyait fondre sur lui l'orage du côté où il l'attendait le moins. Il voyait tous ses projets renversés, et la promesse qu'il avait faite à son maître impossible désormais à réaliser. Sous quelque prétexte qu'il voulût maintenant présenter Aïxa à la cour, la reine s'y opposerait. La reine, prévenue par la comtesse, refuserait de recevoir sa rivale; bien plus, le faible monarque, accablé de justes reproches, et ne sachant que répondre, se vengerait de la colère de sa femme et de la perte de sa maîtresse sur le ministre qui n'avait su ni garder son secret, ni faire réussir ses amours.

Toute cela était infaillible, immanquable. C'était une disgrâce certaine; et le duc, tenant ses yeux baissés vers le tapis de la chambre, semblait y lire l'arrêt de sa chute. Enfin, décidé à soutenir de son mieux l'orage qu'il ne pouvait éviter, il composa son maintien, chercha à se donner un air d'assurance, et avec un sourire de cour, sourire intraduisible,

qui dit tout et qui ne dit rien, il se hasarda à jeter un regard sur Sa Majesté.

Ce qu'il vit dérangea de nouveau toutes ses prévisions et déconcerta totalement sa perspicacité. Au lieu du courroux et de l'indignation qu'il s'attendait à trouver sur les traits d'une femme et d'une reine irritée, il lui sembla y voir un éclair de satisfaction et de triomphe ; un sourire à moitié joyeux, à moitié railleur, errait sur les lèvres de Marguerite ; elle regardait le ministre en silence, mais de manière à l'encourager ; elle semblait presque attendre qu'il parlât le premier.

Il se hâta de profiter des avantages qu'on lui offrait.

— J'espère, dit-il en balbutiant, que Votre Majesté ne me jugera pas sans m'entendre... si je suis coupable en cette occasion... si du moins j'en ai l'apparence... c'est par l'interprétation que l'on donne à l'action la plus simple.

— En vérité, dit la reine avec enjouement, expliquez-moi cela !

— Le cercle de la reine, poursuivit le duc, est très-respectable... Il est composé de femmes charmantes... qui sont reconnues pour telles depuis longtemps... depuis trop longtemps peut-être... et je voulais, imprudent que j'étais, et sans penser aux haines que j'allais amasser sur moi, je voulais... embellir cette guirlande toujours fraîche de quelques fleurs... plus fraîches encore.

— Je comprends, dit la reine avec le même ton de dignité, rajeunir le personnel de ma maison... Vous avez raison... Cela ne fera pas de mal... Et ces dames, à commencer par la comtesse, vous accusent de faire, dans l'intérêt de mon mari, ce que vous faites dans le mien.

— J'espère, s'écria vivement le duc, que Votre Majesté n'ajoute pas foi à toutes ces calomnies.

— Je n'en crois pas un mot, dit gravement la reine... Vous, monsieur le duc, à votre âge !... un personnage sérieux et le frère du grand inquisiteur !... Et puis vous avez tant d'autres occupations... tant de choses à faire !

Le ministre avait trop d'esprit pour ne pas voir que la reine n'était pas sa dupe, et en même temps trop de tact pour ne pas comprendre qu'elle ne demandait pas mieux que de lui pardonner; dans quelle intention? c'est ce qu'il ne pouvait s'expliquer; mais, dans ce moment, peu lui importait, et il poursuivit avec chaleur :

— Voilà pourquoi, madame, j'ai voulu que la fille de don Juan d'Aguilar fût dernièrement présentée; voilà pourquoi j'insistais auprès de cette jeune fille pour que son amie la duchesse de Santarem le fût également.

— Elle est donc bien jolie! demanda la reine avec un sourire malin.

— Mais oui... madame, dit le duc avec embarras... elle n'est pas mal.

— Cela ne suffit pas pour nos jeunes recrues, et d'après le système que vous me développiez tout à l'heure... il faut qu'elle soit tout à fait bien.

— Elle est bien, dit le duc froidement.

— Je voudrais mieux encore!... Je voudrais qu'elle fût très-jolie, très-remarquable.

— Eh mais, dit le duc, qui craignait quelque piége, beaucoup de gens la trouvent telle... mais moi...

— Oh! vous, monsieur le duc, vous ne pouvez vous y connaître. Nous, c'est différent, et je veux en juger.

— En vérité? dit le ministre effrayé.

— On prétend qu'elle est veuve? continua la reine sans faire attention à l'inquiétude du duc.

— Oui, madame.

— Je ne vois pas alors comment elle pourrait m'être présentée et faire partie de ma cour sans un titre quelconque et sans être attachée à ma personne, ce ne serait pas convenable. Vous lui direz, monsieur le duc, que je l'admets au nombre de mes dames d'honneur, si toutefois elle veut bien accepter ce titre.

A ce nouveau coup de théâtre plus inattendu, plus surprenant que tous les autres, le duc restait muet de surprise et

de joie... joie mêlée de doute et d'incertitude ; car il osait croire à peine à ce qu'il venait d'entendre. Après s'être cru abattu, il se voyait tout à coup relevé, et replacé au pinacle par celle qui devait le perdre.

Tout ce qu'il avait promis au roi, tout ce qu'il cherchait à obtenir sans en venir à bout, tout ce qu'il pouvait espérer, en un mot, par ses machinations et ses intrigues, l'entrée d'Aïxa à la cour, la reine venait elle-même le lui offrir d'une façon décente et honorable qui imposait silence à toutes les calomnies !... Mais quelle était l'idée de la reine ? car elle en avait une pour agir ainsi... et le ministre, ni Juanita, ni personne au monde ne pouvait la deviner.

C'était peut-être ce que voulait Marguerite.

Le ministre s'inclina et dit :

— Je préviendrai dès aujourd'hui madame de Santarem de l'honneur que Votre Majesté daigne lui faire.

— Si elle y consent, dit la reine... car il faut qu'elle y consente... ne l'oubliez pas ; je ne prétends forcer personne.

Le duc sortit, au comble de la joie, et la reine dit à Juanita, qui, pendant ce temps, était toujours restée à l'écart :

— Toi, petite, cours à l'instant chez Aïxa, et dis-lui de refuser !

— Comment, madame, dit la jeune fille étonnée, M. le duc va lui proposer de vivre près de vous, de ne plus vous quitter, faveur qui comblerait tous ses vœux...

— Et surtout ceux du ministre.

— Et il faudra qu'elle refuse, qu'elle dise *non !*

— Obstinément... à moins que le duc ne lui accorde et ne lui signe la grâce de son frère Yézid.

— Je comprends, je comprends maintenant ! dit Juanita. Et vous croyez que le ministre l'accordera ?

— A l'instant même... sur-le-champ !... Mais va, va donc !

Juanita sortit, et la reine, restée seule, regarda autour d'elle et se dit à voix basse :

— *Il* sera libre, *il* sera sauvé... et ce n'est pas moi qui l'aurai demandé !

Impossible de décrire la rage et l'étonnement de la comtesse lorsqu'elle apprit, quelques jours après, le dénoûment de la scène qu'elle avait si bien préparée; mais malgré sa haine, elle ne pouvait se défendre d'un sentiment d'admiration pour l'ennemi qu'elle détestait. Comment avait-il pu sortir d'une pareille situation et en sortir victorieux? Par quelle ruse, quelle infamie, quel trait de génie avait-il d'abord prouvé à la reine son innocence, et ensuite comment avait-il obtenu qu'elle devînt la protectrice de sa rivale? C'était à confondre, et pour la première fois la comtesse fut forcée de s'avouer que le duc de Lerma était un grand ministre! aveu qui redoublait sa colère et son désir de le renverser; aussi dès ce moment elle chercha plus haut et plus loin les moyens d'y parvenir.

Le duc cependant était triomphant; et, comme bien des généraux vainqueurs par hasard, enivré d'un succès qu'il ne comprenait pas, il avait couru fièrement près du roi, et lui avait annoncé la réussite de leurs projets: Aïxa venait à la cour, elle y serait présentée, et ne la quitterait plus; il lui raconta qu'elle avait hésité un instant à accepter, et qu'elle y avait mis pour condition une grâce...

— Qu'il fallait lui accorder, dit le roi.

— Et c'est ce que j'ai fait, sire, en votre nom : c'était un Maure, un nommé Yézid, qui s'est battu en duel, et à qui nous expédierons des lettres de grâce le plus tôt possible, c'est-à-dire dans huit jours... elle tient à les avoir avant de paraître devant vous.

— Et pourquoi?

— Pour vous en remercier, sire, le premier jour qu'elle vous rencontrera chez la reine... car la voilà attachée à la personne de Sa Majesté.

Et le ministre s'étendit alors complaisamment sur l'adresse profonde et sur la diplomatie ingénieuse qu'il avait déployées pour amener la reine à choisir, à demander elle-même Aïxa pour dame d'honneur; ce qui donnait à la duchesse de Santarem une position, en détournant tous les soupçons.

Aussi, enchanté de voir cette grande affaire heureusement terminée, le roi, retiré dans son cabinet et assis dans son grand fauteuil, se frottait les mains. Il partageait en ce moment l'opinion de la comtesse d'Altamira et se disait à lui-même : En vérité j'ai un grand ministre !

On lui annonça le grand inquisiteur Royas de Sandoval et l'archevêque de Valence, les deux principaux membres du saint-office.

Le grand inquisiteur et l'archevêque de Valence ne pouvaient arriver dans un moment plus favorable, s'ils avaient quelque chose à demander. En effet, le grand inquisiteur se hâta de raconter à Sa Majesté que tous les droits et priviléges de l'inquisition avaient été scandaleusement violés dans la personne du saint prélat ; qu'un néophyte, qu'il avait daigné prêcher et enseigner lui-même, lui avait été enlevé par les intrigues des pères de Jésus, et qu'on le gardait illégalement au couvent d'Alcala de Hénarès sous prétexte de donner asile à un prétendu fugitif ; que la sainte inquisition reconnaissait la première le droit d'asile dans les églises et dans les couvents, mais que, ce droit ne pouvant pas être illimité, il convenait d'en borner la durée ; que le conseil du saint-office, présidé par lui, venait, sur la proposition de l'archevêque de Valence, de décider que ce temps ne pourrait excéder une ou deux semaines tout au plus ; qu'en conséquence le couvent d'Alcala de Hénarès eût à renvoyer de l'enceinte de ses murs ou à livrer, à qui de droit, le néophyte retenu par lui depuis plus d'un mois, lequel serait sur-le-champ remis aux officiers du saint-office, etc., etc.

C'étaient ces deux actes que l'inquisiteur et l'archevêque apportaient à la signature du roi, et ils s'apprêtaient à les soutenir par tous les arguments que pourraient leur suggérer l'intérêt de la foi et le ressentiment de Ribeira ; mais le roi ne leur permit pas de donner de plus longs développements à leur éloquence.

— Donnez, mes pères, dit-il, donnez ! dès que cela vous semble juste et de votre devoir, le mien est de signer sans

discussion tout ce que voudrez, tout ce qui vous plaira, seigneur archevêque.

Et il chercha une plume sur son bureau.

— C'est toujours le même, le saint roi catholique ! dit Ribeira.

— Le bouclier et l'épée de l'Église ! ajouta le grand inquisiteur.

Telles étaient les paroles qu'ils prononçaient à voix haute ; mais en même temps ils se regardaient, et leurs yeux se disaient :

— C'est toujours ce roi sans caractère et sans énergie qui décide sans voir, signe sans lire, et dont nous ferons toujours tout ce que nous voudrons.

Le roi, qui signait rarement et qui n'écrivait jamais, avait peu de plumes sur son bureau ; aussi, pendant qu'il en cherchait une de la main, ses yeux parcouraient, presque sans le vouloir, les papiers qu'on venait de lui remettre, et il vit à un alinéa que ce fugitif, destiné aux cachots et aux tortures de l'inquisition, se nommait *Piquillo Alliaga*.

— Piquillo... Alliaga... dit-il en répétant ce nom qui ne lui était pas inconnu et qui lui rappelait de doux souvenirs ; eh oui ! c'est celui que don Augustin de Villa-Flor avait promis de découvrir...

— Nous l'avons découvert, dit Ribeira, il est au couvent d'Alcala.

— C'est lui que nous voulons saisir, reprit Sandoval.

— Que nous voulons châtier, ajouta l'archevêque avec rage.

— Et moi, je ne le veux pas ! s'écria le roi avec chaleur.

— Eh mon Dieu ! sire, dirent les deux prélats étonnés, qu'est-ce que cela signifie ?...

— Que je ne le veux pas ! s'écria le roi avec force.

— Mais Votre Majesté n'y pense pas !

— J'y pense si bien qu'il n'entrera point dans les prisons de l'inquisition ! je l'ai promis ! et s'il y était, je l'en ferais sortir sur-le-champ, je l'ai promis !

— Et à qui donc, sire?

— A qui?...

Le roi hésita et dit :

— A moi-même! et il me semble que les promesses faites au roi sont aussi sacrées que les autres.

— Sans contredit, sire! mais Votre Majesté connaît donc ce Piquillo Alliaga?

— Du tout!

— Elle l'a vu au moins?

— Jamais!

— Et pour quelle raison, sire, le protéger contre nous?

— Parce que je le veux!

Ces mots prononcés d'une voix nette et ferme retentirent sous les voûtes du cabinet, qui semblaient presque étonnées de les entendre. Les deux prélats effrayés se regardèrent cette fois avec un sentiment bien différent, et dans ce nouveau dialogue leurs yeux se disaient :

— Je n'y comprends rien!

— Ni moi non plus.

— Qu'est-ce qu'il a donc?

— Est-ce qu'il aurait de l'énergie?

— Du caractère?

— Et une volonté?

— Et s'il s'avise d'être toujours ainsi...

— Où allons-nous?

— Qu'allons-nous devenir?

Le roi, durant cette conversation muette, avait écrit un ordre de lui-même, de sa main, et, sans le montrer aux deux prélats, sans les consulter, il dit :

— Non-seulement il n'ira pas en prison, mais j'ordonne qu'on le fasse sortir à l'instant même du couvent d'Alcala de Hénarès où vous dites qu'il est prisonnier.

Il sonna. Un huissier de la chambre parut.

— Y a-t-il quelque officier dans le premier salon?

— Un seul, sire, don Fernand d'Albayda, qui a reçu du

ministre l'ordre de quitter Lisbonne pour venir rendre compte de sa conduite.

— Il répondra au ministre plus tard; il faut d'abord qu'il m'obéisse, à moi.

Sandoval regarda de nouveau le roi pour s'assurer qu'il n'était point malade et qu'il était bien réellement dans son bon sens.

Pendant ce temps, Fernand d'Albayda était entré.

— Monsieur, lui dit le roi, vous allez vous rendre sur-le-champ à Alcala de Hénarès, à cinq lieues d'ici; vous irez au couvent des révérends pères de la Foi, et vous leur ordonnerez, en vertu de cet acte signé de moi, de remettre à l'instant même en liberté le nommé Piquillo Alliaga.

— Piquillo! dit Fernand avec étonnement.

— Vous le connaissez?

— Oui, sire.

— Vous êtes plus avancé que moi.

— C'est un jeune homme plein de cœur, de mérite, de talent, s'écria Fernand.

— Vous l'entendez, mes pères? dit le roi.

— Et digne en tout point de la protection de Votre Majesté.

— Vous entendez, mes pères?... Partez, monsieur... Ah! attendez, dit-il en se remettant à écrire; puis il s'arrêta et reprit : Non, non, cette lettre-là, ce n'est pas vous qui la porterez.

Fernand s'inclina et sortit.

Le roi écrivait toujours. Il traçait le billet suivant :

« Le roi s'est empressé de tenir la promesse que don Au-
« gustin de Villa-Flor avait faite à la belle Aïxa. Dès ce soir,
« Piquillo Alliaga sera remis en liberté. »

Puis, levant les yeux sur Sandoval et Ribeira qui restaient debout et immobiles devant lui :

— Je ne vous retiens plus, mes pères, leur dit-il.

Les deux grandes dignités ecclésiastiques du royaume, consternées et humiliées, descendaient côte à côte l'escalier

du palais; elles descendaient, et dans ce moment le duc de Lerma montait. Sandoval lui raconta avec effroi ce qui venait d'arriver. Ribeira le lui répéta en faisant le signe de la croix.

— C'est inexplicable... Je ne comprends plus rien au roi.

— Ni moi à la reine, dit le ministre.

— En vérité, dit Sandoval à voix basse, je crois que notre auguste souverain est fou.

— Non, dit le ministre en soupirant, mais il est amoureux.

Fernand, cependant, fidèle aux ordres du roi, galopait sur la route d'Alcala, enchanté d'aller délivrer Piquillo, et ravi d'une mission qui le dispensait de son audience avec le ministre. En recevant l'ordre de se rendre à Madrid, il s'était douté que les événements du château de Santarem allaient lui valoir quelque disgrâce, et la confiance dont le roi l'honorait en ce moment lui semblait une compensation de la mauvaise humeur du ministre. Il arriva vers le milieu du jour à Hénarès, et sans s'arrêter, sans se reposer, il alla droit au couvent; il remit son cheval au valet qui le suivait, et demanda au frère portier le supérieur du couvent, le révérend père Jérôme.

— Impossible de le voir en ce moment.

— Dites à lui ou au prieur que j'ai à leur parler de la part du roi, moi, don Fernand d'Albayda.

Le frère portier revint un instant après, et remit à Fernand un petit billet non cacheté ; il était d'Escobar. :

« Le père Jérôme me charge de présenter ses respects et « ses excuses au seigneur don Fernand d'Albayda, et le prie « de vouloir bien l'attendre quelques instants. Une impor- « tante cérémonie retient en ce moment à la chapelle le su- « périeur et ses frères.

« Le prieur,

« Frère Escobar. »

— C'est donc une grande fête, une grande solennité? dit Fernand.

— Une ordination !... rien que cela ! dit le frère portier. Écoutez plutôt.

En effet, toutes les cloches du couvent sonnaient à grande volée ; les orgues se faisaient entendre, ainsi que les voix des frères.

— J'ai ordre, seigneur cavalier, de vous conduire au parloir.

— Je vous suis, mon frère.

Fernand entra au parloir et attendit.

Un silence profond régnait dans les bâtiments et dans les cours du couvent. C'était le repos, mais le repos de la tombe. On eût dit que ces lieux étaient abandonnés, si, de temps en temps, un chant lointain et monotone n'eût retenti sous les voûtes du cloître. Fernand se sentit effrayé du calme qui l'environnait ; lui qui dans le monde parvenait parfois à se distraire et à s'étourdir par le bruit, par l'agitation, par les devoirs de chaque jour, il se retrouvait seul, ici, avec lui-même, seul avec l'image d'Aïxa et les pensées qu'il s'efforçait de fuir !

— Ah ! que je plains, se disait-il, ceux qui viennent dans la solitude du cloître pour y chercher la consolation et l'oubli ! on n'y trouve au contraire que la douleur et le souvenir ! Il se félicitait du moins d'arracher Piquillo à ces hautes et sombres murailles, de le ramener au sein du monde, aux plaisirs de son âge, aux douceurs de l'amitié... à Carmen, à Aïxa, qui l'attendaient.

En ce moment de longues files de moines, le capuchon baissé et les mains croisées sur la poitrine, sortirent de la chapelle et rentrèrent dans leurs cellules. Fernand se fit conduire à l'appartement du supérieur.

Le père Jérôme avait avec lui le frère Escobar et un jeune moine qui, agenouillé dans un coin, semblait absorbé dans une sainte extase ou dans une profonde douleur, car il ne voyait et n'entendait rien de ce qui se passait autour de lui.

— Mon révérend, dit le jeune militaire au supérieur... je viens vers vous de la part du roi...

A cette voix d'un ami, à cette voix qu'il avait entendue pour la première fois auprès d'Aïxa et de Carmen et sous le toit hospitalier de don Juan d'Aguilar, le moine leva vivement la tête.

— Piquillo ! s'écria Fernand.

Le moine se jeta dans ses bras, et comme si toutes ses larmes, depuis si longtemps comprimées, se fussent fait tout à coup un passage, il éclata en sanglots, et n'eut que la force de s'écrier :

— Vous ! vous, Fernand ! ah ! parlez-moi d'elle... de mes amis... de Yézid !...

— Allons ! allons ! calmez-vous, lui dit Fernand en souriant, vous allez bientôt les revoir, je vous emmène. Mon père, dit-il au supérieur, daignez lire cet ordre du roi qui vous enjoint de me remettre Piquillo, votre prisonnier.

— Piquillo n'existe plus, répondit froidement le supérieur nous n'avons ici que le frère Luis Alliaga.

— Que voulez-vous dire ? s'écria Fernand en reculant d'un pas.

— Qu'aujourd'hui, jour de la Saint-Louis, ce jeune frère a prononcé ses vœux.

— Ce n'est pas possible ! il y a ici quelque trahison... et je proteste au nom du roi qui m'envoie.

— Prenez garde à vos paroles, seigneur cavalier, dit le père Jérôme avec calme. C'est d'elle-même que cette âme égarée est venue à nous ; c'est à genoux que l'enfant prodigue est venu nous supplier de le réconcilier avec le ciel !

— Serait-il vrai ? dit Fernand en se retournant vers Alliaga.

— Oui, oui, il l'a fallu, répondit celui-ci, pâle et baissant les yeux... Apprenez-moi du moins, c'est ma seule consolation, que mon sacrifice n'a pas été inutile. Yézid est-il arraché à ses bourreaux ?

— Yézid n'a jamais été en danger, dit Fernand avec étonnement. Sauvé par moi et dérobé à toutes les recherches, il vient d'obtenir sa grâce.

— Aïxa était donc seule menacée ? s'écria Alliaga. Dites-

moi qu'elle est sortie de son cachot, qu'elle est rendue à la liberté.

— La duchesse de Santarem a toujours été libre et respectée... elle vient d'être nommée dame d'honneur de la reine...

Le jeune moine se mit à trembler et, avec une agitation convulsive, il chercha sur lui un papier en disant :

— Cette lettre, cependant, cette lettre... tenez, tenez... c'est de Delascar d'Albérique... d'un vieillard... de mon père! il n'a pu me tromper, celui-là! lisez! lisez!...

Fernand, élevé avec Yézid, connaissait trop bien l'écriture du vieillard pour s'y méprendre un instant, et, du premier coup d'œil, il s'écria :

— Ceci n'est point de la main d'Albérique!

— En êtes-vous bien sûr? dit Piquillo avec la pâleur de la mort.

— Et même, continua Fernand, en comparant cette écriture avec celle du petit billet qu'il venait de recevoir, il ne serait pas impossible d'en connaître l'auteur. Tenez; voyez vous-même si ce ne serait pas la main du frère Escobar.

A cette vue, à ce nom, le jeune moine poussa un cri horrible, un cri de malédiction et de vengeance, et tomba sans connaissance sur le plancher. Fernand le crut mort et courut à lui. Escobar voulut l'aider.

— Laissez-le, laissez-le! lui dit Fernand en le repoussant. C'est vous qui l'avez tué, et je vous disais bien, mes pères, qu'il y avait ici quelque trahison dont vous répondrez devant Dieu et devant les hommes; mais Piquillo est libre, et, d'après l'ordre du roi, je l'emmène à l'instant, si toutefois, comme je l'espère, il est encore en état d'être transporté.

— Il ne sortira point d'ici! s'écria le père Jérôme en se plaçant entre Fernand et son ami. Le roi avait des droits sur Piquillo, il n'en a aucun sur fray Luis Alliaga, moine de ce couvent, et qui ne dépend plus que de moi, son supérieur.

Puis, s'adressant à plusieurs frères qui étaient accourus au bruit : Enlevez-le, dit-il, en leur montrant le pauvre jeune

homme toujours sans connaissance, et portez-le dans sa cellule.

— Je ne le souffrirai pas! s'écria Fernand.

— La violence serait inutile, répondit le supérieur, et vous perdrait vous-même, seigneur cavalier.

Fernand comprenait trop bien que le moine avait raison, et il s'écria :

— Je proteste du moins contre la ruse et la trahison dont il est victime... Je proteste contre des vœux qui sont nuls!

— Qui sont réguliers! s'écria Escobar pendant qu'on emportait Alliaga; ces vœux ne lui ont pas été imposés, ils ont été sollicités par lui...

— Tout a été violé à son égard; il était ici comme prisonnier.

— Comme novice!

— Il y a un mois à peine!

— Un mois et demi, dit Escobar.

— Il faut un an de noviciat.

— Un an au plus! trois mois au moins! répondit Escobar; tel est le texte du règlement.

— Eh bien! s'écria Fernand avec fureur, vous convenez vous-même qu'il n'a passé qu'un mois et demi...

— Et deux mois dans *l'œuvre de la Rédemption*, ainsi que l'atteste lui-même l'archevêque de Valence. Cela fait bien, si je ne me trompe, trois mois et demi de noviciat... C'est donc quinze jours de trop!

Fernand, hors de lui, s'élançait pour étrangler le moine.

— Faites, mon frère! dit Escobar avec une résignation évangélique. Aussi bien, je le vois, il vous sera plus facile de m'étrangler que de me répondre.

Fernand, suffoqué de rage, se précipita vers la porte, s'élança sur son cheval, et reprit ventre à terre la route de Madrid.

V

LE PETIT SOUPER.

Alliaga resta longtemps sans connaissance. Quand il revin à lui, quand il aperçut les murs de sa cellule, cette croix, ce prie-Dieu, et surtout le père Jérôme debout près de son lit, il s'écria avec terreur :

— Fernand!... Fernand, où êtes-vous? Fernand, ne m'abandonnez pas!

— Il n'est plus ici, dit le moine.

— Ce n'est pas possible!... Il ne m'aura pas laissé au milieu de mes ennemis.

— De vos frères! dit pieusement le supérieur.

— Vous, mes frères! vous que je renie et que je déteste! vous!... vous plus lâches et plus cruels que Ribeira lui-même, car il n'employait que la violence, et vous employez la trahison; je pouvais par le courage résister à ses bourreaux, mais comment se défendre contre les ruses et les piéges dont vous et Escobar vous m'avez entouré?

— Mon fils, calmez-vous et écoutez-moi; il fallait vous faire connaître l'éternelle vérité.

— Et vous avez commencé par le mensonge!

— Qui veut la fin veut les moyens. Le but que l'on se propose sanctifie tout, et nous avons voulu vous faire arriver au ciel.

— Par le chemin de l'enfer!

— Les bords de la coupe sont amers, mais ils renferment un salutaire breuvage.

— Un poison qui tue !

— Quand ce serait vrai ! nous vous aurions donné en échange la vie éternelle... Mais ce courroux tombera. Vous voilà des nôtres.

— Jamais !...

— Et quand vous serez resté quelque temps parmi nous...

— Je n'y resterai pas ! Je suis libre, et je veux ma liberté !

— Vous l'avez engagée devant Dieu !

— Devant Dieu, qui lit dans nos cœurs et qui sait à quelle condition je m'engageais, et si, comme vous le prétendez, votre Dieu est un Dieu de justice...

— Sans contredit.

— Il sait que je ne suis pas à lui ; il sait que mes vœux sont nuls, il vous ordonne de les briser, et si vous me retenez ici de force et malgré moi, c'est vous qui outragez ce Dieu dont vous me parlez !

— Permettez, mon frère, dit le jésuite avec sang-froid ; il y a les lois de Dieu, mais il y a aussi celles du couvent, qui sont la loi de Dieu sur la terre. Or, nous sommes sur la terre dans ce moment. C'est donc au couvent qu'il faut obéir d'abord, non pas que cela soit la seule juridiction, mais c'est la première et la plus immédiate ; c'est donc par elle qu'il faut commencer, sous peine de manquer à toutes les autres. Or, que dit la règle du couvent? Aucun moine ne sortira sans la permission du supérieur ; donc...

— Si l'on me retient de force, j'emploierai la force pour m'arracher de vos mains, je proclamerai en tous lieux comment vous peuplez vos couvents ; j'irai dire à Ribeira quels moyens vous employez pour convaincre les âmes...

— Et moi, mon frère, dit le supérieur avec un peu d'impatience, je n'ai plus qu'un mot à vous répondre. Vous nous opposez sans cesse le saint archevêque de Valence, Ribeira ; vous affectez de l'exalter et de l'élever au-dessus de nous pour nous humilier sans doute ; mais nous aussi, nous reconnaissons avec vous que ses pieuses pratiques ont du bon, que ses moyens de conviction ne sont pas à dédaigner,

et pour certaines occasions nous avons adopté son système.

— Que voulez-vous dire? s'écria Alliaga.

— Système que nous avons perfectionné; et je vous déclare que nous avons ici, sans que l'on s'en doute, certains cachots modèles, où nous avons soin de reléguer ceux qui, par obstination ou endurcissement, resteraient sourds à la voix du ciel, et ceux surtout qui, par malice ou méchanceté, voudraient décrier notre ordre et le calomnier!

— Le calomnier! s'écria Alliaga furieux, le calomnier! est-ce que cela est possible?... est-ce que votre fourberie et votre méchanceté ne dépassent point tout ce que l'on pourrait inventer? Et vous avez pu espérer que je resterais dans vos rangs, que je vous appellerais mon frère?... Écoutez-moi, car je ne vous ressemble pas... je ne veux tromper personne, pas même un ennemi! A vous et à Escobar, à vous et à tout votre ordre, je déclare dès ce jour une haine mortelle!... Ce serment-là, je le fais bien de moi-même, et je le tiendrai... Et maintenant que vous me connaissez, appelez vos geôliers et ordonnez-leur d'ouvrir vos cachots...

— Plus tard, dit froidement le père Jérôme, je ne dis pas non... c'est possible! mais dans ce moment vous avez la fièvre. Nous attendrons que vous soyez guéri, et je vais vous envoyer pour cela le frère médecin, en le priant d'employer tous ses soins à hâter votre guérison.

Il sortit, et un quart d'heure après arriva un frère élève de saint Pacôme.

Le frère trouva, en effet, Piquillo en proie à une fièvre chaude que rien ne pouvait calmer, et qui dura plusieurs jours. Pendant quelque temps on le surveilla avec soin, puis on s'en occupa moins, puis on le laissait seul des heures entières, luttant contre la maladie, dont les accès, quoique moins fréquents, revenaient encore.

Un soir, en proie à un délire ardent, à moitié fou de rage et de douleur, et conservant cependant assez de raison et de mémoire pour se rappeler toutes les trahisons dont il avait été victime : — Il n'y a donc ici-bas, s'écria-t-il, ni loi, ni

justice!... Eh bien, c'est moi qui serai la loi! c'est moi qui serai la justice! C'est à moi de châtier les coupables que les hommes laissent impunis!... Oui... oui, continua-t-il avec exaltation, Dieu me confie cette mission, et je la remplirai! je commencerai par Escobar... et par le père Jérôme!

Il s'était levé... il s'était habillé complétement.

— Ils m'ont donné cette robe de moine, disait-il... ils ont bien fait. Me voici désormais, comme eux, ministre de Dieu!... d'un Dieu vengeur. Allons, maintenant à l'œuvre! et que le ciel me conduise!

Enveloppé dans sa robe, le front caché par son capuchon, il s'élança dans la cellule d'Escobar. Celui-ci était absent, par bonheur pour lui, car nul doute que dans sa rage, Alliaga, dont les forces étaient doublées par la fièvre, n'eût, de ses propres mains, étranglé le bon père.

— Ah! il n'est pas là! dit-il avec égarement, le ciel le protége encore... mais ce ne sera pas toujours ainsi... il reviendra... et en attendant il y en a d'autres encore à punir et à immoler... Allons chez le père Jérôme!

Il descendit l'escalier d'un pas ferme, et traversa la cour. La nuit était venue. On sonnait l'*Angelus*, mais au lieu de suivre les autres frères à la chapelle, il continua sa marche jusqu'à la cellule du supérieur. Un moine en sortait tenant un panier vide. C'était Paolo, le frère, ou plutôt le valet de chambre de confiance du père Jérôme. Il fit un geste de surprise en voyant un moine dont il ne pouvait distinguer les traits s'avancer aussi résolûment vers l'appartement dont il venait de fermer la porte. Il voulut parler, Alliaga lui saisit brusquement la main, et lui dit d'une voix sourde :

— Silence!

— Ah! vous êtes de ceux qu'il attend?

— Oui... celui que Dieu envoie.

Il vit la porte fermée, et regardant fray Paolo qui tenait une clé, il ajouta :

— Ouvre!

Il entra dans la cellule, dont la porte se referma sur lui. Il

se trouva dans l'obscurité, et, après avoir fait le tour de l'appartement :

— Et lui aussi, se dit-il, n'est pas chez lui ! Oui... oui, j'ai entendu sonner l'*Angelus*... il y est, je l'attendrai... il espérait se dérober à ma vengeance, mais il ne m'échappera pas; Dieu va me l'amener... je l'attends!... je l'attends!...

Il se leva du fauteuil qu'il avait rencontré et sur lequel il s'était jeté. Il se mit à marcher de nouveau à grands pas dans la chambre. Nous avons-dit qu'elle n'était point éclairée, et, au milieu de l'obscurité, il vit une faible lueur sortir de dessous un panneau et glisser sur le parquet.

— Ah ! dit le jeune moine... chez eux la lumière ne vient pas d'en haut, mais d'en bas.

Et il s'approcha de ce qu'il croyait une porte. C'était un tableau, un portrait en pied de saint Jérôme, qui ornait la cellule du supérieur. Ce portrait couvrait et masquait tout un panneau, ou plutôt une porte secrète, qui glissait sur un ressort, et qui, d'ordinaire, était si exactement jointe au reste de la boiserie, qu'on ne pouvait soupçonner aucune solution de continuité. Fray Paolo, qui venait de sortir, n'avait pas probablement rapproché complétement le tableau de la muraille, puisqu'il s'en échappait un rayon de lumière, et, si faible que fût cette lueur, elle servit à guider Alliaga. Il porta la main sur le panneau, qui glissa, et le pauvre insensé fut tout à coup ébloui par la masse de bougies qui l'illuminèrent.

Dans un réduit, dans un petit salon élégamment orné, était préparée une table couverte de linge bien blanc richement damassé. Sur la table était une collation composée de viandes froides, de pâtisseries, de fruits et de confitures de toutes sortes. Des vins rafraîchissaient dans des vases de glace. Il y avait quatre couverts qui attendaient les convives. Des flambeaux à plusieurs branches garnies de bougies brillaient aux deux bouts. Les chaises et les fauteuils, doux, soyeux et commodes, semblaient inviter à s'asseoir, et on apercevait au fond de l'appartement, dans un enfoncement, un large canapé saintement rembourré et embelli de cous-

sins d'un pieux édredon. C'était là que le révérend père supérieur venait se reposer et faire sa sieste dans les grandes chaleurs. De chaque côté du canapé était un cabinet ayant une ouverture à hauteur d'homme fermée par un rideau de taffetas vert.

Alliaga s'était arrêté à cette vue, interdit, stupéfait, et regardant autour de lui avec étonnement. Soit que ce passage subit d'une obscurité complète à un jour éclatant eût donné une secousse à son cerveau affaibli, soit que l'accès de fièvre qui avait jusqu'alors surexcité toutes ses facultés diminuât peu à peu et fût arrivé à sa fin, il porta la main à son front, puis interrogea lentement du regard les lieux où il se trouvait. Ses souvenirs, d'abord vagues et confus, se dessinèrent avec plus de netteté, et il se rappela, comme on se rappelle au sortir d'un rêve pénible, le délire auquel il venait d'être en proie. Oui, c'était dans le dessein d'immoler le père Jérôme qu'il avait quitté sa cellule et qu'il était venu dans celle-ci. Pour se venger d'une trahison, il allait commettre un meurtre et punir un crime par un crime plus grand encore. Mais, grâce au ciel, son égarement était passé, la fièvre était tombée, il ne se sentait plus que de la lassitude dans tous les membres et une grande faiblesse. Il voulut alors, avant que personne pût soupçonner son dessein, se hâter de retourner dans sa cellule; mais celle du père Jérôme était fermée à clé en dehors.

Alliaga était donc prisonnier, et comment justifier sa présence en ces lieux? quel prétexte donner à sa visite à une pareille heure? et puis ce réduit mystérieux tenant à la cellule du supérieur, ce salon élégant dont Piquillo ne soupçonnait pas l'existence que les autres frères ignoraient également sans doute, ce secret enfin dont le hasard l'avait rendu maître, tout cela n'offrait-il pas dans sa position plus d'un danger? Il calculait toutes ces chances, quand il entendit marcher dans le corridor. Sans réfléchir et dans l'espoir seulement d'échapper aux premiers regards, il se précipita dans le petit salon et referma sur lui le tableau de saint Jé-

rôme au moment même où l'on ouvrait la porte du supérieur. Mais il comprit qu'à peine sorti d'un danger, il venait de se jeter dans un autre.

Il était impossible cette fois qu'on ne le vît pas, et il y avait plus d'inconvénient pour lui à être trouvé dans ce lieu que dans la cellule du révérend père. Un seul asile lui était offert : dans le renfoncement occupé par le canapé, il y avait, comme nous l'avons dit, deux cabinets, il se jeta dans le premier qui s'offrit à lui. C'était une espèce de garde-robe où étaient accrochés, de chaque côté, les soutanes, les surplis, les étoles, les habillements ecclésiastiques du père Jérôme, habillements très-soignés et très-riches; le révérend y mettait de la coquetterie, et toutes les grandes dames, ses pénitentes, se disputaient l'honneur de travailler pour lui. Un fauteuil se trouvait dans ce cabinet, fort à propos pour les jambes d'Alliaga, que l'émotion et la maladie faisaient chanceler.

On venait d'entrer dans le petit salon. Deux personnes parlaient. Ce n'était point la voix du supérieur. C'étaient d'abord celle d'Escobar... et, à la grande surprise de Piquillo, une voix de femme, une voix qui ne lui était pas inconnue, celle de la comtesse d'Altamira. Craignant de se tromper, le jeune moine entr'ouvrit à peine le rideau de taffetas qui fermait la petite croisée ronde pratiquée dans la porte, et en face de lui il vit distinctement la comtesse, qu'Escobar venait d'amener et de faire asseoir.

— Quoi! dit la comtesse, nous sommes les premiers au rendez-vous?

— Oui, senora, c'est le révérend qui se fait attendre.

— Le supérieur du couvent! lui qui doit le bon exemple, lui qui doit être pour la règle et l'exactitude?

Puis, regardant autour d'elle, elle s'écria :

— En vérité, mes frères, c'est trop de recherche, c'est trop de frais! je viens pour causer d'affaires, et vous me donnez une collation.

— Nous avons pensé que la senora, arrivant de Madrid

et venant de faire cinq lieues, aurait besoin de prendre quelques rafraîchissements.

— Oui, vraiment... un fruit... un biscuit... un repas de couvent... mais un souper complet... un petit souper... c'est trop mondain! Et puis tout est ici d'une élégance... on dirait d'un boudoir.

— Celui de madame la comtesse est bien autre chose.

— C'est possible... mais on n'y parle pas d'affaires... d'affaires à trois... Il est vrai que, grâce au père Jérôme, qui se fait attendre, nous voilà seuls.

— C'est juste, dit frère Escobar en rougissant un peu.

— C'est *presque* un tête-à-tête! s'écria la comtesse.

— *Presque!* reprit Escobar étonné; il me semble cependant que nous ne sommes que deux.

— Et votre vertu qui est en tiers! ajouta gaiement la comtesse; votre vertu que vous ne comptez pas, mon père, et qui cependant, je l'espère, doit compter pour quelque chose.

— Certainement, dit avec embarras Escobar, qui n'avait pas l'habitude de conversations pareilles.

— Et quand j'y pense, continua la comtesse, il est heureux que vous ayez eu l'idée de vous faire moine; vous auriez été trop redoutable dans le monde, vous qui avez le talent de persuader et de convaincre.

— Le danger n'eût pas été si grand que vous voulez bien le dire. Ma vue eût détruit, grâce au ciel, l'effet de mes paroles.

— Peut-être! dit la comtesse avec coquetterie; il y a des gens qui écoutent et qui ne regardent pas.

— Je suis de ceux-là, senora, et bien m'en prend en ce moment, dit Escobar en abaissant ses regards vers la terre.

— C'est juste, mon père!... je suis sûre que vous n'avez jamais jeté les yeux que sur vos livres.

— Jamais, répondit gravement le moine.

— C'est original! et il eût été piquant de vous faire oublier vos in-folio et votre bréviaire.

— C'est difficile, il est toujours là devant moi... ouvert sur ma table... et j'ai juré de ne jamais le fermer.

— Et cependant, dit la comtesse en riant, si, moi, par exemple, je vous en priais... que deviendrait votre serment? le tiendriez-vous?

— Oui, senora.

— Vous me refuseriez? dit la comtesse d'un air railleur.

— Non, senora.

— Comment alors arrangeriez-vous cela? Car enfin il faut qu'un livre soit ouvert ou fermé.

— Je mettrais un signet, dit le moine en souriant.

— Ah! s'écria la comtesse, en riant aux éclats, le terme moyen est admirable, et il n'y a que vous, mon père, pour concilier ainsi, à la fois, vos serments et les convenances.

En ce moment, le père Jérôme entra, surpris de la gaieté de la comtesse.

— Qu'est-ce donc? s'écria-t-il en fronçant le sourcil.

— Je vous le dirai, mon père... ou plutôt, non... je ne vous le dirai pas! Cela vous apprendra à arriver si tard! Qui vous a donc retenu?

— Des papiers importants... des nouvelles que je viens de recevoir de France, et dont je vous parlerai tout à l'heure, dit gravement le moine.

Il regarda autour de lui et il ajouta :

— Je ne vois pas monseigneur le duc d'Uzède.

— Il n'a pu m'accompagner, comme je l'espérais, répondit la comtesse; il y avait ce soir réception à la cour, et il y est resté pour des raisons que je vous raconterai aussi tout à l'heure.

— J'ai cru qu'il était arrivé, reprit le supérieur. Fray Paolo m'avait dit tout bas, en passant près de moi à l'Angelus, que quelqu'un était déjà ici et m'attendait.

— C'était moi, répondit Escobar.

— Alors, reprit le père Jérôme, mettons-nous à table, et causons en soupant, si madame la comtesse le veut bien.

— Il y a sûreté au moins? dit celle-ci en riant.

— Le couvre-feu vient de sonner, répondit le supérieur, et tout le monde dort déjà dans le couvent, dont toutes les portes sont fermées.

— J'espère qu'on les rouvrira pour moi, cette nuit, s'écria gaiement la comtesse; je ne pourrais pas la passer dans ce saint lieu sans me compromettre !

— Ne craignez rien, madame, dit Escobar, je vous reconduirai par où vous êtes venue, par le petit corridor souterrain qui conduit à la petite porte du cloître.

— Mon cocher m'y attendra.

— C'est un garçon sûr? demanda le prieur avec inquiétude.

— Discret comme ses mules.

— Causons donc, dit Escobar.

— Causons, dit la comtesse, car les circonstances sont graves.

— Très-graves, reprit le supérieur, en versant à la comtesse du vin d'Alicante.

Alliaga écouta de toutes ses oreilles, ce qui était facile : du cabinet où il était assis, on ne perdait pas une parole, même celles dites à demi-voix, et quand il entr'ouvrait le léger rideau de taffetas, il voyait en face de lui la comtesse en grande parure, brillante et belle encore, placée entre le supérieur et le prieur, qui la regardaient tous deux d'un air béat, et déployaient pour elle toutes les prévenances de la galanterie monastique.

— L'important, dit le père Jérôme, est d'assurer avant tout...

— La chute du duc de Lerma ! s'écria la comtesse.

— L'existence et l'influence de notre ordre, répondit le jésuite.

— Je remarque, dit la comtesse, que quand il s'agit de mes affaires, vous commencez toujours par les vôtres.

— Pour revenir plus sûrement à celles qui vous intéressent ! s'écria le père Jérôme... Vos affaires et les nôtres se tiennent étroitement, et c'est un détour qui nous avance.

— La ligne droite, dit Escobar, est rarement la plus courte. C'est un préjugé dont on commence à revenir.

— Il s'agit donc, reprit le père Jérôme, de nous établir complétement, *franchement* et *ostensiblement* en Espagne.

— En fraude, c'est permis, dit Escobar ; mais *ostensiblement*, est-ce possible?

— Je l'espère bien ! s'écria le supérieur.

— Moi, je ne le pense pas, dit gravement Escobar, et je crains même que nous ne puissions jamais y réussir. L'Espagne n'est pas un pays qui nous convienne, et nous ne lui convenons pas. L'inquisition va mieux aux Espagnols qui, sombres et graves, ne demandent qu'à croire et ne tiennent pas à raisonner. Avec ses formes absolues et qui n'admettent pas le doute, le saint-office est justement ce qu'il leur faut. Le saint-office leur cause une frayeur mêlée d'intérêt, et ils courent à ses auto-da-fé et à ses processions, comme aux combats de taureaux. Pour nous autres, qui régnons, non par la violence, mais par l'adresse, ils ne nous comprennent pas. Il nous faut à nous un peuple qui ait de l'esprit, de la finesse, ou qui croie en avoir ! La France nous convient mieux. Il n'y a là ni bûcher ni force brutale ; on nous y attaque par des plaisanteries ingénieuses et de piquantes épigrammes, mais on nous laisse faire, et pendant qu'ils se félicitent et se réjouissent de leur esprit, nous nous servons du nôtre.

— Aussi, dit le père Jérôme, c'est toujours de l'autre côté des Pyrénées qu'est établie pour nous la métropole, la mère patrie ; mais cela n'empêche pas, dans l'intérêt même de l'ordre, de travailler à la propagation de nos doctrines, à l'agrandissement de nos ressources, et de chercher, en un mot, à étendre nos conquêtes. La France nous y aidera ; elle nous y aide dès ce moment. Je viens de recevoir des dépêches en chiffres du plus puissant et du plus habile de nos frères, car, pour avoir conquis l'estime et la faveur d'un roi tel que Henri IV, il faut bien de l'adresse.

— Il faut mieux que cela, dit Escobar.

— Et quoi donc?

— Un talent et une vertu réels... Un roi tel que Henri ne se laisse pas prendre aux apparences, et s'il a donné sa confiance au père Cotton, c'est qu'il la mérite.

— Et vous avez raison, Escobar; le père Cotton est tout dévoué au Béarnais, j'en ai la preuve ; car toutes ses lettres, toutes ses dépêches ont pour but de l'éclairer et de le servir.

— En vérité? dit la comtesse.

— Le roi Henri avait des traîtres jusque dans son conseil. Villeroi, vieux ligueur, donnait avis de tout ce qui s'y passait à Nicolas l'Hoste, son commis principal, qui le transmettait au duc de Lerma. C'est le père Cotton qui a tout découvert et tout dit à son maître. La reine de France, Marie de Médicis, et ses confidents, Éléonore Galigaï et Concini, étaient en correspondance secrète avec l'Espagne. Bien plus, la maîtresse du roi, la marquise de Verneuil, le trahissait et était vendue à don Balthazar de Zuniga, ambassadeur d'Espagne, créature du duc de Lerma; c'est le père Cotton qui a tout deviné, tout déjoué et mis en garde le Béarnais.

— Et contre l'ordinaire des princes, dit Escobar, celui-ci n'a pas été ingrat. L'édit de Rouen a rappelé nos frères de l'exil.

— Enfin, continua le supérieur, pour en venir à ce qui nous regarde, l'année dernière, j'ai eu le bonheur et le talent d'apprendre, par une de mes pénitentes, une intrigue où était mêlé un amant à elle, intrigue qui n'allait à rien moins qu'à livrer la ville de Marseille aux Espagnols. Louis de Meyraigues, premier magistrat de la ville, s'entendait pour cela avec le duc de Lerma, par le moyen d'un secrétaire de la légation espagnole. J'en ai informé le père Cotton, qui en a instruit le roi. Celui-ci, qui n'est pas comme le nôtre et qui sait agir, s'est assuré par lui-même de la réalité du complot, et sur-le-champ il a donné ordre d'arrêter le secrétaire de légation et de trancher la tête au comte de Meyraigues, comme coupable de haute trahison *. Mais toutes ces intrigues

* Charles Weiss, tome Ier, p. 277.

secrètes, tous ces complots tramés dans l'ombre, car c'est là la seule politique du duc de Lerma et surtout de l'inquisiteur Sandoval, son frère, toutes ces tentatives, qui démontraient clairement au roi Henri le mauvais vouloir de l'Espagne, l'ont enfin lassé et irrité, et, ne prenant conseil que de lui-même, il a résolu d'en finir et d'abattre d'un seul coup l'Espagne et son ministre.

— Ah ! dit la comtesse, voilà qui nous intéresse.

— Je vous disais bien que nous allions y venir.

— Et cela devient sérieux?

— Très-sérieux, reprit le révérend, en lui servant une aile de volaille froide.

Puis il continua son récit :

— Le roi Henri IV n'entreprend rien à l'étourdie, à la légère. Il prépare ses entreprises d'avance, de longue main, sans rien donner au hasard ; et d'après les dépêches que je viens de recevoir du père Cotton, son plan est admirable, immense, d'un succès certain ; et quand même, en ce moment, le duc de Lerma en serait instruit, il ne pourrait plus s'y opposer... il est trop tard.

— Qu'est-ce donc ? dit Escobar.

— Longtemps Philippe II et les provinces qui lui étaient soumises, c'est-à-dire presque toute l'Europe, ont formé une grande croisade catholique contre les protestants ; aujourd'hui le Béarnais se met à la tête de tous les peuples protestants contre l'Espagne. La Hollande, la Suède, tous les princes luthériens d'Allemagne, Venise, la Suisse et la Savoie le reconnaissent pour chef et marchent sous ses drapeaux.

— C'est une guerre formidable ! dit la comtesse.

— Bien plus, reprit Escobar, c'est une révolution qui va changer toute la face de l'Europe, et je ne vois pas, en effet, comment le duc de Lerma pourra y résister.

— Rien n'est préparé pour la défense : pas une place forte en état, pas une armée sur pied et pas un maravédis dans le trésor royal. Le roi Henri, au contraire, d'après ce que m'annonce le père Cotton, a une armée de cinquante

mille hommes de pied et huit mille de cavalerie, tous vieux soldats, commandés par des officiers habitués aux combats et formés par le Béarnais pendant les guerres de la Ligue. Il a en outre un train d'artillerie supérieur à tous ceux qu'aucun souverain ait jamais fait paraître en campagne, et des munitions de guerre pour cent mille coups de canon. De plus, et par l'économie et la sage administration du duc de Sully, son ministre, qui n'est point un duc de Lerma, il a amassé des trésors tels qu'il pourrait tenir sur pied, pendant dix ans, des forces militaires plus redoutables encore, sans rien demander à ses sujets et sans créer aucun impôt extraordinaire. Jamais l'Europe n'aura vu de si grands préparatifs ni une si vaste entreprise.

— C'est admirable ! s'écria la comtesse.

— Quel roi que ce Henri IV ! dit Escobar.

— Homme de tête et de cœur, ajouta le père Jérôme, il réunit les qualités qui font les grands princes ; il les a toutes !

— Il aime les femmes, dit la comtesse.

— Il protége les jésuites, dit le supérieur.

— C'est-à-dire, il s'en sert, reprit Escobar, ce qui est bien différent ; mais n'importe, imitons-le ! servons-nous de lui, et si ce que le révérend nous apprend là est authentique...

— Je tiens tous ces détails du père Cotton, qui, à son tour, m'en demande quelques autres sur la situation intérieure de l'Espagne, et c'est à vous que je m'adresse, madame la comtesse.

— Vous les aurez, s'écria celle-ci.

— Par qui ? demanda Escobar.

— Par le duc d'Uzède, répondit froidement le supérieur.

— Qui les obtiendra de son père le duc de Lerma, dit la comtesse, c'est plus sûr.

— C'est juste, fit Escobar ; cela devient une affaire de famille et d'intérieur.

— Et le jour où le roi de France entrera en campagne,

ce qui ne peut tarder, continua le supérieur, le duc de Lerma, qui n'a rien prévu et qui ne peut s'opposer à rien, le duc de Lerma, qui n'aura su défendre ni son roi ni le royaume qui lui était confié, ne pourra plus rester au pouvoir, ni conserver les rênes de l'État. C'est un homme perdu, renversé de fait et de droit, sans que nous ayons besoin de nous en mêler. Avec lui tombe Sandoval son frère.

— Avec Sandoval l'influence de l'inquisition, dit Escobar.

— A la place du saint-office, la compagnie de Jésus.

— Et à la place de Gaspard de Cordova, qui n'est rien, frère Jérôme, qui sera tout ; frère Jérôme, confesseur du roi, aussi puissant en Espagne que le père Cotton l'est en France ; n'est-ce pas, mon révérend ?

— Eh mais, dit Jérôme en souriant, cela est possible.

— Et qui, un beau matin, continua Escobar, nous saluera de son chapeau de cardinal.

— Si toutefois il salue quelqu'un, dit la comtesse, quand il portera ce chapeau-là. Mais il y a un seul obstacle à tous ces projets, à tous ces rêves.

— Lequel ?

— Ils sont impossibles.

— Comment cela, s'il vous plaît ? dit le supérieur en posant sur la table un verre de Xérès qu'il allait porter à ses lèvres.

— C'est que vous allez travailler pour d'autres ; c'est que, le duc de Lerma renversé, ce n'est pas vous qui hériterez de son pouvoir et de son influence.

— Et qui donc ?

— Je vais vous le dire : Le roi est amoureux...

— Nous le savons.

— Mais non pas de celle que nous voulions lui donner pour maîtresse, non pas de Carmen, ma nièce...

— Hélas ! non, dit Escobar, et c'est grand dommage.

— Le duc d'Uzède nous a tout raconté, reprit le père Jérôme.

Piquillo redoubla d'attention.

— Le roi, continua la comtesse, le roi, qui n'aimait rien, et que je croyais incapable d'aimer, est en proie en ce moment à un amour ou plutôt à une passion... à un délire inouï... et cela sans raison, sans motif.

— C'est bien singulier, dit le père Jérôme.

— Vous qui vous y connaissez, madame la comtesse, ajouta Escobar, expliquez-nous cela.

— Ce n'est pas possible ! si cela s'expliquait, ce ne serait plus de l'amour.

— Je ne comprends pas, dit froidement Escobar; mais puisque vous le dites, ce doit être.

— Et, ajouta Jérôme, si cet amour est en effet aussi violent, il y a au moins un espoir, c'est qu'il ne durera pas longtemps.

— Vous auriez raison si cette femme était sa maîtresse, si elle était à lui, et plût au ciel que cela fût ainsi !

— Le ciel nous en fera la grâce, dit Escobar.

— Eh non ! c'est un amour pur, chaste, platonique. Le roi n'avait osé jusqu'ici jeter les yeux sur aucune femme. Il serait comme vous Escobar... s'il aimait les livres. Tout ce que voulait Sa Majesté, c'était que cette beauté fût présentée à la cour, pour qu'il eût le bonheur de la voir et de l'admirer tous les soirs. Ses vœux n'allaient pas plus loin. Le duc de Lerma s'était chargé de les satisfaire, et moi d'y mettre obstacle.

— C'était bien.

— J'ai couru prévenir la reine et tout lui dire.

— Encore mieux !

— Je lui ai prouvé que le duc de Lerma avait le dessein d'amener à la cour une maîtresse, une favorite du roi, une rivale en un mot...

— Eh bien, dit vivement Jérôme, qu'a fait la reine ?

— La reine .. dit la comtesse avec dépit, la reine, qui ne se mêle de rien, a, je crois, plus d'esprit que nous tous ! Loin de se fâcher, loin d'accabler le ministre que je lui livrais, loin de faire une scène de ménage à son auguste

époux, la reine a choisi elle-même et demandé pour dame d'honneur la belle Aïxa!

— Ce n'est pas possible! s'écrièrent à la fois Escobar et le prieur.

Leurs exclamations bruyantes empêchèrent d'entendre un profond et douloureux soupir qui partait du cabinet à droite. Alliaga avait réuni toutes ses forces pour commander à son trouble et à son émotion. De ses deux mains il comprimait les battements de son cœur, et avançait sa tête vers la porte pour ne rien perdre de ce qui se disait.

— Oui, vraiment, continuait la comtesse, la reine a attaché Aïxa à sa personne. Depuis ce moment qu'est-il arrivé? Le roi, qui presque jamais n'apparaissait chez la reine, y vient maintenant tous les soirs. De son côté, Marguerite a déjoué les projets de son mari en les devançant: elle a fait de la jeune fille sa favorite, sa compagne, son amie; elle lui témoigne tant d'affection que celle-ci désormais ne peut plus la trahir ; cela paraîtrait ingrat et odieux... même à la cour. Le roi, sans se douter des obstacles que cette facilité apparente apporte à ses desseins, en paraît ravi, enchanté, et semble le plus heureux des hommes ; il voit tous les jours Aïxa, il cause avec elle, et quoiqu'il soit facile de voir à quel point il en est épris, il n'exige rien de plus. J'ignore combien de temps cela durera; mais en attendant, Aïxa, aimée de la reine, adorée du roi, jouit dans ce moment d'un crédit immense, d'un pouvoir dont elle ne se doute pas, et dont elle ne pense pas encore à se servir. Cependant si elle le voulait, et elle le voudra, tout fléchirait devant elle. Le duc de Lerma lui-même serait brisé comme un verre. Ce n'est donc plus lui qui est à craindre, c'est elle. Lui renversé, le ministre qui arrivera au pouvoir, le confesseur qui obtiendra la confiance du roi, sera celui qu'elle protégera et qu'elle désignera.

— Eh! mais alors, dit le père Jérôme avec un peu d'embarras, rien n'est désespéré. Cette jeune fille, après tout, paraît jusqu'ici fort estimable...

— On pourrait, continua Escobar, savoir qui dirige sa conscience, et peut-être arriver par là...

— Oui, vraiment, répliqua la comtesse, qui avait déjà deviné les desseins des bons pères, prêts tous deux à l'abandonner pour se tourner vers la nouvelle favorite ; oui vraiment, rien n'est plus facile.

— Eh bien! reprit Escobar, s'il est facile de la gagner, s'il y a moyen de réussir...

— Pour tout le monde, reprit froidement la comtesse, excepté pour moi et pour vous!

— Comment cela? s'écrièrent les deux jésuites.

— Moi... parce que je suis son ennemie mortelle et déclarée, parce qu'il s'est passé entre nous des choses qu'on n'oublie pas.

— Vous, comtesse, c'est possible; mais nous... dit Escobar.

— Vous, mon père, et le révérend père Jérôme, vous l'avez offensée dans ce qu'elle a de plus cher.

— Allons donc!

— Et vous n'avez d'elle ni merci ni clémence à attendre.

— Expliquez-vous, de grâce, dit Escobar, en attachant sur elle un regard qui semblait chercher la vérité, non dans ses paroles, mais dans ses yeux et jusqu'au fond de son âme.

— M'y voici, mes pères. Vous connaissez un jeune moine nommé autrefois Piquillo?

— Oui, dit le supérieur, aujourd'hui frère Luis Alliaga, en mémoire de saint Louis, son patron, sous l'invocation duquel il a été baptisé.

— C'est le dernier novice reçu dans ce couvent, dit Escobar.

— Reçu! reprit la comtesse; il paraît que vous l'avez un peu forcé d'entrer.

— Que la volonté de Dieu soit faite! s'écria Escobar; et n'importe comment, pourvu qu'elle se fasse!

On se doute que, depuis quelques instants, l'attention de Luis Alliaga avait redoublé.

— Eh bien, continua la comtesse, le jeune Fernand d'Albayda, mon neveu, un très-joli cavalier...

— Nous le connaissons, dit le supérieur en commençant à regarder Escobar d'un œil inquiet; un charmant gentilhomme qui a un peu trop de vivacité, un peu trop de franchise...

— Il ne vous fait pas le même reproche, mon père; car il est arrivé, il y a quelques jours... furieux... hors de lui, raconter chez moi... dans mon hôtel, à ma nièce Carmen et à son amie Aïxa, que par une trahison indigne... infâme... au moyen d'une lettre interceptée... ou contrefaite... que sais-je...

— Passons, dit Escobar... nous connaissons l'anecdote.

— Je m'en doute, reprit la comtesse. Il paraît donc que cet Alliaga, entraîné dans le piége, a prononcé des vœux indissolubles, et que, depuis ce temps, et de peur du scandale qu'il pourrait faire, vous le retenez prisonnier dans ce couvent.

— Quand ce serait vrai? dit le père Jérôme.

— Vous en êtes bien le maître, reprit la comtesse; ce Piquillo était un sot que je n'ai jamais pu souffrir, un censeur hautain et sévère, un amateur d'in-folio, un savant qui lisait du matin au soir sans s'arrêter, et sans avoir même jamais l'idée de mettre un signet, dit-elle en jetant sur Escobar un regard railleur.

— Eh bien! murmura le père Jérôme avec impatience, quel rapport entre ce Piquillo et la favorite, et qu'y a-t-il de commun entre eux?

— Quel rapport? répondit la comtesse... c'est son frère!

— Son frère! s'écria le supérieur effrayé... ce n'est pas possible!

— Si vraiment, dit Escobar à demi-voix... Un Yézid... une Aïxa, il y avait de tout cela dans la lettre...

— Qu'il a lue?

— Non!... qu'il aurait dû lire! Mais je ne croyais pas que cette Aïxa dont on parlait fût celle pour qui Sa Majesté perdait la tête.

— Et ce Piquillo est son frère! répéta le père Jérôme d'un air consterné.

— Oui, vraiment, ce n'est plus un secret; le jeune moine Luis Alliaga est un Maure, un bâtard... un roman tout entier... mais Aïxa porte à ce frère naturel l'affection la plus vive et la plus tendre... A la nouvelle de ce guet-apens monastique dans lequel il était tombé, elle éprouva la douleur la plus profonde; elle a d'abord éclaté en menaces et en imprécations contre vous, mes pères; puis, fondant en larmes, elle s'est jetée à genoux et s'est écriée en étendant les bras : « Mon frère !... mon sauveur, toi qui t'es perdu pour nous, je te vengerai... je te le jure! »

Ici la comtesse s'arrêta en regardant les moines interdits et confondus.

— Maintenant, mes pères, continua-t-elle, croyez-vous encore pouvoir la gagner?

— Peut-être, dit Escobar.

— Et comment?

— Par Luis Alliaga; on peut combiner telle ruse.... (Dieu nous l'inspirera sans doute) qui le touche et qui le désarme!

— Ne l'espérez pas, dit le père Jérôme... je l'ai vu... je l'ai entendu; il nous a juré une haine mortelle, à vous, Escobar, et à moi...

— Juste comme sa sœur! dit la comtesse.

— Cela n'empêche pas, reprit Escobar en rêvant, et je trouverai bien moyen de le décider à prendre la défense et les intérêts de la compagnie de Jésus... quand on devrait l'élever aux premières dignités de notre ordre, et lui montrer en perspective sa sœur Aïxa un jour reine d'Espagne. Mais pour cela il faudrait qu'il fût des nôtres...

— N'est-il pas engagé dans votre ordre, dit la comtesse étonnée, n'est-il pas jésuite comme vous?

— Eh non, dit Escobar avec colère, pas encore! d'après la dernière bulle du pape Paul V, trois mois de noviciat suffisent pour être prêtre, et les vœux de Piquillo sont va-

lides et inattaquables. Mais on peut être prêtre sans être jésuite, et jésuite sans être prêtre; les deux choses n'ont aucun rapport. Or, les règlements de la compagnie de Jésus exigent rigoureusement *deux ans* de noviciat; donc, cet Alliaga n'est pas encore des nôtres.

— Et il n'en sera jamais, dit le supérieur. D'après ce que je sais de lui, il n'y consentira pas !... et la rigueur seule... le cachot peut-être... et les fers...

— La rigueur ! dit la comtesse en souriant.

— Oui... c'est le seul moyen !

— Et sa sœur ! reprit la comtesse; sa sœur qui, si vous le faites disparaître, vous demandera compte de ses jours et de sa liberté ! sa sœur, qui réclamera du roi vengeance contre vous...

— C'est vrai, dit Jérôme.

— Et le roi ne lui refuserait rien; je vous le jure ! rien ! pas même une injustice... à plus forte raison...

— C'est vrai, dit Escobar.

— Et elle sera secondée dans sa haine par le duc de Lerma, qui tient à conserver sa position, par Sandoval et Ribeira qui tiennent à vous faire perdre la vôtre. Ce sera une ennemie constante, implacable, qui travaillera à vous perdre à chaque instant du jour. Dieu est bien haut, les Français sont encore loin, la favorite est bien près, et avant que le ciel ou la France vous soit en aide, la belle Aïxa aura fait fermer votre couvent et exiler de l'Espagne la compagnie de Jésus... Que vous en semble, mes pères, et qu'en dites-vous ?

Les deux révérends pères se regardaient et semblaient se consulter du regard.

— La comtesse a raison, murmura le père Jérôme après un instant de silence.

— Parfaitement raison, répondit Escobar.

— Il n'y a pas moyen, je le reconnais, de désarmer une ennemie pareille.

— Ni de la gagner.

— Non, dit le supérieur avec fierté ; ce serait s'avilir.

— Et pour rien ! ajouta Escobar... C'est là que serait l'humiliation ! Il faut donc chercher un autre moyen.

— Je n'en connais qu'un seul, s'écria la comtesse, c'est de la renverser.

— De la perdre ! dit le père Jérôme.

— Et je suis prête à vous servir, continua la comtesse avec rage, à vous seconder de toutes les manières.

— De toutes ? dit froidement le supérieur.

— Oui, mes pères.

— Et quand viendra le moment, madame la comtesse, vous ne tremblerez point ? vous n'hésiterez point ?...

— Hésiter à perdre une rivale... une ennemie !... vous ne me connaissez pas ! Parlez, parlez, mes pères !...

Et le cœur de la comtesse battait d'émotion et de colère, et ses yeux semblaient lancer des éclairs.

— Ah ! elle est belle ainsi ! s'écria le père Jérôme.

— Très-belle, dit froidement Escobar ; mais vous disiez, mon révérend ?

— Je disais...

Et le supérieur, regardant toujours la comtesse, parlait lentement, s'arrêtait presque à chaque mot, et semblait vouloir moins fixer l'attention qu'irriter l'impatience de celle qui l'écoutait.

— Je disais... que pour se défaire d'un ennemi... redoutable... et qu'on ne peut vaincre... il y a peu de moyens... A vrai dire... il n'y en a même qu'un seul.

— Lequel ? demanda la comtesse.

— Les saintes écritures nous en offrent de nombreux exemples, répondit Escobar.

— Nous y voyons, continua le supérieur, des femmes pieusement intrépides, et que l'on traite d'héroïnes, tout braver pour perdre l'ennemi commun.

— Quelles sont ces femmes, ces héroïnes ? demanda la comtesse.

— Eh mais, dit le père Jérôme en ayant l'air de chercher dans sa mémoire, sans aller plus loin... Judith !

La comtesse se tut et regarda tour à tour les deux moines comme pour sonder toute l'étendue de leur pensée. Les deux pères baissèrent les yeux, et pendant quelques instants un silence profond régna dans la salle.

Ce silence, la comtesse le rompit en répétant d'une voix brève et incisive :

— Judith? mes pères!

— L'exemple est mal choisi, s'écria le supérieur, car des armées ne sont point en bataille, et il ne s'agit point de tirer le glaive... j'ai voulu dire seulement...

— Je comprends... je comprends, dit la comtesse. Et vous pensez, mes pères, continua-t-elle en parlant lentement, vous pensez donc que cela est permis?

— Distinguons! s'écria vivement Escobar. Se défaire d'un ennemi.... méchamment, par haine, et seulement pour lui nuire, le ciel le défend. Mais quand c'est pour repousser ses attaques, quand c'est pour se préserver soi-même, quand c'est dans le cas de légitime défense, le ciel le permet et l'autorise. J'ai fait un livre sur cette matière, mon *Traité des cas de conscience*, je le donnerai à lire à madame la comtesse.

— Je vous remercie, dit celle-ci. Le père Jérôme partage-t-il vos doctrines à ce sujet?

Le révérend s'inclina en signe d'approbation.

— Ainsi, mon père, ce que vous conseillez... vous le feriez... vous en partageriez toutes les chances? dit-elle lentement.

Le révérend fit de nouveau un geste affirmatif.

— Et moi, je ferais plus encore, dit Escobar.

— Quoi donc?

— Je vous donnerais à tous les deux, et sans crainte, l'absolution!

— C'est quelque chose, dit la comtesse.

— C'est le principal! s'écria Escobar, car je vous dégage

ainsi de toute responsabilité, je l'assume tout entière sur moi, et m'en charge à tout jamais dans le ciel.

— Si ce n'était que le ciel, dit la comtesse, je serais tranquille. Dès qu'il serait désarmé par vous, je n'aurais plus à craindre son courroux ni sa justice... mais il est une autre justice... moins redoutable, il est vrai, et qui cependant existe.

Le père Jérôme la regarda en souriant, et jeta un coup d'œil à Escobar, qui, en ce moment, haussait les épaules d'un air de dédain et de pitié.

— Croyez-vous donc, madame la comtesse, s'écria le révérend, croyez-vous donc qu'on aille niaisement s'exposer aux dangers que vous avez la bonté de redouter?

— Comme les hommes sont presque tous sujets à l'erreur, dit Escobar, comme ils ne peuvent, la plupart du temps, apprécier les intentions ni comprendre les motifs, cela fait qu'ils s'égarent et se trompent souvent dans leurs jugements; aussi, il ne faut pas s'y fier.

— Ni s'y soumettre, dit le révérend.

— Ni même s'y exposer, ajouta Escobar, et c'est facile.

— Comment cela? demanda vivement la comtesse.

— Dieu seul, dit Escobar, peut lire dans le fond des cœurs. Les hommes ne vont point si avant... ils ne voient que l'apparence.

— Et en n'en laissant aucune, continua le supérieur, en ne laissant aucune trace, leur pouvoir ou leur malice est forcé de s'arrêter, et ne peut aller plus loin.

— Et le moyen, dit la comtesse, de parvenir à ce que vous me dites là, et d'effacer aux regards terrestres jusqu'à la moindre trace de ces projets que le ciel approuve et que les hommes pourraient blâmer?

— Ce moyen!... dit le révérend en souriant; je croyais que vous, comtesse, qui êtes une femme supérieure, vous en aviez au moins quelque idée...

— Aucune, mon père.

— Ah! c'est que nos travaux assidus ont fait luire

pour nous des lumières qui ne brillent pas à tous les yeux.

— Oui, dit Escobar, nos études scientifiques nous ont donné des connaissances qui ne sont jusqu'à présent que le partage du petit nombre. Nous avons entre autres une science qu'on eût autrefois appelée la magie, ou la sorcellerie, et que maintenant encore l'inquisition ne serait pas éloignée de traiter comme telle !... Nous autres savants, nous l'appelons tout uniment la chimie... Nous lui devons des résultats étonnants et des secrets merveilleux !

— Vous allez en juger, dit le supérieur. Frère Escobar, prenez dans mon nécessaire ce petit flacon rose... vous savez... celui en cristal de roche, qui se referme avec un couvercle en or surmonté d'une émeraude.

— Oui, mon révérend, répondit Escobar, en se dirigeant vers le cabinet où était Piquillo.

Celui-ci tressaillit, et sentit une sueur froide inonder son visage.

— Non, non ! s'écria le révérend en se retournant. Où va-t-il ? où va-t-il ? pas dans ce cabinet... dans l'autre !

— C'est juste, dit Escobar ; je ne sais plus où j'ai la tête.

Et il entra dans le second cabinet, où il resta quelques instants.

— C'est la vérité, dit le supérieur, le frère Escobar a, ce soir, des distractions, des préoccupations, que du reste j'explique aisément.

— Comment cela, mon père ?

— Eh mais.... par le tête-à-tête où je l'ai trouvé ici avec madame la comtesse.... Je ne l'y exposerai plus... dans l'intérêt de son âme... Le voici, ce bon frère.

Escobar rentrait en ce moment avec un petit flacon de cristal de roche d'une forme charmante, et qui contenait une liqueur d'une teinte rose.

— Tenez, dit le supérieur, en le lui prenant des mains, tenez, madame la comtesse, regardez bien et écoutez : On jetterait quelques gouttes de cette liqueur dans un verre d'eau, dans une boisson quelconque, que sa présence ne

s'y trahirait par aucun goût... elle n'en a point. Bien plus, elle ne produirait d'abord aucun effet... Des semaines, un mois entier s'écouleraient sans apporter aucun changement; mais peu à peu, jour par jour, heure par heure, une sourde et lente décomposition se manifesterait dans tous les organes. Sans souffrance, sans secousse, au bout de trois ou quatre mois, peut-être moins, suivant la dose, on arriverait, par une maladie de consomption et de langueur, au terme de ses jours, sans que l'œil même le plus exercé en pût soupçonner la cause.

— En vérité, dit la comtesse en saisissant le flacon, qu'elle regardait avec curiosité, cela produit de pareils effets... vous en êtes sûr?

— A n'en pouvoir douter... trop d'exemples l'attestent.

— Et lesquels? s'écria la comtesse.

— Philippe II connaissait le secret que je viens de vous découvrir, dit le supérieur à demi-voix. C'est ce qui fait que don Juan d'Autriche, le vainqueur de Lépante et des Pays-Bas, don Juan dont l'ardente ambition, et surtout les exploits, importunaient et inquiétaient son royal frère, don Juan d'Autriche est mort à trente ans, au milieu de ses projets et de sa gloire... d'une maladie de langueur dont vous tenez la cause dans vos mains, madame la comtesse; comprenez-vous maintenant?

— Très-bien! mon père; me voilà rassurée d'un côté. Mais vous me répondez que de l'autre... que du côté du ciel...

— Cela nous regarde, ma sœur.

— Je vous garantis le ciel, dit Escobar, et ne craignez rien. Dieu qui vous guide et vous inspire saura bien se manifester à vous.

— Comment cela?

— Oui sans doute, s'écria le révérend; si Dieu condamne notre dessein et ne veut pas qu'il s'exécute, il aura soin que l'occasion ne s'en présente pas. Mais si sa volonté est conforme à la nôtre, soyez sûre que cette occasion viendra d'elle-même, et par son ordre, s'offrir à vous.

En ce moment l'horloge du couvent sonna minuit. Frère Escobar tenait à la main un biscuit qu'il allait porter à sa bouche. Il s'arrêta, et le posa sur la table. Minuit venait de sonner. Une nouvelle journée commençait ; il fallait qu'il fût à jeun pour dire la messe et chanter matines dans deux heures.

— Comme le temps passe ! dit le supérieur.

— Quand on parle de Dieu, reprit Escobar, et qu'on s'occupe de lui.

— Je pars, dit la comtesse ; je retourne à Madrid, et personne n'aura pu se douter de ma visite au couvent.

— Je vais vous reconduire, dit Escobar, et ensuite me coucher.

— Moi de même, dit le supérieur... car il y a peu de temps d'ici à matines. Aidez-moi auparavant à éteindre toutes ces bougies, car en ce moment fray Paolo doit dormir, et il viendra demain soir, à la nuit, desservir et serrer tout cela.

En un instant toutes les bougies furent éteintes. L'appartement rentra dans l'obscurité. Piquillo entendit le tableau de saint Jérôme glisser dans le panneau, et l'ouverture qui conduisait à la cellule du supérieur fut hermétiquement fermée. Seulement alors le jeune moine se hasarda à sortir de sa cachette, en craignant de heurter dans l'ombre quelque meuble ou quelque débris du festin, car frère Jérôme venait de rentrer dans sa cellule, probablement pour s'y coucher, et, soit réalité, soit imagination, Alliaga crut au bout d'un quart d'heure l'entendre ronfler.

— Il dort ! se dit-il... il peut dormir après les projets qu'il vient de former !... et moi, je tremble encore seulement de les avoir entendus !

Toutes ses craintes alors se renouvelèrent plus vives que jamais ; les jours d'Aïxa étaient menacés par des ennemis implacables, sans conscience et sans remords ! Et non-seulement il était prisonnier de ces mêmes ennemis, mais, à supposer qu'il pût s'échapper de leurs mains, sa liberté dé-

sormais engagée ne lui permettait plus d'être, comme autrefois, à toute heure, auprès de sa sœur, pour la défendre et veiller sur elle.

Avant tout, comment sortir de cette chambre où lui-même était venu s'enfermer? Il avait d'abord remercié le ciel, qui lui avait donné ainsi le moyen de connaître les projets de ses persécuteurs; mais maintenant il s'agissait de les déjouer et de prévenir leurs tentatives, et comment y réussir, s'il devait, ainsi que le révérend père Jérôme l'en avait menacé, être jeté dans un cachot?

— Non, non, s'écria-t-il, il faut reconquérir ma liberté, il faut être libre... Je le serai... je le veux... Je ne suis pas obligé de rester dans leur ordre... je le sais maintenant... je l'ai entendu de leur bouche... et pour me venger d'eux, pour les combattre, pour leur rendre le mal qu'ils m'ont fait, pour défendre Aïxa, j'irai plutôt me jeter dans un autre couvent...

Oui, mais, ajoutait-il, en regardant autour de lui et en sentant la réflexion succéder à la colère, il faudrait d'abord sortir de celui-ci.

Il se rappela que les matines devaient bientôt sonner, que le supérieur devait s'y rendre, et que, pendant ce temps, il pourrait sortir de l'appartement où il se trouvait et de la cellule du père Jérôme. Il fallait encore attendre. Il se résigna. Tout à coup un grand bruit se fit entendre dans la pièce à côté. On ouvrait brusquement la porte.

— Qu'est-ce? qui vient là? cria le supérieur d'une voix haute.

— Moi encore, moi, mon révérend.

— Et qui vous amène, Escobar, quand il y a à peine une heure que je dors?

— Un incident extraordinaire et terrible!

Alliaga colla son oreille contre le tableau de saint Jérôme.

— En revenant de conduire la comtesse, qui est partie, bien partie, et qui roule sur la route de Madrid, j'ai voulu, avant de me coucher, voir comment allait notre jeune frère,

notre malade. J'ai entr'ouvert doucement la porte qui conduit dans la cellule du frère Luis Alliaga.

— Eh bien?

— Eh bien... il n'y était plus! Enfui! disparu!

— Miséricorde! s'écria le supérieur en se levant sur son séant. Seraient-ce déjà la vengeance de sa sœur et les persécutions qui commencent? Aurait-on, par ordre du roi, osé violer les droits de notre couvent et pénétré par force dans nos murs?

— J'en ai eu peur d'abord! je craignais que ce scandale-là ne fût arrivé pendant que nous étions à souper. Rassurez-vous, de ce côté du moins. Je viens de réveiller le frère portier : personne n'est entré; mais il paraît qu'on est sorti; il n'y a rien de bouleversé dans le couvent, il n'y a qu'un frère de moins.

— C'est important!... celui-là surtout!... Mais il ne peut être dehors; nos murailles sont trop hautes, nos portes et nos grilles ferment trop bien. Il ne peut que s'être caché, pendant la nuit, dans quelque coin du cloître.

— Pourvu qu'il ne m'ait pas vu reconduire la comtesse!

— Il ne manquerait plus que cela... une femme dans notre couvent... s'il le savait!

— La favorite le saurait bien vite. C'est pour le coup qu'il faudrait, et pour sa vie, le tenir dans un cachot.

— Certainement! mais pour cela il faut d'abord découvrir le coupable et nous en emparer.

— C'est bien. Nous ordonnerons au point du jour une recherche générale.

En ce moment, on entendit sonner la cloche qui annonçait les matines. Les deux religieux sortirent.

Les angoisses d'Alliaga étaient devenues plus grandes encore. Devait-il maintenant essayer de quitter sa retraite? S'il en sortait, s'il était rencontré, les frères s'empareraient de lui, et leur intention, qu'il connaissait, était de le jeter dans un cachot. D'un autre côté, en restant où il était, il ne pouvait manquer d'être découvert un peu plus tard. Auquel

des deux dangers donner la préférence ? Il vit bientôt qu'il n'avait même plus l'embarras du choix; il s'était approché du tableau de saint Jérôme et avait essayé de l'ouvrir. Le panneau était fermé de l'autre côté par un verrou. Impossible de s'éloigner ; il fallait donc demeurer dans sa prison actuelle, qui, après tout, valait mieux, et il se mit de nouveau à réfléchir.

D'après ce qu'avait dit le prieur, il était probable qu'il n'avait rien à craindre de la journée. Fray Paolo viendrait seulement à la nuit enlever les débris du festin ; d'ici là tous les frères parcourraient le couvent du haut en bas, et tout serait soigneusement visité, excepté la cachette où il se trouvait ; c'était donc encore pour lui l'asile le plus sûr.

Il était exténué de faim et de sommeil, et dans l'état d'accablement où il se trouvait, il ne pouvait prendre aucun parti; une occasion de fuir lui aurait été offerte, qu'il n'aurait pu en profiter : il se soutenait à peine. Il commença par manger un peu, puis s'étendit sur l'excellent canapé du père Jérôme, et malgré les dangers qui le menaçaient, lui et ce qu'il avait de plus cher, malgré les inquiétudes et les tourments auxquels il était en proie, la fatigue l'emporta, il s'endormit profondément ; un long sommeil lui fit oublier ses maux et répara ses forces.

Quand il se réveilla, il se sentit tout autre que quelques heures auparavant. La fièvre l'avait quitté, et toutes ses facultés lui étaient revenues. Il ignorait, par malheur, combien de temps il avait dormi et ne savait pas à quelle heure de la journée il se trouvait. Le salon qu'il occupait était toujours dans l'obscurité. Il y avait bien une fenêtre dont les volets et les persiennes étaient fermés. Il n'osait les ouvrir, d'abord parce qu'on pouvait l'entendre, et puis parce qu'il ignorait sur quel endroit du couvent donnait cette croisée. Les quelques rayons qui se glissaient à travers les fentes des persiennes semblaient si pâles et si faibles, qu'il fallait ou que le jour vînt à peine de paraître ou qu'il fût déjà sur son déclin. Or, Piquillo sentait au bien-être qu'il éprouvait, à

ses forces et à son appétit revenus, qu'il avait dû dormir depuis bien longtemps : donc il devait se trouver au soir du second jour, donc la nuit allait bientôt arriver et avec elle fray Paolo.

Il se mit à examiner attentivement ce petit salon, obscur pour tout autre et non pour lui, dont les yeux étaient déjà façonnés et habitués à cette obscurité. Il en distingua parfaitement l'ameublement et toutes les parties. Des couteaux brillaient sur la table, il en saisit un vivement. C'était une arme; mais pouvait-il s'en servir contre ceux qui viendraient l'arrêter, pauvres moines obéissant passivement aux ordres de leur supérieur? Meurtre inutile d'ailleurs, puisqu'il serait toujours accablé par le nombre.

Un instant il eut la pensée de tourner cette arme contre lui-même : c'était échapper à une prison éternelle peut-être et à bien d'autres douleurs encore. Mais qui donc sauverait Aïxa? qui veillerait sur elle? qui détournerait de ses lèvres le poison qui lui était destiné? Déjà même il était bien tard, peut-être! Non, il ne lui était pas permis d'attenter à des jours qui ne lui appartenaient plus et qu'il avait voués à tous les siens. Une idée alors lui vint, idée hardie, périlleuse, et dont la réussite était presque impossible; mais il n'avait pas la liberté de choisir. Que risquait-il, d'ailleurs, et quelle crainte pouvait l'arrêter? Rien ne donne plus d'audace et de sang-froid qu'un péril certain et inévitable.

Il avait aperçu la veille, dans le cabinet où il s'était réfugié, les robes, les ornements et les insignes remarquables que portait d'ordinaire le père Jérôme, abbé du couvent. Alliaga, nous l'avons dit, était à peu près de la taille du supérieur, et la robe et le froc vont à tout le monde. Il revêtit les habits du jésuite, passa autour de son cou le large ruban bleu des abbés d'Alcala de Hénarès, au bout duquel pendait une croix en bois de cèdre, en mémoire du morceau de la vraie croix dont la chapelle avait été dotée par Ferdinand le Catholique, et qui brillait parmi les nombreuses reliques dont jouissait le monastère. Il attacha au cordon de sa robe

un chapelet bénit par le pape, et que souvent le supérieur laissait pendre à sa ceinture ; il prit à la main un missel que le bon père ne lisait jamais, mais qu'il portait presque toujours ; il croisa sa robe, abaissa son froc et attendit. Le faible rayon de jour qui éclairait à peine la chambre avait totalement disparu, il était nuit, et l'Angelus, qu'Alliaga entendit sonner, l'avertit que fray Paolo ne tarderait pas à venir.

En effet, on ouvrit la porte de la cellule. Piquillo s'élança à côté du panneau mobile, et, respirant à peine, il resta debout, appuyé contre la boiserie ; on eût dit d'une figure de moine appliquée sur la muraille dans le cadre d'un tableau ou d'une tapisserie. Le panneau glissa sans bruit, et fray Paolo parut, portant d'une main un grand panier vide, et de l'autre une lanterne, laquelle lui permettait de distinguer les objets qui étaient en face de lui, et l'empêchait d'apercevoir ceux qui étaient à sa droite et à sa gauche.

A peine avait-il fait quelques pas dans la chambre que Piquillo se glissa doucement derrière lui et, une fois dans la cellule, poussa le panneau et tira le verrou. Peu lui importait alors que le moine l'entendît ; mais celui-ci, au milieu du bruit des assiettes et des couverts qu'il desservait et mettait dans son panier, ne tourna seulement pas la tête, et lorsque, quelques minutes après, il voulut sortir, il crut, en se voyant prisonnier, que le supérieur lui-même venait de refermer le tableau, et il n'osa ni crier ni appeler, de peur de compromettre le père Jérôme, qu'il supposait n'être pas seul.

Piquillo cependant n'avait fait que traverser la cellule ; une fois dans le corridor, il n'hésita point sur le parti à prendre. Il n'y en avait qu'un qui pût le sauver. Il descendit rapidement l'escalier et traversa la cour, espérant que l'Angelus ne serait pas encore chanté, et que les frères seraient encore à la chapelle.

Ils en sortaient dans ce moment. N'importe, il n'y avait pas à reculer. Alliaga se dirigea hardiment vers la cellule du frère portier. Deux ou trois frères qui se trouvaient près de

là se rangèrent avec respect pour le laisser passer et le saluèrent profondément. Alliaga leur rendit leur salut et, non sans que le cœur lui battît avec violence, il s'élança dans la cellule où demeurait le gardien du couvent. Celui-ci, à la lueur de sa lampe, qu'il venait d'allumer, était occupé à coller sur un livre de prières des images découpées de saints et de saintes, travail qui absorbait toute son attention.

A la vue du supérieur, il se leva brusquement en murmurant entre ses dents :

— C'est singulier! je ne l'avais pas vu rentr...

Un geste impérieux ne lui permit pas d'achever cette phrase. Sans le regarder, sans lui adresser la parole, Alliaga lui avait fait un signe du bras dans la direction de la porte, et, comme par un mouvement mécanique, comme par un seul ressort, on avait vu en même temps la tête du frère portier s'incliner, et son bras droit tirer le cordon.

Ah! quand Alliaga vit s'ouvrir cette porte, et tomber la dernière barrière qui le retenait captif, quand il sentit l'air du dehors, l'air de la liberté qui venait déjà dilater sa poitrine et rafraîchir ses poumons, il éprouva dans tout son être une de ces sensations qu'on ne peut rendre, un frisson de bonheur indicible; et avide de saisir la liberté qui lui était offerte, tremblant encore qu'elle ne lui fût ravie, il se hâta de poser le pied sur le seuil. Il en avait encore un dans le couvent dont il allait sortir, quand se présenta pour entrer un homme vêtu d'une robe de moine et portant en sautoir le ruban bleu des abbés d'Alcala. Que devint Piquillo! C'était le père Jérôme!

A la vue d'un second abbé qui lui était si pareil de taille et d'habit, à l'aspect d'un autre lui-même, le père Jérôme était resté stupéfait et la bouche béante. De surprise, il fit un pas en arrière. Piquillo en fit un en avant. Il avait compris du premier coup d'œil le danger de sa position. La porte du couvent n'était pas encore refermée; le véritable abbé pouvait appeler; on allait accourir à sa voix, et il lui était facile de se faire connaître, de réclamer son nom, son

titre et ses droits, sans compter sa robe et ses insignes; déjà il s'était écrié :

— Qui êtes-vous ?

— Silence ! lui avait dit Piquillo en rabattant son capuchon sur ses yeux.

— D'où venez-vous ?

— De la part de la comtesse d'Altamira, avait-il murmuré tout bas à l'oreille du supérieur, ce qui lui permettait d'abord de déguiser sa voix, et ensuite d'arrêter net celle du supérieur, qui, surpris et effrayé de cette communication mystérieuse, lui répondit sur le même diapason :

— Parlez.

Et il voulait le faire rentrer dans le couvent.

— Pas ici ! s'écria le faux abbé avec une terreur qui n'était pas feinte, et qui redoubla celle du père Jérôme.

A l'instant et sans lui donner le temps de lui répondre, Alliaga passa son bras sous celui du révérend, et l'entraîna vivement et à grands pas loin des murs du couvent.

VI

LA BOUTIQUE DU BARBIER.

Le supérieur le suivit pendant quelque temps, aussi ému qu'essoufflé, et sans prononcer un seul mot, persuadé que le message qu'on lui apportait était d'une importance telle que les murs du couvent ne devaient pas l'entendre; mais quand il s'en vit à une cinquantaine de pas, par la nuit qui déjà était sombre, et prêt à entrer dans une rue de la ville :

— Parlez, dit-il, maintenant.

Piquillo lui fit signe de la main qu'il y avait encore trop de danger, et ils se remirent en marche. Quelques minutes après, le supérieur s'écria :

— Mais parlez donc !... pourquoi venir à cette heure?... pourquoi sortir du couvent vêtu de ce costume et de ces insignes qui sont les miens?

Piquillo renouvela le même geste qui voulait dire :

— Pas encore !... Attendez.

Enfin, et au bout de quelques minutes de marche, le supérieur s'arrêta. Les deux moines étaient alors dans un carrefour où aboutissaient plusieurs rues; la ville d'Alcala, à cette époque, n'était point éclairée de nuit, et le supérieur s'écria :

— Ici, monsieur, personne ne peut nous voir ni même nous entendre. Apprenez-moi enfin le message dont la comtesse vous a chargé pour moi.

Alliaga se trouvait alors assez loin du couvent pour qu'il fût impossible au supérieur d'appeler ses frères. Alliaga saisit

avec force la main du moine, et s'approchant de son oreille :

— La comtesse m'a chargé de vous dire, mon père, que vous étiez un infâme !...

Et laissant le supérieur stupéfait, atterré, foudroyé, Alliaga s'élança dans la première rue qui s'offrit à lui, se doutant bien, ou que l'abbé n'oserait le poursuivre, ou que ses jambes de soixante ans ne pourraient lutter avec celles d'un jeune homme.

Alliaga courut ainsi jusqu'à l'extrémité de la rue, en prit une autre à sa droite, et alors seulement il ralentit sa marche pour ne point donner de soupçons. Il écouta. Aucun cri, aucun pas ne se faisaient entendre, il n'était point poursuivi. Il réfléchit alors sur ce qu'il avait à faire : courir à Madrid au plus vite pour avertir et protéger Aïxa. Mais il ne pouvait faire, cette nuit, à pied, les cinq lieues qui le séparaient de Madrid; il sortait de maladie, et les émotions qu'il venait d'éprouver avaient épuisé cette force factice que lui avait donnée le danger. Il le sentait bien; et s'il allait en route se trouver mal, rester sur le grand chemin, et, au point du jour, être reconnu... être repris ! Mais à qui demander protection et secours ? à qui s'adresser ? Il pensa au barbier Gongarello; il s'agissait de retrouver sa boutique, qui, ainsi que la ville d'Alcala, lui était totalement inconnue. Les rues étaient presque désertes, et il fut quelque temps sans rencontrer personne ; enfin, au détour d'une rue, il se trouva nez à nez avec un homme d'assez bonne mine, vêtu d'un manteau noir.

— Pourriez-vous, seigneur cavalier, m'enseigner la boutique du barbier Gongarello ?

— Rien de plus facile, mon frère, la seconde rue à gauche, la dernière boutique à votre main droite.

Alliaga remercia et s'éloigna, enchanté d'avoir si peu de chemin à faire ; car il sentait les forces lui manquer. Il compta la première rue, puis la seconde à sa gauche, et, en entrant dans celle-ci, il lui sembla qu'il était suivi. Il se retourna vivement et ne vit personne. Il s'était trompé sans

doute ; il arriva, ou plutôt il se traîna jusqu'à la boutique du barbier. Elle était fermée. Il frappa. On ne répondit point. Il frappa plus fort ; une petite fenêtre s'ouvrit.

— Qui va là ?

— Un ami.

Gongarello hésitait, car il venait de voir une robe de moine.

— J'ai beaucoup d'amis, répondit-il, autant que de pratiques ; mais je ne rase pas à cette heure-ci, par mesure de prudence : on risque de couper ses clients.

Et il se retirait de la croisée.

— Gongarello ! s'écria de nouveau le pauvre jeune homme.

— Eh ! que voulez-vous ? répéta avec impatience le prudent barbier.

— Asile.

— A vous ?

— A moi ! ne me reconnais-tu pas... moi, Piquillo !

A ce nom le barbier referma vivement sa fenêtre, mais ce fut pour ouvrir sa porte.

— Entrez, entrez !

Et au moment où enfin Alliaga mettait le pied dans la boutique du barbier, il crut entendre distinctement marcher dans la rue près de la porte ; mais peu lui importait alors, il était en sûreté.

Gongarello lui avait sauté au cou. Il l'accablait de caresses et de questions.

— Vous voilà donc ! c'est donc vous, mon sauveur, mon libérateur, que je peux sauver à mon tour ! que s'est-il donc passé ?

Alliaga le lui raconta.

— Vous ! moine ! moine à tout jamais ! s'écria Gongarello avec désespoir ; vous si bon, si généreux, si honnête !... ah ! vous ne méritiez pas cela ! Et c'est moi qui en suis cause... c'est ma maladresse ; cet Escobar m'aura vu au moment où je glissais la lettre sous le sablier... il l'aura prise !... il l'aura

changée, et c'est par ma faute !... et c'est moi qui aurai contribué à faire un moine !... Notre Dieu ne me le pardonnera pas !

— Allons... allons, dit Alliaga, en essuyant lui-même une larme, console-toi; je suis hors de leurs mains, grâce à Dieu et grâce à toi ! Maintenant il faudrait, et le plus tôt possible, me rendre à Madrid.

— Nous partirons au point du jour. J'ai une carriole et une mule que j'ai appelée *Juanita*, pour me consoler de l'absence de ma nièce, qui autrefois me tenait compagnie et qui surtout me tenait tête... la pauvre enfant ! et dès que vous aurez dormi quelques heures...

— Oui, si tu veux me donner un lit...

— Le mien ! le mien ! s'écria le digne barbier; mais auparavant vous souperez, je vous tiendrai compagnie.

— Mais ton souper, peut-être, était fini ?

— Je recommencerai !... dès qu'il s'agit d'un ami ! Vous avez fait bien autre chose pour moi.

Gongarello se mit sur-le-champ à l'ouvrage; le couvert fut dressé, le repas fut servi, et le barbier paraissait si heureux de l'hospitalité qu'il exerçait, que Piquillo en était tout ému.

— A votre santé ! à votre bonheur ! à votre heureux voyage ! s'écria Gongarello, en lui versant de son meilleur vin, du vin de Val-de-Penas.

— Tu veux donc bien encore trinquer avec moi? lui dit Piquillo, moi qui vous ai abandonnés, moi qui suis un moine !

— Moine par l'habit, mais non par le cœur ! Vous êtes toujours un Maure, un de nos frères...

— Tu l'as dit ! s'écria Piquillo.

— Et vous l'avez prouvé ! C'est pour sauver d'Albérique et les siens que vous vous êtes immolé ! Nos frères le sauront tous; je m'en charge ! Dès qu'il ne faut que parler, vous pouvez compter sur moi.

Le barbier prouvait en même temps qu'il savait agir pour ses amis; car rien ne fut oublié par lui pour soigner son hôte : bon repas et bon lit; et pendant qu'Alliaga dormait,

il veillait, il s'occupait de tous les préparatifs du départ. Avant le jour, la carriole était en état, la mule pansée et attelée, et il alla réveiller son jeune ami.

— En route, en route ! lui dit-il.

— Il n'est pas encore jour.

— Nous voyagerons de nuit... comme dans la sierra de Moncayo, vous rappelez-vous? cette nuit où j'ai fait tant de chemin en dormant, sans pourtant être somnambule... Allons, allons ! sur pied !

— Me voici, dit Alliaga, qui en un instant fut habillé.

Ils montèrent dans la carriole, dont le barbier prit les rênes.

— Sauras-tu bien me conduire jusqu'à Madrid ?

— Je vous le jure ! s'écria le barbier.

Mais, par malheur, il ne devait pas tenir son serment. A peine la modeste voiture avait-elle fait un tour de roue, que trois ou quatre hommes à cheval l'arrêtèrent et l'entourèrent.

— Descendez ! dirent-ils au barbier.

— Et pourquoi, seigneurs cavaliers, voulez-vous que nous descendions ?

— Vous seulement... le révérend père voudra bien rester : nous nous chargeons de lui servir d'escorte.

Celui qui parlait ainsi monta dans la carriole à côté de Piquillo, et fit partir la mule au grand trot ; les trois autres cavaliers le suivirent au galop et eurent bientôt disparu.

Le barbier, encore tout étourdi de l'aventure, n'eut pas la force de jeter un cri. Il se dit seulement en lui-même et avec désespoir :

— Ah ! le pauvre jeune homme !... c'est décidément moi qui lui porte malheur !

— C'est fait de moi !... je suis perdu ! se dit Piquillo ; j'aurais dû penser que le père Jérôme et Escobar, connaissant mes relations avec Gongarello, feraient cerner et surveiller sa maison ; la maison d'un ami était le dernier endroit où j'aurais dû chercher un asile. Et maintenant... surtout après

ce qui s'est passé, je n'ai plus ni pitié ni miséricorde à attendre... Je sais leur secret... ils doivent s'en douter... Ce n'est plus un cachot... une prison éternelle qu'ils me destinent !... c'est la mort. Soit ! je suis prêt et ne me plaindrais pas si j'avais pu seulement sauver Aïxa.

La voiture cependant roulait toujours, et le frère Luis Alliaga commençait à s'étonner de n'être pas encore arrivé, car, après tout, la ville d'Alcala n'était pas si grande, ni le couvent si éloigné. Son compagnon de voyage ne lui disait pas un mot. D'une main il tenait les guides, de l'autre il fouettait toujours. La pauvre mule ne reconnaissait point la touche de son maître, et jamais n'avait couru si vite ni si longtemps. Le jour, qui commençait à paraître, permit d'apercevoir une grande route, des arbres et de vastes plaines tant bien que mal cultivées. On était loin d'Alcala de Hénarès, et bientôt on vit les premières maisons des faubourgs de Madrid. Six heures sonnaient à toutes les paroisses quand la carriole s'arrêta devant un palais de sombre apparence que Piquillo reconnut sans peine. C'était celui de l'inquisition, qu'il avait eu le temps de contempler le jour où, monté sur une borne, il avait vu défiler le cortége dans lequel figuraient, bien malgré eux, Juanita et Gongarello. Fray Alliaga, stupéfait, ne comprenait rien à ce mystère que nos lecteurs s'expliqueront aisément.

L'archevêque de Valence et le grand inquisiteur, en quittant le cabinet du roi, dont ils étaient sortis fort mécontents, n'avaient pas pensé à communiquer à leurs agents l'ordre de Sa Majesté, par lequel la liberté était rendue à Piquillo. Une mauvaise nouvelle arrive toujours assez tôt. D'ailleurs à quoi bon, puisque Fernand d'Albayda partait lui-même pour le délivrer ? Ribeira et Sandoval avaient à s'occuper de tant d'autres choses plus importantes, l'un à Valence, l'autre à la cour, que l'affaire de Piquillo fut tout à fait oubliée, et que le corrégidor et la police d'Alcala continuèrent à rester sur pied et à observer, aux frais du gouvernement. L'homme au manteau noir, à qui Piquillo s'était adressé pour deman-

der la boutiqne du barbier, était un alguazil, par la raison qu'à cette heure-là tous les bourgeois étaient rentrés chez eux, et que les alguazils seuls rôdaient et faisaient le guet. Celui-ci s'était étonné de voir, la nuit, un révérend père s'informer de la demeure d'un barbier... Il l'avait alors suivi de loin, machinalement et par habitude,plutôt que par dessein arrêté. L'alguazil ne raisonne pas, il observe ou écoute, et, en se glissant le long de la muraille, celui dont nous parlons avait entendu Piquillo décliner son nom pour obtenir l'hospitalité.

L'alguazil avait prévenu trois de ses compagnons, qui, ravis de gagner la récompense promise par l'archevêque, n'avaient point fait part à d'autres de la découverte, mais avaient surveillé la maison du barbier et fait toutes leurs dispositions pour que, le lendemain, de grand matin, leur capture fût remise entre les mains de Manuelo Escovedo, sous-officier de la sainte inquisition, préposé à la réception et à l'écrou des prisonniers. Acte en bonne forme fut donné aux quatre alguazils du dépôt qu'ils venaient de faire, et Escovedo procéda, aussitôt après leur départ, à un petit interrogatoire sommaire.

— Vous êtes Piquillo, Piquillo Alliaga ?

— Oui, mon père.

— Et je dois vous incarcérer, à la demande de monseigneur l'archevêque de Valence, pour refus de baptême.

— J'ai été baptisé.

— Ah ! ah ! dit le greffier étonné, voilà qui est singulier... Alors je dois vous incarcérer pour avoir, vous laïque, porté l'habit religieux, l'habit de moine, sous lequel vous avez été pris.

— Mais j'ai prononcé des vœux, je suis religieux, je suis moine, dit Alliaga.

— Ah ! ah ! c'est encore plus singulier, dit le greffier; alors je dois vous incarcérer comme vous étant échappé du couvent des jésuites dont vous faites partie.

— Mais je ne suis point jésuite et ne veux point m'engager dans leur ordre.

— Par saint Jacques ! dit le greffier impatienté, il faut pourtant bien que je vous incarcère pour quelque chose... et il écrivit : Incarcéré comme n'étant pas des nôtres.

— Au contraire, s'écria Piquillo, je viens vous demander à en être. Je serai, si vous le voulez, de l'ordre des dominicains.

— Est-il possible ?

— Celui-là ou un autre, peu importe, pourvu que je sois libre à l'instant même.

— Je vais inscrire votre demande, dit le greffier, et vous serez dominicain ; mais libre... je ne peux pas vous en répondre. Vous avez été amené ici pour être incarcéré ; bien plus, je viens d'écrire que vous l'étiez : voyez vous-même... Il ne peut y avoir de ratures sur mes registres. Il faut que j'en réfère à l'autorité supérieure.

— Et moi, il faut que je sois libre ! s'écria Piquillo avec désespoir.

— Cela finira par là, mais je dois soumettre l'affaire au conseil suprême du saint-office, qui la soumettra au grand inquisiteur.

— Et combien cela durera-t-il ?

— Un mois au plus, vu que nous avons peu d'affaires courantes. C'étaient les auto-da-fé qui nous en donnaient le plus, et ils sont en souffrance en ce moment ; il faut espérer que cela reprendra.

— Un mois ! s'écria Alliaga sans écouter la fin de la phrase du greffier, un mois !... Et pendant ce temps, se disait-il en lui-même, la comtesse... et Aïxa... Il serait trop tard... je ne pourrais plus la sauver !

Mon frère, dit-il à voix haute, il faut que je sorte à l'instant même ; il y va d'une affaire de la dernière importance... de la vie de quelqu'un !

— L'inquisition ne se mêle pas de cela.

— Eh bien, reprit Alliaga frappé d'une idée soudaine, faites dire au grand inquisiteur que je demande à voir le duc de Lerma. J'ai une révélation à lui faire... à lui, à lui-

même ! révélation qui intéresse le salut de l'État et le sort du ministre.

— Ah bah ! dit le greffier étonné, racontez-moi donc cela.

— Je vous ai déclaré que je ne pouvais me confier qu'au ministre lui-même... vous voyez donc bien qu'il faut que je sorte, ou que du moins on me conduise vers lui... dans le palais ; et si vous ne le faites pas, c'est vous, seigneur greffier, qui serez responsable de tous les malheurs qui arriveront.

— C'est différent, s'écria Manuelo Escovedo... vous m'annoncez là une chose qui mérite considération. Emmenez le prisonnier, dit-il aux familiers du saint-office... pour la forme seulement et pour la régularité de mes écritures... car dès qu'il aura signé sa demande, ce jeune frère peut se considérer comme de l'ordre de Saint-Dominique. Je vais référer de tout cela à nos bons pères... Adieu, mon frère, dit-il en saluant Alliaga de la main... à bientôt !

Mais toute une semaine se passa avant que le greffier eût parlé aux assesseurs, qui en parlèrent aux juges, lesquels en firent un rapport au conseil suprême, et Piquillo attendait dans les murs du saint-office, et les jours d'Aïxa étaient menacés!

VII

LA FAVORITE.

Aïxa, à son retour de Tolède, n'avait plus voulu demeurer chez la comtesse d'Altamira. Veuve, maîtresse d'elle-même, et duchesse de Santarem, c'est elle qui à son tour avait offert à Carmen asile et protection dans son hôtel. Carmen devait demeurer avec sa sœur et amie jusqu'à son mariage avec Fernand d'Albayda, qui, ainsi que nous l'avons vu, avait été rappelé de Lisbonne par le duc de Lerma, et ce mariage, c'était Aïxa qui l'avait fixé elle-même à la fin du mois dans lequel on venait d'entrer. Nous avons vu comment, dès le premier jour de son arrivée, Aïxa avait été nommée dame d'honneur de la reine, et comment la liberté de Yézid avait été la condition de son acceptation.

Le premier usage qu'avait fait celui-ci de sa liberté avait été de se rendre à Madrid près de cette sœur dont il avait été si longtemps éloigné, et qu'à présent enfin il lui était permis de voir ; c'était à lui d'ailleurs, dans ce moment plus que jamais, à veiller sur elle et à la protéger. Aïxa, que sa nouvelle dignité appelait à la cour, se rendait presque tous les soirs au cercle de la reine, et jamais Marguerite n'avait vu son royal époux aussi assidu et aussi empressé auprès d'elle. Le plaisir que le roi éprouvait à causer avec Aïxa était si pur, et l'estime qu'elle lui inspirait était si vraie, qu'il ne craignait pas de les avouer hautement. La vertu la plus craintive n'aurait pu s'offenser d'une passion muette et profonde que tout semblait attester, mais que rien ne trahissait.

Si Aïxa avait pu se laisser séduire, c'est ainsi, à coup sûr, qu'on aurait réussi près d'elle ; et, sans artifice comme sans calcul, le roi avait pris le meilleur moyen de gagner son amitié. Placée entre le roi qui l'aimait, et la reine, sa bienfaitrice, Aïxa n'avait pas éprouvé un instant d'embarras. N'ayant ni ambition, ni arrière-pensée, sa conduite loyale et franche avait détourné sur-le-champ toute idée de coquetterie et de trahison, et jamais favorite ne s'était élevée par de semblables moyens à une double faveur, aussi prompte et aussi haute. Le roi ne pouvait vivre sans la voir, et la reine ne pouvait se passer d'elle.

Le cercle du soir se ressentait de la rigoureuse étiquette de la cour d'Espagne ; mais le matin la reine recevait chez elle, dans l'intimité et la simplicité allemande, Aïxa et Carmen, qui étaient inséparables. Yézid, qui amenait sa sœur au palais ou qui venait l'y chercher, était presque toujours admis dans ce petit cercle, ainsi que Fernand d'Albayda, le fiancé de Carmen. Parmi les gens du palais, Juanita, la femme de confiance de la reine, veillait seule pendant ces réunions, pour en éloigner les importuns ou les profanes. Jamais la pauvre reine n'avait vu autour d'elle autant d'amis; maintenant seulement elle se sentait vivre, et, avare de ces jours heureux qui s'écoulaient si vite, elle aurait voulu les arrêter.

Carmen ne rêvait, ne songeait qu'à Fernand ; son bonheur l'embellissait, son bonheur était sa vie, son bonheur était si grand que le pouvoir même et l'affection de la reine n'y pouvaient rien ajouter; aussi Marguerite se disait : « Elle n'a pas besoin de moi ; » et une sympathie secrète l'attirait vers Aïxa. Il y a des souffrances qui s'entendent et se comprennent.

Il était souvent question du mariage de Carmen, qui devait avoir lieu dans une quinzaine de jours, et dont la reine s'occupait beaucoup.

— Et toi, duchesse de Santarem, dit-elle à Aïxa un matin qu'elles étaient seules, ne songes-tu point à te remarier ?

— Non, madame.

— Tu n'aimes donc personne?

— Non, madame.

Mais Aïxa, surprise par cette question imprévue, rougit tellement que la reine détourna les yeux pour ne pas l'embarrasser, et examina un tableau de Murillo qui ornait son oratoire. Aïxa se remit de son trouble et dit :

— J'ai deux frères, madame, deux frères qui m'ont sauvé l'honneur et la vie, deux frères qui seront mes seules amours, et, comme ni l'un ni l'autre ne se mariera, je ferai comme eux, pour ne pas les quitter, et pour leur donner ma vie entière.

— Deux frères? dit la reine, je ne t'en connaissais qu'un...

La reine ne prononça pas son nom.

— Oui, madame... Yézid, mon vrai frère... mon frère légitime, et l'autre...

— Qui ne l'est pas...

— Mais avec lequel j'ai été élevée... le cœur le plus noble, le plus généreux, et qui m'est dévoué...

— Et pourquoi ne se marie-t-il pas? dit la reine. Il me semble qu'avec ma protection, et surtout la tienne, ajouta-t-elle en souriant, nous effacerions bientôt cette tache de naissance.

— Hélas! madame, dit Aïxa, qui, le jour même, avait appris par Fernand ce qui venait de se passer au couvent d'Alcala, pour sauver mes jours et ceux de Yézid, qu'il a crus menacés, il s'est fait chrétien, il a prononcé des vœux. Son bonheur, son avenir, il a tout donné pour moi... Ne lui dois-je pas mon amitié et ma vie en dédommagement?

— Je comprends, dit la reine... je comprends, en effet, que celui-là ne puisse pas se marier... Mais ton autre frère?...

— Yézid, madame?

— Oui.

— Oh! celui-là, madame, c'est autre chose!... il y a dans sa vie un mystère que nous ne comprenons pas.

— En vérité !... Dis-moi cela, duchesse, à moi qui suis curieuse.

— Mon père l'a souvent pressé de se marier, et moi aussi. Il a toujours répondu à mon père : Plus tard ! plus tard ! mais à moi, il m'a dit : Jamais !...

— Et pourquoi ?

— C'est la seule chose qu'il ne m'ait jamais confiée... malgré toutes mes instances. Alors je ne lui en parle plus... mais je crois avoir deviné.

— Et qu'est-ce donc ? dit la reine, dont la curiosité redoublait.

— Je crois, madame, qu'il a au fond du cœur un amour malheureux et sans espoir, auquel il veut rester fidèle.

— En vérité ? reprit la reine avec émotion... Sans espoir ! tant mieux, il finira par l'oublier.

— Yézid n'oublie pas, madame...

— Mais toi et ses amis vous devriez essayer de le guérir.

— Il y a des amours dont on ne guérit pas, dit Aïxa, en baissant les yeux.

— C'est vrai, murmura la reine... Mais il y a du moins une chance.

— Et laquelle ? dit vivement Aïxa.

— On en meurt.

Et Marguerite, laissant tomber sa tête sur sa poitrine, resta livrée à de sombres réflexions.

— Pauvre reine ! dit la jeune fille ; le malheur aussi a passé par là. Et contemplant avec respect, presque avec reconnaissance, le silence et la douleur de Marguerite :

— Quelle confiance de la part d'une reine ! se dit-elle, elle ose penser et souffrir devant moi !

Le cœur d'Aïxa était aussi déchiré par bien des souffrances ; mais la plus vive en ce moment était causée par le sort de Piquillo. Elle connaissait l'Espagne et savait que ni pouvoir ni protection, quelque grands qu'ils fussent, ne pouvaient briser des vœux religieux ; que si, parfois, le pape avait accordé une faveur pareille (à l'archiduc Albert, par exemple,

beau-frère du roi), ce n'avait été jusqu'alors que pour des princes, et pour des raisons de haute politique. Mais pour un simple particulier, pour Piquillo, pour un Maure surtout... il n'y avait pas à y penser.

Ce qu'elle cherchait du moins, c'était un moyen d'arracher son ami au père Jérôme et à Escobar, dont elle redoutait les intrigues et les mauvais desseins; elle ne voulait pas le laisser livré à ceux qui l'avaient déjà si indignement trompé. Une existence pareille était intolérable. Le père Jérôme avait répondu à Fernand d'Albayda que, comme supérieur de la compagnie de Jésus, il avait désormais tout pouvoir sur Piquillo. Mais déjà, dans son zèle, Aïxa s'était informée... elle avait consulté, interrogé, et elle avait appris, à n'en pouvoir douter, ce que nous savons déjà : c'est que, pour être jésuite, il ne suffisait pas d'être prêtre, et que, pour entrer dans la société de Jésus, il fallait deux années consécutives d'un rigoureux noviciat. Telle était la règle expresse de son fondateur, Ignace de Loyola.

Fort de ces nouvelles données, muni des instructions d'Aïxa, et furieux d'avoir été lui-même joué par les bons pères, Fernand d'Albayda était retourné, quelques jours après, à Alcala de Hénarès, et sonnait à la grille du couvent, qui bientôt lui fut ouverte.

Jérôme et Escobar pâlirent à sa vue.

Fernand s'expliqua en peu de mots et d'un ton sévère : on n'avait pas craint de lui faire outrage, à lui, porteur des ordres du roi ; on avait avec lui, comme avec Piquillo, employé la ruse et l'imposture, qui paraissaient être la règle du couvent ; mais il connaissait enfin la vérité, il avait le droit d'emmener Piquillo, et il venait le réclamer.

Les deux moines se regardèrent avec inquiétude.

— Je vous jure, mon frère... s'écria Escobar.

— Un serment ! dit Fernand, vous allez me tromper...

— Non, je vais vous dire la vérité. Notre frère Luis Alliaga n'est plus ici.

— Je m'y attendais ! s'écria Fernand, et pour ne pas me

le rendre, vous allez me soutenir qu'il s'est évadé... échappé !

— C'est justement cela, dit Escobar.

— A d'autres, mes pères ! la ruse est trop grossière, et je ne m'y laisserai pas prendre... Ou Alliaga languit dans vos cachots, ou vous avez employé, pour vous assurer de son silence, des moyens encore plus odieux.

Le père Jérôme poussa un cri d'indignation et fit le signe de la croix. Escobar se contenta de lever les yeux au ciel.

— Ces suppositions, je puis les faire. Votre conduite passée m'en donne le droit. Mais si Alliaga ne m'est pas rendu elles deviendront des certitudes pour moi et pour tous ceux qui s'intéressent à lui; alors c'est au roi et à la sainte inquisition que nous nous adresserons pour avoir justice de vous, mes pères, et de votre ordre; et vous ne pourrez accuser que vous-mêmes des maux que vous aurez attirés sur lui.

— Il n'a que trop raison ! s'écria le père Jérôme après son départ.

— Impossible de le persuader... ne pas vouloir nous croire !...

— Même quand nous lui disons la vérité.

— Il y a de quoi dégoûter d'elle, dit froidement Escobar.

— Maudit soit ce Piquillo !

— Et le jour où il est venu nous demander asile !

— C'est l'enfer qui est entré avec lui dans notre couvent !

— L'enfer y était déjà, mon père, dit Escobar, le jour où ce duc d'Uzède est venu nous parler de ses intérêts, qui n'étaient pas ceux de notre ordre. C'est en partie pour lui complaire que nous nous sommes chargés de la conversion de ce Piquillo.

— C'est vous qui l'avez voulu, Escobar.

— C'est vous, mon père... ou plutôt lui, d'Uzède. Il faut donc qu'il nous vienne en aide, et qu'il se hâte.

— Qu'il se concerte avec la comtesse pour nous délivrer de la favorite; c'est d'elle que nous viennent déjà ces per-

sécutions, et si elle veut venger ce frère qui s'est évadé...

— Qui s'est peut-être tué.... exprès.... pour nous nuire...

— Il en est bien capable.

— Elle fera fermer notre couvent.

— Elle nous fera exiler d'Espagne !

— Allons, il n'y a pas de temps à perdre.

Le duc d'Uzède et la comtesse, qui étaient désormais dans la dépendance des bons pères, reçurent donc leurs instructions, pour ne pas dire leurs ordres. Le supérieur demandait que l'on en finît au plus vite avec la favorite; et, en dédommagement de toutes les peines qu'il s'était données et des désagréments sans nombre qu'il avait éprouvés dans cette affaire, Escobar, déjà prieur du couvent et recteur de l'Université d'Alcala, Escobar demandait une place d'aumônier de la reine, qui venait d'être vacante, place à laquelle il tenait moins pour lui que pour les services qu'elle lui permettrait de rendre à tous ses amis.

Tout fut promis par le duc d'Uzède et par la comtesse; il ne s'agissait que d'exécuter ces promesses.

Don Fernand avait fait part de ses nouvelles craintes à Aïxa, et celle-ci, tourmentée par l'idée que Piquillo était prisonnier ou mourant, n'avait pu fermer l'œil de la nuit. En proie à une insomnie horrible, elle n'avait pensé qu'aux moyens de le délivrer. Dans tout autre pays que l'Espagne, on se serait adressé aux lois et aux magistrats, on eût ordonné de visiter le couvent, même de force; mais ici les monastères avaient leurs priviléges, que l'inquisition elle-même eût respectés pour qu'on respectât les siens. Dans son trouble, dans son inquiétude, la jeune fille résolut de se confier à la reine, sa protectrice, et de lui demander, sinon son appui, du moins ses conseils. Le jour parut; mais il fallait attendre l'heure de se présenter chez la reine. Ce ne pouvait être que vers midi, et Aïxa entendit enfin sonner l'heure qu'elle attendait avec tant d'impatience.

Il faisait ce jour-là une chaleur accablante, et le soleil d'Espagne dardait ses rayons les plus ardents. N'importe !

Aïxa sortit, seule, à pied, et se dirigea vers le Buen-Retiro. Elle entra, comme d'habitude, par les jardins, puis par une petite porte qui donnait sur les appartements particuliers de la reine.

— Sa Majesté n'y est pas, lui dit Juanita.

— Ah ! mon Dieu, s'écria Aïxa avec douleur, moi qui tenais tant à lui parler !

Et elle lui raconta toutes ses craintes.

— Rassurez-vous, dit Juanita, la reine, qui vient de perdre son aumônier, ne s'est point, comme à l'ordinaire, fait dire la messe dans son oratoire ; elle s'est rendue ce matin à la chapelle du roi... elle va revenir.

— Alors, dit Aïxa, en s'asseyant sur un long et large canapé, je l'attendrai. Aussi bien, il fait ici une fraîcheur délicieuse.

Les deux jeunes filles étaient alors dans une salle basse communiquant avec les appartements de la reine, mais donnant aussi sur les jardins. C'était par là que Marguerite descendait, quand elle voulait se promener dans le parc réservé pour elle. Une brise légère, venant des allées ombragées, se jouait dans les cheveux d'Aïxa et rafraîchissait son front.

— Qu'il fait chaud, Juanita ! disait-elle, en s'éventant avec un mouchoir de fine toile de Hollande.

— La senora veut-elle que je lui donne un verre d'orangeade excellente ? c'est moi qui l'ai faite, et la reine n'en boit jamais d'autre !

— Volontiers, ma bonne Juanita !... dit la jeune fille en la remerciant, va vite.

Juanita sortit et ne fut pas longtemps. Quelques minutes après, elle revint, portant sur une assiette d'argent un verre de cristal plein d'orangeade glacée. Elle s'arrêta en voyant Aïxa qui, gracieusement couchée sur le canapé, venait de fermer les yeux.

— Pauvre fille ! dit Juanita ; elle qui n'a pas dormi de la nuit, à ce qu'elle vient de me dire, ne la dérangeons pas, respectons son sommeil.

Elle plaça doucement, sur un petit guéridon qui était à côté du canapé, l'assiette et le verre, pour qu'Aïxa les aperçût à son réveil; puis elle se retira sur la pointe du pied.

Aïxa dormait; un doux rêve lui montrait Piquillo, son frère, étendant les mains vers elle, pour la défendre et la protéger.

Des pas légers se firent entendre sur le sable, l'étoffe d'une robe froissa le feuillage d'un massif..... Aïxa ne se réveilla pas.... Une femme parut à la porte qui donnait sur le jardin : c'était la comtesse d'Altamira. Elle s'arrêta à la vue d'Aïxa, la regarda un instant, puis tout à coup pâlit et devint tremblante, agitée qu'elle était par une idée horrible.

« Si Dieu le veut... et elle répétait tout bas les dernières paroles du père Jérôme, il ne manquera pas de vous offrir une occasion. »

— En voici une, se dit-elle, et jamais elle ne pouvait se présenter plus favorable et plus sûre.

On n'avait point vu la comtesse entrer dans les jardins. Aïxa dormait, elle était seule... et ce verre... auprès d'elle!...

La comtesse regarda bien attentivement. Personne !... elle écouta : aucun bruit, pas même celui de la brise... tout se taisait, excepté son cœur, dont elle croyait entendre les battements.., il lui semblait qu'eux seuls pouvaient la trahir. Elle se hâta... elle saisit le flacon qu'elle portait toujours sur elle... l'ouvrit... et de nouveau sa main trembla... Mais elle regarda Aïxa; elle était si admirablement belle dans son sommeil, que cette vue, qui aurait désarmé toute autre, rendit à la comtesse sa colère et tout son courage.

Elle versa dans le verre une goutte, et puis plusieurs .. plusieurs encore. Cela fait, elle se dirigea vers l'autre bout du parc, s'y promena quelque temps, rencontra des personnes de la cour, des dames d'honneur qui attendaient comme elle que la reine revînt de la chapelle, et, ramenée

malgré elle du côté des massifs où était la salle basse, elle s'approcha... regarda à travers le feuillage.

Aïxa dormait toujours... et le verre plein jusqu'au bord était toujours près d'elle.

— Elle ne se réveillera donc pas ! dit la comtesse avec rage ; et elle était tentée d'agiter les branches qu'elle serrait d'une main convulsive ; mais la prudence la retenait ; et, craignant d'être ainsi surprise à observer son ennemie, elle s'éloigna de nouveau, monta dans les appartements du palais, soutint avec le comte de Lémos une conversation qui lui parut éternelle, et fut tout étonnée, en regardant la pendule, de voir que cinq minutes à peine s'étaient écoulées. Tout ce que ses forces lui permirent, ce fut de prolonger encore ce supplice pendant un quart d'heure ; mais enfin, n'y tenant plus, elle descendit de nouveau dans le parc, et, le cœur serré par une horrible étreinte, elle s'approcha de la salle basse... y jeta un regard furtif...

Aïxa n'y était plus... et le verre était vide !

TABLE

—

PIQUILLO ALLIAGA OU LES MAURES SOUS PHILIPPE III.

Troisième partie.

Pages.

I — Le départ. 3
II — Les rencontres 15
III — Le toit paternel. 22
IV — Les alguazils 37
V — La maîtresse du roi. 51
VI — Le pavillon du parc. 66
VII — Explications. 76
VIII — Le tête-à-tête. 85
IX — Guerre à la cour, bataille rangée 95
X — Changement de front. 125
XI — L'œuvre de la Rédemption. 149
XII — L'Amitié 173

Quatrième partie.

I — Le mariage. 191
II — La nuit des noces 205
III — Le couvent 246
IV — Intrigues de cour 282
V — Le petit souper 305
VI — La boutique du barbier 339
VII — La favorite 348

CLICHY. — Imprimerie PAUL DUPONT, rue du Bac-d'Asnières, 12. 1139, 9-4.)

INDE · FORTUNA · ET · LIBERTAS

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06580 2962